

S. 938. - 2. 48,

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Quatrième Série.

TOME X.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR 1855-1856.

<i>Président.</i>	M. LEFEBVRE-DURUFLÉ, sénateur.
<i>Vice-Présidents.</i>	MM. le général AUPICK, sénateur. Paulin TALABOT.
<i>Scrutateurs.</i>	MM. le général AUVRAY. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.
<i>Secrétaire.</i>	M. CORTAMBERT.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA COMMISSION CENTRALE

POUR 1855.

<i>Président.</i>	M. GUIGNIAUT (de l'Institut).
<i>Vice-Présidents.</i>	MM. D'AVEZAC et JOMARD (de l'Institut).
<i>Secrétaire général.</i>	M. Alfred MAURY.
<i>Secrétaire adjoint.</i>	M. V.-A. MALTE-BRUN.

Section de Correspondance.

MM. A. d'Abbadie, corr. de l'Institut.	MM. Lafond
général Aupick.	Morin.
général Auvray.	Noël des Vergers, corr. de l'Inst.
Alex. Bonneau.	Poulain de Bossay.
Gustave d'Eichthal.	Renard.
C ^{te} d'Escayrac de Lauture.	Vivien de Saint-Martin.

Section de Publication.

MM. Albert-Montemont.	MM. Mauroy.
Cortambert.	Morel-Fatio.
Daussy, membre de l'Institut.	Prévost (Constant), m. de l'Inst.
de Frobergville.	V ^{te} de Santarem, corr. de l'Inst.
Jacobs.	Sédillot.
Lourmand.	Trémaux.

Section de Comptabilité.

MM. Demersay.	MM. De la Roquette.
Garnier.	Lefebvre-Duruflé.
Isaumont.	Talabot.

Archiviste-bibliothécaire.

Tresorier de la Société.

M. Meignen, notaire, rue Saint-Honoré, 370.

Membres adjoints.

MM. A. Barbié du Bocage.	M. A. de Froidefonds des Farges.
Ferd. Fabre.	

M. Noirot, agent de la Société, rue Christine, 3.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ PAR LA SECTION DE PUBLICATION

ET MM. ALFRED MAURY,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMMISSION CENTRALE,

ET

V.-A. MALTE-BRUN,

SECRÉTAIRE ADJOINT.

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME DIXIÈME.

ANNÉE 1855.

JUILLET — DÉCEMBRE.



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 21.

1855.

LISTE DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ DEPUIS SON ORIGINE.

MM.	MM.	MM.
De LAPLACE.	Le vice-amiral de RIGNY.	VILLEMAIN.
De PASTORET.	Le contre-amiral DUMONT	CUNIN-GRIDAIN.
De CHATEAUBRIAND.	d'URVILLE.	L'amiral ROUSSIN.
CHABROL DE VOLVIC.	Duc DECAZES.	L'amiral de MACKAU.
BECQUEY.	C ^{te} de MONTALIVET.	Le vice-amiral HALGAN.
ALEX. DE HUMGOLDT.	De BARANTE.	WALCKENAER.
CHABROL DE CROUSOL.	Le général PELET.	C ^{te} MOLÉ.
Georges CUVIER.	GUIZOT.	JOMARD.
HYDE DE NEUVILLE.	De SALVANDY.	Le contre-amiral MATHIEU.
Duc de DOUDEAUVILLE.	TUPINIER.	Le vice-amiral LA PLACE.
J.-B. EYRIÈS.	De LAS CASES.	Hip. FORTOUL.

LISTE DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS DANS L'ORDRE DE LEUR NOMINATION.

MM.	MM.
H. S. TANNER, à Philadelphie.	Ferdinand DE LUCA, à Naples.
W. WOODBRIDGE, à Boston.	Le docteur BARUFFI, à Turin.
Le lt-col. EDWARD SABINE, à Londres.	Le lieut.-col. FR. COELLO, à Madrid.
Le docteur REINGANUM, à Berlin.	Le professeur MUNCH, à Christiania.
Le docteur RICHARDSON, à Londres.	Le gén. ALBERT DE LA MARMORA, à Turin.
Le professeur RAFFN, à Copenhague.	Fulgence FRESNEL, à Mossoul.
W. AINSWORTH, à Londres.	Ch. SCHEFFER, à Constantinople.
Le colonel LONG, à Louisville, Ky.	Le professeur PAUL CHAIX, à Genève.
Le capitaine MACONOCHE, à Sydney.	J. S. ABERT, colonel des ingénieurs topographes des États-Unis.
Le conseiller de MACEDO, à Lisbonne.	Le professeur ALEX. BACHE, surintendant du <i>Coast-Survey</i> , aux États-Unis.
Le professeur KARL RITTER, à Berlin.	LEPSIUS (Richard), à Berlin.
Le cap. JOHN WASHINGTON, à Londres.	DE MARTIUS, à Munich.
P. DE ANGELIS, à Buenos-Ayres.	KIEPERT (Henri), à Weimar.
Le docteur KRIEGER, à Francfort.	PETERMANN (Augustus), à Gotha.
Adolphe ERMAN, à Berlin.	
Le docteur WAPPAÛS, à Goettingue.	

LISTE DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS QUI ONT OBTENU LA GRANDE MÉDAILLE.

MM.	MM.
Le capit. sir J. FRANKLIN, à Londres.	Le capitaine G. BACK.
Le capitaine GRAAN, à Copenhague.	Le capit. James Clark Ross, à Londres.
Le capitaine sir JOHN ROSS, à Londres.	Le capitaine R. MAC-CLURE, à Londres.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUILLET 1855.

Mémoires, etc.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

UNE VISITE CHEZ LES ARAUCANIENS,

PAR M. H. DELAPORTE,

Ancien élève de Grignon, et directeur de l'École nationale d'agriculture,
à Santiago du Chili.

Première partie.

Je viens vous entretenir d'une population sauvage, qui occupe une partie du territoire compris sous le nom de république chilienne, et dont les mœurs et le commerce sont peu connus même ici, ce qui n'a pas empêché les voyageurs des deux derniers siècles de raconter des merveilles sur leur civilisation. Ce sont les *Araucans* ou *Araucaniens*. Il y a un mois que j'étais encore au milieu d'eux ; je puis donc vous en parler à bon escient.

Je me trouvais dans la province d'*Arauco* dans une ferme (hacienda) du nom de Santa-Fé, sur les frontières du pays chilien, quand j'appris que ces Indiens devaient tenir incessamment une grande assemblée (*junta* ou *parlamento*) à quinze lieues au sud, environ,

près du ruisseau le *Reñaico*. — C'était l'époque ordinaire des *juntas*, lesquelles se tiennent généralement au printemps, au moment où sortant de la saison pluvieuse pendant laquelle les relations commerciales sont restées suspendues, les populations espagnole et indienne reprennent avec une nouvelle activité leurs échanges, et parcourent réciproquement leur territoire, dans ce but. Ces *juntas*, toujours présidées par un chef ou *cacique*, réunissent un nombre plus ou moins considérable de guerriers des différentes tribus amies qui vivent sous la même loi. Quand elles ont pour objet la rapine ou la guerre, elles sont secrètes, et les hommes y viennent en armes ; quand au contraire elles ont un but pacifique, ce qui arrive le plus souvent aujourd'hui, elles sont officielles et publiques, et le gouvernement chilien en est averti au moyen de courriers qu'envoie le cacique, chef du *parlamento*, aux différentes autorités voisines et particulièrement à l'intendance de la province d'*Arauco* dont le siège est à *Los Angeles*. Dans ce cas, les hommes ne sont pas armés ou du moins ils ne le sont pas pour le combat.

La solennité indienne à laquelle je me proposais d'assister rentrait dans cette dernière catégorie ; elle devait être présidée par le cacique Mañil (1), dont la réputation est grande parmi les tribus qui occupent cette partie de l'Araucanie connue sous le nom d'*Ile du Bergara*, territoire resserré entre la rivière Biobio, celle du Bergara et la Cordillère. — Mañil commande conséquemment à des milliers de guerriers dont une partie avait été convoquée vers le milieu de novembre sur les bords du *Reñaico*.

(1) Prononcez *Magnil*.

Accompagné d'un domestique et d'une mule chargée d'un lit de voyage, que m'avait procurés mon aimable et excellent hôte, M. Anibal Pinto, fils du général de ce nom qui fut président de la République, je partis de Santa-Fé vers l'après-midi, je traversai le Biobio dans un bac, puis une fois dans l'île du Bergara, malgré un vent violent qui soulevait avec lui des nuages de sable, j'arrivai rapidement à Negrete, point frontière occupé par 25 hommes de troupes. — Là, je me joignis à un père missionnaire résident à Nacimientto, qui se rendait également à la *junta*, et qui convoqué comme toujours en semblable occasion, m'avait obligeamment donné rendez-vous pour faire route de conserve, offre que j'avais acceptée avec empressement, sachant combien ces prêtres sont respectés des Indiens, et certain d'avoir en lui un bon guide et un protecteur assuré en cas de besoin. — De Negrete, nous nous rendîmes à Malven, point le plus avancé qu'occupent les missionnaires de ce côté de l'Araucanie, et où je trouvai un second prêtre dépendant de celui qui m'avait accompagné. Une misérable cabane de terre, telle est la demeure de cet apôtre dévoué de la foi chrétienne; plus de confortable lui est interdit par les Indiens qui craignent avec raison qu'un toit en tuiles ne soit l'indice d'un établissement fixe, et d'un empiétement sur leur territoire. C'est assez dire que le séjour de ce missionnaire, à Malven, est une pure concession du cacique dont la tribu occupe ce territoire et qui peut le congédier du jour au lendemain. Les Indiens toutefois ont intérêt à le conserver, car ils se rendent en foule à sa cabane pour lui demander des remèdes consistant en herbes du

pays, ou en drogues de pharmacie. Nous couchâmes à Malven d'où nous repartîmes le lendemain de bonne heure avec un interprète et une troupe de 20 ou 25 Espagnols, cultivateurs établis dans les environs, grâce au bon vouloir des Araucaniens, et nous nous avançâmes au milieu d'un pays privé de chemins frayés, presque entièrement déboisé, accidenté, et sans autre végétation que celle des pâturages, qui y sont fort abondants. Souvent derrière quelque repli du terrain, on aperçoit un bosquet d'arbres, une case d'Indiens, puis dans la campagne, des bestiaux, en fort bon état, gardés par les enfants des indigènes ; mais on n'y rencontre aucun terrain labouré et cultivé, et quand on a dépassé les frontières espagnoles, on ne voit de blé nulle part. Nous suivions une direction parallèle à la Cordillère, et arrivés à un certain point, nous aperçûmes à la fois et distinctement les deux volcans les plus beaux de la chaîne du Chili, ceux d'*Antuco* et *Sillarica* ; ce dernier, presque éteint aujourd'hui, est éloigné du premier d'environ 50 ou 60 lieues, et on le découvre de fort loin jusqu'à sa base, à raison de son isolement complet. Il présente à l'œil l'aspect d'un cône extrêmement élevé formant pic et constamment couvert de neige. Le volcan d'Antuco, dont la dernière et terrible éruption s'est produite il y a deux ans, ne laisse voir de loin que son sommet, car une grande partie de sa base conique se trouve cachée par un premier chaînon de montagnes qui pour la plupart, sont sorties de ses entrailles.

Nous avons fait environ 3 lieues, quand deux Indiens à cheval arrivèrent sur nous au grand galop ; c'étaient des courriers de Mañil qui poussaient une reconnais-

sance et qui nous engagèrent à nous hâter. Déjà plusieurs autres s'étaient joints à notre petite troupe, se dirigeant également vers le lieu de la *junta*. Quelques-uns d'entre eux portaient des banderoles blanches flottant à l'extrémité de longs bambous qui croissent dans le pays et qu'on appelle *coligué* (1). L'un des nôtres portait également un drapeau, mais celui-ci étant rouge et blanc, cela donna lieu de la part des envoyés du cacique à quelques observations, parce que le rouge dans la banderole étant pour eux un emblème de guerre, ils ne trouvaient pas convenable de montrer cette couleur dans une assemblée qui n'avait que des intentions pacifiques. Nous fîmes droit à leurs réclamations, mais je remarquai bientôt que s'ils repoussaient le rouge dans un drapeau comme emblème de guerre, ils l'acceptaient volontiers dans les étoffes dont ils étaient couverts, et, en effet, une demi-heure après, nous aperçûmes de loin le lieu de la *junta*, occupé déjà par une grande quantité d'Indiens, dont l'aspect était fort singulier, car dans cette réunion d'hommes à cheval, dominait le rouge et ensuite le blanc. Les caciques nous aperçurent sans doute, puisque aussitôt, deux hommes se détachèrent de la masse, par ordre supérieur, et arrivèrent rapidement sur nous en brandissant leur sabre. Nous nous arrê tâmes pour écouter leur message qui nous fut transmis par notre interprète. Ils venaient nous recevoir officiellement, et après les saluts d'usage, ils firent quelques demandes sur la composition de notre troupe, sur l'état des choses chez les *Quincas* (2), c'est-à-dire

(1) Prononcez *coligouet*.

(2) Prononcez *Quinnncas*.

chez les Espagnols. Il en résulta un colloque que je pourrais à peu près résumer en ces mots :

— Y a-t-il du nouveau de l'autre côté du Biobio ? Est-on tranquille chez vous ?

— Parfaitement tranquille, rien de nouveau ; tout est calme.

— Et il n'y a pas d'étrangers parmi vous ? ce sont tous des amis, des voisins qui vous accompagnent ?

— Oui, sauf un *caballero*.

— Et qui est ce monsieur ? d'où vient-il ? pourquoi vient-il ?

— Il est de Santiago. Il est venu voir la *junta* et saluer Mañil ; c'est un ami.

C'était de moi qu'il s'agissait. Les courriers s'étaient bien aperçus qu'il se trouvait au milieu de notre bande une figure nouvelle, un inconnu, un étranger. Mais on m'avait recommandé de ne pas dire que j'étais d'un pays situé de l'autre côté de la mer, ce qui eût été à leurs yeux une mauvaise recommandation ; tandis qu'étant de Santiago, j'étais Chilien, et conséquemment je n'étais pas leur ennemi mortel. Les deux pères missionnaires avaient fait eux-mêmes ma réponse, et je restai sous leur protection. Nous leur demandâmes, à notre tour, des nouvelles de la *junta* et de Mañil. Ils répondirent que beaucoup des leurs étaient déjà réunis ; que Mañil s'y trouvait ; qu'il nous attendait et qu'ils allaient nous conduire. En effet, marchant à notre tête comme des guides, ils nous menèrent rapidement jusqu'à une distance d'environ 100 mètres du centre de réunion. L'emplacement de la *junta* avait été choisi dans une sorte de petite vallée située entre les ondulations du terrain, au milieu de

laquelle courait le Reñaico, et qui n'offrait pour tout abri qu'un petit bosquet d'arbres, point central de la convocation, préparé pour recevoir les femmes indiennes, et divisé dans ce but en divers compartiments recouverts de rameaux et de feuillages. Il était environ midi; le soleil était ardent, et le vent qui souffle généralement du sud avec violence dans ces régions, avait cessé. Après un moment d'attente, deux nouveaux courriers, l'un vêtu de blanc et l'autre de rouge, vinrent à nous, faisant le salut d'usage et nous répétant de nouveau les demandes que les deux autres nous avaient précédemment adressées; ils nous donnèrent en suite les instructions relatives au cérémonial auquel nous étions obligés vis-à-vis de la *junta* et de son chef. Tout à coup les deux envoyés brandissant leur sabre, avec des hurrahs bruyants, s'élancèrent au grand galop en nous faisant signe de les suivre; ce que nous fîmes accompagnés d'un certain nombre d'Indiens qui poussaient des cris affreux en tournant autour du bosquet. Un tourbillon de poussière nous enveloppe bientôt de toutes parts, notre troupe perd son ordre de bataille; quelques chevaux effrayés font des écarts subits ou se cabrent; l'un perd sa cravache, l'autre ne trouve plus la place de ses étriers; au bout de dix minutes j'aperçus enfin les deux pères missionnaires qui s'étaient retirés de la cavalcade en s'approchant du bosquet des Indiennes, et je m'empressai d'en faire autant; exemple que suivirent beaucoup des nôtres, laissant les sauvages achever leur cérémonial et exécuter ainsi plus d'une demi-douzaine de tours. Ils nous laissèrent alors en repos, et nous en profitâmes, les deux pères et moi, pour aller nous étendre sur nos *ponchos* et nos

peaux de mouton, dans un des abris de feuillage qui nous avait été réservé dans le lieu même où se trouvaient réunis quelques représentants de la plus belle moitié du genre indien, faisant la cuisine et soignant leurs nourrissons. Mais en appelant le sommeil, nous avions compté sans la fumée de toutes les cuisines qui nous entouraient, les cris des enfants et les aboiements des chiens qui accompagnaient les hurrahs des Indiens. Nous étions d'ailleurs exposés à une poussière affreuse, et à une chaleur suffocante ; pour comble de malheur, on nous avertit que les Indiens venaient nous rendre notre salut, et se préparaient à exécuter en notre honneur une cavalcade semblable à celle que je viens de décrire. Nous nous levâmes par convenance, et bientôt retentirent des cris assourdissants, et s'élevèrent des nuages de poussière qui enveloppèrent cavaliers et spectateurs ; c'était une confusion incroyable. Les costumes des sauvages étaient des plus variés ; on voyait de vieux chapeaux tromblons, des casquettes antiques, des schakos d'officiers, de simples mouchoirs de couleur attachés en corde autour de la tête ; puis de vieux fracs bleus avec boutons jaunes, des blouses blanches, des jaquettes de toute couleur, quelques *ponchos*, et surtout de grands morceaux de drap garance jetés sur l'épaule et flottant au vent. Quelques-uns avaient des pantalons ; beaucoup portaient de grandes guêtres ; les souliers et les bottes étaient rares ; d'autres étaient chaussés d'une peau de mouton préparée ayant la forme de ces antiques chausses que portaient nos chevaliers dans les tournois. Enfin le plus grand nombre avaient la jambe et le pied nus, avec ou sans éperons. Tout ce cortège

bariolé, d'un aspect vraiment sauvage, passait et repassait devant nos yeux avec rapidité, et l'examen que je cherchais à en faire, ne pouvait avoir lieu qu'avec peine, aveuglé que j'étais par une poussière épaisse. Cette seconde représentation dura environ une demi-heure, puis tout se calma, relativement au moins, et nous rentrâmes dans notre tente de feuillage. Je pus me livrer alors plus tranquillement à mes observations.

Beaucoup d'Indiens venaient visiter les deux pères missionnaires; d'autres s'approchaient, comptant recevoir quelques cigarettes ou quelques rasades de vin ou d'eau-de-vie. La plupart des physionomies portaient un cachet de sauvagerie parfaitement caractérisé. Une taille petite, un corps ramassé, une chair fortement brunie, des traits grossiers, les yeux petits, le nez large, épaté, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, le front très bas, la figure plate et arrondie. Tels sont les Araucaniens. Quelque chose de bestial ressortait de cet ensemble. Presque tous avaient les cheveux rasés en cercle sur tout le sommet de la tête; le reste de la chevelure, noire et épaisse, formait une espèce de couronne flottante qui tombait sur leurs épaules. Les éperons qui garnissaient leurs pieds nus étaient attachés par une courroie sur le cou-de-pied. Quelques-uns, les chefs sans doute, en avaient d'argent et ornementés; et ces fiers caciques qui estimaient la civilisation tout juste assez pour endosser ses vieux oripeaux donnaient à leur cérémonie le cachet d'une immense arlequinade. A cet égard l'Indien vulgaire m'intéressait infiniment davantage, c'était bien le sauvage que je reconnaissais en lui, le véritable *sauvage*

enveloppé jusqu'aux genoux d'un *calamako*, étoffe brune rayée qu'il fabrique lui-même avec la laine de ses troupeaux, et qui l'enlace comme le lange d'un enfant au maillot; les épaules couvertes d'une mante de drap de couleur éclatante, les pieds nus ou chaussés de peau de mouton, la tête ceinte d'une corde ou d'un mouchoir, la figure peinte de rouge et de bleu, et les cheveux flottant au grand galop de son cheval.

Les couleurs employées par les Araucaniens pour se teindre différentes parties du visage leur sont généralement fournies par des espèces de terres bolaires plus ou moins ocreuses, et qui leur donnent le rouge et le bleu. Quelquefois, c'est une balafre qui part de la bouche ou du nez pour se prolonger jusqu'aux tempes, d'autres fois, le front, le tour des yeux, les sourcils, les pommettes offrent le mélange arbitraire des deux nuances qu'ils emploient. Les uns sont supportables, les autres sont affreux. Beaucoup s'arrachent les sourcils de manière à n'en laisser qu'une ligne très fine et régulière; c'est pour eux un caractère de distinction. De même ils s'épilent le peu de barbe que la nature leur a donné; cependant quelques-uns portent une maigre moustache, dont les poils sont gros, clair-semés et dressés sur la chair; c'est l'indice d'un croisement de la race. J'eus occasion d'observer ce fait, particulièrement chez un jeune Indien du nom de *Manuel*, fils d'un cacique belliqueux et indomptable, et neveu d'un autre chef également fameux. Ce jeune homme, élevé dans un collège de Conception, avait reçu une certaine instruction et parlait facilement le castillan; mais après ce contact avec la civilisation, il était retourné au sein de sa terre natale,

reprenant tous les usages de sa race. Il se distinguait des autres par un costume d'officier en petite tenue, c'est-à-dire en *poncho*. Les gants seuls lui manquaient. Son schako était neuf, et il avait bien soin de le recouvrir de son cuir lorsqu'il courait à cheval dans les cavalcades officielles. Il avait même des bottes, chose rare. Bientôt entra une vieille Indienne qui venait saluer les missionnaires, et leur offrir une boisson renfermée dans une vieille corne de bœuf. On fit semblant d'y porter les lèvres, et on la lui rendit. C'était de la *chicha* de maïs dont nous exposerons plus loin le mode de préparation. — J'en étais là de mes observations, quand deux nouveaux courriers se présentèrent pour nous avertir que Mañil était disposé à nous recevoir. Nous fûmes bientôt prêts et nous suivîmes nos guides. L'interprète reçut les instructions relatives à la marche du cortège et nous les transmit. Mañil et son état-major étaient placés sur deux lignes parallèles distantes l'une de l'autre d'environ 5 ou 6 mètres, et disposées en demi-lune. Tous étaient à cheval et faisaient front. Le chef occupait le centre de la première demi-lune. Arrivés à l'une des extrémités de celle-ci, mes voisins guidant notre troupe avec lenteur, saluaient chaque Indien l'un après l'autre en accompagnant leur signe de tête de ces paroles : « *Maĩ, Maĩ Pegni* (Bonjour, mon frère ou mon ami), » ou simplement : « *Maĩ, Maĩ.* »

Quand les pères rencontraient quelque cacique ou quelque Indien bien connu d'eux, ils ralentissaient le pas pour lui adresser quelques mots dans leur langue dont ils avaient quelque connaissance. Cela me donnait le temps d'observer les figures. Après une trentaine ou

quarantaine de *Maï, Maï Peñi*, nous arrivâmes auprès du chef. Il était de grande taille, déjà vieux, mais l'air encore fort et robuste, la physionomie intelligente et bien supérieure d'expression à celle des autres Indiens. Il portait un chapeau de feutre noir de forme élevée, garni d'une cocarde blanche de zinc. Il avait un frac de couleur et boutonné, un pantalon blanc, des bottes et de superbes éperons d'argent. Les deux prêtres et lui étaient de vieilles connaissances ; il les reçut parfaitement ; ils se donnèrent une cordiale poignée de main. Je passai ensuite près de lui avec le salut ordinaire de rigueur, lorsque mes compagnons m'engagèrent à m'approcher pour lui donner également la main. Je suivis le conseil, mais pendant que le cacique, me tenant solidement, m'adressait quelques mots dans son idiome, mon cheval recula et je faillis tomber. Bref, je n'avais rien compris du tout à ce qui m'avait été dit, et je sus ensuite qu'il m'avait souhaité la bienvenue, manifestant le plaisir qu'il éprouvait à me voir et à me recevoir. Nous reprîmes ensuite notre refrain : *Maï, Maï*, en suivant le reste de la première file, puis nous recommençâmes de la même façon sur la seconde demi-lune, aussi nombreuse que la première, et nous revînmes dans notre campement, où je repris le fil de mes observations.

Mes voisines étaient vêtues de leurs plus riches atours consistant presque uniquement en perles de toute couleur, et en dés à coudre de cuivre. Les plus coquettes avaient la tête recouverte d'un tissu de perles diversement colorées, se divisant derrière le chignon en deux parties, sous forme de bandes qui venaient en s'enroulant recouvrir complètement et jusqu'à

l'extrémité les deux nattes de cheveux qu'elles tressent à dessein et dont les deux bouts étaient attachés ensemble par des guirlandes d'un ou de deux rangs de dés en cuivre suspendus comme de petites clochettes. Les poignets et les pieds au-dessus de la cheville, étaient garnis également de bracelets de perles. Enfin, les ongles étaient peints en rouge et diverses parties de la figure bariolées de même manière. Le plus souvent, les pommettes des joues très prononcées chez elles, étaient seules recouvertes d'une couleur rouge très intense. Cependant, je vis une jeune Indienne dont le front était moitié bleu, moitié rouge, le tour des yeux bleu, les sourcils rouges, etc.; c'était la plus belle pièce à observer. La plupart de ces femmes avaient aussi des boucles d'oreilles d'argent ou de métal quelconque de la forme d'un croissant et d'une dimension énorme. Leurs traits sont les mêmes que ceux des hommes, avec les caractères plus prononcés encore : elles sont de petite taille, ont le corps très allongé, les jambes courtes, et sont en général très laides. La pièce principale de leurs vêtements est aussi bien que pour l'Indien pauvre, cette espèce de *calamako* dont j'ai parlé plus haut. Comme ce vêtement enveloppe les jambes jusqu'aux genoux, hommes et femmes n'ont pas les mouvements très libres, ce qui n'empêche pourtant pas les hommes de monter parfaitement à cheval. Quelques nourrissons étaient avec leurs mères; ils se faisaient remarquer par leur laideur; leur maillot vaut la peine d'être décrit. Représentez-vous une planche épaisse sur laquelle était étendu l'enfant par le dos; les pieds reposant sur un large rebord, et attaché et consolidé sur cette planche,

par des cuirs, des étoffes de laine, etc. Le sommet du maillot est garni d'une attache au moyen de laquelle l'Indienne emporte le tout sur son dos en conservant les bras libres. Pour bercer son poupon, elle dresse à terre cette espèce de hotte à laquelle elle donne un mouvement de va-et-vient.

Bientôt une grande alerte agite toute cette population féminine et un moment après, je vois les femmes sortir à la file par notre tente, tenant chacune un pot ou une écuelle de bois ou de terre de différentes dimensions, garnie de morceaux de viande bouillie ou rôtie, et tellement assaisonnée de piment ou poivre rouge qu'il en avait pris la couleur. Elles portaient aux hommes le repas que ceux-ci attendaient avec l'impatience d'un estomac à jeun. C'était un moment d'arrêt pour les travaux de la *junta*. La plupart des cavaliers avaient mis pied à terre. Beaucoup étaient étendus çà et là; d'autres soufflaient dans une espèce de trompe faite d'un *colihué* garni de cuir et d'une corne de bœuf, ou bien dans une petite trompette du genre de celles qu'achètent pour dix centimes les grand'mamans sur le boulevard des Italiens. D'autres, passés maîtres en science équestre, faisaient danser de jolis chevaux, auxquels ils avaient appris à se porter en mesure d'un pied sur l'autre. Les coursiers exécutaient avec beaucoup de régularité et de grâce ce pas gymnastique, en maintenant parfaitement levé le pied opposé à celui qui portait le poids de l'avant-train.

Au moment où nous dissertions sur les moyens de passer la nuit d'une manière supportable, pensant que toutes les cérémonies de la journée étaient terminées, voici venir trois caciques mandés par Mañil

et accompagnés de quelques Indiens. — Nous nous levons, formant demi-cercle autour d'eux, et celui du milieu prend la parole, psalmodiant toujours sur le même ton une espèce d'oraison, composée de versets réguliers séparés les uns des autres par des temps d'arrêt; telle est l'éloquence indienne. Celui qui parlait tenait la tête baissée et avait l'air de réfléchir beaucoup; quelquefois son voisin le reprenait sur quelque mot altéré ou oublié. Cela dura environ un quart d'heure, pendant lequel on leur versa quelques rasades de vin. Alors l'interprète nous fit du discours la traduction suivante, exacte quant au fond :

« *Mañil* nous envoie pour te dire qu'il te remercie
 » toi et les tiens d'avoir honoré la *junta* de votre pré-
 » sence; que l'assemblée a été convoquée dans des
 » intentions purement pacifiques; qu'elle doit s'occu-
 » per des questions relatives aux rapports que nous
 » entretenons avec les Espagnols. Il désire savoir si
 » vous êtes satisfaits, si les cérémonies ne vous ont
 » pas trop fatigués, puis comment vont les choses de
 » l'autre côté du Biobio, et si le vent qui souffle par
 » là est à la paix. »

Ainsi que cela a toujours lieu en semblable occasion, le cacique qui avait parlé était venu nous répéter les propres paroles de *Mañil*. Le chef eût-il un discours d'une heure à nous communiquer, celui qu'il envoie l'écoute une fois et vient le rapporter fidèlement. Ainsi leur mémoire est très grande, comme il arrive chez les peuples qui n'ont ni instruction, ni civilisation. Pour être certain que ses paroles nous seraient transmises sans altération, *Mañil* avait fait assister à son audience deux autres caciques qui

veillaient à ce que le message fût fidèlement rapporté.

L'un des deux pères répondit aux caciques à peu près en ces termes : « Tu peux aller dire à Mañil que » nous le remercions beaucoup de ses attentions et » de ses bons procédés ; que nous sommes venus à la » *junta* avec beaucoup de plaisir ; que s'il y avait à » craindre pour lui des préparatifs de guerre chez les » Espagnols, nous ne serions pas ici ; enfin que nous » sommes tous satisfaits, sauf la chaleur et la poussière » que vous nous avez fait avaler dans vos cérémonies » équestres. Sauf cela, tout va bien. » Les trois caciques burent une nouvelle rasade et se retirèrent.

Il était temps de prendre un parti quant à la manière dont nous allions passer la nuit ; il fut résolu que nous nous dirigerions vers la cabane d'un Espagnol située à une lieue de distance environ. Il nous fallait, par déférence, prévenir Mañil de notre résolution, ce que nous fîmes par l'intermédiaire d'un cacique. Mais celui-ci nous répondit que le chef était occupé et qu'il fallait attendre. Les deux pères furent enfin mandés. J'étais resté seul ; une heure s'écoula, et las d'attendre je me dirigeai vers le lieu où Mañil tenait séance. Je l'aperçus debout monté sur un banc et pérorant dans un cercle formé d'une foule d'Indiens à cheval pressés les uns contre les autres, et l'écoutant avec recueillement. Les deux pères étaient assis en face de lui. Ses paroles étaient accentuées ; son style paraissait plein de verve. Il ne psalmodiait pas comme le cacique que j'avais entendu. Il s'exprimait le front haut et le geste animé. Décidément ce devait être un orateur ; du moins , telle était sa réputation chez les siens. Il s'arrêta enfin ; l'audience était levée ; les deux pères

me rejoignirent , et nous partîmes fuyant les incommodités d'un séjour où se trouvaient réunis plus de 1 000 sauvages, qui peut-être allaient pendant la nuit se livrer aux orgies qui accompagnent souvent leurs solennités. Jusque-là pourtant ils s'étaient raisonnablement comportés, mais sans doute forcément, car Mañil avait, dit-on, défendu d'apporter à la *junta* de grandes quantités de vin ou de liqueur pour que les choses se passassent décemment.

Chemin faisant, les pauvres missionnaires me racontèrent qu'ils avaient éprouvé d'assez sérieuses difficultés à obtenir l'autorisation de passer la nuit hors du lieu de réunion générale à cause de la méfiance des Indiens. Ils avaient voulu, en outre, faire profiter la circonstance à la mission religieuse qu'ils accomplissent dans le pays ; et après bien des pourparlers , Mañil les avaient autorisés à faire planter une croix le lendemain matin au centre même de la réunion.

Deuxième partie.

Ainsi se termina la première journée, *el dia de la junta*, la journée de la réunion, celle pendant laquelle se rassemblent tous les hommes convoqués. Le lendemain seulement on devait traiter définitivement des questions d'intérêt général à l'ordre du jour, et la réunion est alors appelée *el dia de la parla*, la journée des discours. Voici comment elle se passa : les Indiens à cheval formèrent un grand cercle à plusieurs rangs pressés les uns contre les autres, et au milieu se placèrent Mañil, les caciques importants, les Espagnols, etc. Plusieurs chefs prirent part à la discussion générale qui roulait principalement sur les empiètements des

Espagnols. Les uns faisaient des motions pacifiques, d'autres étaient plus violents : Mañil écoutait tout, répondait, s'apaisait ou s'animait suivant les rapports qu'il recevait. La séance, qui avait lieu, au grand soleil en plein midi et sans aucun abri, dura trois ou quatre heures, au bout desquelles on se sépara.

Mañil fit connaître le résultat de la *junta*, dans les paroles suivantes, résumant le sentiment de la majorité : « Les Espagnols envahissent de plus en plus » nos possessions ; outre ceux que nous recevons de » bon gré, d'autres abusent de la simplicité et de l'état » d'ivresse des nôtres, se font délivrer d'immenses » étendues de territoire contre des valeurs insigni- » fiantes. Notre limite est le Biobio. Il faudra que » tous aillent la reprendre, sinon immédiatement, au » moins après la récolte ; qu'ils prennent leurs dis- » positions en conséquence. Le père, quoique nous » l'aimions beaucoup, fera bien de quitter aussi notre » territoire, car nous ne voulons pas qu'il lui arrive » malheur. » Mañil faisait ensuite allusion à l'absence complète de représentants du gouvernement chilien, que l'intendant de la province avait cru ne pas devoir y envoyer, contrairement à ce qui avait lieu les années précédentes, et prenant ce fait comme une marque de dispositions hostiles, il ajoutait : « Les Espagnols doivent » savoir que nous sommes prêts à tout. S'ils ont à » leur disposition des fusils, des sabres et des canons, » nous, nous avons nos lances, et cela suffit pour lais- » ser des cadavres sur le terrain. Qu'on se rappelle à » *Los Angeles* que nous nous levons avant le soleil, » et engagez les Espagnols à ne pas rester trop long- » temps au lit. »

Ainsi, la *junta* avait presque fini par un appel aux armes, ou du moins par un défi jeté de l'autre côté de la rivière. Cependant, Mañil regrettant bientôt des motions si belliqueuses, ou plutôt, à mon avis, agissant en fin politique vis-à-vis de ses sujets comme vis-à-vis du gouvernement chilien, envoya deux jours après un message de paix à l'intendant de la province d'Arauco.

Après avoir décrit la cérémonie à laquelle j'ai assisté, je vais faire connaître les mœurs des indigènes d'une manière plus complète, d'après ce que j'ai pu recueillir, soit par moi-même, soit de la bouche des missionnaires qui m'accompagnaient.

Les Indiens de l'Araucanie se divisent généralement en tribus amies ou ennemies, dont le territoire a presque toujours des limites naturelles. Chaque tribu a pour chef un Indien reconnu supérieur par sa bravoure, son intelligence, son éloquence. Celui-ci commande en maître; il s'occupe des intérêts généraux de la tribu, il convoque, il achète, il vend, etc. Il est généralement choisi parmi les plus riches. Sa puissance pourtant n'est pas à l'abri des orages : si les siens ne sont pas satisfaits de la manière dont il administre leurs affaires, ils se révoltent, l'assassinent quelquefois et en nomment un autre à sa place.

La richesse unique ou presque unique des Indiens consiste en bestiaux. Ils en ont beaucoup et de très beaux. Il serait même difficile d'en trouver de plus gras que ceux des *Pehuenches*; mais ils ne cultivent pas la terre. Il paraîtrait, toutefois, que l'on rencontre quelques champs de céréales dans l'intérieur du pays et surtout vers les bords de la rivière *l'Impérial*. Il est probable que cette initiative est due à l'influence du

sang européen, car les Hollandais, c'est un fait à peu près avéré, ont cherché à coloniser le bassin de l'Impérial, où ils ont sans doute donné naissance à une race croisée connue sous le nom de *Boroas*, ce qui expliquerait comment on rencontre dans cette partie de l'Araucanie des types entièrement différents du type indien, des figures agréables, douces, d'une carnation blanche et ayant la chevelure blonde, ainsi que me l'assurait l'un des missionnaires. Du reste, les Espagnols, du temps de la conquête, avaient fondé vers l'embouchure de l'Impérial une ville qui fut détruite avec cinq ou six autres, à la suite d'une violente irruption des Indiens.

Les tribus ou réunions de tribus connues généralement sous des dénominations distinctes, sont celles dont les limites sont le plus nettement tranchées. Ainsi, celles qui occupent l'intérieur de la Cordillère à la hauteur du volcan d'*Antuco* et plus au sud, sont connues sous le nom de *Pehuenches*. Leur principale communication avec la plaine a lieu par la vallée de la *Laja* dans laquelle il faut traverser, pendant l'espace d'une lieue environ, les scories du volcan, dont une grande partie encore en combustion aujourd'hui par suite de la décomposition des sulfures de fer, provient de la dernière et immense éruption qui eut lieu il y a deux ans. Une journée et demie de voyage dans la chaîne est nécessaire pour arriver jusque sur le territoire de ces tribus.

Les *Villiches* occupent la Cordillère vers la hauteur de *Villa-Rica*. Leur passage principal se trouve du côté de ce volcan. Les *Picunches* occupent un autre point de cette même Cordillère. Ceux qui se trouvent entre

la chaîne et la mer sont connus généralement sous le nom d'Indiens de la côte. Telles sont les tribus désignées sous le nom d'Araucaniens, et ce qu'on appelle l'Araucanie est un pays qui s'étend depuis le Biobio au nord jusqu'au détroit de Magellan au sud, communiquant avec la Patagonie par suite de l'abaissement successif de la Cordillère. La province de Valdivia s'y trouva enclavée et n'est libre que par la mer. Les Araucaniens entretiennent des relations constantes avec d'autres tribus sauvages habitant le territoire de la Plata et connues sous le nom de Puelches. Tous, Araucaniens, Puelches, Patagons, se comprennent; leur idiome est semblable, leurs mœurs sont à peu près les mêmes.

Comme les Tcherkesses en Circassie, comme les Bédouins en Afrique, comme tous les peuples sauvages et belliqueux, les tribus araucaniennes dirigent des incursions chez leurs voisins; elles font ou donnent un *malon*, acte de pillage analogue à la *razzia* des Arabes. Ainsi quand une tribu est en guerre avec une autre, quand elle veut acquérir des biens par la force, quand elle veut venger un affront, tous ses cavaliers prennent les armes, se réunissent, vont surprendre l'ennemi, tuent les hommes, vieillards et enfants, et enlèvent les femmes et les bestiaux. Quand l'Indien d'une tribu a assassiné celui d'une tribu voisine, quand il a commis chez d'autres le crime d'adultère, quand il a enlevé une jeune fille, la peuplade lésée organise un *malon*. Cependant, l'affaire s'arrange souvent à l'amiable; la tribu qui a offensé paie le prix de l'affront et tout est dit.

Les Araucaniens font quelquefois des incursions

sur le territoire espagnol et principalement sur celui de *la Plata*, entièrement ouvert et sans défense contre les Puelches qui sont en inimitié avec la République Argentine. Les incursions dans les provinces chiliennes sont aujourd'hui très rares et le deviendront de plus en plus. Le gouvernement, outre les postes-frontières qu'il a établis, traite les Indiens en amis, et le commerce chaque jour plus important que l'on fait avec eux, entretient des relations amicales qui leur donnent beaucoup de confiance et les enrichissent. La guerre se trouvant contraire à leurs intérêts, leur caractère s'adoucit et ils prennent des mœurs plus pacifiques. Se livrant surtout au commerce des bestiaux et n'en ayant jamais assez pour suffire aux demandes des acheteurs chiliens, les Puelches, soit seuls, soit en compagnie de quelques tribus araucaniennes, vont ravager *la Pampa* et ramènent chez leurs voisins les troupeaux qu'il parviennent à enlever.

Ainsi, les Puelches servent d'intermédiaire entre la République Argentine et les Araucaniens, et ceux-ci alors commercent directement avec le Chili. — Dernièrement encore on a vu les Puelches en compagnie des Villiches, qu'ils avaient conviés, donner un *malon* dans la Pampa, s'avancer jusque dans la province de Buenos-Ayres, et en revenir avec un butin considérable, mais non sans y avoir laissé beaucoup des leurs. Ils voulurent à leur retour, attaquer un petit fort détaché, situé de l'autre côté de la Cordillère, et un grand nombre d'entre eux y furent massacrés.

L'un d'eux qui fut fait prisonnier, raconta que les Argentins l'avaient obligé à tuer un des siens, à boire son sang, et à manger un morceau de sa chair rôtie

par lui-même, qu'ensuite ils l'avaient laissé libre en lui disant : « Va-t-en chez toi et tu raconteras comment nous traitons tes pareils. » C'est la version qui courait dans le pays.

Les Indiens ont une préférence très marquée, une violente passion, dirai-je, pour les blanches leurs voisines, d'origine espagnole, et quand, dans leurs incursions sur le territoire chilien, ils s'attaquaient aux villes et villages de la province de Valdivia ou d'Arauco, ils regardaient les femmes qu'ils pouvaient enlever comme la partie la plus importante du butin. Une femme de la campagne me contait que dans un *malon* que donnèrent les Indiens dans la province de Concepcion, elle se trouva un moment enlevée par l'un des pillards, mais que celui-ci, l'ayant palpée et examinée, la relâcha et lui rendit la liberté. « Je n'étais pas sans » doute de son goût, me dit-elle, car je ne suis pas » très blanche. » Son teint était, en effet, passablement brûlé par le soleil, sans compter le sang indien qu'elle devait avoir dans les veines. Quand l'occasion s'en présente, aujourd'hui encore, le rapt des femmes a lieu de temps en temps. Mais c'est surtout la République Argentine qui fournit ce tribut aux Araucaniens. Aussi, existe-t-il dans leur pays des croisements qui transforment peu à peu les caractères physiques des indigènes. Quant aux femmes volées, ils ont grand soin de les cacher, et il est très difficile à un étranger de les découvrir. Valdivia, qui a été plus d'une fois ravagée par eux, quand ils luttaient contre les étrangers, avait établi une forteresse où les femmes se réfugiaient dès qu'il était question de l'arrivée des Indiens.

Les tribus, quand elles sont en guerre, commen-

cent par cacher leurs femmes et leurs troupeaux dans la montagne, puis chaque homme s'arme de la lance et du *laki*. La lance est composée d'un bambou (*colihue*) de 5 ou 6 mètres de long, au bout duquel se trouve attaché un morceau de fer tranchant. Le bambou est recouvert tout entier d'un cuir en lanière qui lui donne beaucoup de force. Le *laki* est composé de plusieurs boules recouvertes de cuir, attachées chacune à l'extrémité d'une courroie, tressée ou simple, dont les bouts, d'un mètre environ de longueur, viennent tous se réunir à une autre courroie. Quand l'Indien est en vue de l'ennemi, s'il se sent assez fort, il s'élance sur lui à fond de train, le corps baissé au niveau de l'encolure de son cheval, se dérochant ainsi à ses coups, puis s'il arrive à le toucher avec son arme, il l'enfile et le démonte. Le *laki* est une arme qu'ils lancent avec force d'une assez grande distance et capable, soit d'arrêter les mouvements d'un cheval ou d'un fantassin en s'enchevêtrant dans leurs membres, soit de produire des blessures graves, des fractures surtout, au moyen des boules qui y sont attachées. C'est avec ce même *laki* que les Argentins chassent l'autruche de l'autre côté de la Cordillère. Ils sont aussi très adroits dans le maniement de cette arme.

Dans les combats de guérillas qui ont lieu entre les Indiens et les Espagnols, les premiers redoutent beaucoup plus l'infanterie que la cavalerie, ce qui leur donne un grand avantage. Dans les luttes qui eurent lieu pendant la guerre de l'Indépendance, et dans les secousses politiques qui se sont produites aux élections présidentielles, les partis se servaient souvent d'eux comme d'alliés. Ils se trouvaient dans les bandes de

Pincheyra et de *Benavides*, débouchant par la Cordillère, tantôt sur un point de la plaine, tantôt sur un autre. Dans les dernières élections, ils étaient unis au parti qui a succombé.

En Araucanie, on ne rencontre pas en général de populations réunies sur un même point pour constituer des villages; les tribus sont disséminées sur leur territoire de façon qu'on pourrait supposer souvent en parcourant le pays, qu'il n'est pas habité. Une cabane d'un côté, une cabane d'un autre, dans les parties basses des ondulations du terrain, et plus souvent à proximité d'un ruisseau ou d'un bouquet d'arbres, voilà ce que l'on aperçoit en parcourant l'intérieur du pays.

Un étranger y pénètre-t-il pour relations commerciales ou pour tout autre motif, il s'arrête à une certaine distance de la cabane de terre du cacique chez lequel il se dirige, et lance un fort éclat de voix: celui-ci se présente sur le seuil de sa porte, le visiteur le salue de *Maï, Maï, Peñi*; le cacique répond sur le même ton et l'invite à mettre pied à terre. Alors on descend de cheval et la femme de l'Indien vous apporte une peau de mouton ou de tout autre animal sur laquelle l'étranger s'étend à côté de son mari, pendant qu'elle va desseller sa monture et préparer à dîner: car l'Indien est essentiellement fainéant. Tous les travaux domestiques et jusqu'aux soins des chevaux sont confiés aux femmes. Quant à lui, il passe des journées entières étendu sur le sol, pendant que celles-ci soignent les enfants, coupent le bois, font la cuisine, sellent et dessellent les chevaux, etc.

La chair de cheval est un des aliments de prédilec-

tion des Araucaniens, ils la préfèrent à celle de la vache et du mouton. Les deux sexes se mettent fréquemment à l'eau, à tel point que c'est un des premiers soins de l'Indienne qui vient d'accoucher et qui y mène également son nouveau-né. La petite vérole fait souvent des ravages parmi les enfants. Aussitôt qu'elle vient à se déclarer, on les mène se baigner. On conçoit qu'il en meure beaucoup avec ce régime hydropathique appliqué d'ailleurs comme remède dans beaucoup d'autres circonstances. Pour certaines maladies d'adultes et de vieillards, ces Indiens ont un singulier système de traitement. Le médecin, qui généralement est une femme, convoque auprès du malade des amis ou parents, qui, soit avec la voix, soit avec quelques instruments assourdissants, entreprennent une cacophonie bruyante qui dure fort longtemps. Le malade doit guérir après de tels remèdes, mais s'il meurt, fût-il âgé de cent ans, c'est le résultat d'un sort qu'on lui a jeté. Il a été tué par le *brouko*, esprit invisible émanant de ses ennemis, car la mort n'est pas chose naturelle. On mande alors la devineresse qui vient désigner les coupables, et les malheureux sont voués à la mort.

Quoique la polygamie existe, chez les Araucaniens, ils n'ont généralement qu'une femme. Quelques caciques, quelques Indiens riches en possèdent plusieurs. Ainsi le fameux chef *Colipi*, qui passait pour le plus riche des caciques, en avait dix-huit, dit-on. Mañil n'en a qu'une demi-douzaine. — La femme est une denrée qui se paie au poids de sa noblesse. Quand un Indien veut se marier, son premier soin est de calculer si sa fortune personnelle lui permet d'acheter une

femme de tel ou tel rang. Une fille de cacique vaudra plus que celle d'un simple Indien ; celle d'un chef important plus que celle d'un chef inférieur. Bref, la décision prise, l'amoureux, accompagné de quelques amis, se présente subitement chez la famille de celle qu'il veut pour compagne et l'enlève violemment. Celle-ci a beau se débattre ; la mère et les autres femmes de la maison ont beau courir avec un bâton ou un tison enflammé sur les auteurs de l'enlèvement, elle est emmenée au galop dans un endroit reculé où le mari va passer avec elle les premiers jours de sa lune de miel. Quant aux hommes présents à l'enlèvement et appartenant à la famille de la jeune fille, ils ne s'émeuvent nullement de ce rapt et ne cherchent pas à s'y opposer. Ce n'est qu'après quelque temps d'une vie retirée que le nouveau couple revient au logis et que le mari s'occupe de payer sa dette consistant, suivant les cas, en chevaux, vaches, taureaux, moutons, étriers et éperons d'argent, mors, vin, farine, etc. Il est à remarquer que les adultères sont rares dans la contrée ; du reste, quand il est flagrant, il est immédiatement puni de mort. Des étrangers vivant parmi les Araucaniens et ayant adopté tous leurs usages, se sont ainsi mariés. L'un d'eux, Chilien, nous contait qu'il en était à sa troisième femme et que si cela continuait il serait bientôt ruiné, car après la mort de chacune des deux premières, et sous le prétexte qu'il en avait été cause en partie, la famille venait le piller, et lui enlever une partie de son bétail.

L'hospitalité est une des vertus des Indiens ; un étranger sera reçu chez eux, nourri, logé, soigné pendant des mois, pendant une année, sans qu'ils songent

jamais ni à le renvoyer, ni à lui demander la moindre rémunération. Mais l'ivrognerie est générale ; ils abusent des boissons alcooliques surtout depuis que le commerce les introduit chez eux en quantité de plus en plus considérable. Lorsqu'ils n'avaient aucun rapport commercial avec leurs voisins, et aujourd'hui encore, surtout dans la partie éloignée des frontières, le maïs leur fournissait une boisson fermentée nommée *chicha de maïs*. Après la récolte de ce grain, les femmes d'une famille, d'une tribu, se réunissent et assemblées en cercle, chacune prend une pincée du grain, le mâche un certain temps, puis crache le tout dans un vase de terre. Quand il y en a une quantité suffisante, on le laisse en fermentation et il en résulte une liqueur forte avec laquelle s'enivrent les hommes, et qui fait leurs délices.

Il ne serait pas prudent de courir alors le pays vu l'état d'ivresse dans lequel on les rencontre souvent. Les Araucaniens sont extrêmement robustes, et vivent très longtemps. Il faut qu'ils possèdent un grand âge pour montrer des cheveux gris. Beaucoup vont au delà de cent ans.

Le commerce que font avec eux les provinces frontières du Chili est assez considérable aujourd'hui et il s'accroîtra certainement. Il s'est développé au fur et à mesure que les relations sont devenues plus amicales, plus pacifiques. L'époque de ces guerres à mort entre les anciens Espagnols et les Indiens est loin de leur mémoire ; le Chili les a captivés, et sans toutefois avoir une confiance entière, ils considèrent leurs voisins plutôt comme amis que comme ennemis. Un grand nombre de commerçants et surtout de courtiers,

parcourent même leur pays dans tous les sens, pour y porter les différentes marchandises qu'ils recherchent, et les Indiens de leur côté sortent de leur territoire pour venir négocier chez leurs amis de ce côté du Biobio. L'hiver, saison de pluie et de neige, interrompt complètement ces relations commerciales. Mais vers la fin d'octobre ou au commencement de novembre, les pluies cessent, la neige fond dans les passages de la Cordillère, et l'on voit passer d'un côté des Chiliens avec des mules ou des chevaux chargés de marchandises, étoffes, perles, étriers, farine, piment, etc., et de l'autre, des Indiens qui viennent remplir leurs outres de peau, prendre du blé, de la farine, etc., ou même se promener avec leurs femmes. Les Indiens arrivent toujours les premiers ; ils envoient des courriers chez l'intendant pour annoncer comment ils ont passé l'hiver et pour savoir comment vont les *Quincas*. Ils viennent avec leur méfiance profonde et juste sous beaucoup de rapports, savoir si les Chiliens sont toujours des amis, s'il n'y a contre eux aucun préparatif hostile. Aussi se demande-t-on souvent vers la frontière si le courrier est arrivé afin de savoir si le passage est ouvert vers la chaîne. Cependant, comme la neige ne les incommode pas beaucoup, et que les courriers franchissent le passage lorsqu'il est encore très difficile, les commerçants ne partent guère que quinze jours au plus après leur arrivée. Ces courriers sont infatigables pour la marche ; dans les plus mauvais passages, ils avancent d'une manière extraordinaire et font ainsi des journées très longues, et qui seraient excessivement pénibles pour d'autres que pour eux. Ils sont, du reste, excellents cavaliers quoi-

que dans leurs étriers de bois triangulaires, ils ne placent que l'orteil du pied.

Ainsi, comme nos colporteurs qui, parcourant le pays dans tous les sens, vont porter aux populations de nos villages les denrées qu'elles recherchent, de même les petits commerçants chiliens s'en vont avec leur charge parcourant ces populations sauvages et disséminées pour mettre à leur portée des denrées qui aujourd'hui, par l'influence de la civilisation qui les touche, sont devenues pour eux des besoins. La plupart de ces petits commerçants sont des *habilés*, de petits commandités qui vont faire des achats ou échanges pour le compte des fermiers et propriétaires, et avec lesquels ils partagent ensuite le profit résultant de la vente. D'autres commercent pour leur propre compte. A l'époque des premières relations commerciales, on ne faisait qu'échanger. Aujourd'hui encore et surtout dans les tribus reculées, l'argent monnayé a peu de cours et ceux qui l'acceptent ne prennent que des piastres fortes anciennes. Toute autre monnaie est rejetée et voici pourquoi : tout l'argent qui entre chez les Indiens sous forme de piastres fortes, est fondé pour en faire des éperons et des étriers de luxe ; or, la monnaie étant trop petite, il en faudrait beaucoup pour produire le résultat des piastres, et d'ailleurs les comptes qui s'ensuivraient seraient trop compliqués pour leur intelligence. Quant à l'or, ils ne le fondent pas. Les piastres nouvelles sont frappées d'exclusion depuis l'installation d'un président contre lequel ils ont combattu (Don Manuel Montt) : ils les qualifient d'argent montiste et ne les acceptent jamais. Ces sauvages, comme vous le voyez, sont plus scrupuleux que

les peuples les plus civilisés; mais on ne doit voir dans cette conduite que le simple résultat de leur sauvagerie même.

J'étais à Antuco quand passèrent plusieurs *Pehuenches*; l'un d'eux s'arrêta dans la maison où je logeais; l'hôte était une de ses connaissances, un de ses amis, un de ceux avec lesquels il entretenait des relations commerciales. — Après les salutations préliminaires, le colloque suivant s'engagea.

— « Je viens chercher du blé, en as-tu ? (car l'Indien » tutoie toujours).

— » Ah ! tu as besoin de blé ! je crois que j'en ai » encore. Combien t'en faut-il ?

— » Une *fanega* » (à peu près un hectolitre). Pendant ce temps on donnait une rasade à l'Indien.

— « Oui, je veux bien te le donner, mais qu'as-tu à » me donner en retour ?

— » Eh bien, pour te consoler je te donnerai un joli » veau d'un an très gentil. Je l'ai chez moi ; quand tu » viendras tu l'emmeneras.

— » Cela est bien vrai ? tu l'as chez toi ? c'est bon. » Ainsi tu me consoleras. Tiens-le prêt ; dans quinze » jours je passerai chez toi et je le prendrai. Mais ne » me manques pas. Tiens, vois-tu, je te mets sur le » livre, je t'inscris formellement comme mon débiteur. » Mais tu as un mauvais compagnon avec toi ; fais » attention, ne t'y fie pas.

— » Oh ! ne parle pas ainsi ; il est honnête, c'est un ami. » Et l'Indien alla charger sa mule après qu'on lui eut versé une seconde rasade.

Ainsi, l'inscription sur un livre devient sacrée pour le sauvage, quand son nom et sa dette sont couchés

sur le papier: voilà comment s'établissent les échanges. L'Indien vient chez l'Espagnol chercher son vin, sa farine, son blé, son piment, et le Chilien, au bout d'un mois, de six mois, d'un an, s'en va chez l'Indien prendre en retour le bétail qui a été promis: et tout cela se fait avec la plus grande loyauté. L'élément principal d'échange chez les Indiens, est donc une pièce de bétail: une vache, un veau, un mouton; quelle que soit la valeur de la chose qui leur est offerte, c'est toujours le même système. Pour une livre de perles qui coûtera quelques francs, une génisse, pour un morceau de drap qui en coûtera 8 ou 10, une génisse; pour une arme à feu qui en vaudra 40 ou 50, une génisse; pour une selle qui en vaudra 100 ou 150, une génisse. Mais l'Indien se décide rarement à donner pour un objet quelconque, quelque valeur qu'il ait, plus d'une tête de bétail à la fois; de plus on fera difficilement avec lui, en un seul marché, un échange de plusieurs animaux à la fois, eût-on à lui offrir beaucoup d'objets différents. Il en résulte que pour réunir un certain nombre d'animaux, on est obligé à faire bien des démarches et à courir beaucoup le pays. Cependant avec les caciques, les échanges ont lieu avec plus de facilité. Le commerçant n'obtiendrait, par conséquent, aucune réussite s'il portait dans l'Araucanie des objets de fantaisie ou autres qui auraient une valeur un peu élevée. Du reste, ce sont surtout les bêtes à cornes qui sont l'objet d'un grand commerce: quant aux chevaux, les Araucaniens en ont d'excellents, mais il s'en défont très difficilement. Ils entretiennent aussi des moutons à laine longue et grossière comme celle des Provinces, et payée à

Concepcion à raison de 45 à 50 francs les cent livres.

Dans le colloque cité plus haut, mon hôte recommandait à l'Indien de se défier de son compagnon ; or celui-ci était un Chilien retiré en Araucanie et vivant comme les indigènes. L'Araucanie renferme un certain nombre de transfuges semblables, hommes qui en grande partie ont eu maille à partir avec la justice de leur pays, la plupart corrompus, de mauvaise foi, et qui vont se mettre à l'abri de l'autre côté du Biobio. Ces hommes trompent souvent les indigènes, et la présence de cette lie de la civilisation parmi eux est une chose fâcheuse : ces individus altèrent la confiance qui règne dans les relations commerciales, contribuent à rendre les Indiens plus méfiants qu'ils ne le sont naturellement, et les encouragent à se mettre en hostilité avec le gouvernement chilien. Beaucoup d'Araucaniens savent l'espagnol et tous ont une grande facilité à l'apprendre.

Les Araucaniens n'ont pour ainsi dire aucune religion, si ce n'est la croyance dans le *bruco* ou *brujo*, espèce de mauvais esprit qui jette des sorts. Jusqu'ici, tous les efforts des missionnaires pour les convertir ont été à peu près infructueux, et l'un de ceux qui m'accompagnait à la *junta* se promettait bien de ne plus accepter aucune convocation, sachant combien son zèle était vain. On raconte à ce sujet qu'un Indien s'étant fait baptiser et ayant embrassé la religion catholique, manifesta au moment de sa mort le désir d'être enseveli en terre sainte. Le cacique, en conséquence, fit porter son corps chez le curé du village frontière le plus rapproché ; quand il sut qu'il y avait des frais à payer pour l'enterrement de son sujet, il fut très

étonné et après avoir débattu longtemps, il dit au curé : « Hé bien ! reprends ton chrétien, moi je remporte » mon Indien ; » supposant ainsi que la partie chrétienne du corps pouvait s'en détacher comme un souffle ; et il s'en retourna comme il était venu. Cette petite histoire m'était racontée par un ami au moment où il me conduisait chez le père missionnaire de Nacimientio ; arrivés à destination, nous entrâmes dans la cour où jouaient de jeunes enfants ses élèves : ceux-ci nous aperçurent et un instant après je les entendais chuchoter entre eux : « Vois-tu le diable qui vient » d'entrer, c'est le diable, c'est bien lui. »

Je demandai à mon compagnon où pouvait être le diable en question ; il m'examina, puis se mit à rire et me dit : « Vous comprenez que chez un peuple » essentiellement cavalier comme nous le sommes, la » population des campagnes devait matérialiser le » diable équestrement ; seulement pour le distinguer » du commun des mortels, on ne lui a laissé qu'un » seul éperon. C'est ainsi qu'il arrive sur terre quand » il daigne nous honorer de sa visite. » Je compris que c'était à moi que s'était adressé ce méchant quolibet des enfants ; j'avais perdu un de mes éperons en voyage.

On a souvent traité la question de savoir comment on pourrait refouler les Indiens de manière à annexer définitivement au Chili ce beau territoire de l'Araucanie. On a déjà guerroyé plus d'une fois dans ce but ; mais ces Araucaniens sont indomptables et résistent tous jusqu'à la mort, faisant de leur côté de grands ravages dans les campagnes. La nécessité de cette annexion est d'ailleurs d'une assez médiocre importance

pour un pays aussi peu peuplé que le Chili. Du reste, l'envahissement a lieu assez rapidement et par des moyens pacifiques, et il suivra tout naturellement sans violence le développement de la population et de la prospérité de la République. Cette marche progressive et modérée a sans doute de grands avantages. Ainsi le gouvernement entretient sur les points frontières, des *capitan de amigos* (capitaine des amis), c'est-à-dire des hommes qui, connaissant parfaitement le langage des Indiens, servent d'intermédiaires entre les tribus amies et le gouvernement. De plus, on choisit les caciques les plus importants; on leur donne même une certaine redevance; aussi, on obtient des résultats généraux véritablement très avantageux. A l'aide de ces relations amicales, les Chiliens pénètrent dans l'Araucanie, s'abouchent avec les chefs et obtiennent de grandes étendues de terrain à des conditions excellentes. Pour consacrer le marché, les deux parties intéressées se présentent chez l'intendant ou le commandant d'armes, qui reconnaît formellement le contrat, et l'inscrit dans les archives.

L'Araucanie, dit-on souvent, serait un des plus beaux fleurons de la République du Chili, mais la haute réputation que l'on fait à ce territoire ne viendrait-elle pas en grande partie de ce qu'on le connaît peu, et surtout de ce qu'on ne le possède pas encore? Quant à moi, je crois qu'il est difficile de trouver un élément de richesse agricole plus fécond pour l'avenir que ces belles terres argilo-siliceuses ou silico-argileuses qui couvrent une partie de la superbe plaine de Santiago, qui me rappellent nos bonnes terres de Brie avec un ciel presque constamment pur, sans accidents atmos-

phériques, sous un soleil du 33° degré de latitude, et avec un arrosage généralement facile.

Aujourd'hui, les Chiliens s'avancent sur la côte jusqu'à Tucapel, mission située à trente lieues au sud d'Arauco, et conséquemment à cinquante lieues environ de Concepcion et du Biobio. C'est un pas énorme et cette marche en avant se fait plus ou moins sentir jusqu'au confluent de la rivière Bergara avec le Biobio. Mais au delà, c'est-à-dire dans l'île du Bergara, les Espagnols n'ont pas dépassé de beaucoup leur ancienne frontière. C'est que de ce côté, les tribus indiennes sont plus hostiles, plus rebelles à l'envahissement; les chefs, et Mañil entre autres, s'opposent à la concession et à la vente du territoire avec une grande ténacité. Mais ce n'est là qu'une minime partie de l'Araucanie, et le Chili doit se consoler en voyant que les limites des Indiens reculent avec tant de facilité sur la plus grande étendue de sa frontière. — Un jour sans doute cette grande province sera partie intégrante de la république chilienne et je suis disposé à croire que, dans quinze ou vingt années d'ici, l'Araucanie n'existera plus, en ce sens que ses habitants actuels auront été se confondre avec les tribus de la Cordillère, avec celles de la Plata ou avec celles de la Patagonie.

H. DELAPORTE.

Santiago de Chili, 25 novembre 1854.

Nouvelles et communications.

OBSERVATIONS

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ : TYPES OF MANKIND, PAR MM. NOTT
ET GLIDDON ,

PAR M. A. D'ABBADIE.

M. Agassiz admet huit types humains primitifs, c'est-à-dire, si j'ai bien compris, il ne croit pas que la race humaine provienne d'un seul couple ainsi qu'il est admis d'ailleurs par la presque universalité des êtres qui pensent.

Le traité de M. Agassiz est associé à l'ouvrage de MM. Nott et Gliddon. Il est superflu de suivre ces derniers dans leurs discussions philologiques ou exégétiques sur la manière dont on a composé les livres saints. Il s'agit ici d'une opinion scientifique et la science doit se suffire à elle-même sans s'égarer sur la Bible dans des distinctions subtiles qui acquerront malaisément le caractère net et substantiel d'une preuve.

On peut examiner l'origine du genre humain par trois méthodes. La première est celle qui est basée sur tous les arguments admis en histoire naturelle. Je suis peu versé dans celle-ci, mais ses procédés me paraissent se réduire, en définitive, à des faits d'appréciation et de sentiment. Il faut de longues études et de patientes méditations pour former son esprit à cette sûreté de jugement qui définit les limites des genres

et surtout des espèces, car leurs définitions sont loin d'avoir la fixité des distinctions mathématiques. Pour se former une opinion dans ces matières il ne suffit pas d'apprécier les faits à la légère, et, quand on n'a pas consacré sa vie à les comparer, on est forcément amené à suivre l'autorité de ceux qui ont eu cette patience et ce dévouement. Or, tous les grands naturalistes ont cru à l'unité de l'espèce humaine : les Blumenbach, les Cuvier, les Flourens n'ont pas d'autre foi. MM. Nott et Gliddon ne sont pas naturalistes. M. Agassiz enfin est seul de son bord et forme une minorité insignifiante si l'on compare son avis soit au nombre, soit au poids des opinions contraires.

La deuxième méthode consiste dans les preuves indirectes fondées sur des faits constatés dans les rangs inférieurs du règne animal : on tâche de généraliser ces faits pour en déduire des lois qu'on applique ensuite, *par analogie*, à l'espèce humaine. Mais il est toujours téméraire de conclure du quadrupède à l'homme : il reste à bien prouver que les lois, plus ou moins bien signalées, s'étendent jusque là. Cette difficulté de légitimer une analogie m'a semblé ou éludée ou supposée tacitement franchie par ceux qui raisonnent de cette façon. Enfin, c'est ici surtout qu'on a besoin du flambeau d'une rare sagacité pour ne pas s'égarer, et une pareille voie ne peut être tentée que par ceux qui ont vieilli dans l'étude de l'histoire naturelle.

Les considérations qui précèdent me feraient déjà envisager avec doute la théorie de MM. Nott et Gliddon. Mais on peut étudier la question par une troisième méthode qui consiste à examiner les traditions et les

croyances actuelles des nègres eux-mêmes, ainsi que celles des peuplades qui les avoisinent depuis des siècles. Pour être pure de toute influence étrangère cette investigation doit être poursuivie, non sur les côtes occidentales de l'Afrique mais dans ces contrées intérieures où l'étranger n'a encore apporté ni ses antipathies ni ses préjugés. Il nous sera permis ainsi d'étayer de quelques aperçus l'une ou l'autre des opinions rivales.

Parmi les nègres éthiopiens, j'ai interrogé des Barya qui vivent près du Tigray et sur les rives du Takazê, des Guinza qui habitent la région nord-ouest de la Péninsule que la rivière Abbay forme autour du Gojjam, des Yambo de la branche orientale du fleuve Blanc, des Suro qui habitent la région méridionale de la presqu'île de Kaffa, et enfin des Doggo dont les plaines s'étendent sur la rive gauche du Paco ou Uma. Toutes ces tribus sont appelées changallas, c'est-à-dire nègres, par leurs voisins des hauts plateaux. Ces derniers croient tous, *comme ces changallas eux-mêmes*, que tous les hommes sont nés d'un seul couple, que l'homme blanc ou, pour s'exprimer comme eux, que l'homme rouge est supérieur au nègre et ce dernier, même quand il n'est pas chrétien, répète la tradition commune, à savoir : que le nègre est un homme rouge que Dieu a noirci et abâtardi par une grande faute commise par l'un de ses ancêtres.

On sait que tous les ethnologues admettent l'origine caucasienne des Abyssins. Il n'y a aucun dissentiment à cet égard ou du moins il est presque impossible de tracer une ligne de démarcation entre ces deux races, entre l'Abyssin d'un côté et l'Arabe ou le Copte

de l'autre. Le vulgaire peut bien confondre au premier coup d'œil un Abyssin avec un nègre, mais un naturaliste ou même un peintre ne saurait tomber dans cette erreur. Il est plus difficile encore de distinguer par les formes externes entre un Abyssin et un Doggo ou un Barya. Ce dernier est bien appelé un nègre par ses voisins du haut plateau tigray, mais les habitants tigré des basses plaines démentent hautement cette qualification du Barya qui a souvent le nez aquilin et l'angle facial fort ouvert quoique sa peau soit habituellement noire. Je dis *habituellement*, car tous les nègres précités disent qu'il y a chez eux des individus rouges issus de la même race changalla. Ce qui se passe en Abyssinie ajoute d'ailleurs du poids à cette assertion. Dans la langue de Gondar, par exemple, dans la langue amariñña, il y a trois adjectifs pour exprimer les diverses nuances de la peau humaine. Le mot *qay* indique la couleur blanche des Arabes ou chez les Abyssins une nuance plus claire que celle du cuivre. Cette dernière couleur est indiquée quant à l'homme par le mot *dama*. La nuance café au lait foncé s'appelle *tayim* et *tiquir*, c'est-à-dire noir, est appliquée à des gens qui seraient fort offensés si on les appelait nègres. Toutes ces nuances si diverses existent fréquemment chez les divers membres d'une même famille sans que les indigènes puissent donner à cette diversité d'autre raison que le teint analogue de quelques-uns des ascendants dans l'une ou l'autre ligne. Malgré cette tendance à la complexion noire en Éthiopie où le teint *tayim* prédomine, on y est si bien pénétré de l'infériorité du nègre que cette opinion est passée dans les lois et qu'un Éthiopien, quelque

rouge qu'il soit, peut être juridiquement appelé un nègre même à la septième génération issue de cette race mandite, mais alliée toujours à la race éthiopienne que nos ethnologues appellent caucasique. De ce qu'il naît des enfants noirs dans une famille rouge de l'Abyssinie, il est aisé de conclure la véracité des nègres quand ils affirment que des individus rouges naissent aussi chez eux.

Un savant abyssin me définissait ainsi un changalla : c'est un homme à peau noire, à orteil ridé près de sa racine, à talon proéminent et dont les cheveux laineux ne dépassent jamais la longueur du petit doigt (8 à 9 centimètres environ). Mais cette distinction s'efface souvent par les nuances insensibles qui relient le nègre à l'Éthiopien caucasique, et c'est cette difficulté même qui a forcé les Abyssins à recourir aux généalogies qu'ils précisent par huit mots spéciaux comme les termes mulâtre, quarteron et octavon qui sont employés dans nos colonies. A ne consulter que les formes du langage, on dirait que les Africains poussent les distinctions plus loin que ne le font les plus fastidieux habitants des Antilles. Ces derniers, moins généreux que notre savant confrère, M. d'Eichthal, ne croient pas que la race noire soit appelée à remplir en ce monde un rôle aussi important que la race blanche. Les Abyssins et les Gallas pensent de même en se fondant sur l'évidence des faits et les compatriotes de M. Gliddon le sentent si bien qu'ils ont détaché les nègres du reste de la société par des lois et des règlements administratifs. En Amérique néanmoins comme en Éthiopie, l'immense majorité du peuple croit que le nègre est fils d'Adam comme nous, et il faudra

s'étonner si l'on parvient à extirper jamais de l'esprit humain une opinion qui est appuyée sur le sens intime de l'homme comme sur ses traditions. Cette opinion est conforme à l'analogie des faits constatés jusqu'ici et la science ethnologique a besoin de bien des données qui lui manquent avant de parvenir à l'ébranler.

En prenant la plume j'avais l'intention d'exposer quelques faits observés en Éthiopie et qui appuient l'opinion que les nègres sont des enfants du même père commun, mais des enfants dégénérés. Mais ces observations sont déjà longues et il suffit quant à présent, de s'élever contre une doctrine qui peut devenir une innovation dangereuse en ce qu'elle s'est trop hâtée de conclure d'après un petit nombre de discordances ou d'analogies. Leur frère échafaud sera renversé par les progrès ultérieurs de l'ethnologie, science née d'hier, comme M. d'Eichthal a soin de le faire observer.

Antoine D'ABBADIE.

REMARQUES A PROPOS DES OBSERVATIONS PRÉCÉDENTES,

PAR M. ALFRED MAURY.

Notre confrère, M. Antoine d'Abbadie, a paru s'étonner de la doctrine ethnologique que soutiennent MM. Nott et Gliddon dans l'ouvrage que le compte rendu de M. G. d'Eichthal a fait connaître aux lecteurs du *Bulletin*. Il la présente comme une innovation dangereuse, en contradiction avec ce qui avait été jusqu'alors admis par les naturalistes. Nous croyons que le savant voyageur s'est un peu mépris. Absorbé

tout entier dans ses travaux sur l'Abyssinie, il n'a pas eu le loisir de suivre le mouvement des études ethnographiques et il en est encore à Blumenbach. Sans vouloir rien préjuger sur la question obscure de l'origine de notre espèce et sans prendre parti dans un débat qui compte de plus habiles joueurs que moi, je dois cependant rétablir les faits. L'opinion de M. Agassiz, dont l'autorité d'ailleurs comme naturaliste est si grande, et bien égale à celle de quelques-uns des noms qui ont été cités, n'est point professée par une *minorité insignifiante*; elle a été soutenue par Morton, l'un des plus grands ethnologues de notre époque. Elle est adoptée par MM. Desmoulins, Bory de Saint-Vincent, Lallemand (de Montpellier), Knox, Burdach, Carus, P.-A.-F. Gérard, P. Bérard, Strauss-Durckheim, Rudolphi et une foule d'autres ethnologues et naturalistes. Alexandre de Humboldt dans son *Cosmos* (1) reproduisant les idées de son illustre frère Guillaume, déclare que l'unité de l'espèce humaine n'implique en aucune façon que tous les hommes soient descendus d'un même couple. Et il tient cette dernière tradition pour purement mythique. Enfin George Cuvier lui-même, dont M. d'Abbadie invoque le nom, a écrit dans son *Discours sur les révolutions du globe* (5^e éd., p. 210), à propos de la race nègre : « Quoique tous ses caractères nous montrent clairement qu'elle a échappé à la grande catastrophe sur un autre point que les races caucasique et altaïque, dont elle était peut-être séparée depuis longtemps quand cette catastrophe arriva, etc., » nous montrant par cette phrase, qu'il croyait à une différence antédiluvienne et par conséquent radicale entre les

(1) Voy. *Cosmos*, t. I, p. 381 et suiv., *édit. originale*.

deux races, et qu'il ne tenait pas la donnée biblique de Noé pour scientifique; ce que savent parfaitement d'ailleurs ceux qui ont connu ses opinions particulières. Je pourrais encore citer mon regrettable ami, l'illustre Eugène Burnouf, qui avait tant étudié l'ethnographie au point de vue de la philologie comparée et qui s'est prononcé bien souvent contre l'opinion d'une descendance commune à tous les hommes. Plusieurs philologues distingués qui se sont formés à son école et dont je produirais au besoin les noms, ont été conduits par leurs études aux mêmes résultats.

J'avoue que je ne comprends pas comment M. d'Abbadie donne pour une preuve *scientifique* la tradition, si toutefois c'en est une, des changallas et de leurs voisins. Cette tradition aurait-elle quelque authenticité, ce qui n'est nullement établi, il serait naturel de la rattacher à l'opinion sémitique adoptée par les Arabes et qui est consignée dans la Bible. Plusieurs des langues de l'Abyssinie appartiennent en effet à la famille sémitique, ou portent tout au moins des traces de son influence. On conçoit donc aisément que la croyance arabe ait pénétré chez les nègres de l'Afrique orientale, absolument comme certaines croyances chrétiennes apportées par les missionnaires, se mêlèrent de bonne heure en Amérique aux fables des tribus indiennes. Mais ce qui prouve que la tradition du couple primitif est purement sémitique et n'appartient pas aux autres races, c'est qu'on ne la retrouve ni dans Homère, ni dans Hésiode, les deux poètes théologiens de la Grèce, et qu'elle était absolument inconnue aux Chinois et aux Égyptiens. Ces derniers admettaient que des dieux différents avaient créé les diverses races

humaines. Ainsi la déesse Pacht était auteur des races asiatiques jaunes, tandis que la formation de la race égyptienne était attribuée au soleil (1).

Nous possédons actuellement des monuments authentiques de l'Égypte et de l'Assyrie datant depuis le ^{vi}^e jusqu'au ^{xxx}^e siècle et plus avant notre ère. Eh bien, ces monuments nous offrent précisément les mêmes types de race que nous retrouvons aujourd'hui dans les mêmes lieux. Les statues peintes et d'une vérité si saisissante que M. Mariette a apportées au Louvre de ses fouilles du Serapeum, et qui appartiennent aux plus anciennes dynasties pharaoniques, nous fournissent la même coloration et les mêmes formes qui caractérisent le fellah actuel. D'un autre côté, les bas-reliefs des monuments égyptiens du temps des Pharaons, nous offrent déjà les nègres avec les types qu'ils ont encore aujourd'hui en Afrique. En un mot, les formes n'ont pas plus changé pour l'homme que pour les animaux dont on retrouve, sur les monuments des ^v^e, ^{vi}^e et ^{vii}^e dynastie, toutes les mêmes espèces qui habitent de nos jours l'Égypte. L'opinion que soutenait encore Linné et qui admettait un centre unique de création pour les plantes et les animaux, est maintenant abandonnée par l'immense majorité des naturalistes, et en désaccord formel avec ce fait que certains continents, par exemple l'Australie et le Cap, ont des faunes et des flores à part.

La question de la distribution des espèces animales paraît liée trop étroitement à celle de la distribution

(1) Voyez de Rougé, *Notice sur les monuments du Louvre*, 2^e edit., page 17.

des variétés de l'espèce humaine pour que la ruine de l'hypothèse d'une création unique dans l'une, n'ait point porté des atteintes graves à la même hypothèse dans l'autre.

Les ethnologues se trouvent donc en présence de données nouvelles que ne connaissaient ni Blumenbach ni les anciens naturalistes; et l'on s'explique alors comment une opinion, qui n'était d'abord celle que d'un petit nombre, a fini par gagner une foule de partisans. C'est, du reste, le sort des découvertes scientifiques. Toute idée nouvelle n'est d'abord adoptée que par la minorité; cela ne fait rien pourtant à sa valeur; car les questions scientifiques ne se résolvent pas par le suffrage universel; et telle opinion individuelle émanée d'un homme compétent et éclairé pèse plus dans la balance, que l'adhésion non motivée et purement imitative de millions d'hommes à une opinion reçue.

Le plus savant et le plus habile défenseur de la doctrine de l'unité absolue, qu'il a soutenue dans son *Histoire naturelle de l'homme*, M. J.-C. Prichard, fut obligé, dans ses *Recherches* qu'il publia plus tard, de modifier une partie de ce que sa thèse présentait de plus absolu, et de faire ainsi des concessions à la doctrine opposée. C'est là la preuve des progrès que celle-ci avait faits.

Je sais bien, je le répète, que l'unité de l'espèce humaine entendue dans son sens étroit, et si je puis m'exprimer ainsi, *adamique*, est encore défendue par des hommes distingués et étayée par des arguments sérieux; aussi ai-je consigné ces remarques non pour la combattre, mais seulement pour rétablir les faits un peu

dénaturés dans la lettre de M. d'Abbadie. Et je n'eusse point introduit ce débat ethnologique dans le *Bulletin*, si notre confrère n'eût tenu à protester par sa lettre contre un rapport qui n'entraînait pourtant en aucune façon son adhésion ni sa responsabilité.

Alfred MAURY.

DES RESTES ENCORE SUBSISTANTS DE L'ANCIENNE POPULATION MEXICAINE.

D'après les observations de M. E.-G. Squier, l'Amérique centrale présente des débris assez importants de la nation nahuatl ou mexicaine. L'un d'eux occupe maintenant les îles du lac de Nicaragua et le petit isthme qui sépare ce lac de la mer Pacifique. Le canton où s'est fixée cette population ne dépasse pas une étendue ayant en longueur 50 milles anglais sur une largeur moitié moindre. Bien qu'entouré par un grand nombre de peuplades d'autres races, et séparés du plateau de l'Anahuac par un espace de plus de 2 000 milles, elle conserve son idiome et ses institutions nationales. Suivant la tradition répandue au Mexique, ces descendants des Nahuatls vinrent s'établir dans ce canton, après s'être frayé un passage à travers une foule d'obstacles, repoussés qu'ils étaient de leur patrie primitive.

L'historien Torquemada nous apprend que deux nations importantes de race mexicaine qui habitaient à Xocconusco, sur la côte d'Oaxaca près de Tehuantepec, furent attaqués par les Ulemèques, déjà leurs ennemis avant qu'ils s'établissent dans cette contrée, faisant ainsi entendre qu'il y avait déjà eu antérieurement

dans ces lieux une émigration de la même race venue d'un autre point. Les Ulemèques les soumirent, leur imposèrent un joug assez lourd et en immolèrent à leurs dieux un grand nombre. Réduits au désespoir, ces malheureux vaincus consultèrent leurs prêtres qui leur conseillèrent d'émigrer et leur firent prendre la direction du sud. Après bien des aventures, ils finirent par pénétrer dans le Nicaragua où ils reçurent un accueil favorable de la population du pays, qui leur céda un canton sur les bords du lac, canton que des alliances et des victoires leur permirent ensuite d'agrandir.

Les historiens nous apprennent en même temps que des débris de cette peuplade restèrent en route et s'établirent en divers points de ses haltes. Torquemada et d'autres auteurs avaient avancé que des Indiens ayant cette origine, et connus sous le nom de Pipil, s'étaient établis entre Guatemala et Nicaragua. M. E.-G. Squier a récemment retrouvé le canton où paraissent s'être fixés ces Indiens et où ils sont demeurés depuis. Il s'étend le long de la côte depuis le Rio Lempa jusqu'au Rio de la Paz, et sépare les États de San-Salvador et de Guatemala; il est ainsi compris entre la mer et la grande chaîne des Cordillères. Il embrasse une longueur d'environ 150 milles et une largeur de 60 à 80. Au nord et à l'ouest, ces Indiens avaient pour voisins les Lencas, qui étaient peut-être de la même famille que ceux qui élevèrent Copan et toutes les villes dont les ruines se voient aujourd'hui dans les vallées de Honduras et de Guatemala. La richesse et la beauté de ce pays lui avait valu le nom de Cuscatlan, c'est-à-dire *la terre des richesses*. Les peuplades qui habitent encore

aujourd'hui le pays ont conservé des restes des institutions mexicaines et témoignent pour elles un grand attachement, comme on le reconnaît surtout chez les habitants de la *costa del Balsamo*. Cette côte a environ 50 milles de long et 20 à 25 de large; elle est comprise entre *La Libertad*, le port de la ville de San-Salvador et la route d'Acajutta. Ce district est exclusivement habité par des Indiens qui ont conservé la plupart des usages antérieurs à la conquête du Mexique par les Européens. Il n'est coupé que par d'étroits sentiers d'un accès pénible, accès rendu encore plus difficile par l'hostilité des Indiens contre les Européens. Tout le commerce de ces Indiens consiste dans celui du baume que vont acheter ceux auxquels on doit des renseignements sur le pays. M. Squier a vu plusieurs de ces naturels que leurs affaires avaient amenés à San-Salvador. Le vocabulaire de leur langue qu'il a dressé, l'a convaincu que leur idiome était le nahuatl. On y remarque seulement une altération dans la finale célèbre *tl* ou *tli* d'où la lettre *l* a souvent disparu. Ainsi au lieu de dire *atl*, eau, ils prononcent *at*; au lieu de *itzli*, caillou, ils prononcent simplement *itz*.

Les villes des Indiens de la Côte du Baume occupent généralement les plateaux de la petite chaîne de montagnes qui court parallèlement à la côte à une distance d'environ quatre lieues. Leurs maisons sont couvertes en pailles ou en feuilles de palmier; les églises seules le sont en tuiles. La ville la plus importante ne dépasse pas en population 2 000 habitants. Un très petit nombre d'entre ces Indiens sait lire et écrire. Ils sont peu avancés dans les arts mécaniques. Ils ont

quelques notions de musique, mais cet art n'est appliqué chez eux qu'au culte divin. Ils professent la religion catholique; toutefois n'en ont qu'une connaissance imparfaite, et en dénaturent le culte par une foule de pratiques païennes qu'ils y ont mêlées.

Ces peuples ne connaissent qu'un petit nombre de besoins. Les femmes portent pour vêtement une chemise de coton bleu qui leur vient de San-Salvador et laisse le haut du corps nu. Elles disposent leur chevelure en deux tresses qu'elles décorent de rubans enrichis de perles, et quand elles sortent se coiffent avec une sorte de tiare. Les hommes portent une espèce de pantalon d'une étoffe de coton fabriquée chez eux.

Le mariage qui s'accomplit chez ces Indiens d'après les formalités légales de la république, est précédé de cérémonies particulières. Dès qu'un jeune garçon a atteint l'âge de quatorze ans et une fille celui de douze, les parents font les fiançailles, sans s'embarrasser des inclinations des futurs époux. Alors le futur beau-père prend chez lui celle qui doit être sa bru et la traite comme sa propre fille. Dès que le jeune couple est supposé en état de se suffire à lui-même, les parents leur bâtissent près d'eux une demeure. Cependant quand la maison et la fortune des familles le permettent, on voit souvent plusieurs générations continuer à vivre en commun.

Ces Indiens ont une grande déférence pour l'âge et c'est aux anciens qu'appartiennent le rang et l'autorité. Tout en respectant les lois de la république, ils conservent leurs usages traditionnels.

Leur seule agriculture consiste dans la culture de la quantité de maïs nécessaire à leur consommation

annuelle. Ils vendent tous les ans une quantité de baume qui peut être évaluée à 20 000 livres, et dépensent dans les festins et les fêtes bruyantes qu'ils célèbrent en l'honneur des saints, tout le bénéfice qu'ils tirent de cet important commerce.

Ces Indiens n'ont qu'un petit nombre de villes au delà des frontières de la *Côte du Baume* dans toute l'étendue de laquelle on parle le nahuatl.

Le nom de *Pipils*, sous lequel certains auteurs les ont désignés, leur est inconnu.

C'est entre les territoires des Nahuatls de San-Salvador et les familles de la même souche qui habitent le Mexique, qu'e sont venus s'établir au temps de la conquête ceux qui fondèrent le grand royaume des Quiches et les puissantes tribus du *Pocomans*, des *Zutugils* et des *Lancandous*.

A. M.

EXTRAIT DE DEUX LETTRES ADRESSÉES, L'UNE A M. JOMARD,
L'AUTRE A M. ALFRED MAURY, SUR LES LANGUES ET L'HIS-
TOIRE DE DIVERSES RÉGIONS DE L'AFRIQUE ORIENTALE.

Le Caire, 12 juin 1855.

Je poursuis mes recherches sur l'Afrique et sur ses idiomes, malgré le choléra qui m'a enlevé l'autre jour un de mes informateurs.

M. Lepsius ne me paraît pas heureux dans ce que j'appellerais ses spéculations sur les langues nubienes et bychariennes.

Il est inexact que les Nubiens ne comptent que

jusqu'à 20. Je n'ai encore que deux langues nubiennes sur trois, mais la troisième diffère à peine des deux autres, or on dit :

A Dongola.	Dans le Dar-Mahass.
30 gontòskör bōũltārā de tusk i. e. 3	gourtòskòddáfīelli de tòskòr i. e. 3
40 goukāmsin bōũltārā de kāmsö (1) i. e. 4	gourkāmsāddāfi ělli de kāmsö i. e. 4
50 goudīdjil bōũltārā de gòrdjòn (3) i. e. 5	gouroudigyādāfi ělli (2) de gòrdjó ou gòrgyó i. e. 5.

Etc., etc., jusqu'à 100. Il est vrai que beaucoup de Nubiens, surtout ceux qui sont voisins de l'Égypte, se servent fréquemment des mots *telatin arbāin*, etc., cela tient à ce qu'ils n'ont guère de comptes à faire qu'avec les Arabes.

Mille, par exemple, n'existe que sous la forme de dix cents, ou à Dongola, sous celle plus originale de *cent cent le cinquième cinq fois réunis*.

Les gens de l'Afnou qui parlent la langue *bàlèbèli*, appelée à tort soudanèse par J. Richardson, ont une façon singulière de mélanger les noms de nombre arabes avec les leurs : ils disent vingt, *gómà biyou*; ving et un, *áchrin dé dàà*; vingt-deux, *áchrin dé biyou*; trente, *gómà ou kou*; trente et un, *telatin dé dàà*, etc.

Je ne trouve la numération quinaire que chez les Fellatahs.

Linant-Bey, qui a voyagé et séjourné même assez

(1) Qui n'est pas le khamso arabe, lequel veut dire 5.

(2) Gy, ou dy, ou dj, ou gj, combinaison assez indécise et très fréquente.

(3) On nasal comme en français dans *mon, ton, son*, mais suivi de l'articulation de l'*n*.

longtemps dans le désert des Bycharas, m'a communiqué un vocabulaire de leur langue. Ce vocabulaire n'est pas très étendu et les noms de nombre lui font défaut ; toutefois il suffit parfaitement pour démontrer que la langue des Bycharas n'est point une langue indo-européenne. On pourra en juger par les vingt mots suivants que j'extrais de ce vocabulaire et qui sont précédés des articles *o*, pour le masculin, *to*, pour le féminin :

Dieu	<i>Otam</i>	L'œil	<i>to lili</i>
La terre	<i>to daya</i>	Le nez	<i>o guenouf</i>
Le soleil	<i>to ni</i>	Le bras	<i>o arca</i>
L'éclair	<i>to talawoh</i>	La bouche	<i>o nef</i>
La pierre	<i>o hawa</i>	La langue	<i>o midab</i>
L'arbre	<i>o nandhé</i>	Le cheval	<i>o atad</i>
L'homme	<i>o tac</i>	Le bouc	<i>o bouc</i>
Le frère	<i>o senné</i>	La chèvre	<i>to nay</i>
La tête	<i>o gourma</i>	Le chien	<i>o nias</i>
Le corps	<i>to nadan</i>	L'eau	<i>o yam.</i>

Cette langue n'a non plus aucun rapport avec les langues nubiennes, les langues berbères ou la langue tibou. Sans doute, avec beaucoup d'efforts et d'adresse on peut arriver à rapprocher quelques mots d'une langue de quelques mots d'une autre, mais ces rapprochements forcés ne prouvent que l'entêtement ridicule de ceux qui les poursuivent. Parmi les vingt mots que je viens de citer, il en est un, *o bouc*, qui est parfaitement semblable au mot français qu'il traduit, est-ce à dire pour cela que ce mot ait été emprunté par les Bycharas à notre vocabulaire. Le nombre des articulations et des modulations possibles à la voix humaine étant restreint, les mêmes combinaisons

doivent quelquefois se présenter chez des peuples différents avec une signification pareille, c'est là un problème qui appartient au calcul des probabilités.

On veut que les langues de l'Amérique et de l'Afrique soient d'origine sanscrite, parce que celles de l'Europe le sont indubitablement à peu près toutes, et on se lance à la poursuite des rapprochements les plus incomplets. Voltaire a montré comment on pouvait prouver que les Français descendaient des Troyens ou des Grecs, suivant que l'une ou l'autre de ces origine paraîtrait préférable. Je démontrerais de même qu'ils descendent des Arabes, sans mentionner le khalife Omer et Saint-Omer, les chérifs, magistrats mecquois, et leurs homonymes, magistrats anglais. J'établirais, si je voulais me moquer du public, que les Européens sont d'origine sémitique et de race arabe : Bourges viendrait de *bourdj*, château; Marseille, de *mers* ou *mars*, port, et en serait un diminutif élégant; Toulouse, de *teles*, sac pour le blé, appellation bien naturelle dans un pays à blé; enfin le nom de Rhin n'est autre que l'arabe *rhin*, ôtage, rivière de l'ôtage, nom qui s'explique par la situation du Rhin servant de frontière à la France et à l'Allemagne.

Voilà évidemment où mène l'abus des rapprochements philologiques.

Je conviens, du reste, qu'il y a trois langues bidja, mais j'ai tout lieu de croire que ces langues diffèrent peu, et ne sont en réalité que des dialectes ou encore qu'une même langue compliquée par les uns et les autres de quelques mots d'argot, le but de cette complication étant de n'être pas compris des autres Bidjas lorsqu'on doit à haute voix échanger ses idées en leur présence.

C'est ainsi que les gitanos d'Espagne s'ils se servent de mots sanscrits comme *manus*, homme, *pumenes*, les hommes, etc., en emploient aussi beaucoup qu'ils se sont donné la peine d'inventer, comme *Crésorne*, Jésus-Christ, etc. : c'est l'histoire de tous les argots.

Si d'ailleurs les Bycharas ne parlent point une langue sanscrite, cela ne prouve point qu'ils ne soient pas venus de l'Inde. Les premiers habitants de l'Inde ne parlaient ni le sanscrit, ni le pracrit, ni aucune langue qui s'en rapprochât, et tous les habitants actuels de l'Inde n'ont pas une même origine.

Mes vocabulaires et mes petites grammaires sont en bonne voie, et je ne désespère pas d'arriver à douze langues, si je passe encore ici un ou deux mois, peut-être même pourrai-je en ramasser seize.

Je rechercherai aussi la langue des bohémiens d'Égypte appelés Ghadjar. M. A. de Gobineau en a pris quelque chose pendant son séjour ici, il m'a dit qu'elle ne semblait point être une langue indo-européenne, au moins au premier coup d'œil, mais plutôt une langue sémitique.

J'ai déjà passé en revue la plus grande partie des étudiants noirs d'El Azhar et quelques individus appartenant à des races idolâtres. J'ai recueilli les vocabulaires plus ou moins complets des langues kensi, dongolawi, fourienne, kanouri ou du Bornou, bälébéli ou de l'afnou que Richardson, je le répète, appelle *soudanèse*, bien qu'il n'y ait pas plus de langue soudanienne qu'il n'y a de langue européenne ou de langue asiatique; un terme générique ne saurait désigner une espèce donnée. J'ai pris à tout hasard les deux derniers vocabulaires, parce que le travail de Richardson, bien que

considérable, me paraît trop mal conçu pour être bon. Que penser de ces dialogues bornouïens et soudaniens comme il les appelle, où il est question de cartes de visite imprimées, de voitures, de fourchettes, de pommes, de prunes et de choux-fleurs, toutes choses dont assurément on n'a jamais entendu parler à Kouka, ni à Kachenali, et qui ne peuvent avoir de noms dans les langues de l'Afrique intertropicale ; j'ai montré ces dialogues à des gens du Bornou et de l'Afou qui m'ont paru n'y rien comprendre. Je ne veux pas attaquer la mémoire de Richardson, mort victime de son dévouement à la science, je ne lui reproche que des erreurs d'appréciation.

J'ai recueilli encore les vocabulaires du Choa et du Waratta, j'espère posséder bientôt ceux des Bicharas, des Tibous, des Touaregs, des Bidoumahs, des Nouba, des Wadayens et du Baguermi. Tous ces vocabulaires seront accompagnés d'un travail grammatical, suffisamment éclairé par des exemples bien choisis, et j'espère pouvoir former du tout un assez gros volume.

J'obtiendrai probablement pour ce travail le concours de M. d'Arnaud qui possède trois vocabulaires du fleuve Blanc, de MM. Vayssière et de Malzac qui en ont recueilli également quelques-uns, et de Linant-Bey qui possède un vocabulaire bychary de 300 mots.

Si j'ai quelque chose de très nouveau et de très intéressant en fait de langues africaines, je m'empresserai de vous le communiquer. La langue tibou est celle que je désirerais le plus recueillir ; on m'a promis un Tibou, mais je l'attends encore.

Mes longues conversations de chaque jour avec des Africains qui commencent à perdre de leur timidité,

me révèlent bien des choses que j'ignorais, et m'en font saisir bien d'autres que je ne comprenais pas bien. Tout le monde ne profiterait pas également de ces entretiens. Connaissant une partie du Soudan et familiarisé par mes voyages avec le monde intertropical, comme avec la vie barbare et les idées musulmanes par mes études, je marche avec mes informateurs du connu à l'inconnu, et par une série de comparaisons et de rapprochements, j'arrive à me peindre exactement ce que mes yeux n'ont pas vu.

Je n'accepte d'ailleurs qu'avec une extrême réserve les renseignements qui me sont donnés; je connais trop bien les noirs pour leur rien demander d'exact ou de précis en fait de chronologie, de statistique ou d'itinéraires; aussi ne devez-vous point compter, à moins que le hasard ne me fournisse quelque khabir de caravanes, sur une de ces collections pompeuses d'itinéraires détaillés qui tombent à la première confrontation. J'en ai ramassé une quinzaine provenant d'informateurs et parfaitement différents les uns des autres pour de mêmes routes, non que les noms des mêmes lieux ne se retrouvent, mais l'un de mes informateurs, par exemple, place Médogo à 55 jours de Masna, tandis qu'un autre ne le met qu'à 5 jours de cette ville. La Nubie touche l'Abyssinie; eh bien, un de mes Nubiens m'assure que lorsque orôn (1) Nèmèr ou le mek Nemer fut réclamé du ras Ali par Mohammed-Bey Defterdar, le ras Ali écrivit à ce dernier qu'il ne pouvait le lui rendre que s'il était vaincu et voyait

(1) Ce mot paraît le même que le copte *ouro*, roi, l'*u* finale n'indique que le rapport de ce mot avec le mot suivant.

ses États aux mains des Turcs, et qu'il l'engageait à faire visiter ses États par une personne sûre avant de songer à lui déclarer la guerre. Méhémet-Bey prit ce parti et son envoyé marcha sept ans devant lui, monté sur un excellent hadjin, avant de trouver les limites des États de ras Ali, auquel les Turcs se gardèrent bien de faire la guerre dès que sa puissance leur fut connue. Tous les récits qu'on me fait ne sont pas aussi merveilleux, mais la plupart ne sont pas plus dignes de foi.

J'ai cherché à obtenir quelques renseignements sur l'ab-carn indiqué sur les frontières du Waday et du Baguermi par divers auteurs, et récemment encore par M. Fresnel et le cheikh Mohammed, dans la préface de l'ouvrage de ce dernier sur le Waday, vous avez vous-même répandu de grandes lumières sur cette question.

Les noirs, interrogés par moi au sujet de l'ab-carn, m'ont dit d'abord que cet animal était le karkedan et le khertit des Arabes, que le nom arabe d'ab-carn ou mieux ab-görn (suivant la prononciation locale) lui était donné au Darfour, comme celui de börni dans le Bornou et celui de málili dans l'Afnou, où ce rhinocéros semble être également connu. Je vous donnerai plus tard ses noms baguermi et wadayen que je ne possède pas encore.

Ils m'ont affirmé ensuite, les uns, que l'ab-carn n'avait qu'une seule corne fort longue au milieu du front, les autres, qu'il en avait une grande et une petite, ou une grande et deux petites au même endroit.

Ils m'ont enfin avoué tous qu'ils n'en avaient jamais vu eux-mêmes; l'un d'eux m'avait promis de me mon-

trer une corne d'ab-carn, mais il m'a fait voir tout simplement la corne classique et bien connue du rhinocéros ordinaire.

J'ai en conséquence été amené à penser que le rhinocéros ordinaire étant rare et peu connu dans le Soudan musulman, n'étant chassé que par un petit nombre d'hommes qui en faisaient leur métier, les noirs qui n'en ont point vu, mais qui sont habitués à voir tous les animaux cornus porter leurs cornes sur la tête, n'ont tout bonnement aucun motif de penser que celle du rhinocéros soit placée autre part, concluent d'après l'analogie et raisonnent en passant de ce qui leur est connu à ce qui leur est inconnu. Ils savent d'ailleurs que le rhinocéros n'a qu'une grande corne, parce qu'ils voient que sa corne ne se vend pas par paire, comme les dents d'éléphants.

Il y a deux jours, cependant, un parent du sultan de Baguermi étant venu me voir, je me suis informé de nouveau auprès de lui de l'existence et des caractères du monocéros. Le prince baguermien qui est un noir intelligent assez éclairé et très bien informé de tout ce qui concerne le Soudan, m'a répondu que l'ab-carn existait réellement, *qu'il l'avait vu*, que c'était un animal très féroce et très redouté, portant sur le front une corne droite très longue, très aiguë, qui, portée sur une sorte de pédoncule charnu érectile, retombait ou pendait habituellement en avant, et ne se redressait que lorsque l'ab-carn était en proie à la crainte ou à la colère et se préparait à se défendre ou à fondre sur un ennemi.

D'après lui, cette corne n'est pas seule, l'ab-carn en a une autre plus courte placée sur la nuque, lors-

qu'il combat un autre animal il le perce de sa corne de devant et le lance en l'air de telle façon qu'il retombe sur sa seconde corne; tel est le récit de mon Baguermien auquel je ne change rien et que je ne garantis pas.

J'ajouterai que le rhinocéros, dans l'*Iconographie du règne animal* de Guérin, a été reconnu par le prince africain pour l'ab-carn, toutes réserves étant faites d'ailleurs quant à la position des cornes.

Je compte obtenir de ce Baguermien, qui se nomme Ibrahim et est descendu ici chez Ismaïl-Pacha, fils d'Ibrahim-Pacha, des renseignements précieux sur la géographie, l'histoire, le commerce, les mœurs, les lois, la tactique militaire des États du Soudan, toutes choses sur lesquelles le vulgaire des informateurs me renseigne assez mal.

J'ai déjà obtenu de lui quelques indications historiques intéressantes et la liste des souverains du Darfour, du Waday, du Bâguèrmi, du Fitri, du Médôgô, du Lôggône, au moins depuis l'apparition et le triomphe de l'islamisme dans ces contrées; je m'empresse de vous communiquer ces renseignements.

Darfour. — Solimān, Sôlôm des Arabes, Bederich du Cordofan, ayant voyagé en Égypte, arriva dans le Darfour, il y prêcha l'islamisme et y fut proclamé sultan, ses successeurs ont été :

- 2° Moussa, son frère ;
- 3° Edris, fils de Moussa ;
- 4° Hachim, frère d'Edris ;
- 5° Omer-Lélé, fils de Hachim ;
- 6° Bâkor, fils d'Omer-Lélé ;
- 7° Abd-er-Rahman-Kebir, fils d'Omer-Lélé ;

8° Tèhérah, fils d'Abd-er-Rahman, qui s'empara du Cordofan sur le sultan de Sennâr ;

9° Abd-er-Rahman II, fils de Tèhérah ;

10° Mohammed-Fadel, fils d'Abd-er-Rahman, qui régna quarante ans, le Cordofan fut perdu sous son règne, il était défendu par le Maqdoum-Msallem qui fut tué à la bataille de Bara ;

11° Husseyn, fils de Mohammed-Fadel, qui occupe le trône depuis quatorze ans.

La mère de Husseyn s'appelle Kaltouma (Kaltouma-Terdjem).

Ses frères de mère et de père sont : 1° Zemzem ; 2° Ab-Bakar ; 3° Faki-Noureyn, il est lui-même le troisième fils de Mohammed-Fadel.

Ses fils sont : 1° Abou-el-Becher ; 2° Abd-er-Rahman ; 3° Ibrahim.

Son vizir actuel s'appelle Adem-Tarbouch.

Waday. — Saleh fut l'apôtre et le premier souverain du Waday.

On prétend que bien loin d'être Abbasside, Saleh était un esclave du Bornou amené et vendu dans le Hedjas ; il y fut atteint d'ulcères aux jambes et son maître, pour s'en débarrasser, l'émancipa ; Saleh regagna le Soudan, évangélisa les Toundjour, épousa la fille de leur roi et devint sultan du Waday, il ne régna que deux ans ; ses successeurs sont :

2° Abd-el-Kerim, son fils ;

3° Issa (Âïssa), fils d'Abd-el-Kerim ;

4° Saleh-Dered, fils d'Issa ;

5° Saboun, fils de Saleh-Dered ;

6° Youssouf-Kharifeïn, fils de Saboun ;

7° Rakeb, fils de Youssouf-Kharifeïn ;

8° Dared, frère de Rakeb;

9° Chérif, frère de Sabonn, lequel règne depuis dix-huit ans.

La mère de Chérif appartient à une famille de fel-latas du Darfour.

Les fils de Chérif sont : 1° Ali; 2° Mahmoud; 3° Youssouf. Il a de plus une fille.

Son visir est l'Aguid-el-Môhamid.

Fitri. — Ngâr (1) Bóólâd est le premier roi du Fitri, il établit sa capitale à Djiro et la transporta plus tard à Yawa (2), ses successeurs sont :

2° Ab-Sekkin (le père du couteau ar.), son fils;

3° Djamous (le buffle ar.);

4° Djerab (gale ar.);

5° Ab-Sekkin II, tué par les Baguermi sous Moham-med-el-Hagg (El-Iladji);

6° Ab-Khodar (le père du vert ou des légumes ar.);

7° Bâýó;

8° Djerab II, qui règne depuis six ans.

Mèdògó. — Ngâr-Abou-Chouchih, ayant reculé les frontières du Mèdògó jusqu'alors très peu important, peut être regardé comme le premier roi de ce pays; ses successeurs sont :

2° Muket;

3° Sàrà;

4° Khodar;

5° Younes, qui règne depuis deux ans.

La capitale est bâtie au pied des monts Mèdògó qui servent de refuge à la population en temps de guerre;

(1) Ngâr signifie roi, sultan.

(2) Ngâr-Bóólâd aurait été proclamé roi il y a quatre-vingt-dix-sept ans. Il s'agit d'années lunaires.

ces montagnes séparent le Mèdògò du Fitri, elles sont très hautes, elles ne sont toutefois jamais couvertes de neige.

Baguermi. — Temps de l'idolâtrie (*wakt ed djahilia*). Bèrnim-Bèssé (1), hardi chasseur, combat les lions et les autres bêtes féroces, nourrit ceux qui s'associent à son genre de vie de la viande des bœufs sauvages ou des antilopes tués par lui ; cette viande suspendue aux branches des tamarins vaut à la clairière hantée par Bèrnim-Bèssé le nom de Mas-Dja (*mas*, tamarin, *dja*, viande, en baguermi), qui plus tard fut altéré en celui de Màssiñá. Bèrnim-Bèssé chasse les Fellatahs du pays et est proclamé roi par les siens, ses successeurs sont :

2° Nigó-Koubètká, son frère ;

3° Souyoul-Méïmou, frère des précédents ;

4° Bankourou-Dèndjilgé (dèndjilgé, espèce de poisson), fils du précédent ;

5° Sórò-Danteñou (danteñou, dokhn), fils du précédent ;

6° Kèrlèmkéké-Tchou (i. e. beaucoup de paroles, bavard), frère de Bèrnim-Bèssé ;

Depuis l'islam, 7° Bân (2) Máló, appelé aussi Kwáérou (i. e. *Ghazwa* ou Ghazi), fils de Bèrnim-Bèssé, chasse les Fellatahs de Dèrkàm, le cheikh Djoubá commandait ces derniers. Bân-Máló régna deux ans (3) ; ses successeurs sont :

8° Bâr, son fils, qui régna deux ans ;

(1) Antérieur de vingt-huit ans à Bân-Máló.

(2) Bân veut dire roi, sultan.

(3) D'après mon Baguirmín, Bân-Máló a été proclamé roi il y a deux cent quarante-trois ans, ce qui est très admissible et très vraisemblable.

- 9° Këndàná, frère de Bîr, qui régna deux ans ;
 10° Wandjà, fils de Máló ;
 11° Abd-el-Kader, fils de Wandjà ;
 12° Aláwin, fils d'Abd-el-Kader ;
 13° Abd-Allah, fils d'Aláwin surnommé Wan-lèl-Djigé ;
 14° Bourkoumanda (i. e. Osman), fils d'Abd-Allah, sa mère se nommait Lèla-Isabala ;
 15° Hadji-Abd-el-Kader II, frère d'Abd-Allah, qui régna trente-deux ans ;
 16° Del-Birni, frère d'Abd-el-Kader ;
 17° Alawin II, fils de Del Birni ;
 18° Hadji-Amin, frère d'Alawin, qui s'empara du Fitri et fit tuer Ab-Sekkin ;
 19° Abd-er-Rahman-Gorān, fils d'Amin ;
 20° Bourkoumanda II (i. e. Osman), fils d'Abd-er-Rahman, qui régna quarante-trois ans ;
 21° Abd-el-Kader III, qui règne depuis sept ans.
- Lóggòn.* — Le Mèghaïs (i. e. roi) Ali (1), originaire de Mèzògon, régna le premier sur le Lóggòn ; ses successeurs sont :
- 2° At-Kerim (Abd-el-Kerim), son fils ;
 3° Màrouf (i. e. faveur ar.), fils d'At-Kerim ;
 4° Saleh, fils d'At-Kerim ;
 5° Mohamaté (Möhammed), fils de Saleh ;
 6° Yousouf, qui règne depuis onze ans.

Les deux listes des souverains du Darfour et du Waday données plus haut, ne sont pas entièrement conformes à celles qui ont été données par le cheikh Mohammed-et-Tounsy, qui cite même des sultans du Baguermi dont le nom ne figure point ici. Je ferai remar-

(1) Méghaïs-Ali aurait été proclamé roi il y a soixante-huit ans.

quer en passant que la partie historique et surtout historico-anecdotique des ouvrages du cheikh Moham-med, ne me paraît pas mériter une grande confiance.

J'ai recueilli quelques renseignements sur l'histoire du Bornou d'un natif de Lirbi (village situé à 2 jours O. de Birni-le-Vieux), et d'un natif de Kano, ces deux informateurs s'accordent parfaitement ; je soumettrai bientôt les données qu'ils m'ont fournies à l'examen de mon prince du Baguermi.

En attendant voici ce qu'ils me racontent :

Le cheikh El-Kanemi (chék Lánèmbon) était de Houn ou Hón, localité voisine de Soknah dans le Fezzan, Hón était le pays de sa mère qui appartenait à une famille arabe, le père du cheikh était chef du Kanem. Ayant entrepris le pèlerinage avec sa famille, il mourut à Médine ; son jeune fils fut amené en Égypte par un serviteur fidèle qui le conduisit ensuite à Zeyla dans le Fezzan. De là le cheikh passa dans le Waday et le Baguermi, puis à Angorno et à Angola ; il épousa la fille du roi de cette dernière ville. Les Fellatahs occupaient alors tout le Bornou, le cheikh leur fit la guerre, les vainquit trois fois et en fit un grand massacre dans le Birni ou capitale ; il gouverna l'État sous maï (1) Hàràdou, maï Ingölèròmá, maï Dènámá, qui fut tué par les Baguermiens, et maï Ibram (Ibrahim), laissant le Birni au sultan, il habitait Kouka (2), ville fondée par lui dans un lieu couvert auparavant de baobabs ; il y mourut d'un abcès à l'oreille, maladie qu'il avait contractée pendant la guerre de l'Adamawa.

(1) Maï veut dire roi, sultan ou kanouri.

(2) Kouka ou mieux kouga, veut dire baobab en kanouri.

Omar, son fils, lui succéda comme maire du palais; le maï Ibram cependant écrivit au sultan Chérif du Waday pour le prier de le délivrer de son trop puissant ministre; Chérif se mit en marche et arriva sur la rive droite du Chary près de Kosseri, tandis que le cheikh Omar, prévenu à temps, campait sur la rive gauche du même fleuve et à peu près à la même hauteur; Ibram était resté dans son Birni refusant de se joindre à Omar et n'osant se déclarer encore; Chérif, ayant passé le fleuve (1) en amont pendant la nuit, tomba à l'improviste sur les bagages d'Omar et coupa la retraite à son armée, qui fut détruite. Omar parvint à traverser avec un petit nombre de fidèles l'armée de Chérif, il se dirigea sur Angornou où il n'eut que le temps d'égorger Ibram et se réfugia dans le Fezzan, tandis que Chérif occupait toutes les villes du Bornou. Chérif plaça sur le trône du Bornou maï Ali et retourna dans ses États (2). Omar ne tarda pas à reparaitre, longtemps traqué par les soldats d'Ali, il finit par avoir le dessus, fit périr le maï et se proclama lui-même maï du Bornou; son frère Derman ou Abd-er-Rahman lui a disputé dernièrement le trône et l'a même occupé un instant (3).

On m'a amené un Tibou, c'est un homme de taille moyenne, très noir de peau présentant le même type que les gens du Bornou, du Baguermi, etc.

(1) A gué.

(2) L'expédition de Chérif a dû avoir lieu, d'après M. Fresnel (autant qu'il m'en souvient), vers 1846.

(3) J'ai écrit toute cette histoire en balé-beli sous la dictée du cheikh Abd-Allah de Kano, qui est directeur des Soudaniens à la mosquée d'El Azhar. Je publierai ce récit avec mes vocabulaires.

Il a quitté son pays depuis six ans et pendant ces six années n'a jamais rencontré de compatriotes, il a visité le Hedjas et a résidé au Caire, il parle l'arabe, le turc et le kanouri, mais il a oublié un peu sa propre langue et a besoin de faire quelques efforts pour s'en rappeler les mots.

Il appartient à la tribu des Gèzbidá qui cultive les oasis situées auprès et au nord de Bilma; cette tribu fournit beaucoup de Djellabs qui transportent des esclaves du Soudan à Morzouk.

Il est né à Dirké (le Kouwar des Arabes), une des étapes de Denham et Clapperton, près d'Achanama et de Bilma, par le 19° degré de latitude nord environ.

Dirké est une oasis assez étendue; on y compte beaucoup de dattiers; il y a à Dirké deux étangs, les eaux de l'un sont chargées de natron, les eaux de l'autre sont salées.

L'oasis d'Algi est dans les mêmes conditions.

L'oasis d'Acharnama ne possède que des sources salées.

Bilma a un grand nombre de sources d'eau douce, la plus grande s'appelle Tibiro.

Mon Tibou n'a jamais entendu parler de Yen (Belad-el-Omiân), ni d'une ville de Bargou autre que Wara; j'ai lieu de croire, d'après ce qu'il me dit, que les Tibous, peuple peu nombreux d'ailleurs, s'étendent fort peu dans l'est et que le désert de Libye est en définitive beaucoup plus désert que le Sahara des Touaregs.

Mon Tibou est venu de son pays en Égypte par le Fezzan et les oasis d'Audjilah-Siwah dans lesquelles il n'y a point de Tibous à demeure, mais seulement

des Arabes ou ce qu'il appelle des Arabes, race qui provient peut-être d'un mélange de sang arabe et de sang berbère ou touareg.

Les Tibous s'étendent jusqu'à Agram du côté d'Aghadez : Agram leur appartient, mais la population en est moitié touareg ; les Touaregs d'Agram cultivent du dourah, du dokh (*Pennisetum typhoideum*), et deux espèces de fèves ; ils vendent ces produits aux Tibous dont le sol est trop imprégné de sel pour convenir à la culture des grains.

Les Tibous se divisent en :

Atrété, voisins de Tibousti (Tibesti) ;

Gèzbidâ, cultivateurs à Achanama, Derki, Bilma ;

Belgouda, cultivateurs à partir de Bilma ;

Gounda Sògèidâ, cultivateurs dans le Kanem, région fertile parce qu'elle est soumise à l'influence des pluies intertropicales ; il y a parmi eux des Atrété, ils sont voisins des Arabes kirga lesquels sont une ferka des Beni-Mohamid.

Le chef actuel de toutes ces tribus maï (1) Boukar réside à Achanama. Mâlam-Hadjima est le grand cadî actuel des Tibous.

Il existe dans le Tibousti une autre tribu de Tibous qui ne reconnaît point le maï Boukar, c'est la tribu des Sakarda, appelée par les Arabes Rechadèh ; ils paissent de nombreux chameaux, font le commerce des dattes et se livrent au brigandage comme les Touaregs.

(1) Maï est un mot kanouri qui veut dire roi, sultan.

Voici comme specimen une cinquantaine de mots tibous (1).

<i>Fòti,</i>	mer.	<i>Tckou,</i>	blanc.
<i>Gréná,</i>	sel.	<i>Yèstu,</i>	noir.
<i>Aràï,</i>	natron.	<i>Múdö,</i>	rouge.
<i>Tèndi,</i>	dattier.	<i>Sibus,</i>	assieds-toi.
<i>Èdri,</i>	arbre.	<i>Yèrrö,</i>	lève-toi.
<i>Tontòló,</i>	fruit.	<i>Trôn,</i>	1.
<i>Èï,</i>	eau.	<i>Tchou,</i>	2.
<i>Tibi,</i>	pain des Tibous.	<i>Agouzzou,</i>	3.
<i>Gàï,</i>	vase pour la préparat. des mets.	<i>Tözzö,</i>	4.
<i>Tchouousou,</i>	cheveux.	<i>Fó,</i>	5.
<i>Sèï,</i>	pied.	<i>Dèssi,</i>	6.
<i>Köbáyi,</i>	main.	<i>Tódössou,</i>	7.
<i>Débi,</i>	turban.	<i>Yössou,</i>	8.
<i>Kòbou,</i>	chemise.	<i>Yèchchi,</i>	9.
<i>Adi,</i>	lance.	<i>Mourda,</i>	10.
<i>Láwi,</i>	couteau.	<i>Moursa moutron,</i>	11.
<i>Emi,</i>	montagne.	— <i>mourtchou,</i>	12.
<i>Yiwey,</i>	maison.	— <i>agouzzou,</i>	13.
<i>Adibi,</i>	femme.	<i>Dèdjidòm,</i>	20.
<i>Wouni,</i>	feu.	<i>Murtià agouzzou,</i>	30.
<i>Furi,</i>	bœuf.	<i>Murtià touzzou,</i>	40.
<i>Djái,</i>	chèvre.	<i>Murtià fó,</i>	50.
<i>Gali,</i>	bon.	<i>Kétrèy,</i>	100.

Je ne veux pas m'étendre davantage sur ce sujet pour le moment, ces peu de mots suffisent à faire voir que la langue tibou n'a aucun rapport avec le berber, avec le kensi, ni avec la langue des bycharas.

Veuillez agréer, etc. C^{te} D'ESCAVRAC DE LAUTURE.

(1) Je n'emploierai pas ici le système de transcription auquel j'aurai recours quand je publierai mes vocabulaires, parce qu'il me faudrait entrer dans des explications que le cadre d'une lettre ne comporte pas.

QUESTIONS RELATIVES AUX DÉFORMATIONS ARTIFICIELLES
DU CRANE.

M. le docteur Gosse (de Genève), en offrant à la Société son ouvrage sur les déformations artificielles du crâne, a remis à la Société le programme des questions suivantes qu'il soumet aux voyageurs, aux ethnologues et aux médecins.

1° Les matrones ou les mères exercent-elles sur la tête des enfants nouveau-nés, une espèce de pétrissage ou de massage avec les mains, pour lui communiquer une forme particulière?

2° Si ce pétrissage ou massage a lieu, de quelle manière se pratique-t-il? Dans quel sens est-il dirigé? A quel point est-il porté?

3° Pour maintenir la forme de tête, ainsi obtenue, a-t-on soin de renouveler le massage dans le même sens que la première fois, ou bien a-t-on recours à des agents compressifs permanents, tels que bandeaux, béguins, compresses, planchettes, ligatures, etc., etc.?

4° Si l'on répète le massage, le fait-on tous les jours, plusieurs fois chaque jour, et jusqu'à quel âge continue-t-on cette pratique?

5° Si l'on emploie des agents compressifs permanents (sans ou avec massage préalable), quels sont-ils? Indiquer leurs noms, leur nombre, leur forme, leur nature, leur direction, leurs attaches, leur point d'appui, la force de pression qu'ils peuvent exercer et la durée de leur application pendant la première enfance.

6° Lorsqu'on couche l'enfant, de quelle manière

est-il couché? Si l'on se sert d'un berceau quelconque, quelle en est la forme, la disposition, et quelle est l'influence qu'il exerce le plus ordinairement sur la tête de l'enfant?

7° Le massage ou les agents compressifs permanents sont-ils réservés aux garçons, de manière qu'eux seuls aient une forme de tête particulière, ou bien ces pratiques sont-elles communes aux garçons et aux filles?

8° Si les deux sexes y sont soumis, les déformations sont-elles identiques, ou bien ont-elles un cachet spécial pour chaque sexe?

9° Sont-ce des pratiques généralement répandues dans le pays, ou bien ne sont-elles adoptées que dans certains cantons, dans certaines localités, dans certaines villes ou villages, dans certaines tribus, dans certaines classes de la société ou dans certaines familles, et quelles sont les localités et ses classes?

10° Paraissent-elles profondément enracinées dans les mœurs des populations? Sont-elles adoptées depuis un grand nombre d'années sans variation, ou bien sont-elles soumises à des variations quelconques? Enfin remarque-t-on que quelques-unes d'entre elles tombent en désuétude?

11° Remarque-t-on que lorsque l'on cesse l'emploi des agents compressifs, la tête tende promptement à se redresser, et à quel âge ce redressement a-t-il lieu le plus ordinairement?

12° Quelle est la forme (en dépressions ou saillies) que conserve le plus souvent la tête ou la face chez les adultes, sous l'influence de l'une ou de l'autre de ces pratiques exercées dès la naissance? Indiquer, si c'est possible, la proportion moyenne des dimensions

en longueur, largeur et hauteur des têtes ou des crânes ainsi déformés, la largeur du front et des pommettes, l'écartement et la forme des yeux, la direction des mâchoires supérieures et inférieures, l'existence ou non des sinus frontaux, et la proportion relative de volume entre les parties de la tête placées en avant ou en arrière d'une perpendiculaire qui, passant par le conduit auditif externe, serait élevée sur un plan au niveau des apophyses mastoïdes et des dents incisives supérieures. Recueillir, si possible, des moules, des dessins et vues de face, de profil et en dessus des crânes déformés.

13° A-t-on remarqué que, lorsque les parents (père et mère) avaient ainsi la tête déformée artificiellement, la tête de leurs enfants fût naturellement disposée à prendre et à conserver cette forme, indépendamment de toute pratique exercée sur eux ? Et, si c'est le père ou la mère isolément qui ait la tête déformée, observe-t-on dans ce cas, qu'il y ait une transmission héréditaire irrégulière soit aux garçons, soit aux filles ?

14° Quel est le but que se proposent les matrones ou les parents en adoptant ces pratiques ? Est-ce mode, raison de santé, routine aveugle, etc., etc. ?

15° A-t-on observé que ces pratiques exerçassent une influence nuisible sur la santé des enfants ? Dorment-ils d'un sommeil plus profond ? Vomissent-ils plus souvent le lait de la nourrice ? Sont-ils plus sujets, que d'autres enfants libres de ces pratiques, aux convulsions, à l'épilepsie et en général aux maladies de la tête ? La proportion de mortalité dans l'enfance en est-elle augmentée ?

16° Observe-t-on que, chez les adultes à têtes très

déformées, il y ait une plus grande disposition aux apoplexies, aux vertiges, aux maladies cérébrales aiguës, à la folie, à la démence ou à l'idiotie?

17° Remarque-t-on, chez les enfants, que le développement de leur intelligence en soit retardé ou enrayé, et si sous ce rapport on n'observe aucune anomalie, y a-t-il un âge où cette intelligence semble éprouver un arrêt?

18° En admettant qu'il n'en résulte aucun inconvénient pour la santé, ni aucun trouble considérable des facultés intellectuelles, remarque-t-on, chez les sujets à tête très déformée sur le devant, qu'ils soient tantôt tristes et rêveurs, tantôt plus ou moins irritables, passionnés, violents ou entêtés, disposés à une certaine bizarrerie, à une certaine originalité, et que le contrôle de la volonté et de la réflexion soit plutôt faible chez eux? Ne manquent-ils pas souvent de jugement ou de prévoyance, quoique pouvant être d'ailleurs fins et rusés? En un mot, ont-ils une spécialité de caractère qu'on puisse déterminer et quelle est-elle?

19° Les fonctions musculaires et sexuelles prédominent-elles ou non chez les adultes à *front* déprimé et à occiput développé?

20° Quelle est la proportion moyenne des enfants par famille à têtes déformées, et quelle est celle des garçons et des filles?

Nota. Comme les déformations artificielles du crâne, chez les enfants nouveau-nés, sont en général plus fréquentes dans les campagnes, et entretenues dans l'intérieur des familles par l'ignorance et les préjugés, il importe, pour obtenir des informations, de s'adres-

ser moins aux médecins, qu'aux matrones et aux accoucheuses et d'enregistrer les pratiques populaires.

Pour prendre les mesures indiquées dans le n° 12, le voyageur fera bien de se munir d'une règle et d'un compas d'épaisseur dont les pointes soient émoussées et muni à sa base d'un quart de cercle divisé en millimètres, comme on en trouve actuellement dans les magasins de quincaillerie, ou ce qui est mieux d'un compas d'épaisseur construit sur le principe de celui du professeur Fischer, de Pétersbourg, c'est-à-dire avec deux branches terminales elliptiques, mobiles, et fixées aux jambes du compas au moyen de petits écrous. Les pointes ainsi disposées, en dedans ou en dehors, il peut servir à volonté à mesurer les surfaces convexes et concaves. (Voy. son mémoire sur les *Différentes formes du crâne des singes*, dans ses *Naturhistorische Fragmente*, 2 vol. in-4°. Francfort-sur-le-Mein, 1801.) Cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque du muséum d'histoire naturelle de Paris.

Paris, 5 juillet 1855.

L.-A. GOSSE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE M. L'ABBÉ BRASSEUR (DE BOURBOURG), A M. A. MAURY.

Guatémala, 2 mai 1855.

Il y a plus de trois mois que je suis à Guatémala; mes lettres du Mexique m'y avaient précédé depuis longtemps; aussi ai-je reçu de tous, des membres du gouvernement, des résidents étrangers, du haut clergé

et de la Société guatémaliennne l'accueil le plus flatteur. Dieu veuille que cela dure !

Vous aurez vu peu de mois après mon départ, un article dans le *Moniteur* me concernant : on y disait que M. le docteur Scheltzer, avait fait au Guatemala la découverte des manuscrits du père Ximenes, que *j'avais inutilement cherchés dans la bibliothèque de San-Gregorio de Mexico*. Dans tout ceci il y a erreur. M. Scheltzer avait lu mes lettres de travers. Je dis dans ces lettres que j'avais *trouvé*, dans la bibliothèque de San-Gregorio, un manuscrit en langue mexicaine, le *Codex chimalpopoca* ; qu'au musée de Mexico, j'avais *trouvé* les brouillons du premier volume de l'ouvrage d'Ordoñez, *Hist. del cielo y de la tierra*, qui renferme le texte en entier de la partie mythologique du manuscrit de Ximenes, au sujet duquel, le premier, je donne quelques détails. La suite manquait. Le docteur Scheltzer obtint le manuserit complet du marquis don Juan José de Aycinena qui le lui prêta. Ce document est double, en ce qui concerne la première partie ; c'est-à-dire qu'un exemplaire ne donne que la traduction espagnole, tandis que l'autre a le texte quiché en regard.

Suivant ce qui m'a été rapporté, M. le doct. Scheltzer s'est contenté de prendre quelques extraits dans la traduction espagnole. Quant à moi, j'ai copié en entier la grammaire des *trois langues* qui le précèdent ainsi que le texte quiché et la traduction espagnole. J'écris vite et j'ai la main rapide, grâces à Dieu. Cette copie quoique fatigante et ennuyeuse sous bien des rapports, m'a donné l'avantage inestimable d'entrer immédiatement dans le sens de l'original et de me mettre

promptement au courant des difficultés de ces trois langues : celles qu'on appelle les langues royales et métropolitaines de Guatémala, le kiché, le kakchiquel et le zutogile.

J'ai recueilli quelques autres documents dans ces langues extrêmement précieux qui datent des premières années de la conquête : ils n'ont jamais été traduits en espagnol et j'en parle en courant à la fin de ma deuxième épître.

J'ai deux autres lettres de voyages sur le Salvador et le Guatémala que je vous enverrai par un prochain courrier : je n'ai pu les recopier pour celui-ci : je crois qu'on les trouvera intéressantes ; j'y donne des détails sur ces pays, et sur l'île du Tigre et le golfe de Toussea que l'on trouvera pleins d'actualités.

Dans une semaine ou deux je me mettrai en route pour la Vera-Paz, si peu connue et si peu explorée. J'y vais avec tous les avantages de mon caractère ecclésiastique, et avec des lettres et des facultés de l'archevêque de Guatémala, Mgr. Garcia Pelaez. Ce prélat a écrit des Mémoires pour servir à l'histoire de Guatémala depuis la conquête : ils offrent de l'intérêt et assez de détails géographiques. Si la Société de géographie, pour laquelle il professe une grande estime, le nommait son correspondant, elle ferait un excellent choix. Son influence pourrait être fort utile aux voyageurs français auxquels la Société donnerait des lettres pour l'archevêque.

Agréez, etc.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 6 juillet 1855.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Plusieurs savants étrangers assistent à la séance ; ce sont MM. Squier et Waynes, des États-Unis d'Amérique, M. le docteur Gosse, de Genève, et M. Rose, de Berlin.

M. de Montigny écrit à la Société pour lui accuser réception de la médaille d'or qu'elle vient de lui décerner et lui renouveler l'expression de sa gratitude.

M. A. Barbié du Bocage remercie la Commission centrale du choix qu'elle a fait de lui comme membre adjoint ; il est heureux de le devoir au bienveillant souvenir qu'elle a conservé de son grand-père, de son père et de son oncle, tous trois fondateurs de la Société.

MM. Coulier, Grosselin et Trimmel, de Vienne, écrivent à la Société pour lui faire hommage, le premier, de la 12^e édition de sa *Description des phares* ; le second, d'une carte murale pour l'enseignement de la cosmographie, et le troisième, de plusieurs ouvrages et opuscles allemands dont il est l'auteur.

La Société royale géographique de Londres adresse le 24^e volume de son *Journal* et remercie la Société de l'envoi de son *Bulletin*.

M. Jomard offre, de la part du docteur Martius, de Munich, un ouvrage intitulé : *Matériaux pour servir à l'histoire naturelle et littéraire des Agavés*, et de la part

du docteur Gosse, de Genève, un *Essai sur les déformations artificielles du crâne*, pratique encore existante en Europe et même en France. M. le docteur Gosse joint à son livre une série de questions et il prie la Société de vouloir bien les faire connaître aux voyageurs par la voie de son *Bulletin*. (Voir au *Bulletin*.)

M. Garnier dépose sur le bureau deux cartes générales du bassin de la mer Noire et de la mer Baltique, extraites de son atlas inédit, et M. V.-A. Malte-Brun offre sa carte des régions arctiques et du passage nord-ouest, dressée d'après la dernière carte de l'amirauté britannique; il y joint un coup d'œil sur les différentes expéditions arctiques entreprises à la recherche de sir John Franklin.

M. Squier met sous les yeux de l'assemblée sa carte des États de Honduras et de San-Salvador, sur laquelle est tracée la ligne du chemin de fer entre les ports de Caballos et de Fonseca. M. Squier annonce qu'il communiquera la suite de ses travaux à la prochaine séance. La Société examine sa carte avec un vif intérêt et décide qu'il en sera fait une réduction pour le *Bulletin*.

MM. Jomard et Alfred Maury communiquent deux nouvelles lettres qui leur ont été adressées par le comte d'Escayrac et qui sont écrites du Caire. Ce voyageur revient sur le mot de *ragl* qu'il a employé dans son *Mémoire sur l'hallucination du désert*, et il fait connaître les progrès de son travail sur les dialectes africains. (Voyez cette lettre au *Bulletin*.)

Le même membre communique une lettre de M. de Moura, de Fayal, accompagnant la suite de sa statistique des Açores dont M. Ferdinand Denis prépare une

traduction pour le *Bulletin*; enfin il donne quelques renseignements sur l'acclimatation des chameaux dans l'Europe méridionale.

M. Alfred Maury communique une lettre de M. l'abbé Brasseur, de Bourbourg, contenant des renseignements sur son voyage dans l'Amérique centrale et sur ses recherches relatives aux antiquités et aux idiomes de cette contrée. La Commission centrale, désirant utiliser le zèle de M. l'abbé Brasseur, invite la section de correspondance à préparer des instructions pour ce savant ecclésiastique.

M. de la Roquette, au nom de la section de comptabilité, propose à la Commission centrale d'accepter l'échange du *Bulletin* avec le nouveau *Journal des connaissances utiles*, dans lequel le rédacteur en chef a le projet de rendre compte des travaux de la Société.

Le même membre annonce que la section s'est également réunie pour examiner la proposition qu'il a faite à la dernière séance, relativement à un prix à fonder en faveur du meilleur ouvrage destiné à populariser la géographie en France; il ajoute que M. Lefebvre-Duruflé, auquel appartient la première idée de cette publication, s'est chargé de préparer un programme sur ce sujet et de le soumettre à la section qui fera son rapport à l'une des prochaines séances. M. Jomard annonce, à cette occasion, qu'il s'associe à la souscription de M. de la Roquette pour une somme de 50 francs.

M. l'abbé Guillet, supérieur des lazaristes en Chine, est présenté par MM. Jomard et de Montigny pour faire partie de la Société.

Séance du 20 juillet 1855.

M. le ministre de la guerre annonce à la Société que, désirant s'associer, comme les Ministres de l'instruction publique et du commerce, aux encouragements que la Société a proposés pour un voyage de la colonie du Sénégal en Algérie ou de l'Algérie au Sénégal, en passant par Tombouctou, il vient de décider que son département fournirait pour le prix institué par la Société une subvention de 1 000 francs. M. le ministre se félicite d'avoir pu saisir cette occasion de donner à la Société un nouveau témoignage de ses sympathies pour les nombreux services qu'elle ne cesse de rendre à la science. — Des remerciements seront adressés à M. le maréchal Vaillant.

M. le comte d'Escayrac, dans une lettre datée du Caire le 27 juin, annonce qu'il poursuit ses études sur le Soudan. La rencontre qu'il a faite d'un Baghermien éclairé et consciencieux l'a mis à même de recueillir des renseignements géographiques d'une grande valeur, qui lui ont servi à construire une carte d'une partie du Soudan. M. d'Escayrac adresse cette carte à la Société et lui exprime le désir de la voir paraître promptement dans le *Bulletin* ; il annonce le prochain envoi du Mémoire explicatif qui doit accompagner cette carte. Ce savant voyageur donne ensuite quelques détails sur l'état de ses vocabulaires ; onze sont déjà plus ou moins complets, et les matériaux de six grammaires ou Essais grammaticaux ont été par lui réunis.

La Commission centrale, sur la proposition de la section de comptabilité, décide que la carte et le

Mémoire de M. d'Escayrac seront publiés dans un des prochains numéros du *Bulletin*.

M. l'abbé GUILLET, supérieur des lazaristes en Chine, est admis comme membre de la Société.

M. Lefebvre-Duruflé explique le véritable caractère du prix que M. de la Roquette avait engagé la Société à fonder en faveur du meilleur ouvrage destiné à populariser la géographie en France, ouvrage dont il avait émis lui-même la première idée dans le discours qu'il prononça à la dernière assemblée générale. Il ne s'agit point d'un ouvrage élémentaire, mais d'un traité de géographie présenté sous une forme attrayante.

Diverses observations sont échangées sur le caractère que pourrait avoir un pareil traité par MM. de la Roquette, Alfred Maury, d'Avezac, Lourmand, Albert-Montémont et Trémaux. M. Alfred Maury émet l'avis que la publication d'un almanach géographique traitant des sujets qui se rapportent aux événements contemporains, et que l'on colporterait dans les villes et les campagnes, serait la voie la plus sûre pour populariser des notions géographiques qui font généralement défaut dans notre pays.

M. Lefebvre-Duruflé, qui veut bien se charger de la rédaction d'un programme où se trouveraient consignées les vues de la Société sur le plan de l'ouvrage qu'elle entend encourager, est prié d'examiner ces diverses propositions.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LES SÉANCES DES 6 ET 20 JUILLET 1855.

EUROPE.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Documents sur l'histoire de France : mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne sous Louis XIV, t. IX. 1 vol. in-8°. Paris, 1855.

MINIST. DE L'INST. PUBLIQUE.

Reise-Handbuch für kranke oder Naturfreunde, welche das Thal und Wildbad Gastein, etc. — Manuel du voyageur pour les malades et les touristes qui visitent la vallée et les bains de Gastein. 2^e édit. 1 vol. in-12. Vienne, 1832. — *Die Straubinger-Hutte zu Bad-Gastein.* 2^e édit. Br. in-32. Vienne, 1831. — *Hofgastein wie es ist.* Hofgastein tel qu'il est. Broch. in-32. Munich, 1834. — *Die Steingruben zu Paris,* — Les carrières de Paris. Br. in-32. — *See-und Alpenbesuche in den Umgebungen Ischels,* — Visite aux lacs et aux montagnes des environs d'Ischel. Broch. in-12. — *Wiener Zustände im Mittelalter,* — État de Vienne au moyen âge. Broch. in-12. Weimar, 1855.

Émile TRIMMEL.

RÉGIONS ARCTIQUES.

Coup d'œil d'ensemble sur les différentes expéditions arctiques entreprises à la recherche de sir John Franklin, et sur les découvertes géographiques auxquelles elles ont donné lieu. Broch. in-8°. Paris, 1855.

M. V.-A. MALIE-BRUN.

CARTES ET ATLAS.

Carte murale pour l'enseignement de la cosmographie, où sont représentés les rapports de la grandeur des planètes et du soleil. 2 feuilles.

M. GROSSELIN.

Carte des régions arctiques et du passage nord-ouest, d'après la dernière carte de l'amirauté britannique. 1 feuille.

M. V.-A. MALIE-BRUN.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

- Cartes générales du bassin de la mer Noire et de la mer Baltique.
(Extraites d'un atlas inédit.) 2 feuilles. M. GARNIER.
- Map of Honduras and San-Salvador, Central-America, showing the
line of the proposed Honduras interoceanic railway. 1 feuille.
1854. M. E.-G. SQUIER.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

- Description générale des phares et fanaux, et des principales remarques existant sur le littoral maritime du globe, à l'usage des navigateurs. 12^e édit. 1 vol. in-12. Paris, 1855. M. COULIER.
- Observations météorologiques faites à Nijné-Taguisk (monts Ourals). 2 cah. in-8°. Années 1852 et 1853. PRINCE DE DEMIDOFF.
- Regulations of the royal observatory. Broch. in-4°. Greenwich. M. AIRY.
- Notice sur la cause des mouvements de rotation et de translation de la terre et des autres planètes, sur divers autres phénomènes auxquels elle donne lieu, et sur ses effets pendant les révolutions de la surface de certains corps planétaires. Broch. in-8°. Paris, 1854. M. CORNÉL.
- Documents relatifs aux tremblements de terre au Chili. 1 vol. in-8°. — Note sur les tremblements de terre ressentis en 1853. Br. in-8°. M. A. PERREY.
- Tableau chronologique des tremblements de terre ressentis à l'île de Cuba de 1851 à 1855. — Sur les tempêtes électriques et la quantité de victimes que la foudre fait annuellement aux États-Unis d'Amérique et à l'île de Cuba. — Des caractères physiques des éclairs en boules et de leur affinité avec l'état sphéroïdal de la matière. — Mémoire sur la fréquence des chutes de grêles à l'île de Cuba, des cas qui eurent lieu de 1784 à 1854, et des températures minima, de la glace et de la gelée blanche observées dans cette île. 4 broch. in-8°. M. POEY.
- Beitrag zur Natur-und Literär-Geschichte der Agaveen, Matériaux pour servir à l'histoire naturelle et littéraire des Agavés. Br. in-4°. D^r MARTIUS.
- Essai sur les déformations artificielles du crâne. 1 vol. in-8°. avec 7 planches. Paris, 1855. Le docteur L.-A. GOSSE.

MÉMOIRES, RECUEILS ET JOURNAUX PÉRIODIQUES.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Annales du commerce extérieur. Avril et mai. MINIST. DU COMMERCE.
Bibliothèque universelle de Genève, et archives des sciences physiques et naturelles. Décembre 1854, avril et mai 1855.

M. Paul CHAIX.

Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie. N° 4. In-4°. M. A. PETERMANN.

Journal of the royal geographical Society. Vol. XXIV. — Mémoires de l'Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres de Caen. 1855. — Bulletin de la Société libre d'émulation de Rouen pendant l'année 1853-1854. — Extrait des travaux de la Société centrale d'agriculture du département de la Seine-Inférieure. 134°, 135° et 136° cah. — Bulletin de la Société impériale et centrale d'horticulture du département de la Seine-Inférieure. Tome V, 3° cah. — Mémoires de la Société impériale des sciences naturelles de Cherbourg. Tome II, 1854. — Mémoires de la Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube. N° 31 et 32. 1854. — Séance publique de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne. Année 1854. — Travaux de l'Académie impériale de Reims. Année 1853-1854. — Bulletin de la Société d'émulation du département de l'Allier (sciences, arts et belles-lettres). Années 1853 et 1854. — Annales de la propagation de la foi. Juillet 1855. — Journal des missions évangéliques. Juin. — Bulletin de la Société impériale zoologique d'acclimatation. Juin. — Annuaire de la Société météorologique de France. Juin. — Nouveau journal des connaissances utiles. Mai, juin et juillet. — The journal of the Indian archipelago and eastern Asia. Juillet 1852 à mars 1855. — Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde. Mars et avril 1855. — Journal of the Franklin Institute. Avril et mai 1855. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique. Avril-mai. — Nouvelles annales des voyages. Juin. — Bulletin de la Société française de photographie. Juin. — L'Athenæum français. N° 24, 25, 27 et 28.

LES ÉDITEURS.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AOÛT ET SEPTEMBRE 1855.

Mémoires, etc.

MÉMOIRE SUR LE SOUDAN.

Aperire terram gentibus.

Le Caire, 10 juillet 1855.

INTRODUCTION.

L'Europe civilisée et savante cherche depuis longtemps à percer le mystère qui enveloppe encore certaines parties du monde; elle veut connaître ses domaines futurs et dénombrer les peuples qui y naissent pour la servir. Le Soudan, région oubliée de l'ancien monde, pareil cependant au Brésil ou à l'Inde et plus voisin de nous, fixe plus particulièrement l'attention des hommes d'étude et mérite d'attirer le regard des hommes d'État.

Les géographes de l'antiquité ne nous ont laissé sur le Soudan que des rapports confus; les géographes arabes n'y ont guère ajouté que des fables; c'est à notre siècle et à nous qu'il appartient de résoudre le problème africain: cette tâche est la nôtre comme la double conquête de l'Inde et de l'Amérique fut celle de nos aïeux.

L'Europe a dirigé sur le Soudan quelques explorateurs, mais la plupart ont péri victimes du climat, tandis que d'autres se sont vus arrêtés dans leur marche et n'ont pu fournir à leur retour que des renseignements de peu de valeur. Le Soudan, cependant, n'est pas plus insalubre que nos colonies; il s'est montré souvent très hospitalier; il n'est difficile ni de le visiter, ni de le connaître.

Seulement il ne faudrait pas croire que tout individu, ayant une teinté des sciences naturelles, puisse faire un explorateur: le Soudan n'admet que des hommes faits à son climat, préparés à un genre de vie et à un genre d'études tout particuliers, c'est-à-dire des hommes ayant habité sous les tropiques, ayant vécu avec les Arabes, connaissant à fond leur langue, leurs lois, leur culte, leurs habitudes et leur duplicité; ayant vécu aussi avec les noirs, connaissant les ressorts par lesquels on agit sur leur esprit futile, ce qu'on peut leur demander, ce qu'on peut en attendre; il veut des hommes rompus à la discipline des camps ou des bâtimens de guerre, habitués à la frugalité du soldat comme à son mépris de la mort, sachant se faire obéir de ceux qui les servent et respecter de ceux qui les approchent. Le Sénégal, la Guinée, le Congo, d'une part, l'Abyssinie, le Sennar et Zanzibar de l'autre, voilà les écoles où peut se former un explorateur de l'Afrique; l'Algérie n'est pas du nombre.

Le peu de succès d'un grand nombre d'expéditions, mal conçues et mal conduites, détourné les gouvernemens d'en tenter de nouvelles et les géographes durent chercher à résoudre par voie d'enquête les questions

qu'ils ne pouvaient résoudre *de visu*. Par malheur on crut encore l'enquête trop facile, on crut que tout voyageur était à même de recueillir sur l'Afrique des renseignements, que l'on croyait tous les Africains susceptibles de fournir ; il en résulta une confusion presque inextricable et la science, loin de progresser, recula.

On confie à un magistrat le soin de diriger une enquête judiciaire, à un officier le soin de conduire une reconnaissance militaire, chaque genre de recherches a son initiation ; pour s'informer avec fruit de l'Afrique, il faut déjà posséder une notion pratique et assez étendue de l'Afrique et des Africains ; il faut avoir subi cette lente initiation nécessaire à l'explorateur.

Il faut encore que le géographe ainsi préparé rencontre des informateurs ; or les gens capables de nous renseigner sur le Soudan ne se rencontrent point partout ; c'est à Tripoli, à Kharthoum, à Siout, à Djedda ou au Caire, où ils viennent pour s'instruire, que l'on peut rencontrer des gens du Darfour, du Waday, du Baguermi, du Bornou ; on peut au Sénégal recueillir des renseignements utiles sur la partie occidentale du Soudan, mais on obtient sur toute la route des Takrouis ces mêmes renseignements. Quant à l'Algérie, elle n'est point sur la route des pèlerins ; plus distante du Soudan qu'aucune autre partie de l'Afrique, elle n'en reçoit pas de caravanes et son horizon ne s'étend point au delà du pays des Chamba. La partie du Soudan située au sud de l'Algérie nous est, d'ailleurs, assez bien connue pour que la meilleure enquête ne puisse rien ajouter d'utile à ce que nous en savons.

On ne s'étonnera pas, après ce que je viens de dire,

si les travaux tentés en Algérie sur le Soudan ont donné de si médiocres résultats, et l'on s'expliquera l'erreur singulière de ces cartes qui, reportant la science d'un demi-siècle en arrière, transforment le Waday, le Kanem, le Baguermi, qui sont de grands royaumes, en autant de villes situées au sud du lac Tchad. L'Algérie ne peut évidemment fournir d'informateurs que pour ce qui concerne l'Algérie elle-même et les contrées qui en sont le plus voisines. M. Carette a montré tout le parti qu'on pouvait tirer de cette classe d'informateurs.

Il ne suffit pas d'avoir des informateurs, il faut encore savoir ce que valent leurs allégations ; il faut savoir peser leurs témoignages et ne jamais les compter : les Africains, en effet, sont unanimes sur les chrétiens anthropophages, les hommes à queue, l'identité du Niger avec le Nil, la puissance des talismans et une foule d'autres niaiseries. Ils ne s'accordent presque jamais sur les itinéraires et prendre alors une moyenne est le procédé le plus défectueux que je connaisse.

Ce qu'il faut, c'est connaître assez les Africains pour juger de suite de ce que peut savoir celui qu'on interroge et ne lui rien demander au delà de ce qu'il sait parfaitement. Quelques-uns cherchent tout d'abord à nous tromper, leur peu d'intelligence ne leur permet pas d'y réussir ; d'autres, pressés de questions, n'osent avouer leur ignorance et suppléent avec un peu d'imagination à ce qu'ils ne savent pas : ce sont les plus dangereux, parce que l'erreur est plus difficile à découvrir.

J'ai ramassé cette année une douzaine de vocabulaires : parmi mes informateurs tant softas que pèle-

rins, au nombre de plus de quarante; trois ont cherché à me tromper. Pour deux d'entre eux la chose n'a pas eu de suite : leur ayant demandé d'abord les noms de nombre, comme je fais toujours, j'ai vu que leur numération ne pouvait se rapporter à rien de ce que nous connaissons et j'en suis resté là. Quant au troisième, la chose a été plus sérieuse : il savait les trois quarts des mots que je lui demandais, et l'erreur, ne portant que sur un quart, n'est devenue appréciable qu'après plusieurs contre-épreuves et une perte de quelques heures.

L'un des premiers informateurs dont je viens de parler avait fait, pendant quelques années, le commerce du Gourou entre l'Achanti et le Bornou ; venu à El Azhar pour y étudier, il se vantait depuis longtemps auprès de ses camarades de posséder les langues des Achantis, de Goundja, etc. : il ne pensait pas que jamais on pût mettre à l'épreuve ses connaissances à cet égard, la mosquée d'El Azhar ne renfermant ni Achantis, ni gens de Goundja. Un jour, cependant, quelques-uns de ses camarades l'engagèrent à passer chez moi pour me communiquer ce qu'il savait; il fit d'abord quelques difficultés, mais voyant qu'on allait se moquer de lui, il vint et se trouva plus mystifié que moi.

L'autre était un assez mauvais drôle et mentait avec une assurance très remarquable ; je m'en aperçus tout de suite, mais ne dis rien. J'avais en ce moment, chez moi, un visiteur qui m'engagea à demander à mon informateur quelques itinéraires. Cet homme, me dit-il, venant des bords du lac Tchad, pourra vous donner de bons renseignements. Nous allons faire

mieux, répondis-je, nous allons lui demander l'itinéraire de Sydney à Péking, et m'adressant à lui : Connais-tu Sydney ? — Sans doute, c'est près de chez moi. — Tu dois connaître aussi Péking ? — Péking, oui, c'est dans l'ouest à douze journées. — Indique-moi les étapes. — On passe à Masña, à Maó, à Kóbé, à Fertit, à Tripoli..... Nous rimes beaucoup de son impudence, après quoi je le fis jeter à la porte.

Je dois déclarer, du reste, à la louange des noirs, que je les ai généralement trouvés honnêtes et de bonne foi ; le génie de l'Europe est fait pour leur imposer ; tout ce qu'ils voient chez nous les frappe d'étonnement et d'admiration. Les bateaux à vapeur qu'ils ont vus sur le Nil, le chemin de fer qui côtoie ce fleuve, les troupes anglaises qui récemment ont traversé le Caire, leur font voir que l'Europe est aussi supérieure à la Turquie ou à l'Égypte, que la Turquie ou l'Égypte elles-mêmes peuvent être supérieures à la Nigritie ; ils commencent à sentir en nous des maîtres et il nous devient facile de les conduire.

Mais je l'ai dit et je le répète encore, il ne faut exiger de chaque Africain que ce qu'il peut donner ; il ne faut point le presser de questions sur des faits qu'il doit ignorer, il ne faut point fatiguer son esprit, peu accoutumé à la réflexion, et s'il se trompe, il ne faut point discuter avec lui son erreur, ce serait perdre son temps ; il la corrigerait par complaisance, ou se troublerait et ne dirait plus que des sottises.

En le questionnant avec une extrême sobriété, on obtient tout ce que sait chaque informateur ; mais ce que savent la plupart d'entre eux est fort peu de chose, et on le comprendra aisément : avant de quitter leur

pays, les pèlerins du Soudan connaissent leur village et les villages voisins jusqu'à une très faible distance; ils peuvent donc donner quelques renseignements sur les mœurs de leurs compatriotes, la flore ou la faune de leur pays; mais il ne faut pas les interroger sur les districts qu'ils n'ont point visités eux-mêmes et qui sont situés à plus de vingt lieues de leur village: on pourrait risquer d'y rencontrer les chrétiens anthropophages et les hommes à queue. Lorsqu'ils sont partis de leur pays pour se rendre à la Mecque, le but de leur voyage était l'accomplissement d'un devoir religieux, non le développement de leurs connaissances géographiques; ils n'ont point noté d'itinéraires; fatigués après de longues journées de marche, ils se sont occupés de trouver à souper, sans se préoccuper de savoir le nom du lieu où ils s'arrêtaient. Ils n'ont fait aucun effort pour retenir des noms ou des distances qu'ils n'avaient appris que par hasard et, pour peu qu'il se soit écoulé quelque temps, il ne leur reste, d'un si long voyage, que de vagues réminiscences, bases incertaines sur lesquelles le géographe ne peut rien construire de sérieux.

Ce que je viens de dire des Takrouis s'applique également aux marchands arabes.

Je le déclare donc sincèrement: après avoir recueilli auprès de ces deux classes d'hommes un grand nombre d'itinéraires, qui ne m'ont appris qu'à douter et que je me garderais bien de publier sachant ce qu'ils valent, les indications et les itinéraires des pèlerins noirs, des étudiants d'El-Azhar et des Djellabs ne valent presque rien, et il me paraît imprudent d'en faire usage dans la construction des cartes. M. Jomard,

qui a entre les mains tant d'éléments de cette nature, a dû, après de laborieux efforts, renoncer à s'en servir; je ne pouvais, quant à moi, que suivre l'exemple donné par un savant aussi illustre.

Est-ce à dire pourtant qu'on ne puisse auprès d'aucun Africain recueillir des renseignements utiles? en aucune façon. Il y a une distinction à établir entre les informateurs que je viens de désigner et deux classes d'hommes qu'il est généralement possible de consulter avec fruit.

La première comprend les guides du désert et les marchands noirs qui trafiquent dans les parties du Soudan que les Djellabs n'atteignent pas.

La seconde comprend les princes africains et les Soudaniens d'un rang élevé, en un mot, les gens qui ont gouverné les royaumes, inspecté les provinces, fait mouvoir des armées en pays ennemi.

Malheureusement les informateurs de ces deux catégories ne sont point aussi nombreux que les autres, et c'est une bonne fortune géographique très rare que d'en rencontrer un.

C'est après bien des efforts inutiles et bien des déceptions, que j'ai eu cette année une bonne fortune de ce genre; je me suis empressé d'en tirer tout le parti possible.

Un de mes Africains, le cheikh Abdallah, de l'Afnou, chef de chambrée des étudiants noirs à El-Azhar, interrogé un jour par moi, sur les Soudaniens qui se trouvaient au Caire, vint à me citer un parent du sultan de Baguermi, du nom de cheikh Ibrahim; il m'apprit que ce personnage ayant effectué l'année dernière le pèlerinage, se trouvait encore pour quelque temps en

Égypte et était descendu au Caire chez Ismayl-Pacha. Abdallah me parla d'Ibrahim comme d'un homme intelligent, bien au fait de tout ce qui concernait le Soudan et très désireux de s'instruire.

J'invitai Abdallah à m'amener le plus tôt possible le cheikh Ibrahim. Ce dernier ne se fit pas attendre : isolé au Caire où il n'a point d'égaux parmi les noirs et peu de relations parmi les blancs, il se trouva fort heureux de pouvoir passer chaque jour quelques heures dans mon jardin, à m'entretenir de son pays et à recueillir de moi, sur le reste du monde, sur les grandes découvertes de la science moderne et même sur les doctrines de l'islam, des renseignements qu'il lui eût été difficile de puiser autre part.

Le cheikh Ibrahim est un homme intelligent et fort éclairé pour un noir ; quoique encore jeune, il a pris part à plusieurs des guerres soutenues par le Baguermi contre le Bornou, du temps de Mohammed-el-Kanemi ; il a voyagé dans presque tout le Soudan, a passé deux ans dans le Waday, un an au Darfour, quelques mois dans le Dar-Sila ; il parle, en outre de sa langue maternelle et de l'arabe, les langues du Bornou, du Waday, du Darfour, du Fitri, des Kirdi-Sara.

Usant avec lui de circonspection et même d'une certaine méfiance, je ne le consultai pas d'abord sur la géographie ; je commençai par lui demander quelques renseignements sur l'histoire ; il me récita d'un trait et en commençant par la fin, les listes royales de diverses contrées du Soudan ; je fus tenté de croire à une mystification ; cependant la durée qu'il assignait aux monarchies, cadrait bien avec le nombre des générations et celui des princes ; ses indications s'accor-

daient assez avec celles du cheikh Mohammed, celles fournies à M. Fresnel et celles que j'avais déjà recueillies, elles étaient seulement plus nettes, plus complètes, plus vraisemblables et je ne tardai pas à reconnaître qu'elles devaient être préférées. Je m'empressai de transmettre ces renseignements à M. Jomard; je suis à même d'ajouter aujourd'hui quelques développements à ce que j'écrivis alors et je le ferai dans le cours de ce travail.

Satisfait des renseignements que le cheikh Ibrahim m'avait fournis sur l'histoire, j'osai aborder la géographie; les indications que j'en ai obtenues à cet égard, me paraissent mériter la plus grande confiance, parce qu'Ibrahim est d'accord avec Denham, Clapperton et les voyageurs récents, pour tout ce que ceux-ci ont pu voir par eux-mêmes; que ses routes du Facher à Lobeidh, de Lobeidh à Khartoum et de Khartoum à Soaken, sont parfaitement conformes à ce que j'en sais pour les avoir suivies en personne; qu'il est toujours d'accord avec lui-même; que les dessins qu'il trace sur le papier sont la traduction suffisamment exacte des notes que j'ai écrites sous sa dictée; que tous ses itinéraires sont faciles à relier; qu'il est possible de former des triangles; qu'il reconnaît, à leur seule position relative sur ma carte, toutes les localités que j'y ai placées; parce qu'enfin, je n'ai aucun motif de douter de sa bonne foi, et qu'il me dit nettement ce qu'il sait et refuse de parler de ce qu'il ne sait pas. Interrogé sur Rôña, il m'en nomme la capitale, m'en indique la situation, me dit que l'Ommet-Timan y passe, mais déclare n'y avoir pas été et n'en pas savoir davantage. Questionné sur le cours

inférieur de l'Omm-et-Timan, il répond que cette rivière passe près de Goula et de Banda au sud du territoire des Rezégat, à Djenké auprès du Djebel-Rachat, situé au sud du Gordofan; mais qu'il n'en sait rien de plus et qu'il ignore complètement si cette rivière se jette dans le Nil, qu'il n'a vu qu'un peu au-dessus de Khartoum et sur le cours supérieur duquel il ne sait rien.

Je dirai de plus que les indications du cheikh Ibrahim me paraissent fournir l'explication nette et précise de beaucoup de faits jusqu'à présent mal exposés ou mal compris; ils jettent une lumière très vive sur bien des questions longtemps obscures: ce sont, à mes yeux, de véritables révélations et je n'ai pas craint de m'en servir pour esquisser la carte assez détaillée d'une des parties les plus inconnues de l'Afrique.

Je montrerai en quelques mots comment j'ai construit cette carte.

Je n'ai pas attribué à la journée de marche une valeur constante à laquelle il eût fallu toujours me tenir; j'ai distingué au contraire trois sortes de journées: 1° celle des nomades dans le désert; 2° celle des caravanes dans le désert; 3° celle des Takrouiris dans le Soudan.

La première de ces journées peut être égale et quelquefois même supérieure à 20 milles, tandis que la troisième doit varier entre 12 et 16 milles, distances mesurées en ligne droite.

La journée des nomades dans le désert est très forte, parce que les nomades ne craignent point la fatigue et suivent une même ligne droite d'un puits à un autre, c'est-à-dire sur une distance de deux à trois journées.

La journée des caravanes est moins forte , parce que les chameaux sont pesamment chargés.

Enfin la journée des Takrouris dans le Soudan, donne très peu de chemin en ligne droite, parce que le Soudan est coupé de fourrés épais, de marécages, de lacs ou de rivières qui doivent être tournés et que les Takrouris, désireux de trouver chaque soir un gîte et un souper, suivent les lignes habitées plutôt que la ligne droite.

Je vais éclairer ceci par un exemple.

La position de Wara embarrasse depuis longtemps les géographes et m'embarrassait d'autant plus moi-même, que je trouvais la longitude assignée par Browne à Kóbé, beaucoup trop orientale.

D'après Browne on compterait de Kóbé à Wara quatorze journées.

Et d'après le Fakih-Ibrahim, un des informateurs de M. Fresnel, vingt-huit journées, c'est-à-dire le double.

Un guide arabe du Gordofan m'a donné la route de Kóbé à Wara en onze journées.

Le cheikh Ibrahim m'en indique une qui emploie vingt-deux journées, c'est-à-dire encore le double. En admettant les itinéraires de Browne et de mon Arabe, on plaçait Wara trop loin de Māsñá et de Mbòrgou.

En admettant ceux du Fakih-Ibrahim et du cheikh Ibrahim, on plaçait Wara trop près de Māsñá, de Mbòrgou et du lac Tchad, ou trop dans le nord, et Wara ne saurait être placé au-dessus du 15° parallèle par deux raisons au moins; la première, c'est que les positions de Rôña, de Mbòrgou, de Mào, bien établies déjà par plusieurs itinéraires, devraient être sacrifiées en raison des itinéraires sur Wara; la seconde,

c'est que Wara se trouve à deux jours au moins au sud de la limite des cultures soudaniennes, lesquelles ne dépassent très probablement pas le 15^{me} 30', l'extrême limite de la région arrosée par les pluies estivales, coïncidant à peu près avec le 16^{me} 30'.

D'un autre côté, en partant de Wara pour se rendre à Kóbé, on se dirige vers le sud-est, d'après au moins le témoignage de quelques informateurs, parmi lesquels il faut compter le cheikh Ibrahim.

Enfin, et pour rendre la question encore plus embrouillée, on nous dit que de Kóbé ou du Djebel Ghalla, on fait route sur Wara au sud-ouest et que Wara est à l'est de Mâsnâ. Toutes ces assertions qui paraissent si contradictoires et si inconciliables avec le peu que nous savons déjà, vont s'accorder cependant et la position de Wara sera déterminée avec une exactitude suffisante.

Les routes de onze et de quatorze jours, en effet, sont des lignes à peu près droites, est et ouest, tirées de Wara à Kóbé; ces routes ne sont suivies que par les nomades voyageant à grandes journées, ces deux routes n'en font peut-être qu'une.

Les routes de vingt-deux et de vingt-huit jours sont celles des Takrouris; elles passent par le Batéha, le Batha, le Wadi-Baré, etc. De Wara on se dirige au sud-est pour gagner le Batéha, on suit la même direction jusqu'à Kerwadjit; à partir de Kerwadjit on marche à l'ouest-nord-ouest, ou au nord-ouest pour gagner le Djebel Ghalla; ce coude énorme explique la longueur de ces routes, ou mieux de cette route et fait comprendre en même temps pourquoi les uns placent

Kóbé au sud-est de Wara, tandis que les autres placent Wara au sud-ouest de Kóbé.

La route directe de Māsña à Kóbé ne passe point à Wara, mais au sud-est de cette ville, à Kerwadjit, d'où il ressort que Wara n'est pas à l'est de Māsña, mais plutôt au nord-est ou à l'est-nord-est de cette ville, ainsi que le reconnaît très nettement le cheikh Ibrahim. Quelques Soudaniens disent que Wara est à l'est, parce que l'est pour eux est plutôt la Kiblè (c'est-à-dire le point vers lequel ils doivent se tourner pour faire leurs prières) que le lieu moyen du lever du soleil ; or le Djihat-el-Kaaba, c'est-à-dire la direction de la Kaaba, est pour les gens de Māsña à peu près l'est-nord-est, c'est-à-dire la direction même de Wara.

J'ajouterai en passant, que la position que je donne à Wara satisfait à toutes les autres données du problème et s'accorde avec les positions de Máo, de Mbòrgou, du Fitri, de Sila, de Rôña, etc. C'est en contrôlant et corrigeant ainsi une foule d'indications les unes par les autres, que j'ai pu arriver à tracer l'esquisse que je présente au public. Je me suis appuyé pour ce travail sur les positions assignées à Lobeidh et à Māsña par le baron Ruppell et le docteur Barth. J'espère que ce travail, pour imparfait qu'il puisse être, ne sera pas jugé indigne de l'attention des géographes, que ses conclusions principales seront appréciées par une critique savante, confirmées par l'examen, des faits, qu'enfin il ne sera pas inutile aux progrès d'une science dont l'objet véritable est d'ouvrir le monde à l'essor de tous les peuples et aux triomphes de la civilisation.

I. — *Le Soudan.*

J'ai exposé dans un travail plus étendu comment, sous le rapport du climat, l'Afrique pouvait être divisée ; j'ai parlé de la région des pluies hivernales ou rif du désert et de ses chaînes d'oasis (1), du Soudan enfin que je divisais encore en région des pluies estivales et région des pluies incessantes. Je conserve à l'Afrique centrale ce nom de Soudan (Nigritie), parce qu'il lui est appliqué depuis le Maroc jusqu'à l'Égypte par toutes les populations arabes qui entretiennent avec lui quelques relations.

Il importe peu qu'il y ait des nègres hors de la Nigritie, ou que dans quelques États de cette Nigritie on rencontre des peuples plutôt bronzés que noirs, le Soudan n'en reste pas moins la patrie des nègres. Exposé comme toutes les parties de nos continents à l'irruption des étrangers, comme à l'émigration de ses enfants, le Soudan a reçu des colons venus de l'Arabie et peut-être même de l'Inde. Il a repoussé de son sein, exilé dans le désert quelques-unes de ses peuplades ; il a reçu les Arabes et les Fellatas, repoussé les Tibous et, par la constante exportation des esclaves, lentement altéré les traits et la couleur de toutes les populations du désert.

Le Soudan n'en a pas moins son peuple, sa faune, sa flore, comme il a son climat et sa figure sur nos

(1) Les oasis supposent le désert ; le Soudan partout arrosé, partout cultivable n'a point d'oasis. Donner en conséquence au Darfour, comme le font quelques géographes, le nom d'oasis de Four, c'est prendre pour une île une part du continent.

cartes. Semblable en certains points aux parties de l'Amérique ou de l'Inde dont la latitude est pareille à la sienne, il s'en éloigne par d'autres caractères et tableau à part dans le vaste cadre de la nature, il mérite d'être regardé, étudié, décrit à part.

Mais on doit en même temps le regarder, l'étudier, le décrire dans son ensemble, car le Soudan n'est pas un groupe quelconque d'États plus ou moins semblables, mais une des régions naturelles les mieux déterminées du globe, et c'est encore pourquoi je lui laisse son nom.

Le Soudan a pour limite dans le nord celle des pluies estivales, c'est-à-dire environ le 16^{me} 1/2 de latitude boréale : au nord de cette ligne s'étend le désert aride et nu.

II. — *Régime des eaux.*

Quatre ou cinq fois plus arrosé que l'Europe, le Soudan doit donner naissance à de grands cours d'eau ou à de vastes lacs.

L'Afrique, semblable à l'Australie par sa forme massive et peu articulée, lui ressemble encore par l'indécision de ses reliefs et le cours incertain de ses eaux, presque partout arrêtées avant d'atteindre l'Océan. Ses rivières alimentées par les pluies d'une seule saison ne coulent pour la plupart que pendant l'hivernage ; elles se répandent alors sur de vastes espaces, ou se creusent un lit profond ; elles se chargent de cailloux, de sable ou de vase qu'elles entraînent au loin ; la sécheresse bientôt les arrête et les borne ; les eaux, pendant l'étiage déposent les matières qu'elles entraînaient. Ainsi, s'exhaussent et s'étendent les marécages ;

ainsi se ferment les bouches des affluents; ainsi s'obstruent certaines parties du cours des rivières; ainsi d'anciens lacs, comme le lac Nu, se comblent pour faire place à de vastes marais; les grands fleuves se déplacent alors, s'ouvrant des routes nouvelles à la saison suivante, ou se divisant en de nombreux canaux dont le parcours est modifié sans cesse; le Nil Blanc, par exemple, au-dessous du 10^e parallèle, est un fleuve sans lit, il traverse des marais où l'on ne distingue plus de limites et au travers desquels il s'ouvre de temps à autre un nouveau chenal. Le Gnok, le Miédjok, qui se déversent au-dessus du Saubat, n'en sont peut-être que des canaux, ils n'existaient peut-être point quand M. d'Arnaud remonta le fleuve, et des observateurs prochains ne les retrouveront peut-être pas.

Il ne faut donc point s'attendre à trouver dans l'Afrique centrale ces fleuves au cours constant, à la marche réglée, auxquels l'Europe nous habitue; les fleuves africains perdent chaque jour d'anciens affluents et en gagnent de nouveaux, d'anciens lacs se comblent, des lacs nouveaux se forment, et si les géographes de l'antiquité nous eussent laissé une meilleure description hydrographique du Soudan, cette description différerait trop de ce qui existe aujourd'hui pour qu'elle pût suppléer à nos recherches.

Je ne parlerai ici ni de la Tchadda, ni du Kouara; je m'occuperai du lac Tchad et d'une partie des eaux qu'il reçoit, d'une faible partie de celles qui vont au Nil, de quelques lacs sans affluents comme le Fitri et de quelques bassins sans écoulement, ce qui complétera à peu près l'étude hydrographique de la région comprise entre le Chari et le Nil.

III. — *Le lac Tchàdô.*

Le lac Tchàdô visité par Denham et ses compagnons l'a été, plus récemment encore, par Richardson, Overweg, MM. Barth et Vogel; sa position est bien déterminée et ses côtes ont été relevées sur une grande étendue : l'est et le nord seulement présentent une lacune; je ne puis la combler par des observations qui méritent pleine confiance; je suis toutefois à même de compléter approximativement, d'après des renseignements puisés à bonne source, le tracé du grand lac africain.

Les terres les plus voisines à l'est et au sud-est de l'archipel, visité dernièrement par M. Vogel, n'appartiennent pas encore au continent, mais à deux îles dont la plus orientale est très grande; séparées l'une de l'autre par une sorte de canal, elles le sont du continent par un canal plus large, peu profond, guéable en plusieurs points et que les Arabes du pays connaissent sous le nom de Bahar-el-Karga, rivière ou canal de Karga, la ville de Karga s'élevant sur sa rive orientale.

C'est dans la grande île du Tchàdô, appelée Farram, que paraît être la capitale des Bidoumâ. Farram est le refuge ordinaire des gens de Tildé et de Karga; s'ils y sont poursuivis et défaits, la seconde île, plus petite, devient leur citadelle, et les îles du milieu du lac leur offrent autant de réduits imprenables.

Karga a été signalé par le major Denham.

IV. — *Le Chari.*

En outre du Yeou, sur lequel je n'ai rien à dire (1), le lac Tchadô reçoit le Chari qui s'y jette par plusieurs bouches; ces bouches ont probablement subi de fréquents changements: le développement remarquable que présente le delta du Chari porte en même temps à croire que le Tchadô se comble assez rapidement; l'étude de cette question serait d'un grand intérêt et faciliterait la solution de bien des problèmes d'hydrographie africaine.

Le Chari a pour affluent sur sa rive gauche la rivière de Loggoné, qui reçoit elle-même sur sa rive droite la rivière de Binder. Un peu plus haut, le Chari reçoit encore, sur sa rive gauche, le Batchikam (i. e. rivière des feuilles), mais ce Batchikam semble être plutôt un bras ou un ancien chenal qu'un affluent du Chari.

La direction du cours du Chari en amont de ce point, fait supposer que ses sources doivent être cherchées dans le sud-est; le bassin du Chari ne peut d'ailleurs se confondre avec celui du Bénéué; quant à la distance à laquelle sont ces sources, il y a lieu de croire qu'elle est assez considérable, le Chari étant une des rivières les plus importantes de l'Afrique.

Les Africains ont sur les sources du Chari (qui paraît être le Nil-el-Abid) une opinion qui, souvent défigurée et souvent acceptée comme un oracle, a entraîné les géographes dans de grandes erreurs: la voici telle qu'elle est.

(1) Si ce n'est que Yeou est bien son nom, Komadougou ne voulant pas dire autre chose que rivière, et tous les gens du Bornou que j'ai vus le connaissant sous le nom de Yeou.

C'est d'un grand lac appelé Koèi-Dàbó, situé à deux mois de marche de Māsña dans le sud-sud-est, que sort le Chari, qui se dirige d'abord sur les montagnes de Kouba et d'Olé, puis s'en détourne lorsqu'il n'en est plus qu'à deux journées pour se porter à l'est et ensuite au sud. Le lac qui donne naissance au Chari donne aussi naissance au Nil d'Égypte; ces deux fleuves sont alimentés par une rivière qui vient du sud; un informateur m'a présenté toutefois cette rivière comme un troisième écoulement du même lac dirigé, me dit-il, sur Magadocho; ce nom de Magadocho me surprit fort, ce ne pouvait être que Magadoxo (*x* se prononce *ch* en portugais). Je ne pus deviner où mon informateur avait appris ce nom-là : peut-être l'avait-il entendu à la Mecque.

Au centre du lac Koèi-Dàbó est une grande île où s'est retiré Soliman-baï-Bigli ou Soliman le Gros, dont j'aurai l'occasion de parler plus bas.

C'est enfin un peu à l'ouest du lac Koèi-Dàbó que l'on rencontre les hommes velus à large queue, les chameaux nains, les fourmis qui construisent des ponts et une foule d'autres monstres dont l'existence rend plus qu'improbable celle du lac Koèi-Dàbó.

V. — *Les étangs du Baguermi, le lac Debaba.*

Un peu au sud de Karga commence une chaîne d'étangs dont les plus septentrionaux ont été signalés par Denham et dont voici les noms :

Maé-Diné (maé, étang litt. bois, v. act. imp. Bag. Diné vivier Bag.), en arabe étang se dit *rahail*, plur. *rouhoul*;

Maé-Zaraf ou étang de la girafe;

Maé-Cadmoul; étang rond, cadmoul arrondi, turban. Bag.

Omm-Djawakhin; mère des Djoukhan, arbre non épineux, ar.

Et Maé-Kedek.

A l'ouest de Kedek on trouve encore, près du Chari, l'étang de Babalia, et au nord de Kedek à l'ouest et au nord du Djebel-Masarma on trouve l'étang très vaste de Sâïramban. De tous ces étangs, le premier, Maé-Dinéo, paraît être le seul qui, pendant l'hivernage, donne naissance à un cours d'eau; lorsque les crues sont abondantes, le Maé-Dinéo se déverse en effet dans le lac Tehàdó.

La ville de Mâsña est construite aussi sur les bords d'un étang.

Au sud-est de Mâsña, à Bideri, se termine un petit cours d'eau dont le développement total peut être d'une journée de marche; il vient de l'est-sud-est. On le nomme Arkwa.

A Balao, à une demi-journée environ de Masña, on rencontre le Kendji dont les sources me paraissent être à Kendji-Châil, il s'arrête à Balao, mais entre Kendji, Dendeia et Birket-el-Aïn, le Kendji forme un lac qui n'a pas moins de deux journées de tour, et qui paraît être assez profond; on le nomme lac Kendji, ou lac Debaba, du nom d'un district dont le chef-lieu est Dendeia.

VI. — *Le lac Fitri, le Bahar-el-Ghzal.*

Le lac Fitri, situé à peu de distance à l'est du lac Debaba, est à peu près rond et peut avoir de deux journées à trois journées de tour; il ne reçoit aucune

rivière importante; quelques torrents qui s'y précipitent des monts Médogo, Djaé ou Mataé et les pluies qui tombent à sa surface suffisent à réparer ses pertes; sa partie centrale est occupée par une grande île qui protège l'indépendance des gens de Yawa, comme l'île Farram facilite les brigandages de ceux de Karga. L'eau du lac est assez profonde : pendant la saison sèche, cependant on rencontre, à l'ouest-nord-ouest et à peu de distance de Yawa, un gué qui conduit de la terre ferme dans l'île.

C'est ici le lieu de parler du Bahar-el-Ghzal, qu'on a trop longtemps pris pour un fleuve; le terme de *bahar egh ghzal* (mer ou rivière de la gazelle) ne s'applique pas en arabe à autre chose qu'au mirage; le Bahar-egh-Ghzal, qui forme une province du Waday, est une vallée très large, très fertile, qui doit son nom à ce que les phénomènes du mirage y sont plus fréquents et plus remarquables que partout ailleurs : à peine a-t-on franchi les collines qui forment la limite et l'enceinte du Bahar-egh-Ghzal, qu'on aperçoit la surface calme et bleue d'une vaste mer; cette mer s'éloigne bientôt et disparaît. J'ai remarqué déjà que le mirage ne se produisait point partout également dans des circonstances atmosphériques pareilles; le mirage a son théâtre : fréquent dans une contrée, il est rare dans une autre dont le climat est semblable, et sans doute il ne peut se produire que sur un sol d'une certaine nature.

Avant de passer au Batha, je signalerai deux petits cours d'eau intermittents et qui se perdent dans le sol, à savoir, le Bahar-eh-Tin ou la Rivière-de-la-Boue, à trois journées au sud-ouest du Djebel-Médogo, et le Doeï qui se perd à Dagal dans le Dar-Sila.

VII. — *Le Batha, le Batéha, le Wadi-Baré.*

En arabe, le mot *batha* s'applique au large lit déprimé et pierreux d'un cours d'eau mis à sec au moins en partie.

Le Batha du Waday n'est pas autre chose : on s'est fort occupé de savoir s'il portait ses eaux au Fitri ou au lac Tchad directement, ou par l'entremise, comme le voulait M. Fresnel, du Salamat et du Chari; le Batha, cependant, ne coule ni à l'est, ni à l'ouest, ni au nord, ni au sud, il ne coule point du tout, bien qu'il ait pu couler autrefois et puisse arriver plus tard à posséder un lit continu.

Les bords du Batha sont occupés par les Massalit; c'est de ce nom que vient sans doute le Bahar-Misselad de Browne. Browne nous le montre se dirigeant vers le nord-ouest : cette direction est exacte pour la partie du Batha située immédiatement à l'ouest et au sud-ouest de Kobé : elle traverse obliquement les monts Marrah et le Wadi-Saleh qu'elle suit, court directement sud-est et nord-ouest. Je m'étonne seulement que Browne n'ait pas donné au Batha son véritable nom fourien, qui est celui de Wadi-Baré; le Baré, en effet, n'est pas autre que le Batha oriental, bien qu'on ait voulu en faire une rivière à part.

Le Batha forme une chaîne d'étangs, de marécages et de flaques d'eau, qui part de Seyta près du lac Fitri, qui en est séparé par des hauteurs, se dirige vers l'est, puis vers le nord-est, se ramifie pour former le Batéha ou petit Batha, qui se dirige vers le nord, se continue dans le nord-est jusqu'au Djebel Ghalla, se dirige à partir de ce point vers l'est, et reçoit le nom de Wadi-

Baré; traverse les monts Marra, sous les noms de Wadi-Saleh et de Wadi-Alkou, se dirige sur Béra où on le nomme Wadi-Béra, puis sur le Fachet et sur Djedid-Sél, où il se termine et où il commençait peut-être, lorsque son cours était continu et qu'il aboutissait au lac Tchadô; Djedid-Sél possède, en effet, des sources qui n'ont d'importance aujourd'hui que parce que l'eau limpide et légère qu'elles fournissent est réservée au sultan de Darfour, les gens de sa cour et la population du Fachet prenant leur eau sur d'autres points et particulièrement au Wadi-Béra.

VIII. — *L'Omm-Timan (Salamat, Iro, Keïlak).*

Léon parle d'un détour du Nil vers l'ouest, détour qui aurait servi de limite au royaume de Gaoga; cette indication paraît s'appliquer au Keïlak; malheureusement ce renseignement se lie à l'existence du royaume de Gaoga, qui me paraît de jour en jour plus douteuse.

Un Africain entretint Burekhardt de l'Omm-et-Timan comme d'un affluent occidental du Nil Blanc, un autre a parlé à M. Kœnig d'une rivière de Goula dont la source était à huit journées au sud du Baguermi et qui se divisait en deux branches, dont l'une se dirigeait au nord-est sur Rôña, puis de Rôña au sud-est jusqu'au Nil.

Un homme de Rôña a assuré à Ignatius Pallme que le Nil Blanc passait à Rôña, à Bakkara (lisez traversait un pays habité par des Arabes Baggara ou Bouviers, les Salamat, les Rezegat, etc.), à Djenky et, à Dynké, recevait un affluent, entrant dans le Sennar, etc. Au-dessus de Rôña les informations obtenues par

Ignatius Pallme confondent l'Omm-et-Timan avec le Bahar-egh-Ghzal, et assignent des positions trop occidentales à Goula et à quelques autres districts.

Le sultan Teima a parlé à des voyageurs français du même affluent qu'il divisait en deux bras ; malheureusement les noms indiqués par lui ne s'accordent pas avec ceux qui sont donnés par d'autres informateurs ; ils paraissent inexacts, ce qui tient peut-être à ce que le sultan Teima connaissait mal cette région, ou peut-être à ce qu'il ne désirait pas la faire bien connaître.

Abou-Madian parla aussi à M. Perron d'une rivière qui coulant au sud du Darfour devait verser ses eaux dans le Nil ; cette rivière longeait les terres des Reze-gat : Abou-Madian n'en savait pas plus long n'ayant pas voyagé de ce côté et ayant quitté très jeune le Darfour.

Enfin, un homme de Rouña et un Wadayen parlèrent à M. Fresnel d'un grand affluent du Nil qui traversait tout le Dar-Fertit.

M. d'Arnaud avait déjà découvert depuis assez longtemps, dans le lac Nu, l'embouchure de cet affluent auquel il avait donné le nom de Keïlak ; les indigènes avaient appris à M. d'Arnaud qu'à peu de distance à l'ouest du lac et de son embouchure, le Keïlak recevait du sud-est un affluent assez considérable.

Depuis le mémorable voyage de M. d'Arnaud, l'existence de l'affluent oriental ne pouvait plus être mise en doute et les témoignages à peu près concordants des Africains, permettaient d'en tracer le cours jusqu'à quelque distance du lac Nu. La Société de géographie a publié il y a peu de temps deux cartes, l'une de M. Vayssière qui, d'après des rapports recueil-

lis sur les lieux, indique le cours du Keilak jusqu'à un village nommé Djonkor, qui est peut-être le Djenké de ma carte (Djonkor est peut-être aussi Djonkhor, synonyme de Medjous, idolâtre, pluriel Djenakher et Djenakherah); l'autre de M. Brun-Rollet qui, plus audacieux, faisait sortir le Keilak du lac Fitri.

J'ai obtenu, quant à moi, sur l'Omm-et-Timan les renseignements suivants de l'exactitude desquels je suis pleinement convaincu.

Le nom d'Omm-et-Timan, mère des jumeaux, qui sert à désigner cette rivière, lui a été donné parce que la femme d'un chef des Salamat, nommé Issa Wad (oulad) Djouroullé, accoucha sur ses bords de deux jumeaux, qui furent nommés Hassan et Hossein. C'est à une journée au sud-est des montagnes de Médogo que l'Omm-Timan prend sa source; elle est séparée du Fitri par les montagnes que je viens de nommer et le Djebel-Djaé qui les continue à l'ouest; elle se dirige de l'ouest à l'est; ses bords sont fréquentés par les Arabes Oulad-Rachid qui paissent des bœufs; l'Omm-Timan traverse ensuite le territoire des Arabes Salamat, longe les terres des Dadjos, passe au-dessous du Djebel-Rôña et près de la ville de Boukhas, qui est la capitale du Dar-Rôña; de Boukhas il se dirige, en longeant le territoire des Rezegat, le Dar-Fônôdrô, le Dar-Goula, le Dar-Banda, sur Djenké, puis sur le Djebel-Rachat. C'est à peu de distance au sud-est de cette montagne que ses eaux doivent se joindre à celles du Nil.

L'Omm-et-Timan n'est pas une rivière permanente, elle ne coule pas pendant la saison sèche, et son lit forme alors une chaîne de flaques et d'étangs sem-

blable de tout point à la chaîne du Batha. C'est pourquoi, bien que le développement de l'Omm-et-Timan soit considérable, et bien que la direction ouest et est de cette rivière soit exactement le prolongement du Nil Blanc, entre le lac Nu et l'embouchure du Saubat, on ne doit pas la considérer comme le véritable Nil; le Kir, qui possède plus d'eau et peut être navigué à une distance plus grande de son embouchure, a seul droit à ce titre.

Le Keïlak n'en reste pas moins une grande rivière; son cours ne saurait, en faisant abstraction de ses méandres, avoir moins de 540 milles de 60 au degré, puisqu'il embrasse plus de 9 degrés en longitude sous un parallèle moyen compris entre le 40° et le 44° degré.

Il y a plus : le Keïlak me semble posséder, à l'exclusion du Kir, le privilège de faire monter les eaux du Nil.

Le Soudan reçoit des pluies abondantes, mais la distribution de ces pluies est très variable, très inégale; le même lieu souffre tantôt un déluge, tantôt une sécheresse désastreuse qui affame ses misérables habitants; or le cheikh Mohammed a remarqué que les crues du Nil étaient toujours en raison de l'abondance des pluies tombées au Darfour.

Les pluies qui élèvent le niveau du Nil moyen et du bas Nil doivent être celles de l'hémisphère nord, puisque le Nil commence à croître à Khartoum vers le mois de mai. Sous le 4° parallèle cependant, le Kir, d'après don Ignatius Knoblecher, commence à croître au milieu du mois de janvier; ses crues sont, à cette époque de l'année, évidemment produites par les pluies

de l'hémisphère austral, ce qui montre clairement que la source du Nil doit être cherchée au sud de l'équateur.

Les eaux du Kir se traînant au milieu de plaines immenses, on concevrait qu'elles n'atteignent Khar-toum qu'en mai; mais je crois qu'elles ne l'atteignent pas et qu'elles se perdent en presque totalité dans les marécages sans limites du Baradjawb. Ces marécages, du reste, assurent une bonne économie des eaux; lorsque les crues du Keïlak ou du Saubat sont trop faibles, le niveau du fleuve près de l'embouchure de ses affluents étant très bas, les eaux qui couvrent les marais du Kir y sont entraînées et remédient un peu à l'insuffisance des apports de gauche et de droite; lorsque, au contraire, le Keïlak ou le Saubat apportent trop d'eau, le niveau du fleuve auprès de leur embouchure s'élève au-dessus de celui du Kir; une partie de l'eau en excès va se répandre et se perdre de ce côté. A ce double point de vue, les marécages du Kir sont un lac Mœris naturel.

Il peut arriver quelquefois que les crues du Kir, qui précèdent celles du Keïlak, étant très fortes, le niveau du lac Nu s'élève au-dessus de celui du Keïlak; les eaux du Kir doivent alors pénétrer dans le lit de son affluent et y produire un contre-courant dont l'influence se fera sentir jusqu'à quelque distance du lac.

L'opinion que le Bahar-el-Salamat, Iri, Oulad-Rachid, etc., était un affluent du Chari, n'a probablement pas eu d'autre origine qu'une observation de courant mal entendue et mal interprétée.

11^e PARTIE. — ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA FLORE ET LA FAUNE
DU SOUDAN.

I. — *Distribution géographique de quelques grands végétaux.*

La latitude, l'abondance des pluies, le voisinage des rivières, des lacs ou des montagnes, déterminent la flore et la faune de chaque partie du Soudan.

Le dattier commun dans le Kanem dont les centres habités sont presque des oasis, se montre de même au nord de Wara, et de Kóbé et à Bara dans le Cordofan, il ne dépasse guère vers le sud le 13^e parallèle; on en voit encore quelques-uns à Mâsña, mais ils y ont été introduits et y sont cultivés comme arbres exotiques; on m'en a signalé dans le voisinage du Kir par le 8^e environ, ils forment sur ce point un bouquet chétif et ne donnent point de fruits.

Le baobab, plus capricieux, ne se règle pas seulement sur la latitude, il est assez fréquent dans le Bornou, dont la capitale actuelle, Kougawa, lui doit son nom; il est très abondant aussi à Tchérawa, situé à quinze journées dans le sud-ouest de Kougawa, mais on ne le rencontre ni à Kòsseri, ni à Loggoné, ni dans le Kanem, ni dans le Baguermi, ni dans le Waday, ni dans les petits États de Médogo et de Fitri. La capitale du Baguermi, Mâsña, en possède un seul, il reparait dans le Darfour et le Cordofan; plus à l'est il devient très rare; on ne le rencontre guère sur les bords du fleuve Blanc et il n'y est jamais très beau, cela tient peut-être à ce que les gens du pays, en employant le bois ou l'écorce à divers usages, ne lui donnent pas le

temps de se développer. Le baobab paraît avoir pour limite septentrionale le 13° parallèle.

On signale à Walmemet, dans le Baguermi, un arbre qui paraît y être seul de son espèce et dont les proportions sont encore plus colossales que celles du baobab ; cet arbre est une des curiosités naturelles les plus célèbres du Soudan ; j'ignore complètement à quelle espèce il appartient : peut-être est-ce un figuier des banians ?

Le deleyb, qui sur le fleuve Blanc ne dépasse pas, dans le nord, le 11° parallèle, commence à se montrer au Darfour par cette même latitude ; Souq-ed-Déleyba ou le marché des deleyb, qui me paraît être le premier point où ceux qui se dirigent vers le sud rencontrent ce palmier, est placé sur ma carte par 10° 50' environ.

Je n'ai pas eu l'occasion de voir cet arbre, mais d'après le peu que j'en sais, je suis tenté de le considérer comme une espèce du genre *Cocos*, ou peut-être même comme une simple variété du cocotier ordinaire (*Cocos nucifera*, L.), si commun à Zanzibar et sur toute la côte orientale d'Afrique.

Le baobab, le dattier et le deleyb, peuvent servir utilement à la détermination des régions ou des zones botaniques du Soudan ; ils peuvent fournir aussi des indications précieuses sur la latitude approchée de certains points : il est évident, par exemple, qu'on ne pourrait placer sous le 13° parallèle une source qui serait ombragée par des deleyb. Je sais bien que faire de la géographie positive avec de la géographie physique est une tâche délicate et dont les résultats sont vagues ; mais il faudra s'y résigner tant que les données astronomiques nous manqueront ; le tout est de

savoir se servir à propos et avec circonspection des indications vagues de la géographie physique et de n'en accepter les conclusions que quand elles sont confirmées par des itinéraires ou d'autres données.

Les mimosas, le taleh, le sount, l'hedjlit, le tamarinier, le harez, le sycomore sont communs à tout le Soudan septentrional; ces arbres y forment de vastes forêts dont les clairières seules sont habitées, et dont les profondeurs n'ont pas toujours été sondées: ces forêts mystérieuses, asile des bêtes fauves, rabougries parce qu'elles épuisent le sol depuis des siècles, sont le seul genre de désert (khela) que connaisse le Soudan; le Soudan n'a point de déserts arides; mais, comme l'Amérique du sud et comme l'Inde, il a ses matos, ses carrascos et ses jungles.

II. — *Distribution géographique de quelques espèces animales.*

C'est près des grands lacs, des étangs ou des eaux courantes que se groupe la vie dans le Soudan. L'hippopotame habite, avec le crocodile, le chenal profond des grands fleuves (1); il abonde dans le Chari, près et au-dessus de Loggoné; on le retrouve dans l'Ommet-Timan, dans le Tchadô, dans le Fitri, dans le lac Debaba et dans les étangs du Batha, comme dans le Kouara et dans les affluents du Nil.

Les Africains en distinguent deux variétés dont l'une

(1) Peut-être y creuse-t-il les fosses qu'il habite, peut-être sont-elles l'ouvrage de la nature; dans le premier cas le travail des hippopotames expliquerait jusqu'à un certain point la conversion des cours d'eau en chapelets d'étangs profonds, phénomène si fréquent dans toute l'Afrique.

est de couleur claire, l'autre de couleur foncée. C'est près de ces eaux que se montre le rhinocéros et peut-être aussi ce monocéros dont les Africains nous entretiennent ; d'après eux, ce monocéros appelé *ab-garn*, c'est-à-dire le père ou le maître de la corne, porte au-dessus du front une corne longue et droite, tantôt nuancée comme l'albâtre égyptien, tantôt noire ; cette corne est mobile sur une sorte de pédoncule charnu et érectile ; l'*ab-garn* la laisse d'ordinaire retomber en avant, il la redresse pour combattre et en frappe son ennemi de façon à le jeter en l'air et à le faire retomber sur une corne plus petite, située en arrière de la première.

Tel est le rapport des Africains, je ne me porte pas garant de sa véracité, j'inclinerais cependant à croire que l'*ab-garn* existe réellement.

C'est dans les mêmes lieux que se rencontrent encore l'éléphant, dont j'ai décrit ailleurs les mœurs, la girafe, l'antilope, le buffle sauvage, plus terrible que le lion, le chameau et le bœuf auquel les Soudaniens imposent la selle et le bât.

Ces grands animaux, si redoutables ou si utiles à l'homme, m'amènent à parler d'un insecte aussi petit par ses dimensions que grand par les effets qu'entraîne sa présence : cet insecte, qui diffère probablement de la mouche *tsetse* des missionnaires de l'Afrique australe (1), est nommé *ñam* au Darfour et au Waday, *bòdjoué* dans le Baguermi, *kigé* au Bornou, *mbououba* (pl. *lodyi*) en langue fellata ; je n'en connais pas le

(1) La mouche *tsetse* attaque les bœufs, tandis que la mouche *ñam* ne les attaque pas.

nom scientifique et ne l'ai décrit ailleurs que sur ouï-dire. C'est ce petit insecte qui préside dans le Soudan à la distribution des grandes espèces de mammifères; il habite les bords des grands lacs et des grands cours d'eau de presque tout le Soudan; sur quelques points il dépasse à peine le 12° parallèle, sur d'autres il atteint presque le 14°. Dangereux pendant la saison sèche, alors que l'eau n'est pas profonde, il disparaît pendant les pluies : il fait son habitation sur les arbres; c'est de là qu'il se précipite par essaims sur les animaux dont il suce le sang avec avidité. Il interdit au chameau le voisinage des fleuves et des lacs; chasse pendant la saison sèche l'éléphant, dans les oreilles duquel il s'introduit, des bords du lac Tchadô, du Chari, de l'Omm-el-Timan et le force à se réfugier auprès de Saïramban ou dans le Batha, où l'attendent les chasseurs. Il menace le cheval et force le cavalier à revêtir sa monture d'une sorte de filet.

Il épargne cependant le bœuf et il en résulte que les Arabes ne paissent de chameaux que sur la lisière septentrionale du Soudan et paissent des bœufs partout ailleurs.

L'esprit du Bédouin assez logique, saisit de suite les grands traits, s'élève assez facilement à la généralisation; rien n'est plus heureux par exemple et mieux trouvé que les appellations de Rif, de Belad-el-Djerid, de Sahara, de Soudan. Le Bédouin, fidèle à son système, a divisé en deux groupes toutes les tribus de pasteurs éparses dans le Soudan : au nord il voit les pasteurs el Bil (Arab el Bil) ou pasteurs de chameaux (Arabes à chameaux), au sud les Baggara ou Bouviers. Les pasteurs el Bil ne sont point tous Arabes non plus que

les Baggara ; mais cette division, simple et ingénieuse, permet au premier mot de reconnaître sous quelle latitude vit une tribu. Si nous apprenons, par exemple, que les Beni-Djerrar paissent des chameaux, nous saurons entre quels parallèles il nous faut les chercher.

J'ai cité, dans *Le désert et le Soudan*, les Baggara du Cordofan comme une tribu ; j'y avais été trompé comme bien d'autres. J'avais d'ailleurs l'exemple des Kubabich (bergers) du même pays, et des Mâazi (chevriers) d'Égypte, qui, quant à eux, sont bien réellement de simples tribus. C'est en entendant plus récemment citer les Salamat, les Oulad-Rachid et jusqu'aux Arabes du Bornou méridional comme baggara, que je pris de meilleures informations et acquis une nouvelle preuve de l'esprit de généralisation qu'apportent les Arabes dans les choses de la géographie.

III^e PARTIE. — ETHNOGRAPHIE.

Paris, 18 août 1855.

I. — *Diverses races de pasteurs.*

Le Soudan est habité par des peuples noirs ou bronzés, dont j'examinerai ailleurs l'origine et les traditions ; il est parcouru aussi par des nomades, appartenant à trois races principales : les Touaregs, les Tibous, les Arabes.

Les Touaregs se rattachent aux Berbers, aux Che-louhhs, aux Kabiles de l'Algérie ou du Maroc, et aux

Zenaga du Sénégal (1), comme l'a récemment fait voir M. Faidherbe. On croit que les 'Touaregs, anciens maîtres des oasis du Belad-el-Djérid, en ont été chassés par les Arabes lors de l'irruption de ces derniers en Afrique.

Les Tibous sont un peuple noir, dont la langue ne présente aucun rapport soit avec la langue berbère soit avec la langue arabe : il est probable qu'à une époque reculée, les Tibous habitaient et cultivaient le Soudan : une invasion les aura contraints à chercher un refuge dans le désert libyque dont ils occupent quelques oasis. Ils paraissent plus stupides et plus misérables, moins guerriers et moins nombreux que les Touaregs : j'ai fait connaître dernièrement les noms de quelques-unes de leurs tribus : je ne parlerai ici que des Gounda et des Sògeïda, cultivateurs dans le Kanem, des Kreïda et des Gorâân qui paissent des chameaux sur les frontières du Waday, du Kanem et du Baguermi.

La plupart des Touaregs et des Tibous vivent de la culture des oasis et quelques-uns d'entre eux enseignent les clairières du Soudan : la vie pastorale, en effet, est moins le résultat d'une disposition naturelle de certains peuples, que celui de l'aridité de la région qu'ils habitent : quelque mépris que semblent professer les pasteurs pour ceux qui cultivent la terre, ils se hâtent de la cultiver eux-mêmes dès qu'elle leur présente des champs fertiles : ils paissent parce qu'ils n'ont point de terres arables et cessent d'être pas-

(1) Probablement les Zenhagae que Léon comprend au nombre des Numides.

teurs dès qu'ils en possèdent. Il en est à cet égard des Arabes comme des autres nomades : tandis que les uns plus pauvres veillent sur les troupeaux et dorment sous la tente, d'autres plus riches vivent dans les oasis à l'ombre des dattiers qu'ils ont plantés et dans des maisons qu'ils ont bâties.

La vie pastorale ressemble au prolétariat : on y entre et l'on en sort. Une grande partie de l'Afrique et de la Syrie est cultivée par les fils des Bédouins, et Volney nous a montré en Syrie des cultivateurs, qui las de subir une tyrannie sans nom, abandonnaient les récoltes qu'on voulait leur ravir pour s'enfoncer dans le désert, y vivre sous la tente, y paître des troupeaux, y souffrir une misère nouvelle, mais y jouir d'une liberté inconnue.

II. — *Les Arabes, leur origine koreychite, leur incrédulité.*

J'ai parlé avec détails dans un autre ouvrage des Arabes du Kordofan : j'ai expliqué comment leurs ancêtres avaient gagné le Soudan, sous la conduite d'Abou-Zett : j'ai signalé leurs tribus ; j'ai décrit leur manière de vivre et leurs coutumes.

J'attribuai alors à la migration d'Abou-Zett plus d'importance qu'elle n'en a : j'exposai bien que cette migration n'était pas la seule dont les Soudaniens eussent conservé le souvenir, mais je crus qu'elle avait été la plus nombreuse de toutes, et c'est en cela que je commis une erreur que de nouvelles recherches m'ont mis à même de réparer.

Je sais aujourd'hui que presque toutes les tribus arabes du Darfour, du Waday, du Baguermi, etc., sont d'origine koreychite.

On sait que les Koreychites persécutèrent les premiers musulmans et que ceux-ci se réfugièrent auprès du roi d'Abyssinie : ils regagnèrent plus tard l'Arabie, mais le fait de leur émigration en Afrique montre qu'à cette époque les Arabes du Hedjaz savaient chercher un refuge de l'autre côté de leur golfe, et n'avaient pas besoin pour pénétrer dans le Soudan de passer par l'isthme de Suez.

Les Koreychites, toujours ennemis du Prophète, le menacèrent bientôt de plus près : Mohammed fut contraint de se réfugier à Médine (alors Yatreb). Médine s'arma pour l'islam : la Mecque se prépara moins à défendre ses idoles qu'à repousser un dieu qui la gênait et un prophète qu'elle détestait. La Mecque fut vaincue et ses idoles renversées : son chef, Abou-Sofian, acheta la vie et la conservation d'une partie de sa grandeur au prix d'un simulacre de conversion : les Koreychites durent imiter leur chef ou quitter leur patrie : abandonner la tradition ou les toits de leurs ancêtres. La tradition avait pour elle des siècles sans nombre et la vie nomade avait été longtemps celle de tous les Koreychites ; c'était encore celle de la plupart d'entre eux : peu attachés au sol, ne connaissant d'autre patrie que la tribu, beaucoup de Koreychites se décidèrent à émigrer, emportant avec eux l'esprit indépendant de la vieille Arabie, ne laissant derrière eux qu'une ville transformée en couvent, un temple profané, des idoles redevenues poussière.

L'Arabie ne leur offrait point un refuge assez sûr : si les murs de la Mecque n'avaient pu les défendre, ceux de Tayef ne pouvaient les mettre à l'abri des poursuites du Prophète qui déjà couvrait la campagne

de corps de cavalerie, chargés de la mission *pacifique*, dit Abou-el-Féda, de recueillir des conversions : ce qu'il fallait d'ailleurs aux émigrés, ce n'était point l'hospitalité précaire d'un autre peuple, mais des terres vacantes, des pâturages sans maître et de vastes espaces où leur vue pût s'étendre sans rencontrer d'autres hommes.

L'Afrique leur offrait tout cela, car physiquement l'Afrique n'est qu'une grande Arabie : ils passèrent donc la mer Rouge et pénétrèrent dans le Soudan.

Étaient-ils bien nombreux ? Je l'ignore : l'histoire écrite n'en fait pas mention : traitée par des néophytes du nouveau culte, elle s'est bornée à enregistrer des conversions, passant prudemment sous silence la protestation acharnée de ceux dont l'assentiment était le plus nécessaire. Abou-el-Féda rapporte quelques propos tenus par les Koreychites contre le Prophète et son culte, mais il ne dit pas ce que devint le grand nombre de ceux qui ne se convertirent point, où se réfugièrent ceux que Khaled eut à combattre en entrant dans la ville.

On sait que les Koreychites constituèrent jadis une puissante nation ; ils ne forment plus aujourd'hui dans le Hedjaz qu'une petite tribu, dont Burekhardt évaluait les forces à 300 fusils. On peut admettre du reste que le nombre des émigrés ne fut pas considérable, car, dans une grande partie du Soudan occidental, les Arabes paraissent s'être glissés par familles, dont le temps seul a pu faire des tribus considérables. J'ajouterai que les migrations sont un accident si fréquent de la vie des peuples arabes, que leurs historiens peu -

vent souvent n'y pas faire attention et les passer sous silence.

Quoi qu'il en soit, la grande voix de la tradition des Arabes soudaniens perce le silence de l'histoire écrite par leurs ennemis : presque tous les Arabes du Soudan se disent Koreychites et sont reconnus pour tels : leur langue altérée un peu par le temps, accrue de quelques mots empruntés aux vocabulaires des nègres, est cependant encore la langue du Hedjaz plus harmonieuse, plus concise, plus énergique, plus grammaticale et plus arabe que les jargons parlés en Égypte ou dans le Gharb (1).

Les Koreychites fugitifs apportaient dans le Soudan leur incrédulité, tandis que d'autres Arabes envahissant l'Afrique par le nord y faisaient pénétrer l'islamisme dont leurs frères ne voulaient point.

Nous avons tous lu le récit de cette marche triomphale, qui porta le peuple arabe de Médine au Caire et du Caire jusqu'en Espagne : nous nous représentons tous les Arabes d'Afrique comme des missionnaires armés ; Arabe et musulman sont pour nous des termes synonymes : le Soudan, cependant, renferme peut-être encore des Koreychites idolâtres ; c'est depuis trois, depuis deux, depuis un siècle seulement, pour la plupart, que les autres ont subi l'islam plutôt qu'ils ne l'ont reçu : l'islam les poursuivait à travers toute l'Afrique, ils avaient eu le temps d'oublier l'existence

(1) L'arabe parlé dans le Soudan peut être regardé comme comprenant cinq ou six dialectes plus voisins les uns des autres qu'ils ne le sont des dialectes déjà bien connus du Gharb, de l'Égypte, de la Syrie.

de ce prophète ennemi de leurs aïeux, quand le nom de ce prophète leur fut annoncé : ils ne se hâtèrent pas d'embrasser sa doctrine : les noirs, leurs voisins, plus crédules qu'eux, en furent les premiers néophytes ; plus d'une tribu koreyclite se vit imposer l'islam par un prince du Soudan, ou y fut appelée par un apôtre noir, et si, comme le disait Mohammed, tous les peuples ont eu des prophètes à l'exception des nègres, ils ont du moins fourni quelques apôtres. Soliman-Soloñ, auquel est due la conversion du Darfour, n'est lui-même qu'un demi-Arabe, malgré son nom de Soloñ qui, en langue fourienne, signifie le Bédouin : son père était Tounourki, sa mère seule appartenait à la tribu des Bederieh, et c'est en Égypte qu'il connut l'islamisme, dont les Bederieh savaient probablement à peine le nom.

J'ai montré, dans *Le désert et le Soudan*, le peu de cas que les gens de la tente font en général des théories religieuses ; ceux du Soudan ne se bornent pas à une indifférence superbe, ils aiment à se moquer d'un culte qui les gêne et devant lequel il leur faut quelquefois courber la tête : j'ai dit qu'en général ils ne jeûnaient pas ; ceux du Darfour et du Waday se vantent de jeûner, mais disent-ils : — « Nous jeûnons » pendant le jour, comme le veut le Coran, c'est-à-dire quand le soleil nous éclaire, mais dès qu'en plein midi nous rentrons sous nos tentes ou sous nos huttes, nous y trouvons l'obscurité, la nuit se fait autour de nous, et Dieu ne s'y opposant plus, nous mangeons et nous buvons à notre faim et à notre soif. » Il faut de la bonne volonté, pour leur accorder que la lumière ne pénètre pas dans leurs

cabanes, pareilles à celles des noirs, car bien qu'elles n'aient que rarement des fenêtres, elles sont percées à tous les vents et ne donnent pas toujours une ombre suffisante à ceux qui les habitent : toutes les langues du Soudan possèdent même un mot pour désigner ces trouées que nous appellerions *des jours*.

Leur peu de foi éclate encore dans les noms qu'ils se donnent : parmi les Arabes du Sennâr et du Gordofan, on trouve beaucoup de noms consacrés par l'islamisme; ces noms deviennent très rares, parmi les Arabes du Darfour et du Waday qui portent encore ceux de leurs ancêtres, Asamy-ed-Djahaliyeh (les noms des temps d'ignorance); j'en citerai quelques-uns comme exemple, et j'indiquerai le sens qui leur est attribué, parce que les dictionnaires ne méritent que peu de confiance, et sont très incomplets dès qu'il s'agit de l'arabe des Bédouins, plus vrai cependant et plus ancien que celui des livres. Les Bédouins du Soudan s'appellent :

Addo', ce qui veut dire celui qui trait (1) ;

Djiddo', l'ancêtre : on voit qu'il y a des Bédouins qui ont la prétention d'être des ancêtres ;

Barcham, la gardè ou plutôt la croisière de l'épée (l'épée arabe est celle des anciens chevaliers) ;

Marfäin, l'hyène ;

Chambòr, puant, charogne ;

Chok en nabak, épine de lotus.

Un chef arabe s'appelle Bourma-Kassar, la bourma

(1) On voit que la voyelle finale *refea*, caractéristique du nominatif, est conservée dans ces mots.

s'est cassée, parce qu'au moment de sa naissance, sa mère a cassé un vase de terre.

Un autre s'appelait Tôm, sorte de roseau (millet dans les dictionnaires), parce que sa mère a ressenti les premières douleurs de l'enfantement tandis qu'elle cueillait des roseaux sur le bord d'un étang.

Un autre se nomme Foroñ-Gôy, ce qui veut dire en fourien, l'appauvrisseur, parce que lors de sa naissance une épizootie sévissait sur les troupeaux de son père, chef des Oulad-Moussa.

Enfin, et c'est un nom assez mal choisi pour un musulman, le chef des Ghawalmé s'appelle Hallouf, c'est-à-dire le sanglier; hallouf se prend même, dans beaucoup de pays arabes, dans le sens de porc.

Il est à remarquer, du reste, que ces noms significatifs, ou sobriquets, se retrouvent souvent chez les noirs musulmans, et sont exclusivement employés par les noirs idolâtres : Léon a fait la même observation à propos des gens du Bornou, idolâtres de son temps.

On retrouve parmi les peuplades de l'Asie, de l'Amérique, ou de l'Océanie, comme chez les patriarches d'Israël, ces noms qui forment un des caractères les plus constants de la vie sauvage ou nomade. C'est seulement lorsque les peuples déjà établis commencent à posséder une histoire, que quelques-uns de ces sobriquets, tantôt illustrés par les fondateurs ou les héros de la république, tantôt consacrés par des prophètes, des apôtres ou des saints, sont imposés à ceux qui naissent, pour leur fournir un modèle ou un patron, et sans aucun égard à leur signification primitive très souvent oubliée.

Dans tous les États du Soudan, les Arabes sont

tenus à l'écart : ils le sont toutefois moins au Darfour qu'au Waday et au Baguermi, où ils paraissent être fort méprisés. Les mariages mixtes ne sont pas fréquents. Les Arabes sont appelés Chouâ dans le Bornou comme Solôn au Darfour : le terme de chouâ n'appartient pas à l'arabe et ne désigne aucune tribu en particulier.

III. — *Énumération des tribus.*

Je passe à la division des Arabes soudaniens en tribus et en groupes :

Parmi les non-Koreychites, il nous faut distinguer, sur les frontières orientales du Darfour :

Les Kubabich ;

Les Houmour à Dēñá ;

Les Hamar à el Atouecha ;

Les Chaikiés et diverses tribus du Kordofan et du Sennar ;

Du côté du Waday, les Toundjour.

Quant aux Beni-Djérar, ils paraissent être d'origine koreychite.

Les tribus koreychites du Soudan se subdivisent, comme toutes les tribus arabes, en ferkas ou petites communautés, et s'unissent les unes aux autres par des alliances offensives et défensives, de façon à former des ligues dont la composition est souvent assez hétérogène, les alliances ne résultant pas toujours de la parenté. C'est ainsi que les tribus des Kreïda et des Görâân peuvent en faire partie intégrante bien qu'elles ne soient pas arabes.

Les souverains du Soudan, désireux de centraliser le gouvernement des tribus entre les mains de quel-

ques aguids nommés par eux, les réunissent d'après les territoires qu'elles habitent en quelques groupes également artificiels : c'est ainsi qu'agissent tous les gouvernements qui comptent sous leur domination quelques-uns de ces nomades ; nous avons adopté nous-mêmes des mesures semblables en Algérie.

Je ne saurais pour le moment donner un tableau complet des ligues et des groupes que forment les Arabes du Soudan. Je dois me borner à dire en passant que

Sous le nom générique d'Asálhá, on comprend :

Les Ghawalmé ;	Les Khouzam ;
Les Toundjour ;	Les Djeatench ;
Les Nedjiniel ;	Les Oulad-Djorsó.
Les Dagana ;	

Quelques Asálhá campent auprès de Karga ; toutes ces tribus paissent des bœufs.

Sous le nom générique d'Hawazemé :

Les Oulad-Ghabbouch ;	Les Oulad-Djima ;
Les Oulad-Ghanem ;	Les Oulad-Néel ;
Les Oulad-Ali ;	Les Oulad-Faïl.

Tous bouviers. — Ce sont peut-être les Ferkas même des Hawazemé.

Sous le nom générique d'Oulad-Moussa :

Les Deghaghare ;	Les Oulad-Hammat ;
Les Mabrad ;	Les Oulad-Djabbour ;
Les Kolamat ;	Les Oulad-Abdaó ;
Les Máfour ;	Les Oulad-ab-Karay ;
Les Oulad-Kiresou ;	Les Selemieh.

Tous bouviers.

Sous le nom générique de Salamat :

Les Beni-Helba ;	Les Oulad-Weli ;
Les Bederieh ;	Les Oulad-Chedarat ;
Les Oulad-Moussa ;	Les Beni-Affan.
Les Oulad-Chombor ;	

Tous bouviers.

Les diverses tribus sont un peu éparpillées, quelques-unes portent le même nom sans qu'il y ait entre elles des rapports de parenté : il est à remarquer toutefois que le Darfour seul possède des Rezegat et que les Djeatenelh ne se montrent que dans le Waday et le Baguermi.

Au Bournou on rencontre : des Salamat, il y en a dans presque tout le Soudan ;

Des Misserieh ;	Des Oulad-Djima ;
Des Asalha (Ghawalmé) ;	Des Oulad-Ali ;
Des Affan ;	Des Oulad-Hamid ;
Des Nedjmieh ;	Etc.

Dans le Baguermi, on trouve :

Des Khozâm ;
 Des Chederat ;
 Des Weli, qui sont les plus nombreux ;
 Des Oulad-Moussa ;
 Des Oulad-ab-Karay ;
 Des Oulad-Himèt, qui paissent des chameaux ;
 Des Misserieh, qui paissent des chameaux ;
 Des Oulad-Ghabbouch ;
 Des Oulad-Maâma ;
 Des Affan, etc.

Dans le Fitri, on trouve :

Des Djéatenelh ;	Des Dagana.
------------------	-------------

Le Médogo n'a pas d'Arabes.

Parmi les Arabes du Darfour et du Waday, je citerai,

Au nord :

Les Zeadieh ;	Les Kubabich ;
Les Mahamid ;	Les Djiledad ;
Les Beni-Djerrar ;	Les Maáli.
Les Èrégat ;	

Tribus importantes. — Toutes ces tribus paissent des chameaux.

Au sud :

Les Rezegat ;	Les Oulad-Rachid ;
Les Beni-Helba ;	Les Misserieh.
Les Salamat ;	

Tribus importantes.

Les Oulad-Ghabbouch ;	Les Beni-Omran ;
Les Taacha ;	Les Kinana ;
Les Dèéga, qui font par- tie des Houmour ;	Etc., etc.

Toutes ces tribus paissent des bœufs.

IV. — *La fable des hommes à queue.*

Après avoir parlé des véritables habitants de l'Afrique équatoriale, il me reste à parler de ceux que l'impos-
ture ou la crédulité lui attribuent encore. Je dois
revenir sur la fable des hommes à queue, fable mal
appréciée, parce qu'elle n'était pas bien connue, et
dont je vais exposer les détails. Je suppose que cette
fable est unique ; peut-être, cependant, est-elle mul-
tiple.

J'ai indiqué le lac Koei-Dabo, origine prétendue du
Nil, du Chari et du fleuve de Magadoxo, port qui n'a

point de fleuve ; c'est à peu de distance à l'ouest de ce lac, qu'on rencontre les hommes à queue ; la partie du cours du Chari qui arrose leur pays s'appelle, en sara, Baño (c'est-à-dire rivière (*ba*) des fourmis blanches (*ño*) (1)), parce que les fourmis blanches ou termites, commençant leurs travaux aux deux bords du fleuve, auraient su les rattacher de façon à former un pont ou plutôt une voûte continue, que l'on devrait percer sur une épaisseur d'un ou deux pieds lorsqu'on voudrait puiser de l'eau.

D'après tous mes informateurs, les hommes à queue, Mâlâ-Gilâgé (2) (i. e. porteurs de queue, *bag*), sont petits, non point noirs comme nous le voudrions, mais rougeâtres, ainsi que cela convient mieux à l'esprit de ceux qui les ont inventés ; peut-être même sont-ils blancs : la crainte de me blesser a pu engager mes informateurs à me dissimuler cette particularité. Quoi qu'il en soit, ils sont très velus ; leurs cheveux longs et droits tombent sur leurs épaules ; leurs bras ne sont pas longs ; leurs pieds ne sont pas plats ; leur museau n'est pas proéminent ; en un mot, les hommes à queue ressemblent aussi peu que possible au portrait qu'un physiologiste en pourrait tracer.

Les plus grosses plaisanteries sont les meilleures ; aussi les Africains n'ont-ils pas manqué de faire partir la queue de la région lombaire ; elle porte des poils

(1) *Ba* en baguirmien signifie aussi rivière, et je suis porté à croire que la même langue est parlée par les Baguirmiens et les Kirdi-Sara.

(2) *G* est toujours dur dans les mots que je transcris. Je voulais écrire Bagermi, mais j'ai pensé qu'il valait mieux accepter l'orthographe déjà employée de ce nom.

très longs , s'épanouit en éventail et ne finit qu'à la hauteur du genou.

Je crois que nulle part en Afrique il n'est question d'hommes à queue glabre.

On m'a raconté que Falgi, roi des Kirdi-Sara, ayant conduit une expédition dans le voisinage du pays des Mala-Gilagé, parvint à s'emparer de l'un d'eux, qu'il offrit au sultan du Baguermi : l'homme à queue passa plusieurs années à Masña où tout le monde put le visiter ; le sultan du Baguermi dirigea sur le Baño une expédition, mais la troupe expéditionnaire étant peu nombreuse et ayant trouvé les Mala-Gilagé très forts, dut se contenter de les voir et rebrousser chemin.

Les Mala-Gilagé paissent des chameaux noirs dont la taille ne dépasse pas celle des ânes : la providence a voulu sans doute, en leur soumettant une race animale abâtardie, les consoler de leur propre dégradation. Ne voilà-t-il pas des monstres fort heureux ?

Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'existence des Mala-Gilagé est affirmée par l'immense majorité des Africains : la plupart d'entre eux en sont convaincus et il n'y a là rien de bien extraordinaire ; l'Europe foisonnait de monstres lorsqu'elle n'était peuplée que d'ignorants, et ces monstres avaient été vus par tout le monde.

Il y a peut-être aussi des Africains qui, sans croire aux hommes à queue, cherchent à y faire croire les autres : c'est ainsi que, parmi nous, l'existence du grand serpent de mer se confirme de plus en plus par le témoignage d'un grand nombre de marins et souvent d'équipages tout entiers. Tandis que le génie de l'Europe invente pour nous divertir les somnambules

lucides, les habitants de la lune, les escargots sympathiques, et les tables parlantes, l'Afrique, moins spirituelle, se contente de l'homme à queue, du chameau nain et de quelques niaiseries pareilles.

Il se peut que l'homme à queue n'ait pas d'autre origine que ce besoin du merveilleux qui possède les têtes vides; il est fort possible aussi que le costume de quelques peuplades africaines ait donné naissance à ce conte, ainsi que l'a expliqué M. Trémeaux : c'est depuis longtemps l'opinion de M. d'Arnaud. Il me semble d'ailleurs que les peuplades qui portent des peaux et parfois des queues de bêtes attachées aux reins sont très nombreuses dans l'intérieur du Soudan : la peau est le plus simple de tous les vêtements, et ce vêtement met à l'abri des piqûres des grosses fourmis, très communes dans la région qu'habitent les idolâtres.

Interrogés à ce sujet, mes Africains m'ont répondu que les Mala-Gilagé ne portaient d'autre vêtement qu'un langouti de paille tressée, et m'ont assuré que la queue faisait partie de leur corps. Je m'attendais à cette réponse, et je ne l'avais pas attendue pour savoir ce que vaut le consentement unanime des peuples, et en particulier le consentement unanime des Africains.

IV^e PARTIE. — HISTOIRE.I. — *Historiens, coup d'œil général.*

L'histoire nous apprend peu de chose sur les peuples de l'Afrique intérieure : les auteurs arabes manquent souvent de bonne foi, toujours de critique, et le Soudan n'est pas ouvert depuis bien longtemps aux musulmans, au moins dans sa partie orientale. Ibn-Batoutah place de ce côté les royaumes de Kanem et de Zaghawah, le premier musulman, le second idolâtre. Le Kanem est borné, de nos jours, à l'ouest par le Bornou dont il dépendait il n'y a pas fort longtemps; à l'est par le Waday, auquel il paie aujourd'hui tribut; au sud par le lac Tchadô, au nord par le désert. Il n'a donc jamais pu s'étendre en latitude, et son importance n'a jamais été aussi grande qu'Ibn-Batoutah le supposait. Quant au royaume de Zaghawah, je ne pense pas qu'il ait jamais rien existé de pareil. On ne connaît du nom de Zaghawah qu'une tribu noire assez nombreuse, mais très pauvre, qui paît des chameaux au nord du Dar-Four et du Waday : aussi les grandes victoires remportées par le roi de Kanem sur les gens du Zaghawah me semblent-elles devoir être réduites à la proportion plus juste de quelques misérables ghazwas.

Léon, de son côté, nomme un certain royaume de Gaoga, que nous ne pouvons placer qu'entre le Chary et le Nil et qui aurait embrassé tout l'espace compris entre ces deux fleuves. Léon nomme aussi quelques rois de Gaoga et dit que, de son temps, l'islamisme

était professé dans cette partie de l'Afrique : cette assertion malheureusement paraît bien peu fondée ; la conversion du Dar Four par Soliman-Sólôn, celle du Waday par Saleh, sont incontestablement des faits postérieurs à l'existence de Léon. Il me paraît également certain que les peuples du Fitri, du Médogo, du Baguermi, ne professent pas l'islamisme depuis longtemps.

D'après Léon, les habitants du royaume de Gaoga vivaient à peu près à l'état sauvage : c'est-à-dire que des sauvages naturellement jaloux de leur indépendance, parlant nécessairement plusieurs langues différentes, adorant aussi des idoles diverses, gens que nulle propriété n'attachait au sol, qui, ne connaissant point l'art militaire, ne pouvaient se combattre qu'à chances égales, auraient formé un de ces vastes empires qui sont le rêve des grands hommes, l'œuvre patiente des siècles et le triomphe de la civilisation ; et aujourd'hui que la religion de ces peuples est une, qu'ils commencent à se gouverner par des lois, que la guerre devient chez eux un art et un calcul, trois royaumes se seraient élevés sur les ruines de cet empire.

Si Léon nous eût décrit le lac Tchadô, le Chari, le lac Fitri, le Batha, s'il nous eût parlé des Arabes du Soudan, du Baobab, du Deleyb, nous pourrions le croire sur tout le reste ; mais il se tait sur ce qui est le plus visible, et dès lors ses assertions ont besoin de preuves.

L'érudition est commune, la critique est plus rare ; et cependant, si elle n'est pas éclairée par une sage critique, l'érudition nous lasse et ne nous instruit pas.

Ressource des esprits stériles, elle permet de parler, à tort et à travers, des choses qu'on entend le moins et d'embrouiller les questions les plus simples, à la grande admiration de tous ceux qui ne lisent que le titre des livres. Mais sans la connaissance pratique de l'Afrique, il n'y a pas de critique possible en géographie africaine.

Une erreur commune, par exemple, est de vouloir retrouver dans le Soudan toutes les villes que d'anciens auteurs y ont indiquées ; il ne faut pas croire que les villes du Soudan soient durables, parce que les oasis du Sahara se retrouvent. Les oasis sont trop rares pour n'être pas toujours habitées ; le Soudan, partout arrosé, partout fertile, partout habitable, favorise les migrations de ses peuples et les déplacements capricieux de leurs princes. Les peuples du Soudan n'édifient point de véritables villes et n'élèvent point de monuments ; ils vivent sous des huttes de paille, que le moindre vent renverse ; leurs plus grands villages sont détruits en un jour, rebâtis en une semaine ; à chaque guerre une capitale ou deux périssent et d'autres capitales s'élèvent au loin. Chaque année les pluies manquent sur un point, sont abondantes ailleurs ; les villages alors se meuvent et vont chercher les terres arrosées. Le caprice des rois élève fréquemment de nouveaux palais sur des points différents ; ces palais, faits de boue et de paille, durent peu et ne coûtent guère. Le Dar-Four et le Waday ont eu à peu près autant de capitales que de rois. Il en est de même du Bornou, et Kouga, fondée par le Kanemi, n'a pas plus de rapports avec Koughah, ville morte et oubliée, que Troyes en Champagne n'en a avec la ville de Priam. Másña, cependant,

et Yawa sont des villes anciennes, mais ce sont là des faits exceptionnels : beaucoup de noms, du reste, se ressemblent parce que les langues africaines ne possèdent pas un grand nombre d'articulations. Beaucoup de villages d'un même pays portent le même nom, parce que ce nom est significatif et a rapport en général à la végétation arborescente du lieu (1).

Je n'ai pas à me prononcer ici sur l'unité de la race humaine, j'ignore si l'origine des Africains se confond avec la nôtre ; je pense toutefois que l'Afrique n'est pas plus nouvelle que l'Europe et que la race blanche n'a pas précédé la race noire sur la terre ; si même on se ralliait aux théories de certains physiologistes, on serait porté à regarder la race noire comme plus ancienne que la nôtre ; à considérer le noir comme le fœtus du blanc, sorte d'homme imparfait par la création duquel la nature préludait à son chef-d'œuvre.

Et pourtant cette race, antique habitante de notre planète, quitte à peine de nos jours la vie sauvage, commence à peine à cultiver et à bâtir, ignore jusqu'aux rudiments les plus vulgaires des arts et des sciences, et périrait aujourd'hui sans laisser sur la terre la trace de son passage.

Quelques philosophes, cependant, veulent que l'humanité date d'hier, parce que c'est d'hier seulement que datent les monuments et l'histoire.

(1) Comme nos noms de Saussaie, Chesnaye, etc., nos villages portent souvent des noms de saints : combien y a-t-il de Saint-Martin en France ?

Loin de citer les villages qui possèdent des homonymes, les Africains citent ceux qui n'en possèdent pas : Wara, Kobé, Nimro, Kabkabiéh, Mäsna sont de ce nombre.

Est-ce donc par des monuments que l'homme a dû signaler d'abord sa présence dans le monde ? L'architecture a-t-elle devancé toutes nos connaissances ? a-t-on bâti des temples avant de forger des dieux ; des palais et des forteresses avant que la terre fût partagée et qu'on s'en disputât les lambeaux ? Et si le langage n'est pas plus un présent des dieux que la locomotive ou le fil télégraphique, croira-t-on qu'il ait pu se former en un jour (1), que l'écriture en ait suivi de près l'invention, et que les hommes, maîtres de l'écriture, aient tout d'abord songé à formuler l'histoire ?

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi, sed omnes illacrymabiles
Urgentur ignotique longa
Nocte, carent quia vate sacro.

L'histoire du Soudan n'a pas encore été écrite ; j'apporte à cet édifice des matériaux entièrement neufs et assez nombreux. Ce que j'ai entre les mains est néanmoins encore bien incomplet, et il m'est souvent difficile de suivre la marche des faits à travers une foule de traditions confuses ou de fables. L'esquisse que je vais tracer, peu exacte peut-être dans ses détails, mérite cependant par quelques grands traits d'attirer l'attention des hommes qui pensent. Dans le Soudan comme partout, on verra fonctionner ces lois qui président au développement des sociétés humaines ; lois éternelles, immuables, que l'ignorance et la routine peuvent méconnaître, mais que le philosophe voit surgir de l'étude

(1) Nec dictis orare, prius quam lingua creata est :
Sed potius longe linguæ præcessit origo
Sermonem. (LUCRÈCE.)

des faits, et sans la recherche desquelles il dédaignerait l'histoire, devenue un simple catalogue d'événements sans liaison.

On verra que l'Éthiopie longtemps immobile marche à son tour vers le progrès; que l'islam, dont on proclame trop la décadence et la ruine, non content d'abriter les Arabes, les Turcs, les Persans, s'étend pour contenir les peuples éthiopiens qui lui viennent en foule, et qui, plus naïfs, lui resteront encore fidèles quand les autres le délaisseront.

Au Baguermi comme au Waday et comme au Dar-Four, nous verrons des peuples arrachés depuis peu à la vie sauvage se grouper sous la conduite d'un héros comme Hercule, d'un grand chasseur comme Nemrod; ou, dociles à la voix d'un pieux apôtre de l'islam, en faire à la fois leur pontife et leur maître. Nous verrons les États nouveaux embrasser l'islamisme et le répandre; nous les verrons s'agrandir par la guerre en même temps que par le prosélytisme, encourager le commerce, demander aux gens de l'Égypte ou du Gharb des leçons et des conseils, et tournant enfin les yeux vers le nord, attendre de l'Europe indifférente leur perte ou leur salut.

Je commencerai mon examen historique par l'ouest, parce que les États de l'ouest sont les plus anciennement fondés: c'est par l'ouest que l'islam s'est introduit dans le Bournou, le Baguermi, une partie même du Waday; les États orientaux ne l'ont reçu que plus récemment de l'Égypte.

Ce sont donc les États musulmans dont je tracerai ici l'histoire. Ils forment une longue chaîne dont une

extrémité touche presque à l'océan Atlantique, tandis que l'autre s'approche de la mer rouge; entre le Sénégal d'un côté, l'Abyssinie de l'autre, s'étend cette zone musulmane qui gagne chaque jour vers le sud. C'est cette zone qui s'appelle Takrou (1) ou Belad-et-Takrou, par opposition au Belad-el-Medjous. Le Takrou n'est autre chose en effet que le Soudan musulman tout entier; le lac Tchadô le bornait à l'est il y a quelques siècles, il ne le borne plus aujourd'hui. Le Baguermi, le Waday, le Dar-Four, le Kordofan et le Sennâr, font donc partie du Takrou au même titre que le Bornou ou l'empire des Fellatas. On trouve la preuve de ce que j'avance dans le travail plein d'intérêt du sultan Mohammed-Bello.

II. — *Fellatas.*

Les Fellatas, moins noirs de peau et plus intelligents que les autres Takrouiens, paraissent être venus de l'est. Le Baguermi était occupé par eux avant Bernim-Besé. Bañ-Malo chassa le chef des Djouba de Yawa, et lui enleva le Fitri. Ce peuple nombreux, belliqueux et puissant, était partagé à cette époque en sept ou huit tribus, qui probablement n'obéissaient pas à un même gouvernement. Les Fellatas, se portant vers l'ouest, s'étendirent jusque dans le Fouta, etc., et fondèrent entre le Bornou et le Sénégal un vaste empire, dont la capitale, au temps de Clapperton, était Sokkoto.

(1) Cette expression de *Belad-et-Takrou* revient à celle de pays converti, tandis que *Belad-el-Medjous* signifie le pays des infidèles.

Aucune histoire africaine ne serait plus intéressante à connaître que celle des Fellatas ; peut-être a-t-elle été écrite en langue fellata ou en arabe ; la civilisation des Fellatas est assez ancienne pour permettre de le supposer. A défaut d'ailleurs d'un travail de cette nature, les voyageurs qui visiteront Sokkoto pourraient, s'ils savent s'y ménager une réception aussi bienveillante que celle qui fut faite au capitaine Clapperton, prendre connaissance des archives de l'État, archives qui existent dans tous les États du Soudan et paraissent être tenues avec assez de soin. On les communique sans difficulté aux voyageurs de distinction qui demandent à les voir. Le cheikh Ibrahim, baguermawi, a pu consulter ainsi, en outre de celles du Baguermi, celles du Kotoko, du Fitri, du Waday et du Dar-Four.

Malheureusement, comme il n'a pas eu sous les yeux celles des Fellatas, je ne puis donner sur ce peuple que de vagues indications. Je ne puis signaler que ses cinq derniers princes, et je suis réduit à enregistrer, faute de mieux, la fable accréditée de son origine.

Voici cette fable, qui aidera peut-être plus tard à découvrir la vérité.

Un certain Yakoub, natif de l'Inde, passa d'Égypte dans le Soudan. Le Soudan n'ayant pas d'habitants à cette époque, il épousa une femelle de caméléon (en fellata Douniourgali) ; il en eut une postérité nombreuse représentée aujourd'hui par la nation fellata. L'origine miraculeuse attribuée à ce peuple explique toutes les fables qui ont cours sur l'habileté de ses sorciers, de ses devins, de ses enchanteurs.

Suivant quelques-uns, Yakoub serait revenu en Égypte et y serait mort ; son tombeau serait situé près du vieux Caire, derrière le tombeau et la mosquée de l'imam Chafey.

De toute façon, l'existence de Yakoub serait postérieure à celle de Mahomet.

Les derniers sultans des Fellatas sont : Ali ;

Bello, son fils ;

Ismayl-Fodé, appelé Danfodio par quelques auteurs. Réformateur et conquérant célèbre, il s'empara de plusieurs États voisins. Comme l'a fait observer le savant M. Jomard, il est contemporain du chef wahabite Ibn-Saoud, et sa réforme ressemble par quelques traits à celle d'Abd-el-Wahab. Les Fellatas toutefois ne sont point regardés comme hérétiques, mais plutôt comme zéloteurs.

Ismayl-Fodé avait étudié au Caire et accompli le pèlerinage. L'islamisme était peu florissant chez les Fellatas avant son règne, bien qu'il y fût ancien.

Mohammed-Bello, et non pas Billah, qui fut visité par Denham et témoigna beaucoup d'estime à ce voyageur auquel il fit présent d'une esquisse du Soudan tracée de sa propre main (1).

Ali ou Aliyo, qui règne encore aujourd'hui.

(1) Je crois qu'il faudrait placer entre Mohammed-Bello et Ali, Atiko, frère de Bello.

III. — *Bornou.*

Le Bornou paraît avoir été converti par Riçaleh à une époque très reculée. L'islamisme s'y était introduit, dit-on, mais sans y faire de grands progrès bien avant l'arrivée d'Élyas ou Abd-el-Aziz, natif de l'Yemen, qui travailla beaucoup à le répandre, et qui fut le premier sultan du Bornou. Il établit sa capitale à Kasser-Goumó, à une douzaine de jours à l'ouest de Kouga, sur la petite rivière de Mogomi.

Abd-el-Aziz régna dix-sept ans à Kasser-Goumó ; il eut pour successeurs :

Maï (1) Ahmed-el-Goumseï, son fils ;

Ali, fils du précédent.

Ici se présente une lacune qui, d'après le cheikh Ibrahim, correspondrait seulement à cinq ou six règnes.
— Je chercherai plus tard à la combler.

Ibram-Kebir (i. e. Ibrahim l'ancien).

Ingèlèroma-Kebir, frère du précédent.

Chetima, fils du précédent. Il régna deux ans et demi.

Mehemedé, fils du précédent. Il régna également deux ans et demi.

Dala (Abd-Allah), fils du précédent. Il n'avait pas de capitale fixe ; il passa cependant deux ans à Digoa. La durée de son règne est de quatre ans.

Ibram, fils du précédent. Il battit les Fellatas ; il régna dix ans.

Ingeleroma, fils du précédent. Sous son règne les Fellatas, sous la conduite de Bello, s'emparèrent de la plus grande partie du Bornou ; il régna cinq ans.

Ali, frère du précédent.

Ali-Goumseï, fils d'Ingeleroma. Il régna un an.

Hamadon (Hamed), fils du précédent. Il régna un an et deux mois ; il fut tué dans un combat par les Fellatas.

(1) *Maï* signifie roi en langue kanouri.

Ingeleroma, fils d'Ali. Il régna deux ans.

Denama, frère de Hamadou. Il fut tué à Ngala par les Baguermiens (sous le règne de Bourkoumanda); sa mort fut le résultat d'un malentendu.

Ibram, frère du précédent, tué par le cheikh Omar après trois ans de règne. Il avait appelé les Wadayens contre Omar. Chérif passa le Chari au-dessus de Loggoné, tomba sur les bagages d'Omar, qui gardait un gué situé plus en aval, et le battit. Omar échappa à grand-peine, courut à Ngornou, fit périr Ibram et se réfugia dans le Fezzan ou dans le désert, tandis que Chérif proclamait roi le maï Ali (1846, suivant M. Fresnel).

Ali, qui n'a pour ainsi dire pas régné.

Omar, ou le cheikh Omar fils du Kanemi. Il lui avait succédé d'abord comme maire du palais; après s'être débarrassé d'Ibram et avoir écarté Ali, il s'empara de la royauté (1), qu'une révolution lui enleva bientôt au profit de son frère.

Derma (Abd-er-Rahman).

Omar trouva moyen d'écarter bientôt son frère, mais redoutant de nouvelles entreprises de sa part, il l'invita à venir partager avec lui, à Kougawa, l'autorité souveraine, et, après avoir écarté de lui le plus grand nombre de ses partisans, fit assaillir son palais pendant la nuit et le fit tuer (2). — Cet événement ne date que de quelques mois, j'en ai reçu la nouvelle au Caire cette année, au commencement de juillet.

Il faut peut-être ajouter à cette liste le nom de Dougo-Brémi, successeur de maï Ali-Gounsemi; il en est écarté, à ce que je crois, parce qu'il est mort entre les mains de l'ennemi; il avait établi sa capitale à Maïri-Ndjeselimawa (palais des eaux noires).

(1) Il y a environ dix-sept ans.

(2) Cette trahison même fait ressortir le caractère droit et honnête des Soudaniens; la confiance de Derma montre qu'un tel crime était à peu près sans exemple. L'indignation avec laquelle cette nouvelle a été accueillie au Caire par les noirs contrastait singulièrement avec l'appréciation que les Arabes ou les Turcs portent de faits pareils.

il y a aussi un Ismayl-Kebir, que je ne sais où placer; peut-être n'est-il autre qu'Elyas-Abd-el-Aziz, car il passe aussi pour le fondateur de Kasser-Goumo.

IV. — *Le Kanemi.*

J'ai donné dernièrement, dans une lettre adressée à M. Jomard, quelques renseignements sur la vie du plus grand homme de l'Afrique moderne, le cheikh Mohammed-el-Amin-el-Kanemi (chèk Lanembou); il s'est glissé quelques erreurs dans ce petit travail; j'ai attribué, en effet, à El-Amin quelques faits relatifs à son père, Mohammed-Niŋgami, premier auteur de la fortune de sa maison.

C'est, à ce que je crois, le père de Mohammed-Niŋgami qui mourut à la Mecque. Sa mère était fille du Khalifa-Kelli (1), sultan du Kanem résidant à Maó. Il épousa lui-même une femme arabe, native de Hón dans le Fezzan.

A la suite d'une expédition tentée par les Fezzanais contre le Kanem, le cheikh Mohammed-Niŋgami fut contraint à chercher un refuge dans le Bornou, gouverné alors par maï Dala (Abd-Allah). Le Bornou était ravagé à cette époque par les incursions continuelles des Fellatas qui en occupaient une grande partie. Le maï Hamadou périt lui-même en cherchant à les repousser. Son successeur Ibram fut plus heureux, il les défit dans plusieurs combats, et résolut de leur arracher les provinces méridionales du Bornou, encore occupées par eux. Toutefois, avant d'entreprendre cette

(1) Le sultan actuel du Kanem porte également, à ce qu'il me semble, le nom de Kelli.

expédition, il voulut consulter Mohammed-Niṅgami, qui vivait dans la retraite et jouissait d'une grande réputation de sainteté.

Mohammed-Niṅgami, après s'être mis en prières, fit voir au maï, dans le fond brillant d'un grand bassin de cuivre, les têtes coupées de ses ennemis, présage d'une éclatante victoire (1). Ibram défit, en effet, de nouveau les Fellatas, et alla trouver encore, quarante jours après la première visite, le Niṅgami qui, dans le même bassin de cuivre, lui montra les Fellatas les bras liés derrière le dos, image de leur impuissance et de leur soumission.

Maï Ibram, plein de reconnaissance et d'admiration pour le saint, qui avait prophétisé sa victoire et l'avait secouru de ses prières, lui offrit de partager sa puissance. Un ambitieux vulgaire eût accepté avec empressement un honneur si dangereux ; mais l'instinct politique ne manque pas aux faiseurs de miracles : le Niṅgami rejeta les grandeurs et eut l'air de se sacrifier en accéptant le vizirat. Désireux d'ailleurs de se soustraire aux agitations de la cour et de continuer à vivre dans la retraite, il bâtit la ville de Ngornou (Ngournou-Angornou), dont il fit sa résidence et dont il eût pu au besoin faire une place forte. Par ses dehors de sainteté et la finesse de son esprit, ce ministre sut prendre un tel empire sur celui qui se croyait son maître, que nul n'osait plus s'adresser qu'à lui pour

(1) Il y a, d'après les théologiens musulmans, deux classes d'hommes pouvant opérer des prodiges : les uns sont des saints, *ewliya* (sing. *wali*), qui sont aidés par Dieu ; les autres sont les sorciers, qui sont aidés par le démon. Il va sans dire qu'on juge des miracles par la doctrine, et de la doctrine par les miracles.

les affaires de l'État, et que les serviteurs même d'Ibram ne laissent pénétrer auprès de ce faible prince que ceux que son vizir avait autorisés à le voir. Le Niṅgami avait associé son jeune fils Mohammed-el-Amin, surnommé le Kanemi, à tous les actes de son administration qui, du reste, était sage et prévoyante. Il l'avait initié à tous les secrets de sa politique, et parvint en mourant à lui faire assurer par Ibram la continuation des privilèges et du pouvoir dont lui-même avait joui.

Chose remarquable, le Kanemi, fils d'un homme éminent, ne laissa pas que d'être un grand homme. A peine était-il au pouvoir que la guerre, probablement fomentée par lui, éclata entre le Bornou et les Fellatas : maï Ibram mourut peu après et fut remplacé par maï Ali (dont la mère était Goudjoubawi); quant au Kanemi, il pénétra à la tête d'une armée dans l'empire des Fellatas, battit leur armée que commandait Bouba-Ngámà, s'empara de Hadadja et fit prisonnier le sultan Moussa, tributaire et allié de l'ennemi.

De retour à Ngornou, le Kanemi, grandi par la victoire, se vit le maître de l'État; mais il ne se départit pas de cette prudence qui avait si bien servi son père; il quitta Ngornou, dont la position ne lui convenait pas, et bâtit Kougawa (1) dans un lieu couvert auparavant de baobabs. Après la mort de maï Ali, Denama et Ingeleroma, prétendants au trône, se disputèrent la faveur du Kanemi. Denama fut placé sur le trône, il ne l'occupa que peu de jours; le Kanemi,

(1) *Kouga*, baobab; *Kougawa*, ville des baobabs, lieu des baobabs, en langue kanouri.

mécontent de lui, le renversa et le remplaça par Ingeroma, qui mourut peu après en revenant d'une expédition dans le Mandara. Le maï du Mandara, Elyas, tué par lui, lui avait, dit-on, prédit qu'il mourrait avant quatre mois ; ce qui eut lieu.

Denama fut alors remplacé sur le trône par le Kanemi, qui eut le tort d'oublier l'offense qu'il avait faite à ce prince. Denama parut avoir tout oublié et se montra docile aux volontés du faiseur de rois ; mais il fit tenir secrètement au baï de Baguermi, Bourkoumanda III, des lettres dans lesquelles il lui représentait sa triste situation : « Mon ministre, disait-il, a 18 000 cavaliers, je n'en ai que 2000 ; je suis son prisonnier, et tous les rois ont à rougir de la honte qui m'est infligée par un ministre orgueilleux. »

Bourkoumanda répondit que ne pouvant mettre sur pied que 9000 chevaux, il n'entrerait en campagne que si le parti royal prenait les armes. Denama s'engagea à soulever ses partisans quand il en serait temps. Bourkoumanda fit alors avancer son armée, pénétra dans le Bornou et occupa Ngala (Angala). Le Kanemi vit d'où venait l'orage, mais il feignit la confiance, réunit à la hâte 10 000 chevaux, et se rapprocha de Denama qu'il contint par sa présence et qu'il contraignit à dissimuler.

L'armée baguermienne vint camper en face de celle du Kanemi. Bourkoumanda, sachant que Denama s'y trouvait, dépêcha secrètement vers lui un de ses esclaves avec une lettre. L'esclave arriva dans le camp ennemi, chercha la tente royale : convaincu que ce devait être la plus spacieuse et la plus belle, il entra dans celle du Kanemi, et remit au vizir, qu'il prit pour

le roi, et qui se garda bien de le détromper, la lettre de Bourkoumanda qui, après avoir reproché à Denama son inaction, l'invitait à se placer à l'aile droite de son armée et à n'en pas bouger pendant la bataille ; au plus fort de l'action, quelques hommes déterminés, se jetant sur la gauche ou le centre des Bornouens, pénétreraient jusqu'au Kanemi et le tueraient : ce qui, d'un coup, terminerait la guerre.

Le Kanemi dit à l'esclave qu'il n'osait pas écrire, mais que Bourkoumanda pouvait être assuré de son concours ; puis il le renvoya vers son maître, chargé de riches présents.

Au matin, lorsque les armées prirent leur ordre de bataille, le Kanemi fut saluer Denama. Après les compliments d'usage, il lui représenta que le grand effort de la journée aurait lieu par l'aile droite, que la place d'un prince, dont la vie était si précieuse, n'était pas à l'endroit le plus menacé, qu'il pensait s'y porter lui-même et l'engageait, en conséquence, à se tenir à l'aile gauche qu'on pourrait plus tard faire agir comme réserve. Denama, auquel le but de ce discours échappait, accueillit avec joie une proposition qui semblait lui fournir l'occasion, soit de passer à l'ennemi, soit de couper toute retraite au Kanemi si celui-ci était repoussé. Le combat s'engagea, les sicaires de Bourkoumanda se jetèrent sur l'aile gauche, traversèrent les lignes ennemies, entourèrent Denama et le massacrèrent sans que le Kanemi, ni aucun des chefs qu'il avait mis le matin dans sa confiance, fissent le moindre effort pour secourir ce prince.

Les Baguermiens connurent bientôt l'erreur qu'ils avaient commise, le Kanemi leur parut protégé par

Dieu, et, sans tenter plus longtemps le sort des armes, ils battirent en retraite.

Le cheikh se hâte de proclamer l'ibram et pénètre à son tour dans le Baguermi, sous prétexte de venger Denama. Bourkoumanda lui oppose Bar-Iba, puis Fatcha-Éré qui le repousse; le Kanemi a encore à combattre à Darda (à l'O. et en face d'Asò) Kadé-tchouromá-Halméli; il le bat et le poursuit jusqu'à Bugoman, dont il s'empare. Fatcha-Abou, cependant, le bat à Madjiri-Bölân gwá (sur le Bahar-Loggoné, à l'O. du fleuve, entre Kosseri et Loggoné), s'empare de sa femme Amina, et le contraint à fuir à Ngornou.

Le Kanemi perd sa popularité, on le chansonne. Il tente de nouveau la fortune à Affadé; battu encore, il s'allie avec les Fellatas, en obtient des secours et s'empare de Nadjiroma. Les Baguermiens l'en chassent bientôt, le poursuivent jusqu'à Loggoné, s'emparent de son esclave Kadjalla-Tàè et défont encore son armée à Multam (à 2 heures de Kosseri et 4 j. d'Affadé). Le cheikh, cependant, ne perd pas courage; il revient à la charge et bat à son tour les Baguermiens à Maé-Dinéo. Un esclave du Bân, Abd-Allah-Gâbâdnâ veut tuer le cheikh, qui s'en empare et le fait périr: l'armée du Kanemi se retire.

Bourkoumanda veut venger son esclave, il livre bataille au cheikh à Gallai (à l'E. de Ngala, sur le Bahar-Loggoné, 4 j. au N. de Kosseri); les Baguermiens sont vainqueurs. Le Kanemi effectue sa retraite sur Lédéri (au N. O. de Ngala, à 2 heures du Tchádó) et y prend position; l'armée baguermienne l'y poursuit, il la défait complètement: vingt et un princes baguermiens

ou alliés du Baguermi, parmi lesquels le Ngar-Mourbá, restent sur le terrain (1).

Le cheikh confie alors ses troupes à son esclave Barka-Gánà, qui occupe Karga : le Djerma-Ngoundé, fils d'une Merem ou princesse du Baguermi, le repousse; le Kanemi envoie trois généraux au secours de Barka-Gana, les quatre chefs sont battus encore à Saikó (à 1 j. à l'O. de Saïramban). Le cheikh marche à son tour, atteint le Djerma-Ngoundé à Saï-Mà (i. e. suis-moi Bag), près de Babalia et le bat; mais Ngoundé reçoit des renforts, et le Kanemi doit se retirer sur Wilki (près et à l'O. de Galfai); il revient bientôt avec les Fellatas, mais il est repoussé.

Il dirigea peu après une ghazwa contre Yakoba. Le prince de Yakoba se soumit, et le cheikh eut avec lui une entrevue, dans le récit de laquelle la crédulité des Africains trouve encore à se montrer.

— Tu m'as vu, dit le cheikh au prince, tu ne verras plus désormais personne.

— Tu m'as fait la guerre, répondit le prince, tu ne la feras plus à qui que ce soit.

Bientôt le prince était aveugle; quant au cheikh, il tomba malade: on le ramena à Kouga dans une sorte de takht rahwan, et il mourut dans sa capitale, après quarante jours de maladie. Suivant les uns, il succomba à un abcès à l'oreille; suivant les autres, tout un côté de son corps était enflé (2).

(1) Cette bataille fut livrée le 28 mars 1824. Le major Denham était alors à Ngala; il attribue la victoire du cheikh à l'effet moral de deux pièces de canon qu'il lui avait données.

(2) Le récit qui précède n'est pas parfaitement d'accord (particulièrement en ce qui concerne Hamadou) avec la liste royale donnée

V. — *Tributaires du Bornou.**Mandara.*

L'islamisme introduit il y a plus d'un demi-siècle dans le Mandara, n'y est florissant que depuis une quarantaine d'années ; le maï Elyas est le prince du Mandara qui travailla le plus activement au triomphe de cette religion. Les successeurs du maï Elyas sont :

- 2° Ali, qui fut tué par les Fellatas après deux ans de règne.
- 3° Bagör (Beker, Abou-Beker), probablement le Mohammed-Beker visité par le major Denham. Mon informateur ne lui donne que deux ans de règne ; peut-être y a-t-il erreur, peut-être aussi le Mohammed-Beker de Denham est-il antérieur à celui-ci et même à Ali ou à Elyas.
- 4° Ali, qui régna cinq ans.
- 5° Bagör, qui est monté sur le trône il y a quatorze ans et l'occupe probablement encore.

Kosseri est gouverné par un prince qui porte le titre de khalifa.

Kotoko (1) dont la capitale est Loggoné.

Le méghaïs (i. e. roi) Ali, originaire du Mézougou, qui aurait été proclamé il y a soixante-huit ans, passe pour le premier prince du Kotoko ; ses successeurs sont :

- 2° At-Kerim (Abd-el-Kerim), son fils.

plus haut ; je chercherai plus tard à résoudre cette difficulté, mais ce n'est pas en France que je le tenterai.

(1) J'ai donné déjà, dans le *Bulletin* de la Société de géographie de juillet 1855, les listes royales du Kotoko, du Baguermi, du Médogo, du Fitri, du Waday et du Dar-Four ; mais elles étaient un peu incomplètes, des faits importants étaient omis, la durée des règnes n'était pas indiquée. Je les reproduis ici afin d'y introduire des corrections et des additions nombreuses.

3° Marouf (i. e. ar. faveur), fils d'At-Kerim.

4° Saleh, fils d'At-Kerim.

5° Mohamaté (Môhammed), fils de Saleh.

6° Yousouf, qui règne depuis onze ans.

VI. — Baguermi.

Temps de l'idolâtrie (*wakt ed djahelieh*).

Bernim-Bèssé venu de l'Yemen, hardi chasseur, combat les lions et les autres bêtes féroces, nourrit ceux qui s'associent à son genre de vie de la viande des bœufs sauvages, des antilopes, des éléphants tués par lui. Cette viande suspendue aux branches des tamarins vaut à la clairière hantée par Bernim-Bèssé le nom de Mas-Dja (*mas*, tamarin; *dja*, viande, en baguermien), qui plus tard fut altéré en celui de Masña ou Mâssiñá. Il chasse les Fellatas du pays et est proclamé roi par les siens; ses successeurs sont :

2° Nigó-Koubètká, son frère.

3° Souyoul-Mëïmou, frère des précédents.

4° Ban Kourou-Dèndjilgé (dèndjilgé, espèce de poisson), fils du précédent.

5° Sórô-Danteñou (danteñou, dokhn), fils du précédent.

6° Kèrlèmkéké-Tehou (i. e. beaucoup de paroles, bavard), frère de Bernim-Bèssé).

L'islamisme est adopté et répandu dans le Baguermi par son septième souverain bañ Máló (bañ, i. e. roi) appelé aussi Kwáérou (i. e. ghazi), fils de Bernim-Bèssé; il monta sur le trône vingt-huit ans après son père⁽¹⁾;

(1) D'après mon Baguermien, Bernim-Bèssé (et non bañ Malo, comme je l'ai écrit par erreur dans ma lettre du 12 juin) aurait été proclamé roi il y a deux cent quarante-trois ans, ce qui est très admissible; toutefois en additionnant la durée des différents règnes

il chassa de Derkam les Djoubá (1), tribu fellata qui obéissait à un roi nommé Yaya (2). Bañ Máló régna deux ans; ses successeurs sont :

8° Soliman bañ Bigli (bañ bigli, i. e. le roi gros). Son fils n'occupa le trône que six mois; il n'est pas compté parmi les souverains du Baguerini, parce que, dégoûté de la puissance et désireux de mener la vie contemplative, il abdiqua, se fit ermite et se retira dans une île située au centre du lac Koèy-Dàbó.

9° Bar, fils de Máló, qui régna deux ans.

10° Kèndànà, fils de Máló, qui régna également deux ans.

11° Wañdjà, autre fils de Máló, qui ne régna que sept mois.

12° Abd-el-Kader-Kelir (kebir, i. e. ar. le grand et l'ancien, *priscus*).

13° Alàwin, fils d'Abd-el-Kader. Son esclave, Fàtchà-Kánó, s'empara d'Ilélàt sur les Wadayens; le Kamkolak Anin-Djoujourdé l'en chassa et le poursuivit jusqu'à Bourda où il se fit battre par Fàtchà-Kánó. Alàwin régna vingt-cinq ans.

14° Abdalá (Abd-Allah), fils d'Alawin, qui régna six ans; il portait le surnom de Wan-lèl-Djigé.

15° Bourkoumanda (i. e. Osman), fils d'Abd-Allah. Sa mère se nommait Lèla-Isabala; il régna neuf ans; il fit la guerre au Wadayens, battit leur armée et s'empara de la personne de Môhammed-Zaouni qui avait occupé le trône pendant six

telle qu'elle est donnée ici, on ne trouvera que deux cent vingt-trois ans; il y a lieu de croire que quelque régence aura été omise. Cette liste est déjà plus complète que celle que j'ai donnée précédemment. Il est possible aussi que les vingt-huit ans qui séparent Bernim-Bèssé de bañ Máló soient comptés non de l'avènement, mais de la mort du premier; en accordant alors vingt ans de règne à Bernim-Bèssé, on aurait un total de deux cent quarante-trois ans. Je n'ai pas besoin, du reste, de faire observer que beaucoup de ces évaluations sont approximatives, et que quelques-unes doivent être erronées. Il s'agit toujours ici d'années lunaires.

(1) Parmi les autres tribus des Fellatas, j'ai entendu citer les Ilalé, les Dada, les Gilélèmbi.

(2) Ce nom ne pouvait appartenir qu'à un musulman.

mois. Les Wadayens ne tardèrent pas à reprendre courage; Bourkoumanda leur livra bataille auprès de Sadão, dans le Baguermi, et les défit. Les Wadayens n'avaient pas encore remplacé Mohammed Zaouni, après la journée de Sadão ils élirent Issa; une terrible épidémie mit fin à la guerre.

16° Hadji Abd-el-Kader II, frère d'Abd-Allah, qui régna trente ans, abdiqua et vécut encore deux ans.

17° Dèl-Birni, frère d'Abd-el-Kader, qui régna trois ans.

18° Alâwin II, fils de Dèl-Birni, qui régna cinq ans.

19° Hadji Amin, frère d'Alâwin. Il occupa le trône pendant vingt-deux ans, s'empara du Dar-Fitri, et fit périr le ngàr Ab-Sekkin.

20° Abd-er-Rahman-Gorân, fils d'Amin; il régna vingt-quatre ans.

Les Wadayens étaient jaloux de venger l'injure reçue par la captivité de Zaouni (1); Saboun envahit les terres du Baguermi et battit Abd-er-Rahman, qui mourut peu après. Maître du Baguermi, Saboun éleva au pouvoir:

21° Gar-Moubabéra (peut-être Ngar...), qui ne put se maintenir plus de quarante jours, et dont le nom n'est pas inscrit sur les listes royales.

22° Bourkoumanda II, fils d'Abd-er-Rahman, s'étant emparé du trône sur Gar-Moubabéra, soutint avec des succès divers la guerre contre les Wadayens; vaincu d'abord et contraint à abandonner ses États, il fut remplacé successivement par:

23° Hadji Gariñelmi, créature de Saboun, qui occupa le trône pendant six mois.

24° Et par Hadji Bentchuró-Binga, qui s'y maintint pendant cinq ans. Ces deux princes ne sont pas portés sur les listes royales.

Bourkoumanda II réussit enfin à reprendre le pouvoir; la durée totale de son règne fut de quarante-trois ans. Il con-

(1) Tel est le véritable motif des guerres de Saboun contre le Baguermi. Ce que raconte à cet égard le cheikh Mohammed-et-Tounsy, n'est pas d'accord avec les témoignages que j'ai pu recueillir; j'ai lieu de croire qu'il n'y a jamais eu de Tchigama. Quant à l'inceste commis par le bañ de Baguermi, il en est question dans le travail de Mohammed-Bello.

vertit, il y a environ vingt ans, et soumit à un tribut le Bouso: il fit la guerre contre le Kanemi.

25° Abd-el-Kader III, qui règne depuis sept ans.

Le Baguermi a soutenu douze guerres contre le Waday, dont il est tributaire seulement depuis Saboun.

Kanem.

Le Kanem, dont la capitale est Máo, est gouverné aujourd'hui par Fougou Bògàr (fougou, i. e. roi); son prédécesseur, qui était allié et tributaire du Bornou, a été chassé par les Wadayens et s'est réfugié au Bornou.

VII. — *Fitri, Médogo.*

1° Ngàr Bóólàd (ngàr, i. e. roi), proclamé il y a quatre-vingt-dix-sept ans, fut le premier roi du Fitri; sa capitale était d'abord à Djiró, il se transporta plus tard à Yawa, ville ancienne et considérable. Ses successeurs sont :

2° Ab-Sekkin (i. e. ar. le père du couteau), fils de ngàr Bóólàd.

3° Djamous (i. e. ar. le buffle).

4° Djérab (i. e. ar. la gale).

5° Ab-Sekkin II, tué par les Baguermiens sous Mohammed-el-Hadji (Hadji Mohammed-el-Amin, Hadji Amin).

6° Ab-Khodâr (i. e. ar. le père du vert ou des légumes).

7° Bàyó.

8° Djérab II, qui règne depuis six ans.

Médogo.

1° Ngàr Abou-Choucheh, ayant étendu un peu les limites de ce petit État, peut être regardé comme son premier souverain ; ses successeurs sont :

2° Mukét.

3° Sarà.

4° Khódâr.

5° Younes, qui règne depuis deux ans.

Le Sila est gouverné par Abbó, fils d'Angareh.

VIII. — *Waday*.

Saleh fut l'apôtre et le premier souverain du Waday.

On prétend que, bien loin d'être Abasside, Saleh était un esclave du Bornou, amené et vendu dans le Hedjas; il y fut atteint d'ulcères aux jambes, et son maître, pour s'en débarrasser, l'émancipa. Saleh regagna le Soudan, évangélisa les Toundjour, épousa la fille de leur roi et devint sultan du Waday. Il ne régna que deux ans; ses successeurs sont :

- 2° Abd-el-Kerim, son fils, qui régna cinq ans.
- 3° Edris, qui mourut de la variole; et
- 4° Mohammed-Zaouni, dont les deux règnes n'embrassèrent qu'une année. Zaouni, fait prisonnier par les Baguermiens, fut après quelques années mis en liberté par eux; mais plus désireux de faire oublier la honte de ses armes que de revendiquer le trône, il se retira dans le désert. Les Wadayens ne comptent pas ces deux princes au nombre de leurs rois.
- 5° Issa (Aïssa), fils d'Abd-el-Kerim, qui régna un an et sept mois.
- 6° Saleh-Dercd (Mohammed-Saleh-Dered), fils d'Issa. Suivant un informateur, il régna quarante ans; suivant un autre, vingt et un ans seulement. Il fut chassé du trône, contraint à se réfugier au loin; le lieu de sa mort est inconnu, et je crois que pour ce motif son nom ne figure pas sur les listes royales.
- 7° Saboun, fils de Dercd, grand guerrier et grand législateur; il régna quatorze ans suivant un informateur, dix-huit suivant un autre, et mourut à Dougri.
- 8° Yousouf-Kharifeïn, fils de Saboun, régna sept ans suivant les uns, seize ans suivant les autres; il vainquit le ngâr Ab-Khodar et le contraignit à s'enfuir à Djaé. Yousouf fut blessé à mort pendant la nuit, sur la route de Wara à Tara, par des brigands qui ne le connaissaient pas (1); il eut la force de

(1) Le cheikh Mohammed, qui rapporte cet événement avec des détails qui font honneur à son imagination, attribue à Saboun la fin misérable de Kharifeïn.

se trainer jusqu'à Tara, où il mourut le lendemain, après avoir remis les rênes du gouvernement aux mains de son fils.

9° Abd-el-Aziz-Rakeh, qui régna trois ou cinq ans.

10° Dared, frère d'Abd-el-Aziz; il régna trois ans.

11° Dàawieh (Saleh), qui régna trois ans, à ce que je crois.

12° Saboun II, qui ne se maintint que peu de temps au pouvoir.

13° Chérif, frère de Saboun I. Saboun II ayant usurpé le trône, Chérif, dérobé par Abd-el-Fetah aux recherches de son ennemi, gagna le Dar-Four; il adressa alors au sultan Abul-Medjid, dont il reconnut la suzeraineté, une demande de secours. La Porte répondit à ses avances en invitant le sultan du Dar-Four à rétablir Chérif: Fadel, dont c'était l'intérêt, dirigea une armée sur le Waday; les Siliens furent battus à diverses reprises; une femme, qui combattait avec un courage admirable dans leurs rangs, fut prise, et Chérif fut rétabli. Les tribus royales des Ab-Senoun, Ab-Chareb et la tribu des Kodoy se soulevèrent bientôt; Chérif les battit une première fois à Boubla, où ils laissèrent 700 morts, et une seconde fois à Djoulkan, où 4000 morts restèrent sur le terrain.

Chérif a fait longtemps la guerre à ceux du Tama sans arriver à les soumettre; mais l'événement capital de son règne est la guerre du Bornou, entreprise par lui contre le cheikh Omar, sur la demande du maï Ibram. Chérif règne depuis dix-huit ans, il a pour vizir l'aguid El-Môhamid; il a trois fils: 1° Ali, 2° Mahmoud, 3° Yousouf, et une fille.

D'après une de mes notes, sa mère appartiendrait aux Fellatas du Dar-Four; d'après un autre renseignement, elle serait issue de la tribu des Marfa. Je crois que cette dernière origine est la vraie, peut-être ai-je confondu dans mes notes la mère de Chérif avec la mère de ses deux fils aînés; cela me paraît d'autant plus probable, que c'est son troisième fils, Yousouf, qui n'a aujourd'hui que sept ans, qui est regardé comme l'héritier du trône.

D'après les dernières nouvelles que j'ai reçues du Soudan, Chérif serait déjà mort, et Yousouf l'aurait remplacé sans rencontrer une grande opposition.

IX. — *Dar-Four.*

Soliman-Sólōñ (Sólōñ, i. e. en langue four., Bédouin, Arabe), fils d'un Toumourki et d'une fille arabe de la tribu des Bederieh du Kordofan, visita l'Égypte et ne regagna le Dar-Four qu'après avoir embrassé l'islamisme; il prêcha cette religion dans le Djebel-Marrah, et après quelques conversions obtint celle du Melek Doukkoumé, chef des Toumourki, qu'il circonscrit avec un rasoir qu'il avait apporté du Caire et qui dut servir pour plusieurs milliers d'individus. Soliman proclamé roi établit sa capitale à Bir-Nabak (puits des lotus); son règne, si l'on peut appeler ainsi l'exercice très paternel d'une autorité fondée plutôt sur l'opinion que sur la force, fut très long et très heureux. Ses successeurs sont :

- 2° Moussa, son frère, qui régna vingt et un ans.
- 3° Edris, fils de Moussa, qui régna deux ans.
- 4° Abou-el-Kaçem, frère d'Edris, qui régna trois ans.
- 5° Omar-Lélé, fils d'Abou-el-Kaçem, qui régna cinq ans; sa capitale était Kabkabieh.
- 6° Bakour (Abou-Beker), fils d'Omar-Lélé, qui régna trente ans; il s'occupa activement de répandre l'islamisme.
- 7° Abd-er-Rahman-Kebir, fils d'Omar-Lélé, qui régna deux ans et demi.
- 8° Tèhérah, fils de Bakour (1), suivant un informateur, et d'Abd-er-Rahman, suivant un autre; il régna, suivant l'un, cinq ans, suivant l'autre, dix-huit ans; il s'empara du Kordofan et y répandit l'islamisme.
- 9° Abd-er-Rahman II, fils ou frère de Tèhérah; il régna vingt ans. Le khalifa Deldoun, esclave de la mère de Tèhérah, qui avait chassé du Kordofan Hachim de Gimir, leva l'étendard de la révolte et marcha sur le Dar-Four. Abd-er-Rahman

(1) Le cheikh Mohammed en a parlé comme fils de Bakour.

fut d'abord obligé de fuir; mais étant revenu avec une armée, il battit le khalifa et l'exila dans les monts Marrah (1).

A la suite de ce succès, Abd-er-Rahman agrandit Tendelty et y fixa sa capitale.

C'est Abd-er-Rahman II qui entra en relations avec le général Bonaparte, lors de l'expédition d'Égypte.

10^e Mohammed-Fâdel, fils d'Abd-er-Rahman; il régna quarante ans, combattit l'Abou cheikh Titi, père de Msellem, qui s'était révolté.

Le prétendant Abou-Madian parvint à lui échapper; Ahmed-Djourab-el-Fil lui donna un asile et protégea sa fuite. Cet Abou-Madian devint dangereux par la suite pour Mohammed-Fâdel, par ses intrigues et ses tentatives répétées auprès de Méhémet-Ali, dont il espérait obtenir des secours, et c'est en réalité Abou-Madian qui a le plus contribué à fermer le Dar-Four à ceux qui viennent d'Égypte.

C'est sous le règne de Mohammed-Fâdel qu'une armée égyptienne, commandée par le defterdar Mohammed-Bey, ayant battu les Fouriens et les Nouba réunis auprès de Bara, s'empara du Kordofan; le gouverneur général ou Magdoum du Kordofan, Msellem, périt dans cette bataille.

Le chef Nouba, qui commandait au Djebel-Haraza, avait écrit à Fâdel pour lui demander des secours: il promettait d'arrêter et de détruire l'armée égyptienne dans les défilés difficiles de ses montagnes, défilés dans lesquels cette armée devait s'engager pour trouver de l'eau. Fâdel espéra que les gens de Haraza suffiraient à défendre le passage et dirigea ses troupes sur Bara, alors capitale du Kordofan; grâce à cette faute stratégique, le Djebel-Haraza fut franchi et l'armée fourienne détruite par le defterdar. Fâdel, effrayé, n'osa pas reprendre les hostilités.

11^e Hosseyn, fils de Fâdel, qui occupe le trône depuis quatorze ans. Sa mère s'appelle Kaltouma (Kaltouma Terdjem); ses frères de père et de mère sont: Zenzem, Ab-Bakar, Fakih-Noureyh; il est lui-même le troisième fils de Fâdel. Ses fils sont: 1^o Abou-el-Becher (Adam); 2^o Abd-er-Rahman; 3^o Ibrahim. — Son vizir actuel s'appelle Adèm-Tarbouch.

(1) Gracié sous Mohammed-Fâdel, il mourut à Têldâwâ, ville située à six journées au sud du Fâcher.

V^e PARTIE. — GÉOGRAPHIE POLITIQUE.I. — *États indépendants.*

L'islam, adopté par quelques Africains, leur a fourni un code de lois et un type de gouvernement ; il les a mis en rapport avec des peuples plus avancés, dont ils ont imité en partie les institutions militaires ; il leur a inspiré cet enthousiasme qui naît d'une foi vive, il a assuré ainsi leur prépondérance sur leurs voisins idolâtres et permis la fondation de quelques vastes empires.

On croit communément que l'Afrique centrale musulmane se divise en un nombre infini de royaumes ; des voyageurs portés à l'exagération, ou des traducteurs trop classiques, ont tellement prodigué aux Africains le titre de roi, que le Soudan paraît peuplé de rois. L'examen attentif et sérieux des faits nous montre l'Afrique sous un autre point de vue ; nous y retrouvons presque l'Europe du moyen âge, partagée entre beaucoup de princes ou de ducs, mais dominée toujours par un petit nombre d'empereurs ou de rois.

Le titre de sultan est le seul que nous devons rendre par le mot *roi*, encore ne faut-il le faire que lorsqu'il désigne le chef d'un État indépendant, un prince qui ne paie de tribut à aucun autre ; s'il désigne un prince tributaire, il vaut mieux le traduire par le mot *prince*, à moins que nous ne voulions former une hiérarchie d'empereurs et de rois, ce qui, pour l'Afrique, me semblerait ambitieux.

Le titre de roi, impliquant l'exercice indépendant d'un pouvoir suprême, ne saurait être la traduction

du mot arabe *melek*, qui vient de *mulk*, bien; veut dire littéralement propriétaire, seigneur, *dominus*; n'est appliqué en Afrique qu'à de petits vassaux, ou à des agents directs du souverain, à des gouverneurs de villes ou de provinces.

Il règne une telle confusion en cette matière, qu'un géographe éminent, après avoir dit que le mot *mek* signifie roi, ajoute qu'on en a dérivé le mot *mekdoun* qui, selon lui, signifie royaume.

L'anglais *kingdom* vient de l'anglais *king*, mais il ne s'ensuit pas que l'arabe *maqdoun*, ou mieux encore *magdoun*, qui s'écrit par un *qaf*, vienne de l'arabe *mek*, qui s'écrit par un *kef* (1). *Maqdoun*, d'ailleurs, ne signifie pas royaume, mais bien gouverneur général, vice-roi. J'ai parlé, un peu plus haut, du *maqdoun* Msellein, gouverneur du Kordofan pour le sultan du Dar-Four, qui fut tué par les Égyptiens à la bataille de Bara. Quant au mot *mek*, qui n'est pas l'abréviation de *melek* (comme je l'ai dit moi-même par erreur dans un autre travail), il n'indique jamais un roi, et doit se traduire tout simplement par chef, ou par maire.

Le Soudan occidental nous montre les deux royaumes des Fellatas et du Bornou; le Soudan oriental ne nous en présente également que deux, le Waday et le Dar-Four. C'est autour de ces grands États que pivotent les États secondaires; presque tous en dépendent et leur paient tribut; quelques-uns s'y refusent, mais leur condition n'en est pas meilleure: ils sont bloqués au lieu d'être dominés, et ravagés ou du moins me-

(1) La racine du mot *maqdoun* est *qadama*, qui ne renferme dans le même ordre aucune des lettres employées dans le mot *mek*.

nés sans cesse de l'être, au lieu d'être soumis à un tribut, plus coûteux à leur orgueil qu'à leur pauvreté. Leur existence indépendante, n'étant point reconnue par des traités, ne saurait être prise en considération : s'il fallait les regarder comme autant d'États indépendants, on devrait partager la Turquie en presque autant de petits royaumes qu'elle a de provinces ; presque toutes ces provinces étant depuis des siècles dans un état perpétuel d'insurrection.

L'absence à peu près complète d'un droit public reposant sur des traités livre tout à l'abus de la force, et fait de la guerre l'état normal des sociétés barbares. Les grands États se font toutefois moins la guerre entre eux qu'ils ne la font aux petits ; ils attaquent et rançonnent les vassaux les uns des autres : chaque nouvelle lutte semble avoir pour objet, comme pour théâtre, une principauté conquise dont les habitants vaincus appellent à leur secours les ennemis de leurs vainqueurs ; ceux-ci viennent et ravagent le pays jusqu'à ce que ceux qui les y ont précédés soient parvenus à les en chasser. Il arrive dès lors très souvent que la moitié orientale d'un de ces petits États paie tribut à un roi, et que sa moitié occidentale paie tribut à un autre ; quelquefois même l'État dépend de deux maîtres et offre à chacun d'eux une rançon proportionnée à sa puissance ou à son audace.

Il résulte évidemment du fait que je viens d'exposer une grande difficulté dans le tracé des limites des grands royaumes : le Kanem, attribué au Waday, pourrait l'être au moins en partie au Bornou, car si Máo paie tribut au sultan Chérif, quelques villages plus occidentaux paient tribut à Omar. Enfin les tribu-

taires ont eux-mêmes des tributaires ; les vassaux, des vavassaux : ainsi le Bousso est tributaire du Baguermi, qui lui-même est tributaire du Waday.

Il est difficile de bien arrêter les limites dans le sud, parce que les grands royaumes cherchent surtout à s'étendre dans le sud par la prédication et les armes ; ils gagnent toujours de ce côté, bien que les fleuves comme l'Omm-et-Timan, ou des montagnes élevées et abruptes, puissent arrêter quelquefois ou défier leurs efforts.

Pour résumer en quelques mots la situation politique du Soudan, je dirai que, de nos jours, les Fellatas sont contenus ; le Bornou, que des princes dégénérés achevaient de perdre, se relève avec une dynastie nouvelle ; le Waday, plus récemment converti et plus barbare encore, grandit chaque jour : déjà il a soumis à un tribut humiliant le Baguermi, qui a joué un rôle assez marquant à une autre époque ; déjà sa puissance menace le Dar-Four, qui manque de cette unité et de cette audace qui font la force du Waday.

Dans un travail de la nature de celui-ci, on ne peut s'attendre à trouver la même netteté que dans la description d'une contrée bien connue. Des renseignements d'origine diverse peuvent parfois se contredire : j'ajourne alors une décision qui exige une nouvelle enquête. Mes notes prises à la hâte, dans le moment de la conversation, ne sont pas toujours aussi complètes que je le désirerais : souvent, à propos d'un événement, je nomme une ville dont il me serait impossible de fixer la situation ; mais ces lacunes regrettables disparaîtront peu à peu, dès que j'aurai retrouvé mes informateurs.

II. — *Waday*.

Le Waday est habité par onze tribus ou peuplades conquérantes, dont quatre se qualifient de tribus royales.

Les tribus royales sont celles :

- 1° Des Ab-Senoun (pères des dents, parce qu'ils se les noircissent en les frottant avec du piment après les avoir soumises à des fumigations de tabac) : la famille royale appartient à cette tribu, qui a pour capitale Am-Kouchak ;
- 2° Des Gamara : la mère de Saboun appartenait à cette tribu ;
- 3° Des Marfa, dont sont sorties les mères de Kharifeïn et de Chérif ; à Keña Bitcha, à Hoggené-le-Petit et à Ambour-touno, résidence du cheikh Malek ;
- 4° Des Malanga, à laquelle appartenait la mère de Dered.

Les autres sont celles :

- 5° Des Ab-Charib (pères des moustaches), ainsi nommés parce que seuls, dans cette partie du Soudan, ils portent des moustaches : ils habitent à Tibabé et Tinné ;
- 6° Des Kodoy ;
- 7° Des Kachmiré, du côté de Wadi-Ousña ;
- 8° Des Kiliñan ;
- 9° Des Karña ;
- 10° Des Masmadji ; ou Masmadjeh ;
- 11° Des Kondônô.

Am-Baché (*baché*, sorte d'arbre ; au Kordofan, *gid-dem*), située à 2 journées de Wara, est la capitale actuelle du Waday. Saleh-Dered est, je crois, le premier sultan du Waday qui en ait fait sa résidence.

Le Waday est divisé en cinquante gouvernements, dont les chefs-lieux sont :

- 1° Bir-Tawil (i. e. le puits profond), à 5 journées à l'E.-S.-E. de Wara ;
- 2° Andîña, à 2 j. de Bir-Deguig et à 3 j. S.-E. de Wara :

- 3° Bir-Báchôm (i. e. le puits du fennecus), 1 j. au S. de Keñá-Bitchá;
- 4° Bererit (ne pas confondre avec un autre lieu du nom de Bororit), 2 j. à l'O. de Bir-Tawil et 2 j. à l'E. de Doulla;
- 5° Am-Kouchak ou Amkouchak (i. e. pâte très chargée d'eau: ce nom est appliqué à une ville pour indiquer la plénitude de sa population), 2 j. à l'E. de Wara, 5 j. au S. de Bir-Tawil, 1 j. à l'O. de Tania, 1 j. $\frac{1}{2}$ au S. du Djebel-Kourtoun;
- 6° Tibabé, à 5 j. de Wara, à 2 j. de Kourmoudi, à 2 j. de Gamara;
- 7° Tinné, à 5 j. de Wara, 3 j. au S. de Tibabé;
- 8° Tôñ-Kôû, une des capitales d'Abd-el-Kerim, à 6 heures à l'O. de Kiliñân, à 1 j. au S. d'Am-Baché;
- 9° Abou-Goudam, la montagne d'Abou-Goudam (djebel Abou-Goudam), est à 1 j. $\frac{1}{4}$ ou 1 $\frac{1}{2}$ au S.-O. d'Am-Baché, à 1 j. de Kaouri-Adahl, et à 1 j. de Bir-Yoyo;
- 10° Tourân, 1 j. à l'E. de Wara;
- 11° Am-Maghar (la mère de la pierre rouge, probablement du sulfure de mercure; *maghara* est habituellement pris dans le sens de caverne), à 2 j. $\frac{1}{2}$ au N. d'Am-Kawarem;
- 12° Géba, 1 j. $\frac{1}{2}$ à l'E. d'Am-Maghar;
- 13° Bir-Yôyó, $\frac{1}{4}$ j. au S. d'Am-Maghar;
- 14° Goz (i. e. dune), de 2 j. $\frac{1}{2}$ à 3 j. au N. de Nimro;
- 15° Gamara, résidence de Kharifeïn;
- 16° Kourmoudi, d'où part une route qui se dirige à travers le désert sur le Fezzan;
- 17° Habilé;
- 18° Roubla;
- 19° Djoulkân;
- 20° Marfa-Habilé, au S. de Kéna-Bitchá;
- 21° Douroungoulou, grande ville auprès d'un lac très fréquenté par les éléphants: Abd-el-Fokara, aguid (1) ou chef des Arabes du Debaba, y réside;
- 22° Chibina, à 3 j. à l'E. de Douroungoulou: Zeyad Ibn Kheir-Allah, aguid du Loubous, y réside; son père était affranchi de Saboun;

(1) L'aguid est ce que nous appelons en Algérie un khalifa.

- 23° Koundjourou, dont les habitants s'appellent Kouka : cette ville est plus ancienne que Wara sans l'être autant que Mas̄na ;
- 24° Birket-Fatmeh, grande ville et palais, résidence ordinaire de Saboun ;
- 25° Masmadjeh, résidence de l'aguid El-Masmadjeh, au S. d'une grande montagne et au N. du Batha ;
- 26° Hachaba (gommier), résidence de l'aguid El-Hadaïd (chef des forgerons, directeur des forges) : le fer du Djebel-Masmadjeh y est mis en œuvre ;
- 27° Id-ed-Djubayè (i. e., en arabe, puits de l'impôt, *bir el ócher* ; *id* s'écrit par un *élif*, un *yé* et un *dal*) : beaucoup de tribus arabes s'y réunissent et y acquittent la dime ;
- 28° Karôṭa-Asal (en haut, miel ; le mot *asal* est le seul arabe) : les Arabes appellent ce lieu Bererit ; peut-être y a-t-il deux Bererit, peut-être ce lieu-ci est-il le Bororit dont j'ai parlé plus haut ;
- 29° Hôggône, qu'il ne faut pas confondre avec la capitale du Dar-Sila qui porte le même nom.
- 30° Abkar-Djambôn (*kara*, village, pl. *ab kar*) (1), résidence de l'aguid Kheir-Allah : la route de Sila passe un peu à l'O. de ce point ;
- 31° Andila, 1 j. $\frac{1}{2}$ au S. d'Ab-Kar ;
- 32° Atrak, 2 j. au S. d'Ab-Kar ;
- 33° Am-Loubana (mère des *louban*, arbre dont la fumée est employée par les femmes comme astringent) : c'est la résidence du djerma (2) Angouroutou (wad.), préfet des Lippopotames ou mieux inspecteur des classes royales et percepteur des droits de chasse égaux à la moitié du produit ; il n'y a au Waday que deux districts de chasse royale, Loubana et Seyta.

(1) Ou en arabe, *kara*, pl. *kar*, d'où *ab kar*, père des villages ? J'ignore si ce mot est arabe, les dictionnaires ne sont d'aucun secours dès qu'il s'agit du langage des Bédouins : on n'y trouve ni *id*, ni *Djubayè* dans le sens que je leur donne, et cependant *id ed Djubayè* est un nom bien arabe et sur la signification duquel je n'ai pu être trompé.

(2) *Djerma*, *djourma*, litt. écuyer, se prend dans le sens d'aide de camp, confident.

- 34° Hidjer-Béidh (la pierre blanche) : une roche blanche et polie forme le sol de ce district; si c'était, comme je le crois, du marbre, le granit ne serait pas loin; la ville d'Hidjer-Béidh a été bâtie par Izz-ed-Din, grand eadi du Waday, sous le règne de Dered;
- 35° Dagal, à 4 j. à l'O. d'Andila (ne pas confondre ce lieu avec le Dagal du Dar-Sila);
- 36° Koudougous, résidence du cheikh Addó;
- 37° Chálà;
- 38° Karàngala (sorte d'arbre), habité par des gens du Bornou;
- 39° Chokayan;
- 40° Koundjāñ : on y rencontre beaucoup d'éléphants;
- 41° Mènèméné : les éléphants y abondent également;
- 42° Doubla : les éléphants ne s'y montrent pas;
- 43° Malanga-Altiñ (altiñ, wad., terme de menace que je ne saurais traduire);
- 44° Malawa, 3 j. à l'E. de Difdé;
- 45° Difdé (i. e. ar. crapaud, Defdā);
- 46° Am-Bouézi (*bouézi dourah*, probablement en wadayen), à 4 j. au N. de Difdé;
- 47° Hidjrat (les cailloux, les petites pierres, plaine pierreuse), résidence du djerma mouloutou Abd-el-Aziz;
- 48° Réméli (probablement les sables, le sol sablonneux), résidence de l'aguid des Tibous Goraân, à 3 j. à l'O. de Hidjrat;
- 49° Beni-Husseïn, à 2 grandes journées au N.-E. de Hidjrat, on ne trouve pas d'eau en route;
- 50° Am-Kawarem (ar. *Kawarem*, sing. *karmé*, sorte d'arbre dont le fruit jaune ressemble à de l'ambre, *karman*), à 3 j. au S.-E. de Beni-Husseïn.

Quelques villes royales telles que Tara, Nimro, Wara, Am-Baché, me paraissent jouir de certains privilèges et former autant de petits gouvernements.

Toutes les provinces du Waday sont réunies en quatre groupes, à savoir :

Le groupe du Sbah (ar. i. e. l'orient, l'est, synonyme *cherk*);

Le groupe du Gharb (ar. i. e. l'ouest);

Le groupe du Bahri (ar. i. e. le côté de la mer, le nord, syn. *chemal*, le côté gauche);

Le groupe de l'Yemin ou du Saïd (ar. i. e. *Yemin*, le côté droit, le sud, syn. *giblî*) (1).

Ces quatre groupes, toutefois, sont plutôt géographiques qu'administratifs. Les gouverneurs de provinces ne dépendent guère que du sultan; les gouverneurs généraux ou chefs de groupe jouissent d'une considération plus grande sans être armés d'une autorité qui pourrait les rendre dangereux. Il en est autrement au Darfour, comme nous le verrons bientôt, et c'est sans doute à sa politique méfiante que le Waday doit sa grandeur.

III. — *Tributaires du Waday: Kânem, Baguermi.*

Les États qui paient tribut au sultan de Waday, sont :

Le Kânem, le Baguermi, le Fitri, le Médògò, le Sila, le Rôna (2); le Kòtòkò paie quelquefois tribut au Waday, mais on doit le considérer comme dépendant plutôt du Bornou.

Le Tama est en état presque continuel de rébellion.

Le Kânem, dont l'existence paraît assez ancienne,

(1) Il y a aussi un agnid du Batha et du Batéha; Ibrahim-ibn-Arous est le titulaire actuel de ce poste.

(2) On peut ajouter à ces noms ou en retrancher le mot préfixe *dar*, qui signifie lieu, contrée, habitation (maison dans le Gharb); on peut dire Dar-Fitri, Dar-Médogo, Dar-Sila, etc., de même que Dar-Four, Dar-Waday, Dar-Baguermi, etc., et l'on peut dire aussi le Fitri, le Médogo, le Sila, le Four, le Waday, le Baguermi, etc.

a pour capitale Máó, ville située à 2 journées au nord du lac Tchádó, au milieu des sables. La situation assez septentrionale du Kánem n'est pas très favorable aux cultures, aussi ce pays est-il surtout parconru par des Tibous et des Arabes, pasteurs de chameaux; les Tibous : Gounda, Sogéida, et les Arabes Ghawázemé, s'y livrent pourtant un peu à la culture, ainsi que les Kánembous ou Lanembous, qui sont les aborigènes.

Le Kánem a été le théâtre de presque toutes les luttes du Bornou et du Waday.

Je crois que Karga d'un côté, et Mborgou de l'autre, constituent des petites principautés indépendantes du Kánem, mais tributaires du Waday.

Le Baguermi est le plus important des États secondaires du Soudan, il existait comme royaume indépendant avant qu'il fût question du Waday et du Dar-Four; il constitue la région la plus fertile, la mieux arrosée du Soudan (1); son peuple est aussi brave et plus industrieux que les peuples voisins.

On cite, parmi les peuplades noires qui cultivent le Baguermi, les Gîrfà, les Arázá, les Mòémàña, les Bèrgète, les Daba, les Lètnén, les Mbárná, les Liman.

La capitale du Baguermi est Másña ou böm Masña, c'est-à-dire la cité de Masña, qui s'élève à environ quatre heures de distance au nord du Batchikam ou rivière ombragée; c'est une des plus anciennes et des plus belles villes du Soudan. Elle est bâtie sur les deux bords opposés d'un étang ou rahad, de forme un peu allongée, nommé *maé Manga*. L'un des côtés de

(1) *Ba*, en baguermien, signifie cours d'eau; *ba guermi* me paraît un nom composé, mais j'ignore le sens de ses deux dernières syllabes.

la ville possède le marché et le palais du sultan, l'autre côté renferme le palais du vizir actuel, Mbarama, qui est un affranchi du bâñ; l'unique baobab dont j'ai parlé plus haut, et une sorte de temple consacré à une idole de bois nommée *merem Dila*, que les musulmans paraissent avoir épargnée. Il existe à Masña beaucoup de maisons à deux et même trois étages. Je les ai entendu comparer aux habitations de Djedda et de la Mecque, je les crois beaucoup moins belles et moins confortables; elles n'en sont pas moins une des merveilles de l'Afrique centrale.

Pour se rendre du palais du sultan à celui de son vizir, on doit, pendant l'hivernage, contourner entièrement le rahad; pendant la saison sèche, cependant, il existe entre les deux palais un pont noyé ou sorte de gué amélioré au moyen de fascines, on y passe en ayant de l'eau jusqu'à la cheville.

Je ne possède pas la division administrative du Baguermi.

IV. — *Fitri, Médogo, Sila, Rôña, Tama.*

Le Fitri est un très petit État dont les habitants paraissent former un seul peuple avec ceux du Médogo; les langues du Fitri et du Médogo ne diffèrent que par un petit nombre de mots.

En langue baguermienne, le mot *fitri* signifie désert, région inhabitée (en arabe *khéla*). On raconte que ce nom fut donné à cette contrée par des Baguermiens fugitifs qui s'y établirent: les émigrants africains conservent presque toujours le nom de *déserts* à leurs petites colonies.

La principauté ou la petite fédération de Fitri entoure entièrement le lac de ce nom ; elle se divise en quatre gouvernements ou districts qui sont ceux de :

Gamsa ;

Gollo, à 1 journée à l'ouest de Yawa ;

Tikéti ;

Kabra, au sud du lac, à 2 journées de Tikéti et 1 journée de Gamsa.

Yawa (en langue fitri, *yu*, mère, voc. *wa doura*, i. e. : ma mère, voici du doura), capitale du Fitri, est une des villes les plus anciennes du Soudan ; elle existait longtemps avant Masña, et jouissait à cette époque d'une importance dont elle n'a conservé qu'une partie.

Les autres lieux habités du Fitri sont Djiro, Dehounoro, Meliné et Roumlo.

Le Médogo forme deux provinces : celle de Médogo, dont le chef-lieu est probablement Kéési, et celle de Barwala.

Le Djebel-Médogo, garantie de l'indépendance de ce petit peuple, est très élevé. On l'aperçoit d'une très grande distance, il n'est toutefois jamais couvert de neige : c'est probablement le point culminant d'une chaîne à peu près continue qui, se dirigeant vers l'ouest-nord-ouest, sépare le bassin du lac Fitri de celui du lac Kendji, et porte successivement les noms de Djaé, Mataé, Moytó, Falé, Gono, et Masarma.

Le Dar-Sila et le Dar-Rôña sont peuplés par les Dadjó.

Le Dar-Sila semble faire depuis longtemps partie de l'agglomération wadayenne ; il est vrai qu'il s'est révolté souvent, mais ces mouvements avaient moins pour but d'échapper à la sujétion que d'imposer au

Waday ses propres décisions : c'est ainsi que les gens du Sila, partisans de Saboun II, combattirent Chérif, ramené par les Fouriens, et lui résistèrent longtemps encore dans leurs montagnes après qu'il eut triomphé d'eux dans la plaine. Le Dar-Sila joua à cette époque un rôle assez important ; il fournit des secours ou un refuge aux ennemis de Chérif, qui, ramené par une armée étrangère, vit presque tout le Waday s'armer contre lui.

Les Wadayens n'ont pas encore pardonné aux Fouriens cette restauration ; les Fouriens, d'ailleurs, gardent vis-à-vis des Wadayens l'insolence de leur victoire, et lorsqu'en pays étranger des Fouriens et des Wadayens viennent à se rencontrer, il est rare qu'une querelle ne s'élève pas entre eux et que le sang ne coule pas. Les étudiants wadayens, peu nombreux à El-Azhar, y étaient, il y a quelques années, victimes de la brutalité de leurs ennemis ; ils ont laissé le champ libre à ces derniers, et vont maintenant étudier à Damas, où ils fréquentent la mosquée de Seïdna-Yaya (N. S. Jean, Saint-Jean, ancienne cathédrale, le tombeau de Saint-Jean est au milieu de la mosquée), mosquée très sainte, puisque c'est sur le plus élevé de ses minarets (*ak minaré*, ou le minaret blanc) que Jésus-Christ doit descendre lorsqu'il viendra sur la terre pour juger les vivants et les morts.

Je suis porté à croire que le nom de Dar-Seleih n'a été donné au Waday que parce qu'on l'a confondu avec le Dar-Sila, et nullement à cause de son apôtre Saleh.

Le Dar-Sila est un pays de hautes montagnes ; les sommets les plus élevés de la chaîne entourent un vaste

cirque dans lequel on ne pénètre que par une seule issue facile à garder et à défendre. C'est au milieu de ce cirque que s'élève la ville de Høggöné, capitale actuelle du Dar-Sila ; sa capitale ancienne , Bandála , est en dehors de la passe.

La vallée où coule la rivière Doey , qui se termine à Dagal , ne fait pas partie du Dar-Sila et paraît ne dépendre que très peu du Waday : c'est le refuge des malfaiteurs du Sila, du Waday, du Dar-Four, du Fitri et du Médogo.

Le Dar-Rõña est, comme le Dar-Sila, un pâtre de hautes montagnes ; sa capitale , Boukhas, est située à proximité de l'Omm-et-Timan. Le nom de *boukhas* est arabe : c'est le pluriel du mot *boukhsa*, qui signifie calebasse.

Le Tama a deux capitales. L'une, Kàráy, située au bas du Djebel-Tama , est habitée en temps de paix ; elle est, du reste, bien défendue par la nature. L'autre, d'un abord inaccessible à l'ennemi, porte le nom arabe de Bergou-má-Châfou (i. e. les Bergou ou Wadayens ne l'ont pas vue), parce que les Wadayens n'ont jamais pu s'en rapprocher beaucoup dans leurs ghazwas. Bergou-má-Châfou sert, en temps de guerre, de citadelle aux montagnards de Tama.

V. — *Dar-Four.*

Le Dar-Four, limité du côté de l'est par les conquêtes de l'Égypte, s'étend vers le sud jusqu'à l'Omm-et-Timan ; la chaîne du Djebel-Marrah le borne ou le traverse du sud au nord. Un même soulèvement paraît avoir formé la chaîne des monts Medob que les cara-

vanes qui se rendent à Siout longent pendant plusieurs jours.

Parmi les peuples soumis au sultan du Dar-Four, je citerai les Toumourki, les Mini, les Medobi, les Zaghawah, les Bégo; on rencontre aussi dans le Dar-four un grand nombre de villages peuplés par les Fellatas, les gens du Bornou, etc. La capitale actuelle ou résidence royale (*fächer*) du Dar-Four est Tèndelty (i. e. grand concours de peuple, en fourien), dont le nom ancien était Kinèbo : c'est plutôt un énorme village qu'une ville; il en est autrement de Kóbé, dont les maisons ressemblent un peu à celles de Siout.

La ville de Tèndelty ne fait partie d'aucune province ni d'aucun gouvernement général; elle est gouvernée par une sorte de lieutenant de police qui porte le titre de wàrôn (1) doulouñ. Le lieutenant de police actuel est le wàrôn doulouñ Bichara, dont le prédécesseur s'appelait Ahmed.

Le Dar-Four est divisé en quatre gouvernements généraux, à la tête de chacun desquels est placé un magdoun.

Le gouvernement général du nord, dont le chef actuel est le magdoun Hassan, qui réside, je crois, à Kóbé, comprend sept provinces dont les chefs-lieux sont :

- 1^o Millit;
- 2^o Kófót, à 2 j. de Millit;
- 3^o Kóbé, à 1 j. de Kófót;
- 4^o Koutoum, à 4 j. au N. de Kofot; les Djellabs y passent;

(1) *Wàrôn*, signifie roi en langue fourienne. A Dongola on dit *oron nemer*, le roi nemer; c'est peut-être le copte *ouro*, car l'*n* n'est là que pour marquer la relation des deux mots.

5° Djebel-Erégat, résidence du melek Sibeiroun, à 3 j. $\frac{1}{2}$ au N. du Koutoun;

6° Artó, à 5 à 6 j. à l'E. du Djebel-Erégat;

7° Djedid-es-Sél (i. e. le torrent nouveau).

Le gouvernement général de l'est qui obéit à l'abou-cheikh, le personnage le plus considérable du Dar-Four après le roi, comprend quinze provinces, dont les chefs-lieux sont :

1° Sani-Karao;

2° Argout, à 1 j. à l'O. de Sani-Karao, gouverné par un melek;

3° Toulou, occupé jadis par les Kubabich, aujourd'hui par les Hamar;

4° Sodéri, très grand village;

5° Kadja, résidence du melek Zead : on y fabrique beaucoup de boucliers;

6° Sourondj;

7° Karnak-el-Faras (i. e. ville de la jument), où Abou-Madian parvint à échapper à ses ennemis;

8° Djebel-Hillé, très grand village dans la montagne;

9° Bontà, très grand village;

10° Fôrógít;

11° Deriet-Msellem;

12° Goz-Fafa;

13° Am-Sâyàlà (*sayala*, i. e. ar. *acacia seyal*), à 1 j. à l'E. de Kério, au S. d'Argout;

14° Wadi-Béra, très grand village entre Marbonta et le Facher, à trois heures de cette dernière ville;

15° Toukoumaré, très grand village à six heures au S. du Wadi-Béra.

Djedid-Ras-el-Fil, et Wada, situé à 1 journée au N.-E. de Djedid-Ras-el-Fil, sont les deux résidences de l'abou-cheikh. Je ne crois pas que ces villages soient des chefs-lieux de provinces.

Le gouvernement général du sud ou du saïd comprend quatorze provinces dont les chefs-lieux sont :

- 1° Tabaldieh (i. e. ar. les baobabs), que je crois être la résidence du magdoun;
- 2° Dara;
- 3° Kochocha;
- 4° Ril, à 1 j. de Dara à l'O.: Téhérab en avait fait sa capitale;
- 5° Abougá, à 2 j. au S. du Facher;
- 6° Mânawáchi, très grande ville peuplée par des gens du Bornou;
- 7° Korcho;
- 8° Hachaba (i. e. ar. gommiers), d'Ererat, gouverné par le fakih Nedjm-el-Din;
- 9° Kouli-Bela (i. e. en fourien, bénéfice considérable), très grande ville;
- 10° Arfá (i. e. en fourien, charge, imp.), très grande ville gouvernée par le fakih Salem;
- 11° Wadi-Saleh (qu'il ne faut pas confondre avec le Wadi-Saleh du Djebel-Marrab), gouverné par le fakih Arnót: Wadi-Saleh n'est qu'à 1 journée de Rôña; cette vallée est fréquentée par les Arabes Táàcha et Misrieh;
- 12° Obà;
- 13° Tóbòllá;
- 14° Eridja.

Le gouvernement général de l'ouest comprend dix-sept provinces, dont les chefs-lieux sont :

- 1° Bir-Bidi (les mille puits), à 2 j. à l'O. de Facher par Goz-kàbgá;
- 2° Chòbá, à 1 j. de Bir-Bidi;
- 3° Kourou, à 1 j. de Choba;
- 4° Kabkabieh, à 2 j. de Kourou par le désert: Kòrgá, résidence royale, se trouve à une heure au S. de Kabkabieh;
- 5° Andiña, grande ville à 2 j. de Kabkabieh, dans le S.?
- 6° Tiwá, à 1 j. d'Andina;
- 7° Hellet-fakih-Soliman (*hellet*, ar. village), à 1 j. de Tiwa;
- 8° Sásá, à 1 j. de Hellet-fakih-Soliman;
- 9° Abdakké, à 1 j. de Sasa;
- 10° Koulkoul, à 1 j. d'Abdakké;
- 11° Bourtou, à 1 j. de Koulkoul;
- 12° Rouèy, à deux heures au N.-E. de Bourtou;
- 13° Melkedji, à 1 j. $\frac{1}{2}$ de Bourtou;

- 14° Bouera, à 2 j. de Melkedji ;
- 15° Bediné, à 1 j. de Bouerá ;
- 16° Djebel-Ghalla (i. e. ar. montagne du grain), à 2 j. de Bedine ;
- 17° Wadi-Haraz, 2 j. à l'O. du Djebel-Ghalla.

Djebel-Marrah.

Le Djebel-Marrah, d'où sont descendus les maîtres du Dar-Four, doit à cette circonstance, non moins qu'à sa force comme position militaire, quelques privilèges; il paraît ne dépendre que du sultan, qui y fait garder les prisonniers d'État. C'est à Torân, dans le Djebel-Marrah, que sont les sépultures royales.

La capitale ou place forte des monts Marrah s'élève au milieu d'un cirque auquel on ne parvient que par une gorge étroite et bien gardée; le nom de cette ville est Djêlti-Bora (i. e. en tourien, tue, entre), parce que le meurtrier fugitif s'y trouve à l'abri de toute poursuite. Il n'est toutefois pas permis à tout le monde d'y chercher un refuge: un Arabe qui voudrait s'y introduire serait massacré impitoyablement par les Toumourkis.

Les Djebel-Médob et Gimir, le Dar-Fôndró et quelques autres petits États, dépendent du Dar-Four auquel ils paient habituellement tribut.

VI. — *États idolâtres.*

Parmi les États non musulmans qui ont pu jusqu'à ce jour conserver leur indépendance, je citerai le Sarà, ou pays des Kirdi (1); Sarà, dont la capitale est

(1) Les idolâtres sont appelés en arabe canonique, *medjous* et

Mbaïmoka, ville très forte située sur la rive gauche du Chari.

Le Sàrwá, ou le pays des Sàrwá : les esclaves qui en proviennent sont très recherchés au Baguermi. Auprès de Sarwa on trouve les villages de Boua, de Gabri et de Ñelem.

Les villages de Miltou, Moul, Ndam, Tomak, Sömraï, Sara-Falgi, Sara-Nar, Sara-Goulaï, Koumra, Tchéré, me paraissent appartenir en partie au bañ Falgi, en partie au bañ Baragé, dont les États sont plus au sud ; il est à croire aussi que quelques-uns d'entre eux sont indépendants de ces deux princes.

Je crois que les peuplades Sara ont avec les Baguermiens une origine commune ; leur langage, autant que j'en puis juger par deux ou trois mots, me paraît être le même. Le roi des Sara est appelé Bañ, mais peut-être sont-ce les Baguermiens, et non ses sujets, qui lui donnent ce titre.

Le Djebel-Gògmi est tributaire du Baguermi ; ses habitants sont idolâtres, les princes seuls sont musulmans. Le chef actuel se nomme ngar Fela ; son prédécesseur ngar Abd-er-Rahman est prisonnier à Masña.

Le Djebel-Balil est gouverné par un chef qui porte aussi le nom de Féla, très commun parmi ces idolâtres, et le titre de ngar, que nous retrouvons dans le Médogo et le Fitri. Peut-être les peuplades du Médogo et du

abid el esnam ; au Bornou et au Baguermi, *kirdi* ; au Waday, *djenakher* (sing. *djonkhor*), et au Darfour, *fertit*.

Le mot arabe *qafir*, pl. *qoufar*, et autres, signifie infidèle (*ellazina qafirou*), et s'applique à tous les non musulmans, qui se divisent en kitabis (chrétiens et juifs), et medjous (djiaours ou guèbres, disciples de Brahma, Boudha, etc.).

Fitri (1) viennent-elles du sud, ainsi que celles du Baguerini; peut-être y a-t-il eu un mouvement de migration des peuples de l'Afrique centrale vers le nord (2), mouvement qui aura déplacé les Fellatas et rejeté les Tibous dans le désert. C'est une question à examiner.

Les Djebels : Géra (i. e. rond), dont la capitale est Abou-Telfan; Som, Olé, Kouba, dont la capitale du même nom est située dans le voisinage de la plaine vers le nord, sont occupés par divers petits peuples confondus au Waday sous le nom générique de Djekakher.

Les Fôñoro, les gens de Kouba, de Banda, etc., sont également les Fertit des Fouriens.

C^{te} D'ESCAIRAC DE LAUTURE.

(1) Une partie des gens du Fitri sont originaires du Bornou.

(2) Peut-être est-ce une migration rayonnante dont on retrouve des traces presque partout; je cite seulement en passant les Gallas

(La suite prochainement.)

OBSERVATIONS

RELATIVES A L'ESQUISSE D'UNE PARTIE DU SOUDAN.

Les travaux de Denham et Clapperton, de Richardson, d'Overweg, de MM. Barth et Vogel, ont fourni les positions de Kougawa, de Loggon, de Masña; l'hydrographie d'une partie du lac Tchadô et le tracé du Chari inférieur.

Les travaux de M. d'Arnaud, du baron Ruppel et de quelques autres voyageurs, ont servi à fixer le cours du Nil Blanc, à en noter les affluents et ont donné la position de Lobéïdh. La longitude trop orientale donnée par Browne à Kóbé a dû être rejetée.

On pourrait porter Kerwadjit de 15' plus à l'ouest, et Doulla un peu plus à l'ouest encore; on espacerait un peu plus les étapes de Kerwadjit au Djebel-Ghalla, et l'on rapprocherait celles placées entre Chak et Kondjoro: on respecterait les distances de Wara à Kerwadjit et de Wara à Chak.

La position de Kèña-Bitéha n'est pas très bonne: Kèña-Bitéha est à un jour de Kanala, à un jour de Id-el-Harr et à un jour d'Am-Baché, mais le reste des itinéraires m'empêche de le bien placer.

Am-Djawakhiïn et Cadmoul me paraissent avoir été placés par moi sur la route de Seyta à Wara par erreur; s'il en était ainsi, la route serait plus directe et les étapes restantes seraient un peu plus espacées.

Le tracé général du Batha me paratt bon, mais les différentes étapes de chaque route ne sont probablement pas en ligne droite.

Le tracé du Batéha ne me satisfait pas entièrement.

Orthographe suivie.

`ö ö' eu français dans *leur* et dans *peu*.

ñ ñ ñ espagnol dans le mot *españa*.

w ou bref.

^ son nasal â, ê, ô = *an, in, on* français.

Lorsqu'un même nom sera écrit différemment dans le mémoire et sur la carte, l'orthographe du mémoire devra être préférée.

Analyses, Rapports, etc.**RAPPORT**

SUR UN OUVRAGE INTITULÉ :

Reize rondom het eiland Celebes, en naar eenige der Moluksche Eilanden. Gedaan in den iare 1850, door Z. M. Schepen van Oorlog Argo en Bromo, onder bevel van C. VAN DER HART, kapitein ter Zee; c'est-à-dire Voyage autour de l'île Célèbes et à quelques-unes des îles Moluques, fait en l'année 1850 par les navires de guerre, l'Argo et le Bromo, sous le commandement du capitaine C. VAN DER HART. Accompagné de planches et de cartes. — Publié par l'Institut royal de philologie, de géographie et d'ethnologie des Indes néerlandaises. — La Haye, 1854. In-8°. — Par M. Alfred MAURY.

Le but du voyage dont M. le capitaine Van der Hart vient de publier la relation, était de fournir au gouvernement néerlandais des renseignements nouveaux et authentiques, sur les peuplades habitant la côte orientale de Célèbes et diverses îles qui en sont voisines, sur leurs ressources, leurs dispositions et leur état politique. Ces populations, en effet, sont pour la plupart sujettes, confédérées ou feudataires du gouvernement des Indes néerlandaises ; mais depuis 1816, époque où celui-ci a été remis en possession de ses établissements, il n'avait entretenu avec elles que peu de relations. L'importance croissante que prennent de jour en jour pour la Hollande les colonies de Macassar

et de Ménado, devait faire sentir combien il était désirable de renouer avec les populations voisines des rapports qui s'étaient singulièrement refroidis. Les tribus de l'archipel de Célèbes avaient fini par tomber, à l'égard des Néerlandais, dans une indifférence profonde, et privées de leur protection elles s'étaient enfoncées de plus en plus dans la misère et l'ignorance. C'est pour porter remède à cet état de choses que M. le capitaine Van der Hart qui se trouvait en station à Macassar, reçut l'ordre d'entreprendre, sur la corvette l'*Argo*, dont il avait le commandement, de conserver avec le vapeur *Bromo*, commandé par M. le lieutenant Stoll, un voyage d'exploration dans l'archipel des Moluques. D'après les instructions qui leur étaient données, ces deux officiers devaient aller avec leurs bâtiments à Bouton sur la côte orientale de l'île Célèbes, dans la baie de Wosmaer ou de Kendari, puis remonter dans celle de Tolo ou de Tomini, afin de se rendre à Taboukou, sur les côtes de Balante et de Mondono, gagner ensuite les îles Bangaai et Soula, pour aller, après cela, à Amboine et à Ternate; l'expédition devait alors revenir au nord de Célèbes visiter la résidence de Ménado, les sept royaumes situés sur la côte nord et ouest qui en dépendent, enfin revenir au point de départ en prolongeant cette côte occidentale, et touchant Dongala et Palos. On devait, dans ce voyage, recueillir toutes les informations propres à faire apprécier la valeur des plaintes qui s'élevaient contre les usurpations opérées par les sujets du royaume de Boni sur le territoire des Hollandais et sur celui de quelques-uns de leurs alliés. On devait aussi rechercher les repaires des brigands

et des pirates qui infestent ces parages, afin de les anéantir, s'informer de tout ce qui peut être avantageux au commerce des sujets néerlandais et en particulier à celui de Macassar, rivale redoutable de Singapour, enfin dresser la carte hydrographique de ces mers encore imparfaitement explorées. On avait adjoint au capitaine Van der Hart un employé d'un rang inférieur, un instituteur de Macassar, un écrivain interprète pour les langues macassare et bougui. La corvette de première classe l'*Argo* portait 180 hommes d'équipage, et le vapeur *Bromo*, de la force de 120 chevaux, et armé de six pièces de canon, en avait 100.

L'expédition suivit fidèlement l'itinéraire qui lui avait été tracé. Nos deux navires doublèrent la presqu'île méridionale de l'île Célèbes, passèrent par le détroit de Saleyer qui sépare l'île du même nom de la presqu'île de Macassar et arrivèrent à Bouton où les deux commandants rendirent visite au sultan. Ils passèrent ensuite par le détroit du même nom qui sépare la côte de Bouton de l'île que les géographes désignent encore par la même dénomination, et celui de Wowoni placé entre l'île du même nom et la côte de Célèbes, s'élevèrent alors dans les eaux de l'archipel Saponda, et vinrent jeter l'ancre au sud de la plus grande de ces îles ; puis, conformément à leurs instructions, pénétrèrent dans la baie de Kendari, autrement dit de Wosmaer qui reçoit la rivière Lâpo-Lâpo. M. Van der Hart nous donne une intéressante description de son séjour dans ce pays, de sa rencontre avec le chef de Lawoui. Ce nom est celui d'un petit royaume qui, comme celui de Kounawei, confine à celui de Boni dont il a à redouter la puissance. Le commerce de

Lawoui consiste en sagou et en riz, en tripang, en écaille de caret et en une écorce d'arbre appelée *sega*, qui fournit une teinture d'un brun noir et peut être réduite par le battage en un tissu assez mince pour servir de vêtement. Le prince de Lawoui professe le mahométisme, religion à laquelle sa famille s'est convertie depuis sept générations. Son exemple a été imité par plusieurs de ses sujets, et l'observance de la foi nouvelle est assez étroite pour que ces néophytes se soumettent même à la circoncision. Quant aux Alfourous de l'intérieur ils ne suivent pas le Coran. Ils ne professent guère que quelques superstitions grossières entre lesquelles la foi aux talismans et à la vertu magique des têtes coupées joue un grand rôle : l'Alfourou se procure par une horrible trahison, par un affreux guet-apens, ce gage merveilleux qu'il va offrir à sa fiancée et dont il festoie la conquête.

M. Van der Hart quitta la baie de Wosmaer pour se diriger sur Taboukou, établissement situé dans la baie de Tomaiki, vulgairement appelée baie de Tolo, après avoir passé par le détroit de Labenki qui sépare l'île du même nom d'une côte montagnense et accore, laissant ainsi à sa droite les îles Salabanca. Toute cette partie de la côte orientale de l'île Célèbes nous était très imparfaitement donnée dans les cartes, avant que M. Wosmaer en eût dressé une carte spéciale, que M. le capitaine Van der Hart a jointe à sa relation et qu'il a lui-même corrigée en certains points. Nos voyageurs séjournèrent quelque temps à Taboukou et purent recueillir sur le commerce, l'état politique et les mœurs des habitants des observations d'un grand intérêt. Les deux navires gagnèrent ensuite l'archipel

de Bangaai et s'arrêtèrent à l'établissement du même nom où ils trouvèrent un accueil hospitalier de la part des principaux chefs. On ne connaît pas bien le nom et le nombre des îles qui composent cet archipel. Les principales sont : Bangaai, Bankolo, Lobobo, et Peling ; elles sont les plus peuplées quoiqu'elles le soient encore fort peu. Cet archipel fait face, sur la côte, aux cantons de Balante et de Mondono qui dépendent des États du sultan de Ternate. Bangaai, la plus grande, est fort boisée. La relation nous donne en passant sur les pirates de Sorani et sur leurs déprédations des détails assez curieux. Nos deux navires quittèrent Bangaai pour se rendre sur la côte de Balante. C'est là qu'ils rencontrèrent quelques pirates dont ils brûlèrent les *prahos*. Les îles de Soula furent le but de leur visite subséquente. M. Van der Hart nous en trace une bonne, mais trop courte description. De cet archipel à Amboine il n'y avait qu'une courte navigation. Amboine constitue, comme on sait, une des colonies les plus importantes des Hollandais. Cette île est très petite, mais elle est, en revanche, d'une extrême fertilité. Son sol n'est pas toutefois propre à la culture du riz et l'on est obligé d'y apporter cette céréale de Java. L'île fort pittoresque, à en juger par la description qu'esquisse notre voyage et par une planche qui l'accompagne, est arrosée par d'assez nombreux cours d'eau. L'Alla, la Nita, la Batou-Gadjah ou rivière de l'Éléphant, sont les principaux. Le sol est montagneux ; le plus haut pic, celui de Salhoutou, s'élève à 4000 pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes sont presque toutes volcaniques et dénoncent la fréquence des tremblements de

terre qui désolent cette riche contrée. Les plus terribles de ces catastrophes dont eut à souffrir l'île, furent celles de 1644, 1674 et 1835. Les commotions se continuèrent pendant plus d'une semaine; des montagnes furent percées et fendues; des massifs de rochers s'écroulèrent et vinrent boucher le lit de plusieurs rivières. En 1674 plus de 2000 personnes perdirent la vie, et les éclats répétés de la foudre, qui tombaient à tout instant, se joignaient aux horreurs du tremblement de terre.

A environ 12 milles à l'ouest d'Amboine se trouve l'île de Bourou, la plus considérable de ce groupe après celle de Céram. M. Van der Hart en a résumé les traits géographiques principaux. Cette île, ainsi que ses voisines, abonde en crocodiles, et notre auteur raconte à ce sujet une légende qui y a cours et par laquelle les habitants expliquent la présence de ces hideux reptiles. Tout enfantine qu'elle soit, nous la rapporterons cependant, parce qu'elle a la plus grande ressemblance avec certaines fables des Grecs ou certains contes du moyen âge, et qu'elle montre ainsi, que des mythes analogues peuvent naître spontanément de l'imagination de peuples éloignés. Il n'est pas besoin de supposer, pour expliquer ces ressemblances, des migrations de peuples et de croyances. Laissons parler notre narrateur :

« Jadis, disent les anciennes traditions de Bourou, il existait un crocodile qui devint amoureux de la fille du roi. Tous les jours à la même heure, le monstre sortait des eaux et se montrait sur le rivage. On n'a jamais dit qu'homme, femme ou enfant ait été enlevé par lui et soient devenus la proie de sa voracité. Cette

apparition causa naturellement une grande frayeur dans la population, et après en avoir longtemps délibéré, on se résolut à engager les hommes à tuer cet horrible et étrange galant. Les habitants de Bourou vinrent donc en grand nombre pour attaquer l'animal et attendirent avec inquiétude le moment où il se montrerait. A l'heure accoutumée le monstre parut. C'était un crocodile qui avait le don de la parole. Voyant les préparatifs qu'on avait faits pour se défaire de lui, il cria aux habitants de Bourou dans leur idiome, qu'ils devaient bien se garder de faire mal à un être isolé, car ils exposaient leur île à être anéantie; tandis que si l'on voulait lui donner pour femme la fille du roi, il ferait pleuvra ses bénédictions sur Bourou, lui accorderait la prospérité et lui assurerait pour l'avenir sa protection. Les conditions étaient un peu dures; on finit cependant par y accéder, et, avec l'acquiescement du roi lui-même, la malheureuse fille fut offerte pour le bien général. On l'amena au lieu où le monstre avait coutume de faire son apparition; on l'attacha à un poteau. Le crocodile ne tarda pas à l'emporter, il disparut avec elle dans l'abîme et depuis on n'en a plus entendu parler. L'animal, entouré de la vénération générale, reçut alors le nom du saint crocodile. De son union avec la princesse sont nés, au dire des habitants de Bourou, tous les autres crocodiles. »

Cette légende se rattache évidemment au culte que les insulaires rendaient à ces reptiles. L'impunité avec laquelle plusieurs d'entre eux bravent leur attaque, a pu faire croire à une protection spéciale de leur part. Il n'est pas rare en effet de voir dans ces îles

des hommes se baigner en présence du monstre, sans que le moindre accident leur arrive, tandis qu'au contraire un Européen serait infailliblement dévoré par l'animal. Sans doute que la chair blanche des Européens excite davantage son appétit, ou peut-être est-ce qu'il respecte ses adorateurs parce qu'ils prennent soin de le nourrir ; car dans cette partie des Indes orientales les indigènes se chargent de pourvoir le reptile d'aliments. Quoi qu'il en soit, ces animaux pullulent dans l'archipel de Bourou et l'on en rencontre souvent qui ont 18 à 20 pieds de long.

On retrouve à Bourou d'autres coutumes bizarres qui rappellent celles qui ont été observées chez des populations sauvages de diverses parties du monde. A peine l'enfant est-il né, la mère va le laver à la rivière et de retour à sa demeure, elle reprend, comme si de rien n'était, ses occupations accoutumées. L'homme, au contraire, se met au lit et joue plaisamment le malade, faisant semblant d'être accouché lui-même et mangeant avec gourmandise les friandises que sa femme a dû lui préparer. Le nouveau-né n'est point emmaillotté dans des langes: il est déposé dans le sable chaud et s'y roule comme un petit cochon de lait. Jusqu'à douze ans, fille et garçon vont complètement nus.

Nos navires laissèrent Amboine pour se rendre, par le détroit de Manipa, à Ternate, un autre des plus importants établissements hollandais dans ces parages. Les équipages y furent reçus magnifiquement. De là ils mirent le cap au nord-est et revinrent visiter la côte septentrionale de Célèbes. Ils abordèrent à Kema d'où ils se rendirent par terre sur l'autre côte à Menado.

opérant leur retour par Menahassa. Ce dernier endroit est un des plus ravissants de l'île Célèbes et un des plus beaux de tout l'archipel indien. Entouré de hautes montagnes dont plusieurs sont volcaniques, il présente un magnifique panorama, animé par une végétation toujours verte et printanière. Tondano est le centre de ce district ou plutôt de cette confédération qui comptait jadis trente-six cantons. C'est le siège principal des missions protestantes, missions dont les efforts ont été couronnés de succès, car le nombre des chrétiens (*orang serani*) y est assez considérable. Nous voudrions pouvoir transcrire ici le récit de la visite de nos voyageurs au lac de Tondano lequel, à en juger par leur description, doit être singulièrement pittoresque. Ce lac a environ, d'après l'évaluation de M. Van der Hart, 2 à 3 milles de long sur 1 mille de large. Sa profondeur est considérable, en beaucoup d'endroits la sonde accusant vingt brasses. L'eau en est douce. L'origine de ce lac paraît être due, dit notre auteur, à quelque ancienne éruption volcanique ou à quelque tremblement de terre. Ce qui est remarquable c'est qu'il ne s'y décharge aucun cours d'eau qui puisse entretenir le niveau constant auquel se tiennent ses ondes. Au contraire on en voit sortir la rivière de Tondano qui va se jeter dans la mer à Menado et qui, auparavant, forme, entre deux rochers, une chute d'environ 70 pieds. Elle retombe dans un bassin naturel dont elle ressort en décrivant de longues sinuosités. Des pluies abondantes font parfois déborder le lac et grossir la cataracte et la rivière ; mais ces pluies ne sont jamais assez contenues pour alimenter un pareil

réservoir et il faut nécessairement admettre l'existence de sources nombreuses.

De Kema, dont l'ouvrage donne une description, nos voyageurs se rendirent à Gorontalo, situé sur la côte nord de la baie de Tomini. D'après leurs observations, le lieu du mouillage du navire se trouvait par $0^{\circ} 29' 0''$ lat. N. et $123^{\circ} 13' 37''$ longit. E. de Greenwich. De ce point ils rayonnèrent en différents autres lieux de la résidence de Ménado. Ils visitèrent Pagowat, Mouton et Parigi; puis, après avoir quitté Gorontalo, abordèrent à Ménado, chef-lieu de la résidence. Les Chinois font dans cette place un commerce étendu. Ils y apportent tous les ans des îles Solo, des étoffes de soie, de la toile, du nanking, du thé, du sucre et d'autres articles. Ils en remportent de l'écaillé de mer, du tripang et des nids d'hirondelle.

Nos voyageurs opérèrent leur retour à Macassar en suivant ponctuellement leurs instructions; visitant par conséquent Palos situé au fond de la baie du même nom et Dongola.

Nous avons déjà parlé d'une des cartes qui sont jointes à la relation de M. Van der Hart. Deux autres donnent, l'une l'hydrographie de la rivière qui se jette dans la baie de Tolo, l'autre, celle de la baie formée par l'île de Bangaai. Treize planches lithographiées accompagnent en outre cette intéressante relation remplie, ainsi qu'on vient de le voir, de documents nouveaux pour la géographie de l'archipel indien. Nous citerons particulièrement une vue de Macassar, des costumes d'Alfourous, des dessins de

leurs armes, une forêt vierge dans la baie de Tolo et les cataractes de Batong-Gantong et de Tondano. Nous rappellerons à propos des planches où sont représentés des Alfourous dans leur tenue habituelle et leur habit de guerre, que M. Van der Hart a donné çà et là dans son livre des détails fort précieux pour l'ethnographie sur cette population indigène de Célèbes. C'est, dit cet officier, une race fortement bâtie dont la peau est de couleur brun clair; malgré son mauvais renom, ce n'en est pas moins un peuple généreux, inoffensif, quoique très superstitieux; il n'est pas sans intelligence et sans aptitude à recevoir la civilisation (1). Les Alfourous ont souvent donné des preuves de bravoure, d'attachement et de reconnaissance. Ils sont monogames, mais conservent l'odieuse coutume de ne pas se marier avant d'avoir tué un ennemi; ce qui est la cause de l'hostilité habituelle dans laquelle ils vivent avec leurs voisins. Tout leur vêtement consiste dans ce qu'on appelle le *taïdako*, sorte de pagne fait d'écorce d'arbre qu'ils se nouent autour des reins. Les

(1) Il est important de ne pas confondre ces Alfourous, appelés *Turajos* aux Célèbes, avec les Papous proprement dits, auxquels on a parfois improprement étendu ce nom. Les Papous, en effet, constituent une race noire fort inférieure aux Alfourous sous le rapport intellectuel, et qui peuple la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, l'Australie; elle se retrouve aux îles Andaman et les indigènes de la terre de Van-Diemen lui appartenaient. Les Alfourous, au contraire, nés sans doute du mélange des Malais et des Papous, habitent Bornéo, Célèbes, les Moluques, Mindanao et quelques autres îles. Voy. à ce sujet S^r. Erskine Perry, *On the races inhabiting Polynesia and the Indian archipelago*, dans le *Journal asiatique* de Bombay, t IV, p. 245.

femmes portent souvent des étoffes que leur vendent les Bouguis. Mais dans les occasions solennelles les deux sexes ont un vêtement plus élégant.

Disons, en finissant ce rapport, que le voyage de M. Van der Hart est certainement un des plus importants qu'ait effectués dans ces derniers temps la marine néerlandaise et que sa publication fait honneur à l'Institut royal des Indes néerlandaises.

Nouvelles et communications.

RETOUR DU D^r BARTH.

Après cinq années d'un voyage plein de difficultés, de fatigues et de dangers, après d'importantes découvertes qui marqueront dans l'histoire des sciences géographiques, le docteur Barth nous est rendu sain et sauf, et revient en Europe recevoir le prix de ses longs travaux. Il a le premier fait connaître le pays d'Adamowa, et découvert les grandes rivières de Benué et de Faro, origines de la Tchadda; il a reconnu le cours du Kouara au-dessous de Tombouctou, et enfin il a fait une longue résidence dans cette célèbre ville.

En 1828, le major Laing et René Caillié avaient visité Tombouctou; mais le second seul a pu revenir en Europe; il a débarqué à Marseille il y a vingt-sept ans, et est arrivé à Paris en novembre 1828. Le major Denham qui avait pénétré jusqu'au Mandara, au midi du Bornou et du lac Tchad, était revenu aussi sain et sauf; il a également passé à Paris où nous avons eu la satisfaction d'embrasser les deux hardis voyageurs.

Le docteur Barth est, à son tour, attendu à Paris, se rendant à Hambourg, d'où l'on croit qu'il ira en Angleterre. La sympathie de tous les amis des sciences lui est d'avance acquise pour ses glorieux travaux et sa louable persévérance.

JOMARD.

RETOUR DU D^r BARTH EN EUROPE.

Une nouvelle donnée par la *Gazette piémontaise* de Turin et qui a été répandue en Allemagne par M. Auguste Pétermann, notre correspondant étranger, nous apprenait que l'intrépide docteur H. Barth ne se trouvait plus qu'à douze journées de Tripoli, où il était impatientement attendu. Cette nouvelle a été accueilliée avec d'autant plus de joie que les dernières lettres de ce célèbre voyageur dataient seulement du 1^{er} décembre 1854, époque où il avait heureusement rencontré le docteur Vogel au Soudan. Il semble donc que les hostilités qui ont éclaté récemment entre la population arabe et ses dominateurs turcs ait retardé l'arrivée du docteur Barth à Tripoli, puisque, d'après sa dernière lettre, il comptait opérer immédiatement son retour.

Enfin une dépêche télégraphique du 8 septembre, adressée de Marseille, a fait connaître à M. Pétermann qu'après une absence de plus de cinq années, le docteur Barth avait remis le pied sur le sol européen et qu'il était débarqué en bonne santé à Marseille le 8 septembre à onze heures du matin.

NOUVELLES DU D^r E. VOGEL.

Une lettre écrite par le docteur H. Barth de Mourzouk, en date du 20 juillet 1855, nous donne des nouvelles du docteur Vogel. Ce voyageur avait pénétré jusqu'à Yakoba, la grande ville des Fellata, et en avait

déterminé la position astronomique (1). Et de là il s'apprêtait à poursuivre sa route plus avant dans le sud, à travers le curieux pays d'Adamaoua, jusqu'à Tibeti et Baya (situés entre les 6° et 7° longit. N.); il comptait faire l'ascension du mont Alantika, puis prendre la direction nord-est et pénétrer, s'il était possible, dans l'Ouadaï. Grâce à la libéralité du gouvernement anglais, le docteur Barth a pu laisser à Kouka une somme à la disposition du docteur Vogel.

Les coordonnées géographiques que le docteur Vogel a trouvées pour Yakoba diffèrent notablement de celles que l'on avait estimées et transportent cette ville plus au N.-O. Ces chiffres sont en effet :

10° 17' 30" longit. N.

9° 28' 0" longit. orient. de Greenwich.

L'arrivée de ce voyageur à Yakoba est un événement des plus importants pour les progrès de nos connaissances géographiques sur l'Afrique. Aussi, désireux de mettre à profit ce premier succès, le docteur Vogel a-t-il différé l'accomplissement de son retour en Europe.

(1) On sait que Lander, Overweg et Barth n'avaient pu pénétrer dans cette ville.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 3 août 1855.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. de Toureil, gérant de la légation et du consulat général de France au Venezuela, adresse ses remerciements à la Société pour l'avoir admis au nombre de ses membres, et annonce qu'il fera tous ses efforts pour concourir à ses utiles travaux.

M. Prax, vice-consul de France à Haïti, transmet à la Société une lettre écrite de Rio-Janeiro et contenant des détails sur les mœurs du Brésil. M. Prax ajoute qu'en se livrant à l'étude de la langue des aborigènes, il a constaté qu'il fallait écrire *ahiti* le mot Haïti, lequel se compose de trois racines : *a*, fleur; *hi*, grand; *ti*, pays. Ahiti signifie donc : fleur des grands pays.

M. le comte d'Escayrac adresse la première partie du Mémoire explicatif qui doit accompagner sa carte du Soudan. (Voir au *Bulletin*.)

MM. de Lesseps et V.-A. Malte-Brun font hommage à la Société d'une vue panoramique de l'isthme de Suez donnant le tracé direct du canal des deux mers, d'après l'avant-projet de MM. Linant-Bey et Mougel-Bey, ingénieurs de S. A. Mohammed-Saïd, vice-roi d'Égypte.

M. Lourmand offre à la Société de la part de

M. Silbermann, conservateur des collections du Conservatoire des arts et métiers, un Mémoire sur les poids et mesures métriques envoyés par la France au gouvernement des États-Unis; il est chargé de transmettre les remerciements de la Société à l'auteur.

M. Charles Pénicot, professeur au lycée impérial d'Alençon, est admis au nombre des membres de la Société sur la proposition de MM. d'Avezac et de la Roquette.

M. de la Roquette fait diverses communications à la Commission centrale.

Il lit d'abord la traduction qu'il a faite des instructions inédites données par un savant italien, M. Cristoforo Negri à M. Brun-Rollet, voyageur zélé et intelligent dont la Société connaît déjà les utiles travaux, pour le diriger dans les nouvelles explorations qu'il se propose d'entreprendre dans l'Afrique centrale et pendant lesquelles il a l'intention de remonter le Nil Blanc et le Misselad. Ces instructions, que M. de la Roquette a communiquées également aux *Nouvelles annales des voyages*, seront remises au rédacteur en chef du *Bulletin* qui les publiera soit intégralement, soit par extrait dans le journal de la Société. M. de la Roquette annonce en même temps qu'il vient de recevoir la triste nouvelle que M. le docteur Martin, compatriote et collaborateur de M. Brun-Rollet, qui devait résider à Khartoum pour s'y livrer à des recherches sur la botanique, la météorologie, etc., venait de se noyer dans le Nil près du Caire, le 6 juin.

M. de la Roquette annonce aussi qu'un jeune Italien jouissant d'une grande fortune et fort instruit, M. le duc de Vallombrosa, est au moment d'entreprendre

un voyage autour du monde qui ne sera probablement pas sans utilité pour la science.

Le même membre donne lecture d'une lettre écrite, le 17 mai dernier, de Nainry-Fâl dans la province du Kumaon (Inde), par M. Adolphe Schlagentweit, dont les travaux scientifiques ont été souvent mentionnés dans le *Bulletin* et auquel la compagnie des Indes orientales a confié une importante mission. Ce savant allemand fait connaître à M. le colonel Sykes, l'un des directeurs de l'honorable compagnie, l'itinéraire qu'il a suivi depuis son départ de Bombay, et lui rend compte des observations qu'il a faites et de celles qu'il se propose de faire de concert avec ses deux frères. Jung Bahadoor, chef du Nepaul, ayant refusé de le laisser pénétrer dans cette contrée si intéressante et si peu connue, M. Schlagintweit s'est décidé à se rendre dans le Kumaon, province qui en est voisine et qui dépend de la compagnie; c'est là qu'il se trouve en ce moment au milieu de l'Himalaya.

Le même membre met encore sous les yeux de la Commission centrale les principaux passages d'une lettre que le père Cornette vient de lui écrire de Mexico, sous la date du 28 mai dernier. Ce savant et laborieux jésuite qui a déjà fait un assez long séjour dans la Nouvelle-Grenade, pays sur lequel il a écrit des pages intéressantes dont M. de la Roquette s'est empressé de publier des extraits, est établi en ce moment à Mexico. Il se propose d'étudier sous leurs divers aspects le Mexique et sa capitale qu'il ne croit pas encore suffisamment connus en Europe, quoiqu'il lui soit difficile de porter aujourd'hui sur ce pays un jugement qui mérite confiance, puisqu'il ne l'habite que depuis

cinq mois. Il transmettra plus tard à M. de la Roquette le résultat de ses observations et répondra aux différentes questions que celui-ci lui a adressées. Il annonce dès à présent l'envoi d'un travail à peu près terminé, sur le bassin du fleuve Magdalena, comme complément de ses précédentes communications sur la Nouvelle-Grenade. Aussitôt que M. de la Roquette l'aura reçu, il le mettra sous les yeux de la Société, ainsi que les nouvelles informations qui pourraient lui être transmises.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LA SÉANCE DU 3 AOUT 1855.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Atlas spécial de la géographie physique, politique et historique de la France, dressé conformément aux nouveaux programmes de la classe de rhétorique des lycées et de l'école impériale de Saint-Cyr. 1^{re} partie. Géographie physique. 2^e partie. Géographie politique et historique. 2 vol. in-f°. Paris, 1855.

MM. BAZIN et CADET.

Atlas dressé à l'appui de l'explication du système d'immatriculation locale. In-f°. Paris, 1855.

M. J.-B. HÉBERT.

Le Nil Blanc et le Soudan, études sur l'Afrique centrale, mœurs et coutumes des sauvages. 1 vol. in-8°. Paris, 1855. M. BRUN-ROLLET.

Discurso que en contestacion al del Sr. D. Antonio Aguilar en el acto de su recepcion como Académico numerario leyó el Excmo. Sr. D. Antonio Remon Zarco del Valle, presidente de la Academia. Broch. in-4°.

Études météorologiques mensuelles, par M. Aimé Drian. Broch. in-8°.

— Note sur l'évaporation négative, par le même. — Observations météorologiques faites à neuf heures du matin à l'Observatoire de Lyon, pendant les deux années comprises entre le 1^{er} décembre 1851 et le 1^{er} décembre 1853, sous la direction de M. Frenet. Broch. in-8°.

— Tableaux de quelques observations météorologiques faites à Lyon. Broch. in-8°. — Résumé des observations recueillies en 1852, 1853 et 1854 dans le bassin de la Saône, par les soins de la commission hydrométrique de Lyon. Broch. in-8°.

— Lettre sur l'emploi des asphodèles de l'Algérie, et sur la Scille, adressée par M. le docteur Alain Labouysse, à M. Fournet, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Lyon. Broch. in-8°.

Journal asiatique, 5^e série, t. V. — Bulletin de la Société géologique de France. Février-avril. — Bulletin de la Société impériale d'acclimatation. Juillet. — Journal d'éducation populaire. Juin-août.

— Nouvelles annales des voyages. Juillet. — L'Athénæum français. N° 30. Les AUTEURS et ÉDITEURS.

Procès-verbal des opérations exécutées par ordre de M. le général Morin, membre de l'Institut, professeur-administrateur du Conservatoire des arts et métiers, pour la vérification des mesures envoyées aux États-Unis par la France, dressé par M. J. T. Silbermann, conservateur des collections du Conservatoire des arts et métiers. (Extrait du Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.) Broch. in-4°, avec 1 planche.

M. SILBERMANN.

Vue panoramique de l'isthme de Suez et tracé direct du canal des deux mers d'après l'avant-projet de MM. Linant-Bey et Moucel-Bey, ingénieurs de S. A. Mohammed-Saïd, vice-roi d'Égypte. 1 feuille. MM. DE LESSEPS et V.-A. MALTE-BRUN.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

OCTOBRE ET NOVEMBRE 1855.

Mémoires, etc.

MÉMOIRE SUR LE SOUDAN,

PAR M. LE C^TE D'ESCAYRAC DE LAUTURE.

(*Suite.*)

Paris, 1^{er} octobre 1855.

Aperire terram gentibus.

VI^e PARTIE. — ITINÉRAIRES.

Je donne ici quelques-uns des itinéraires qui m'ont servi à construire l'esquisse d'une partie du Soudan. J'ai cru inutile de donner en même temps les distances, qui m'ont permis de fixer la position d'un grand nombre de villages, plusieurs de ces distances ont d'ailleurs été indiquées dans ce qui précède. Je me suis aussi abstenu de répéter les itinéraires que j'avais déjà eu l'occasion de publier. On remarquera quelques différences entre les indications de ces itinéraires et celles données plus haut, ces différences toutefois sont minimes et peu importantes. Il faut, dans un travail de la nature de celui-ci, savoir faire la part de l'erreur et ne pas prétendre à une exactitude qu'on ne saurait obtenir.

I. — *Loggoné à Masña.*

Àsò.	1 jour.
Kógròché.	1 j.
Kàtchgi.	2 heures
Bákálà	2 h.
Masña.	6 h.
Soit. . . .	3 jours.

II. — *Masña à Mborgou.*

Abgar.	3 heures.
Walmemet.	2 jours.
Saïramban.	2 j.
Ketekmek.	10 j.
Mborgou.	1 j.
Soit environ. . . .	15 jours.

III. — *Masña à Mòitò.*

Par Ab-Gar ou Ab-Kar, Gélàs, Dar-Lélé, Rèdbé et Wódió. 3 jours.

IV. — *Mòitò à Mào.*

Angoura, grand village.	1 jour.
Saïramban.	3 j.
Karga.	4 j.
Mào	4 j.
12 jours.	

V. — *Masña à Mào.*

Par Walmemet, Saïramban, Karga. 12 jours.

VI. — *Masña à Yawa.*

Càsà.	4 heures.
Bàlào.	4 h.
A reporter. . . .	8 heures.

	<i>Report.</i> . .	8 heures.
Cósé.		1 j.
Dèndégé.		1 j.
Birket-el-Áïn.		1 j.
Tékèti.		1 j. $\frac{4}{5}$.
Yawa.		1 j.
Soit un peu plus de. .		6 jours.

VII. — *Yawa à Wara.*

Gamsa.	1 jour.
Seyta.	5 heures.
Difdé.	1 jour.
Karnoy.	1 j.
Am-Djawakhin.	1 j.
Cadmoul.	1 j.
Hidjrat.	6 heures.
Am-Loubana.	1 jour.
Réméli.	1 j.
Am-Càwárem.	1 j.
Hellet-Beni-Husseïn.	1 j.
Am-Oucher.	1 j.
Gerri.	1 j.
Gébà.	1 j.
Djebel-Kousà (1).	1 j.
Nimró.	2 j.
Wara.	2 heures.

Soit environ. . . 16 jours.

VIII. — *Yawa à Wara, par le Batha et le Batéha.*

Roumlo.	1 j. $\frac{4}{5}$.
Ouldjaya.	$\frac{4}{5}$ jour.
Barwala.	2 j.
Kondjoro.	1 j.

A reporter. . . 5 jours.

(1) Peut-être Khousa, en arabe, eunuque complet.

	<i>Report.</i> . .	5 jours.
Am-Kharroubé.		$\frac{1}{4}$ j.
Birket-Fatmeh.		1 j. $\frac{1}{4}$.
El-Hachaba.		1 j.

Par Masmadjî :

Id-ed-Djubayé.	1 j.
Karnoy.	1 j.
Karñá-Asal.	1 j.
Karñá-Oucher.	1 j.

On entre dans le Batéha :

Chak.	1 jour.
Farwála.	2 j.
Kaouri.	1 j.
Kánàlà.	2 j.
Kafara.	1 j.
Kèña-Bitéha.	2 à 3 heures.

On sort du Batéha.

Am-Baché.	1 jour.
Wara.	1 j. $\frac{1}{4}$.

Soit environ. . . 21 j. $\frac{1}{4}$.

IX. — *Kèña-Bitéha à Doulla.*

Malanga-Altiñ.	3 jours.
Fodjé.	1 j.

Par Derb-el-Almé :

Bardé.	2 j.
Doulla.	1 j.
Soit. . .	7 jours.

X. — *Chak à Kerwadjit par le Batha.*

Loggené-Soghaïr.	4 jours.
Ab-Kar.	1 j.
Kataltek.	1 j.

A reporter. . . 6 jours.

	<i>Report.</i> . . .	6 jours.
Malanga.		1 j. $\frac{1}{4}$.
Fodjé.		1 j.
Choutek.		$\frac{1}{2}$ j.
Derb-el-Almé.		1 j.
Bardé.		$\frac{1}{2}$ j.
Doulla.		$\frac{1}{2}$ j.
Keiwadjit.		1 j.
	Soit environ. . .	12 jours.

XI. — *Wara à Hoggené dans le Sila.*

Ab-Oundourou.	1 jour.
Id-el-Harr.	1 j.
Keña-Bitéha.	1 j.
Endillit.	1 j.
Atrak.	1 j.
Am-Loubana.	1 j.
Ras-el-Fil.	1 j. $\frac{1}{2}$.
Bokhas-Soghaïr.	1 j.
Andila.	1 j.
Hidjer-Beïdli.	4 heures.
Höggéné.	1 jour.
Soit près de. . .	11 jours.

XII. — *Wara à Kourmoudi.*

Gamara.	1 jour.
Marba-Habidé.	1 j.
Goz	1 j.
Rahad.	1 j.
Kourmoudi.	1 j.
Soit. . . .	5 jours.

XIII. — *Wara à Kóbé par le Batha.*

Tara.	2 heures.
Kiliñan.	2 jours.
Wadi-Hamra.	1 j.
<i>A reporter.</i>	5 jours.

<i>Report.</i> . . .	5 jours.
Wadi-Ousña.	1 j. $\frac{1}{2}$.
Bir-Degig.	1 j.
Kerwadjit.	1 j.
Kouré.	1 j.
Zilfa.	1 j.
Melkédji.	1 j.
Bouéra.	1 j.
Wadi-Fili.	1 j.
Wadi-Masâna.	1 j.
Djebel-Ghalla.	1 j.
Bediné.	1 j.
Djebel-Amer.	1 j.
Kôné.	1 j.
Festouñ.	8 heures.
Bir-Ouchier.	1 jour.
Daouga.	1 j.
Kabkabieh.	6 heures.
Bir-Nabak.	1 jour.
Sani-Kàràó.	$\frac{1}{2}$ j.
Bir-Garda.	5 heures.
Soit de. . .	22 à 23 jours.

XIV. — *Kôné à Hoggené.*

Koulkoul.	1 jour.
Masâna.	1 j.
Ab-Daggé.	1 j.
Bourtou.	1 j.
Cadmoul.	1 j.
Djebel-Awadj.	2 j.
Mòdóiné.	3 j.
Abà.	1 j.
Mononda.	6 heures.
Kaïtou.	1 jour.
Bitiñ.	1 j.
Tesou.	1 j.
Betcheketé.	1 j.
<i>A reporter.</i> . . .	15 j. $\frac{1}{2}$.

	<i>Report.</i>	15 j. $\frac{4}{5}$.
Liliman.		1 j.
Ganachour.		1 j.
Hoggené.		1 j.
	Soit.	18 j. $\frac{4}{5}$.

XV. — *Kobé à Hoggené.*

Bouré.		10 jours.
Hoggené.		4 j.
	Soit.	14 jours.

XVI. — *Tèndelti au Dar-Rõña.*

Abouga.		2 jours.
Menawachi		1 j.
Korcho.		2 j.
El-Hachaba.		3 j.
Kouli-Béla.		5 j.
Arfa.		4 j.
Wadi-Saleh.		2 j. $\frac{4}{5}$.
La frontière du Dar-Rõña.		1 j.
	Soit de.	20 à 21 jours.

XVII. — *Kobé au Souq-ed-Deleyba.*

Djebel-Kousà ou Khouza.		$\frac{4}{5}$ jour.
Goz-Gerné.		$\frac{4}{5}$ j.
Tèndelti (el Facher).		$\frac{4}{5}$ j.
Kèryó.		1 j. $\frac{4}{5}$.
Ab-Tágieh.		1 j.
Am-Hedjlidj.		1 j.
Am-Djamous.		2 j.
Tubaldieh.		1 j. $\frac{4}{5}$.
Dara.		2 j.
Kochochà.		1 j.
Am-Waragat.		2 j.
Souq-Deleyba.		1 j.
	Soit de.	14 à 15 jours.

XVIII. — *Kèryó à Lobeïdh.*

Djedid-Ras-el-Fil.	1 jour.
Djemâan.	1 j.
Et-Towecha.	3 j.
Ouad-Bichara ou Dar-Hammer. . .	1 j. $\frac{1}{2}$.
Abou-Haraz.	7 j.
Lobeïdh.	1 j.

Soit de . . . 14 à 15 jours.

VII^e PARTIE. — PORTRAIT ET MOEURS DES SOUDANIENS.I. — *Idée de ce travail, progrès des Africains.*

Ce travail commencé en Égypte, achevé en France, ne présente pas tout l'ordre et toute la suite désirables. J'ai voulu publier de suite des faits intéressants, sauf à les grouper plus tard dans un ordre plus méthodique : c'est donc ici plutôt le journal de mes études ou le répertoire de mes notes que le tableau de ce que j'ai appris ; ce tableau d'ailleurs serait incomplet, car je ne veux point répéter ce que j'ai dit ailleurs ; je me borne à revenir sur les erreurs et à combler autant que je le puis les lacunes de mes travaux précédents. Le jour où je pourrai résumer dans un livre méthodique et complet le résultat de mes recherches, n'est point encore venu.

Je poursuis donc mes études avec patience et je les poursuis avec joie, car il me semble qu'en accumulant un grand nombre de faits dont la mention paraît souvent fastidieuse, je réunis les éléments des plus hauts problèmes qu'agite la philosophie ; je m'approche de la connaissance de ces lois immuables qui prési-

dent à la vie des sociétés comme d'autres lois président à la vie de la nature.

M'éloignant de l'Europe, foyer d'une civilisation industrielle sans égale, de cette Europe dont l'intelligence brilla d'une si vive lumière dans les deux derniers siècles, je gagne l'Afrique à demi musulmane, à demi barbare. J'y retrouve l'Europe du moyen âge, et cette Europe germane et gauloise, hérissée de forêts, encombrée de peuplades misérables et féroces. Naturalisé pour ainsi dire dans un présent qui ressemble à notre passé, je comprends mieux l'histoire, je la vois se répéter devant mes yeux : ici j'assiste à la naissance d'un peuple, j'entends les premiers bégaiements d'une langue qui se forme ; là je vois une nation qui commence à cultiver le sol ; tente les premiers essais d'une industrie grossière ; fonde un gouvernement ; érige des autels à des dieux récemment inventés, et, mise en rapports avec des peuples plus avancés, en reçoit quelques idées qui décident de son avenir.

Je vois quelques États africains suivre une marche réellement progressive et je m'empresse de signaler ce fait. Mais ne croyez-vous pas, me demande-t-on, à l'infériorité des Africains ? Ne les croyez-vous pas éternellement confinés dans l'ignorance et dans la barbarie ? Pensez-vous qu'ils puissent jamais s'élever à la hauteur où nous sommes parvenus ? Ma réponse est celle-ci : je crois à l'infériorité des Africains ; je crois cependant qu'ils peuvent progresser, même sans le contact des autres peuples, plus lentement à la vérité et dans une moindre mesure. Je considère l'isolement dans lequel ils ont si longtemps vécu comme la principale cause de leur extrême barbarie, et cet isolement

leur était imposé par la nature même du sol qu'ils habitent.

Le contact des Arabes a déjà modifié leurs mœurs et leurs idées. Le contact de l'Europe les élèvera plus haut, si l'Europe, plus tard, leur tend la main pour les guider au lieu de les opprimer et de les détruire.

Les Indous, les Égyptiens, les Grecs et les Romains ont su créer, à travers les siècles, une civilisation qu'ils nous ont léguée ; sans ces maîtres illustres, nous ne serions encore que des Celtes ; ne méprisons donc pas tant les peuples qui n'ont point eu leur part de ce grand héritage ! Certes les noirs n'ont point l'esprit des Grecs, et, livrés à eux-mêmes, n'égaleraient probablement jamais ce peuple d'élite, mais s'ils n'ont point le génie qui invente, ils ont peut-être à un assez haut degré la docilité qui imite, et s'ils ne peuvent s'éclairer d'une lumière qui leur soit propre, ils peuvent réfléchir une partie de celle que l'Europe verse sur le monde ! Malheureusement leur esprit est naturellement futile et ils sont plus portés à singer nos sottises qu'à imiter ce qui fait notre grandeur.

II. — *De la population du Soudan.*

Quel est le chiffre de la population des divers États du Soudan, ou, en d'autres termes, quelle est la densité de leur population ?

Cette intéressante question me préoccupe depuis longtemps. Il ne m'a pas été donné de la résoudre ; mais il me sera peut-être possible de l'élucider un peu en discutant quelques-unes de ses principales données.

La polygamie ou plutôt la promiscuité qui règne dans le Soudan est favorable à l'accroissement très rapide de la population. Les villages du Soudan paraissent être très vastes et très peuplés ; ceux qui servent de résidence à des princes ont souvent plusieurs lieues de tour et la multitude de leurs habitants les fait ressembler à d'immenses fourmilières.

Ces villages, toutefois, ne sont si vastes que parce que les habitations y sont clair-semées ; la foule n'y est si nombreuse, si agitée, si bruyante que parce que le séjour des habitations est peu confortable, et que les noirs ont l'habitude de vivre autant que possible à l'air et au soleil.

Le nombre des villages est d'ailleurs très restreint, il n'y a que de grands villages, parce qu'en cas d'attaque, de grands villages seuls peuvent se défendre, et ces villages sont d'autant plus grands et d'autant plus peuplés, qu'ils doivent moins de puissance défensive à la nature ou à l'art. Une petite troupe se maintient dans une forteresse. Une troupe un peu plus nombreuse suffit à défendre un de ces bourgs solidement bâtis que l'on rencontre en Espagne ; il faut presque une armée pour couvrir de misérables huttes entourées de haies ou de palissades.

On peut donc presque dire que le chiffre de ces agglomérations humaines est en raison inverse des moyens défensifs qu'elles empruntent à la nature ou à l'art.

D'un village à l'autre s'étendent d'ordinaire de vastes espaces incultes. Les frontières des États sont des marches, c'est-à-dire des bandes de terrain dont la largeur varie entre une et dix journées entièrement

abandonnées aux bêtes fauves, et couvertes de forêts insondées que l'on ne traverse pas sans crainte.

C'est ainsi qu'un désert arbreux sépare le Dar-Four du Waday; que d'autres solitudes séparent le Waday du Djebel-Tama, du Kanem et du Baguermi. C'est ainsi que le Djebel-Géra et le Djebel-Som sont séparés du Djebel-Olé et du Djebel-Koubá, par d'immenses plaines non point inhabitables, mais entièrement inhabitées.

Quelles ressources alimentaires les noirs et les Arabes tirent-ils du Soudan : les Arabes sont pasteurs et dès lors ne peuvent être nombreux; les noirs échappent à peine à la vie sauvage, beaucoup d'entre eux cherchent encore leur subsistance au sein des forêts, se nourrissent des fruits que leur offre la nature ou du gibier que leur flèche peut abattre; ceux-là encore ont besoin d'espace et ne peuvent être nombreux; leurs frères plus avancés commencent à cultiver la terre. Ils défrichent les forêts en y mettant le feu et sèment sur les cendres aux premiers jours de la saison pluvieuse. L'étendue du sol qu'ils cultivent ainsi doit toutefois être bien restreinte, puisque nulle part, dans le Soudan, la propriété territoriale individuelle n'est encore connue. Les Soudaniens, ainsi que les Germains de Tacite, ne possèdent d'autre sol que celui de l'enclos qui environne leurs cabanes, le champ qu'ils ont semé ne leur appartient que jusqu'à la récolte. Depuis cette récolte jusqu'aux semailles prochaines, il n'a point de maître : le droit d'y semer s'acquiert en y plantant sa lance et en semant le même jour.

Cet état de choses n'amène que rarement des contestations, car, dans le Soudan, ce n'est point comme

chez nous, la terre qui manque à l'homme, mais l'homme qui manque à la terre.

La principale culture dans le Soudan oriental est celle du dokhn. M. Thibaud, qui a cultivé lui-même, dans le Kordofan, le dokhn pour la nourriture de ses domestiques, m'a assuré, au Caire, qu'un hectare de dokhn ne pouvait nourrir que de huit à dix hommes. C'est peu sans doute, chaque tige de dokhn porte beaucoup de grains, mais les tiges sont fort espacées.

D'un autre côté, cependant, quelques racines et quelques tubercules féculents contribuent puissamment à l'alimentation des Soudaniens. Je ne crois pas que le manioc soit connu dans le Soudan oriental, mais on y rencontre un tubercule que je crois fort être celui du *Convolvulus batatas*; cette plante, toutefois, n'est l'objet d'aucune culture.

La gomme, quelques fruits, celui du *Lotus*, par exemple, quelques graines sauvages; la chair des bœufs, des moutons, des chameaux, de l'éléphant, de l'antilope, de l'hippopotame et du crocodile même, ainsi que celle de quelques poissons, ajoutent encore quelque chose à l'alimentation des Soudaniens.

L'abondance du gibier, la fécondité des troupeaux et du sol dépendent surtout de l'abondance des pluies. Or, je l'ai dit ailleurs, il tombe dans le Soudan à peu près autant d'eau que dans l'Inde, mais cette eau n'est pas également répartie entre les différents districts : les uns sont souvent inondés, tandis que les autres souffrent de la sécheresse; cette dernière circonstance entraîne toujours la famine, car le nègre imprévoyant et d'ailleurs misérable, n'a pas amassé de provisions : des milliers d'hommes dès lors succom-

bent à la faim, ou périssent en disputant à d'autres une terre moins ingrate.

Les guerres se poursuivent avec acharnement ; comme chez tous les barbares, le vainqueur ne garde pas de mesure ; si le fanatisme s'en mêle, il extermine les vaincus, ainsi que le firent souvent les Juifs ; si la cupidité l'anime, il les réduit en esclavage et les transporte au loin, de toute façon il tend à faire de sa conquête une solitude, un désert ! Les épidémies enfin sont fréquentes : la variole exerce les plus grands ravages dans le Soudan ; la suette y régnait cette année ; le choléra y a déjà fait au moins deux apparitions depuis 1832. C'est pourquoi je ne pense pas que le Soudan soit extrêmement peuplé. Je ne proposerai pas un chiffre approximatif, c'est aux voyageurs seuls qu'il appartient de fournir de telles évaluations, encore est-il bien difficile aux voyageurs d'apprécier l'importance d'une population clair-semée dans d'immenses villages, mobile, insaisissable, souvent cachée dans les montagnes ou derrière des marécages ; et j'avoue que je n'oserais émettre une opinion sur la population des villages du Soudan que j'ai visités moi-même.

III. — *Constitution des Soudaniens, leur alimentation.*

L'incurie des Africains ou leur peu d'industrie rend leur existence précaire et misérable : tantôt tourmentés par la faim, tantôt atteints par les intempéries de l'air, ils s'affaiblissent ou contractent des maladies qui se prolongent en l'absence de soins éclairés. La race ne peut que se ressentir des souf-

frances de l'individu , elle tend à devenir chétive et scrofuleuse.

Ces maux, dus à la misère, doivent moins atteindre les riches que les pauvres et respecter habituellement ceux qui ont reçu de leurs pères un sang à la fois plus noble et moins appauvri.

Je dois le dire, toutefois, bien que les peuples barbares soupçonnent à peine l'hygiène et la médecine, leurs maux n'égale pas les nôtres : les plus chétifs d'entre les Africains paraîtraient robustes si on les comparait à cette multitude étiolée qui encombre nos manufactures ; chez nous le mal est invétéré, presque incurable ; les Africains, cependant, n'ont besoin que d'un peu de bien-être pour acquérir la force et la santé.

C'est que, comme tous les barbares, ils vivent au grand air, ignorent les fatigues d'un labeur insalubre et ne font point usage d'aliments ou de boissons frelatées.

L'alimentation des Soudaniens est au contraire substantielle et saine , puisque la viande et le dokhn en forment la base ; leur boisson est tantôt le lait, tantôt la bière de dokhn ; l'air et le mouvement hâtent la digestion de ces substances qui sont facilement assimilées. Les Africains riches en absorbent des quantités incroyables, aussi sont-ils généralement robustes et de haute taille ; ceux qui font usage de la bière de dokhn deviennent très gras, mais leur embonpoint n'est pas de l'obésité : tout se développe à la fois chez eux, les bras, les jambes et le corps. La fatigue, les privations leur font perdre cet embonpoint en quelques semaines, mais quelques jours d'abondance leur

suffisent à le recouvrer, tant la nature de leur constitution et celle du climat favorisent la plénitude de la vie.

Les Africains se portent à l'amour avec une ardeur et une puissance dont nous avons lieu d'être confondus. La polygamie, peu pratiquée des Turcs et qui embarrasse même les Arabes, paraît indispensable aux noirs : les princes soudaniens entretiennent un nombre tel de concubines que souvent ils sont loin de connaître tous leurs enfants ; ils ignorent cependant les débauches auxquelles conduit la satiété. Les peuples civilisés et blasés ont seuls des vices, les peuples primitifs n'ont que des défauts.

Les Soudaniens possèdent de grands troupeaux de moutons, de chèvres et surtout de bœufs. Ces derniers animaux sont en si grande abondance sur le fleuve Blanc que les négociants européens, qui font de ce côté la traite de l'ivoire, peuvent s'en procurer à raison de 10 piastres l'un en verroteries. Les indigènes cependant comme tous les pasteurs, se montrent économes de la viande de leurs troupeaux ; si d'ailleurs ils viennent à tuer un bœuf, l'usage n'admet pas qu'ils en vendent la chair au détail, ils sont tenus de donner à leurs voisins ce qu'ils ne consomment pas ou de les appeler tous à un banquet. Cette coutume est quelquefois éludée sur les frontières occidentales de l'Abyssinie d'une manière assez ingénieuse et assez profitable : douze ou quinze pasteurs forment une association pour la viande ; chacun d'eux doit à son tour livrer un bœuf qui est mangé par tous les membres de l'association ; afin d'éviter les parasites, les associés vont s'établir au sein de quelque clairière

éloignée et y passent deux ou trois jours ; pendant la nuit, ils se gardent des bêtes féroces par de grands feux ; pendant le jour , ils dansent, ils chantent, ils racontent des histoires, et par-dessus tout, ils mangent du bœuf à peu près cru ; pressés d'accomplir leur tâche , ils se disputent avec une noble émulation le sceptre de la gloutonnerie.

Je discutais un jour avec un Fourien sur les mérites de la viande crue et de la viande cuite ; je lui représentais que la viande crue était d'une digestion peu facile et remplissait de vers les intestins. « Cela se peut, me dit-il, mais si je jette contre un arbre un morceau de viande cuite, s'y colle-t-il ? Non. Si c'est un morceau de viande crue, il s'y colle cependant, eh bien, notre corps est comme l'arbre, la viande crue s'y attache, elle se fond dans notre chair, elle est bien plus nourrissante que l'autre. » Le raisonnement de ce brave homme me parut assez absurde. Je crois toutefois, mais par des motifs différents du sien, que la viande crue ou à moitié cuite est la plus nourrissante. Le mouton se mange rarement cru.

IV. — *Des stigmates.*

Des stigmates, un tatouage particulier, la manière de porter les cheveux ou de tailler la barbe, servent toujours à distinguer les unes des autres les peuplades barbares ; les soldats romains portaient la marque de leur César ; Constantin leur imposa la croix ; en Amérique les Virginiens se marquent, les Brésiliens se tailladent, d'autres Indiens se matachent ; jadis il en était de même des Goths qui se peignaient de cinabre,

et des Pictes qui ont dû leur nom à une pratique semblable (1). Si donc de mêmes usages devaient faire attribuer aux peuples qui les possèdent une même origine, l'Amérique aurait été peuplée par les Pictes et les Romains ; l'Afrique elle-même leur devrait ses habitants. Il est bon de montrer à quelles absurdités conduit ce système , pour empêcher l'esprit humain d'y descendre.

J'ai indiqué ailleurs les signes auxquels se reconnaissent quelques peuplades africaines et quelques tribus arabes du Soudan. Denham avait inséré, dans les planches de son excellent ouvrage, des figures indiquant le dessin d'après lequel se taillaient quelques-uns des peuples qu'il a vus. Le cheikh Mohammed a parlé des stigmates usités au Dar-Four et au Waday ; la connaissance de ces marques est d'une importance réelle pour le voyageur et pour le géographe qui veut diriger une enquête. Il est bon de savoir juger à la simple vue de son visage de la nationalité d'un noir qu'on croise dans la rue ; on ne le fera pas appeler pour lui adresser des questions oiseuses et on ne le laissera pas passer si son témoignage peut être utile.

Cependant la marque n'est pas toujours un signe certain de reconnaissance : il arrive quelquefois que des noirs portent une marque étrangère ; c'est ainsi que j'ai connu un Baguermien qui portait les taillades du Bornou, parce que sa mère était de ce pays et peut-être par suite d'une autre circonstance.

(1) Ferroque notatas
Perlegit exsangues Picto moriente figuras.
(CLAUDIEN. *Bell. get.*)

La marque du Bornou consiste dans des taillades dirigées depuis les tempes jusqu'au menton et dont le nombre me paraît indéterminé. •

La marque du Baguermi consiste en une petite taillade sur le front au-dessus du nez, et en deux taillades sur chaque tempe.

Un genre de marques assez commun dans le Soudan est celui des dents limées en pointe ou arrachées. Une peuplade du fleuve Blanc s'arrache les incisives supérieures, une autre les incisives inférieures ; leur prononciation s'en ressent. Le langage de ces peuples ne peut être articulé convenablement par ceux qui possèdent toutes leurs dents : il constitue une série de sifflements bizarres plutôt qu'une langue humaine. Ces articulations étranges ne sont pas des lettres, on peut les noter, mais ce serait dégrader l'alphabet que de leur y donner une place.

J'ai cité dans ce travail les Ab-Senoun, qui se distinguent des autres Wadayens par leurs dents noires, ce qui ne veut pas dire que les Ab-Senoun soient d'origine siamoise.

Les Ab-Charib se distinguent par leurs moustaches, d'autres par la manière de porter leurs chevenx ; les Arabes en font des tresses ; les noirs idolâtres, surtout du côté de l'Abyssinie, en font de grandes touffes, des tours ou des couronnes. Les Abba-Djifar en font deux grandes houppes, dont l'une s'élève sur le front et l'autre sur la nuque.

V. — *Les troupeaux, le lion.*

Les noirs du Soudan central paissent de nombreux troupeaux de bœufs. J'ai recueilli auprès de quelques-uns de ces noirs des renseignements curieux sur les soins donnés aux troupeaux ; les mœurs des bœufs et celles des bêtes féroces qui les attaquent.

En outre des clairières où ils paissent d'habitude, les bœufs sont conduits pendant une saison dans de vastes pâturages qui, dans quelques parties du Soudan central, constituent de véritables propriétés individuelles, non que l'on reconnaisse un maître à la terre, mais parce que cette terre, stérile par elle-même, est fécondée par des irrigations dues au travail de l'homme. On n'a pas besoin de semer ces prairies artificielles, les bœufs n'y étant conduits qu'après la chute de la semence.

Dans quelques contrées voisines du Choa, on délaie de temps à autre dans l'eau, dont on abreuve les bœufs, une terre saline qui est apportée de loin et que l'on paie fort cher ; ce sel est probablement du natron : les troupeaux s'en trouvent fort bien, leur appétit s'accroît, leur embonpoint augmente, leur poil devient luisant.

D'ordinaire, on retire, pendant la nuit, les bestiaux dans un simple parc formé de branchages épineux. Quelquefois cependant, dans les pays dont je viens de parler, on les enferme dans des sortes d'étables, couvertes de paille, dans lesquelles ils sont séparés les uns des autres par des pièces de bois. On en place entre les files à hauteur de poitrail, afin d'empêcher les bœufs de se battre.

Les bœufs du Soudan , de haute taille, robustes, pourvus en général de cornes énormes, sont très batailleurs; leurs luttes sont terribles. Deux taureaux, jaloux de la possession d'une génisse, se menacent par d'effroyables beuglements, trépignent, fouillent et éparpillent le sable, s'éloignent pour prendre du champ, se précipitent l'un sur l'autre la tête baissée, les cornes en avant (1) : les cornes se choquent et se croisent comme des épées, chacun des deux adversaires cherche à dégager les siennes et à écarter celles de son ennemi, ou se roidissant sur leurs jarrets, tous deux se poussent à la fois et cherchent à se renverser; à peine tombé, le vaincu est déchiré à coups de cornes; quelquefois, cependant, le plus faible a recours à la fuite, il se dégage à l'aide d'une feinte habile, tourne les talons et galope; l'autre le poursuit alors, lui plonge ses cornes dans le bas-ventre et roule sur son cadavre.

Lorsqu'un troupeau nombreux se trouve agité de quelque velléité subite, se précipite vers un cours d'eau ou vers un pâturage, prend la fuite ou fond sur un ennemi, les petits veaux étouffés, heurtés, foulés par cette cohue, reçoivent plus d'un coup de corne.

(1) Le Tasse, imitant Virgile, décrit ainsi la fureur du taureau :

..... Il tauro, ove l'irriti
 Geloso amor con stimoli pungenti,
 Orribilmente mugge, e co' muggiti
 Gli spirti in se risveglia, e l'ire ardenti,
 E'l corno aguzza ai tronchi; e par ch'inviti
 Con vani colpi a la battaglia i venti:
 Sparge col piè l'arena, e'l suo rivale
 Da lunge sfida a guerra aspra e mortale.

Presque tous les bœufs du Soudan portent des cicatrices qui n'ont point d'autre origine.

Dans le Waratta, sur les frontières du Choa, on calcule qu'il faut dix-huit hommes pour renverser un bœuf ; avec le laço des gauchos, il n'en faudrait qu'un. On égorge les bœufs avec un sabre. Les taureaux sont châtrés par écrasement.

Le lion du Soudan diffère par quelques traits, comme le savent les naturalistes, de celui d'Algérie ; il est moins robuste et moins hardi que ce dernier. Il est certain que les habitants de l'Afrique centrale n'en ont pas peur. Quelquefois un lion rôde pendant la nuit autour de leurs parcs, les bœufs l'éventent et beuglent, les chiens aboient en reculant, les hommes sortent de leurs demeures et cherchent le lion en poussant de grands cris ; le lion s'enfuit, les hommes le poursuivent et, s'ils parviennent à l'atteindre, l'attaquent à l'arme blanche ; il arrive souvent que le lion, très effrayé par cette poursuite, lâche ses excréments, qui ressemblent à ceux de l'homme.

Le lion, qui chasse seul ou par familles, est précédé le soir par les chacals, et les hyènes qui chassent en troupe et par battue, il les écarte, et ces animaux affamés attendent qu'il se soit repu pour se jeter sur les restes de son festin, ronger la peau et les os du gibier dont il a dévoré les chairs ; aussi leurs excréments sont-ils blanchâtres et remplis de poils. La hyène est quelquefois tellement pressée par la faim, qu'elle attaque et mange le chien, ce que les autres carnassiers ne font pas, au moins lorsqu'ils sont libres.

Les carnivores, en effet, ne se repaissent point de la chair d'autres carnivores. La chair du loup, celle

du vautour, etc., répugnent à l'homme. Des prophètes ont déclaré impurs ces animaux, parce que leur nourriture se rapprochait de la nôtre. L'aigle ne mange pas l'épervier, le lion ne mange pas le chacal, et je crois qu'il doit éprouver de la répugnance pour la chair de l'homme qui se repaît de viande.

Les restes du lion sont infects, parce que le lion déchire et lacère longtemps sa proie avec ses ongles avant de la dévorer ; aussi les noirs n'y touchent-ils jamais ; ils n'hésitent pas, à ce que je crois, à manger ceux de la panthère. Le lion chasse quelquefois de jour, il s'approche alors de son gibier en rampant, sans se laisser éventer, arrivé à une distance convenable, il s'élance sur elle en deux ou trois bonds, la saisit et l'égorge. Il se jette par derrière sur le mouton, le saisit entre ses griffes, le secoue et le choque contre les rochers ou les arbres et le dépèce.

Il déploie plus de ruse dans l'attaque du bœuf ; il bondit de façon à tomber d'arrière en avant sur l'une ou l'autre de ses épaules, mais de préférence sur son épaule gauche, qu'il saisit avec ses dents. Il lui enfonce dans le garot les griffes de sa patte droite, tandis que des griffes de la patte gauche il déchire les artères de son cou, arc-boutant en même temps au sol ses pattes de derrière, il pousse le bœuf et le renverse.

Le bœuf attaqué ainsi pousse des beuglements plaintifs auxquels répondent tous les bœufs qui l'entendent : tous perdent la tête, cherchent à s'abriter les uns derrière les autres, se poussent, se pressent et se blessent ; aussi le lion se rend-il plus redoutable par le désordre qu'il met dans les troupeaux que par le nombre de ses victimes.

Je ne crois pas que le lion aime la chair humaine, il lui arrive cependant quelquefois d'en goûter, la faim, l'occasion l'y entraînent. On m'a raconté à ce sujet le fait suivant.

Une femme qui venait de ramasser du bois fit rencontre, dans un taillis assez éloigné de son village, d'un lion qui passait au vent et ne l'avait pas flairée : la femme eut peur et laissa tomber son fardeau ; le lion fut étonné d'abord et montra quelque hésitation ; voyant enfin qu'il avait affaire à faible partie, il se rapprocha de la femme par des circuits, se jeta sur elle et la dévora. On n'eut connaissance de cet événement qu'après deux jours, mais les détails du drame étaient écrits sur le sable, par les traces épanouies et profondes du lion.

Les Soudaniciens, très habiles dans ce qu'ils appellent la lecture du sable, ne savent pas seulement reconnaître la trace des divers animaux, ils savent encore distinguer le pas du mâle de celui de la femelle. J'ai cru longtemps qu'ils se basaient pour cela sur ce que le bassin de la femelle, plus développé que celui du mâle, l'oblige à écarter davantage les jambes de derrière : je me trompais ; ils ont remarqué que le pied de la vache était plus ouvert que celui du taureau, ils prétendent qu'il en est de même de celui de la jument par rapport à celui du cheval et, qu'au contraire, le pied du chameau est plus ouvert que celui de sa femelle.

Des citadins élevés au sein de la civilisation la plus raffinée et complètement ignorants de la nature, sont tentés de rejeter de pareils faits ; le Nubien, cependant, auquel on a volé, pendant la nuit, un bœuf ou un

mouton, cherche au matin la trace de son voleur : il prend un morceau de cuir bien sec et le découpe à la mesure de cette trace ; tôt ou tard son œil lui montrera une trace pareille et son cuir servira à justifier ses soupçons ; si le vol est important, il aura d'ailleurs fait garder la trace, et c'est avec sa trace ainsi conservée qu'il confrontera son voleur. On dit en dongolawi, *tin àdjingé assàrà*, il a mesuré avec une peau de bœuf, ce qui revient à dire : il a pris ses dispositions pour retrouver son bien.

VI. — *Industrie , commerce.*

L'industrie des Soudaniens est très peu avancée, ils savent extraire quelques métaux, forger le peu de fer employé dans la fabrication de leurs armes ; tisser et teindre avec l'indigo quelques cotonnades. C'est le Baguermi surtout qui fabrique ces bandes minces d'étoffe qu'on coud les unes à côté des autres pour en confectionner des vêtements ; les idolâtres, du reste , ne poussent pas si loin la recherche du costume, ils se contentent en général de la peau de bête dont la tradition affuble Hercule, parce que, nous dit Diodore, Hercule vivait aux premiers jours du monde. Quelques-uns, cependant portent des vêtements d'une singulière espèce : les Sydamiens, par exemple, s'affublent des fibres de la feuille d'un grand bananier, ou peut-être du latanier ; ils les réunissent par une extrémité à un cercle qu'ils se passent au cou et les laissent pendre librement jusque sur leurs jambes : ce vêtement est appelé par eux *gòtchó* ; les mêmes Sydamiens se coiffent d'un bonnet conique fait de la

peau poilue d'un animal que je ne connais pas, mais dont le cri est, m'a-t-on dit, *wòrrou wòrrou*.

Les noirs du fleuve Blanc portent quelquefois des calottes assez habilement travaillées. M. d'Arnaud m'a montré un de ses dessins représentant un Bari, dont la chevelure disparaissait sous un tissu de ces petites porcelaines appelées *wadé'* par les Arabes. M. d'Arnaud l'invita à lui donner sa coiffure en échange de quelques verroteries, le noir accepta volontiers : malheureusement sa coiffure ne faisait qu'un avec sa tête, les *wadé'* étaient passés dans ses cheveux, on ne pouvait que les enlever un à un, et M. d'Arnaud désappointé dut renoncer à son acquisition.

Le commerce est encore peu développé dans le Soudan, nos monnaies sont à peine connues, et ne sont point d'usage au Dar-Four, au Waday, au Baguermi, au Bornou.

Au Bornou et chez les Fellatas on se sert, comme monnaie, de *wadé'*; en kanouri, *kôñgónà*; en halébèli, *kòrdi*; il y a 20 000 de ces petites coquilles au quintal; un bœuf en vaut de 3 000 à 5 000; un esclave, de 15 000 à 20 000; un *tob* (1), 400; trois têtes de maïs, 30 ou un *girsé*.

Dans le Baguermi on se sert de ces bandes minces d'étoffe dont j'ai parlé plus haut; on se servait surtout auparavant de petites plaques de fer enfilées par paquets; ces plaques de métal rappellent involontairement l'*as rudis* de Numa Pompilius.

Les *tobs* longs et larges de Dongolah sont employés

(1) Ce *tob* ou pièce de toile est long de trois à quatre coudées, on l'appelle *gàbàgà* au Bornou, et *páli* dans l'Afnou.

comme monnaie au Waday et dans le Dar-Four; enfin les hachach, ou fers de bêche, passent dans le Kordofan comme je l'ai dit ailleurs.

L'ivoire, très recherché aujourd'hui par les négociants qui fréquentent Khartoum, est très commun dans le Soudan central, bien que les noirs ne puissent tuer que peu d'éléphants, parce qu'en l'absence de tout débouché, l'ivoire s'accumule depuis des siècles entre leurs mains, le Dar-Róña, le Djebel-Médògó, le Djebel-Gògmi sont peut-être les lieux du monde où il y a le plus d'ivoire : il paraît y être employé exclusivement à l'ornementation des cabanes royales.

Les négociants de Khartoum auraient donc un immense avantage à remonter le Keïlak, et j'espère qu'ils le feront bientôt : se présentant comme chasseurs, ils seront bien accueillis des peuplades trop souvent affamées qu'ils nourriront de la chair des éléphants qu'ils tueront; on sait que les Africains sont ardents à cette curée.

La chasse de l'éléphant est très productive dans le Soudan central comme sur le Nil Blanc, dans cette dernière région, M. de Malzac a tué, m'a-t-on dit, l'année dernière, dix-sept éléphants; les quatre derniers ont été abattus par onze balles; on comprend qu'il s'agit de balles cylindro-coniques à pointe d'acier et d'un calibre assez fort.

VII. — *Récit d'un enfant waratta.*

Un enfant waratta, très intelligent et déjà un peu lettré, qui est depuis cinq ans dans ma maison, m'a fait le récit suivant de sa captivité. Je le laisse parler.

Notre village était bâti sur une hauteur environnée de toute part de vastes plaines herbeuses où paissaient nos troupeaux ; à une distance de deux heures à peu près de notre village commençaient de grandes et obscures forêts qui se perdaient à l'horizon : c'était le repaire des bêtes féroces ; il eût été dangereux d'y pénétrer de nuit ; un jour que sur la lisière de cette forêt je gardais nos bœufs avec quelques autres enfants , je me souvins d'une branche que j'avais redressée et émondée peu auparavant, dans le but de m'en faire plus tard une baguette et je résolus d'aller la couper ; mes camarades voulurent m'en dissuader. — Le lion te mangera, me dirent-ils, ne va pas dans la forêt. — Le lion, répondis-je, ne se promène pas en plein jour ; maintenant c'est aux vautours de manger et aux lions de dormir ; je n'ai rien à craindre, d'ailleurs, je n'ai pas peur. Je les quittai alors, content de montrer plus de courage qu'eux et je pénétrai dans la forêt. J'y avais à peine fait quelques pas lorsque je vis un cheval sellé, chargé de deux petites outres. Je crus ce cheval abandonné et m'emparai de sa longe dans le dessein de le conduire à notre village. Je voulus toutefois savoir ce que contenaient les outres ; j'en ouvris une, j'en tirai un morceau de galette de dokhn et un grand couteau, le couteau me fit peur et je le replaçai précipitamment. Je me sentis à ce moment saisir par-derrière, je me retournai tout troublé et je vis un homme grand et robuste qui, me tenant toujours, me demanda ce que je faisais auprès de son cheval. Je ne savais que lui répondre ; il se mit à rire et me dit : Veux-tu monter à cheval, nous allons aller chez ton père qui donne ce soir un repas et prépare,

en ce moment de la bousa. Flatté de monter à cheval, trop intimidé d'ailleurs pour refuser, j'acceptai son offre. Il monta, me prit en croupe, me lia à sa ceinture et nous partîmes au galop. J'étais d'abord enchanté d'aller si vite, de voir tant de pays; mais bientôt j'éprouvai de la fatigue et je m'étonnai de ne point arriver chez mon père; après une course de huit à neuf heures, nous nous arrêtâmes dans un village pour y passer la nuit. Je demandai mon père, on me dit que je le verrais le lendemain; mon guide fit provision de viande sèche et le lendemain matin nous continuâmes notre voyage; nous arrivâmes le soir dans un second village; une vieille femme, chez qui nous descendîmes, m'apporta un grand plat de lait et de pâte que je mangeai avec appétit: cette femme cherchait à me rassurer, mais j'étais fort inquiet. Un Sydamien parut dans la cabane avec mon guide, il me regarda un instant, puis mon guide disparut et je restai seul avec le Sydamien. Je compris alors l'étendue de mon infortune et je versai d'abondantes larmes! J'étais convaincu d'ailleurs que le Sydamien devait me manger, car ce peuple, qui fait avec nous quelque commerce, n'en passe pas moins parini nous pour anthropophage.

Deux ou trois jours de voyage encore nous conduisirent à la frontière de l'Abyssinie: là nous descendîmes dans un grand village et je fus conduit dans une cabane très vaste, où je vis plusieurs filles et plusieurs petits garçons qui paraissaient être dans la même situation que moi. Bientôt arrivèrent quelques hommes qui paraissaient les chefs du pays; ils nous firent ranger tous devant eux et demandèrent à chacun de

nous comment il se trouvait là; mon Sydamien m'avait dit de répondre qu'il me tenait de mes parents, je n'osai faire une autre réponse et l'on passa à d'autres; il n'en restait plus à interroger que trois, lorsqu'une fille de mon pays répondit qu'on l'avait enlevée et qu'elle voulait quitter son ravisseur. On la fit passer dans une autre cabane afin de la renvoyer à ses parents; les deux enfants qui furent interrogés après elle firent la même réponse; j'aurais alors voulu revenir sur ma déclaration, mais je n'osai pas et l'on ne m'en laissa pas le temps. Mon sort était décidé, je ne devais plus revoir ma famille ni mon pays! j'allais chercher une autre patrie et d'autres protections. Le lendemain nous partions en caravane pour Massawa.

C^{te} D'ESCAIRAC DE LAUTUNE.

(La suite prochainement.)

DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA CARTOGRAPHIE EN EUROPE,

A PROPOS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

M. Vivien de Saint-Martin, que la Société, dans sa séance du 19 octobre, avait chargé de lui faire un rapport sur les cartes géographiques envoyées à l'Exposition universelle, a donné lecture des considérations suivantes dans la séance du 2 novembre.

La Société, dans sa dernière séance, avait désiré qu'un rapport lui fût présenté sur l'ensemble des produits géographiques de l'Exposition universelle, et elle m'avait fait l'honneur de me désigner à cet effet, conjointement avec notre très honorable collègue M. Garnier.

Mais M. Garnier, qui n'avait fait au moment même que de faibles objections, a éprouvé bientôt un scrupule sérieux. Auteur lui-même d'un grand et bel Atlas qui doit figurer, bien que non achevé encore, dans les derniers jours de l'Exposition, notre honorable collègue n'a pas cru, devant être jugé, qu'il lui fût permis d'accepter les fonctions de juge. On peut trouver, et moi, Messieurs, plus que personne, cette réserve exagérée ; j'ai dû cependant la respecter, et dès lors la tâche tout entière est retombée sur moi, qui suis loin de me croire capable de la bien remplir.

Cette tâche, d'ailleurs, s'est trouvée plus embarrassante et plus difficile que je n'avais pu le prévoir ; et si le terme très rapproché de la clôture de l'Exposition l'eût permis, j'aurais certainement prié aujourd'hui

la Société de me décharger du fardeau, ou de m'adjoindre, pour le rendre moins lourd, quelqu'un de nos collègues que son expérience et ses lumières auraient pu désigner. Dans l'impossibilité de reconstituer une Commission en temps utile, je me suis décidé à vous apporter aujourd'hui, Messieurs, non pas un rapport dans l'acception solennelle du mot, avec la maturité d'examen et l'autorité d'appréciations qu'aurait pu lui donner l'adjonction d'un ou de plusieurs de nos savants collègues, mais simplement la très modeste expression de mes appréciations personnelles.

La première difficulté qui s'est rencontrée dans l'examen des envois géographiques de l'Exposition a été une difficulté matérielle, mais très grave et très sérieuse : c'est celle qui résulte du singulier éparpillement des morceaux exposés. Non-seulement les nationalités diverses se trouvent isolées, mais les envois de chaque nationalité ont été soumis à une dissémination qu'on a peine à comprendre. Assurément, Messieurs, il faut que les embarras du classement aient été bien graves, pour que la Commission impériale n'ait pu les surmonter plus heureusement, et l'on doit plaindre sincèrement les peines qu'elle a dû prendre si on les mesure à l'imperfection du résultat. J'aime à croire, cependant, que ses lumières et ses efforts ont eu de meilleurs résultats dans les autres parties de cette immense exhibition de l'intelligence humaine.

Mais pour la géographie, je le répète, on cherche inutilement à saisir la pensée qui a dû présider, dans cette branche de l'Exposition comme dans les autres, à la disposition de l'ensemble et au classement des détails. Après plusieurs séances longues et laborieuses

à travers l'inextricable dédale de ce vaste bazar, je ne me flatte pas d'avoir pu rencontrer tout ce que j'aurais voulu voir, ni d'avoir suffisamment examiné tout ce que j'ai pu rencontrer. Si toute la géographie de l'Exposition avait été classée dans une seule et même catégorie, si l'on eût pu embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des cartes envoyées des diverses parties de l'Europe et de l'Amérique, c'eût encore été une tâche longue, difficile, et délicate à plusieurs égards, d'en étudier les détails et d'en apprécier l'importance relative. Qu'on juge donc ce que doit être cette tâche avec la disposition actuelle. Aussi je le répète, Messieurs, je n'ai pas eu la pensée de la pouvoir remplir dans toute son étendue, ou pour mieux dire je n'ai même pas voulu l'aborder. Les quelques réflexions que je vais avoir, si vous le permettez, l'honneur de vous soumettre, sont plutôt les rapides impressions du touriste que l'étude élaborée de l'explorateur.

A première vue, les nombreux produits de la cartographie se classent naturellement sous plusieurs divisions. En premier lieu, nous voyons se déployer devant nous dans leur immense développement les cartes topographiques et chorographiques, exécutées aux frais des divers gouvernements de l'Europe, par les ingénieurs de l'État, ainsi que les relevés hydrographiques qui en sont le complément; puis à côté ou au-dessous de ces grands monuments viennent se ranger les cartes établies en vue d'applications particulières : d'abord les cartes géologiques, dont notre École des mines présente de si admirables modèles; puis les cartes des ponts et chaussées, où sont figurés dans tous leurs détails les voies de communication

fluviales et terrestres qui sillonnent l'ensemble du pays ; puis enfin les cartes industrielles proprement dites, indiquant les grands centres et les ramifications de chaque industrie nationale, et permettant d'en reconnaître immédiatement les rapports tant avec les ressources et les productions du sol qu'avec les moyens d'exploitation et de transport. Si importantes que soient ces dernières cartes, dont l'Exposition présente pour les provinces autrichiennes d'intéressants échantillons, elles commencent à sortir de notre cadre : c'est une application, et une application fort importante, de la géographie ; ce n'est plus de la géographie dans l'acception stricte du mot.

Les cartes appropriées à la première éducation nous y ramènent, et elles en forment une division digne de la considération la plus sérieuse. Parmi les morceaux de cette classe, j'ai surtout remarqué les grandes cartes murales de Sydow, du Comptoir géographique de Perthes, à Gotha. La charpente orographique des diverses parties du monde, et conséquemment la circonscription des bassins maritimes y sont fort bien indiquées ; les jeunes gens ne peuvent recevoir, avec de telles cartes sous les yeux, que de bonnes idées sur les grands traits de la configuration du globe, cette première base des études géographiques. Les cartes en relief y peuvent avoir aussi d'heureuses applications, surtout pour l'enseignement des enfants dont elles excitent et amusent la jeune imagination. Seulement nous croyons que pour que ces cartes restent d'un usage réellement utile, on ne doit pas les exécuter au-dessous d'une échelle moyenne. Trop petites, elles ne présentent plus qu'un ensemble confus, ou des images fausses à

force d'être exagérées. Il faut un certain développement à ces sortes de représentations figurées, pour qu'on en puisse suivre les détails avec quelque fruit et qu'on en reçoive une impression profitable.

Nous arrivons à la dernière et principale catégorie des représentations géographiques, je veux dire aux cartes proprement dites, tant générales que particulières, des différentes contrées du globe. C'est surtout ici que les considérations d'art et de science qui se rattachent à la cartographie usuelle auraient pu recevoir d'utiles développements au sein d'une Commission formée en temps utile et suffisamment composée.

Les cartes topographiques levées et gravées aux frais des gouvernements, ne sauraient être pour nous, malgré leur perfection, ou plutôt à cause de cette perfection même, l'objet d'un bien long examen. Devant ces magnifiques produits de la science géodésique et de la gravure, on ne peut que s'incliner et admirer. La France, la Belgique, la Hollande (1), l'Angleterre, les États du nord, la Prusse, l'Allemagne, la

(1) Parmi les grandes cartes officielles des États de l'Europe, nous nous plaisons à signaler comme digne d'une mention des plus honorables la magnifique carte que fait construire en ce moment le gouvernement néerlandais. Cette carte, à l'échelle d'un 50,000^e, aura soixante-deux feuilles; onze sont terminées et toutes les autres en cours d'exécution. Quoique gravée sur pierre, elle peut rivaliser avec les feuilles les plus parfaites de notre admirable carte de France, par la finesse du burin et la douceur harmonieuse du ton général. C'est une œuvre qui fait le plus grand honneur au bureau topographique de La Haye. Nous aimons à rendre hommage au zèle scientifique d'un gouvernement et d'un pays dont les travaux, éminemment profitables à la géographie, ne sont ni assez répandus chez nous, ni assez connus.

Russie, la Suisse, la Sardaigne et d'autres États de l'Italie, possèdent des cartes de leur territoire établies sur un large réseau astronomique et géométrique, où l'art de la représentation des reliefs du sol est arrivé à sa dernière limite. De telles cartes ne sont et ne sauraient être une œuvre individuelle : aussi aucun nom n'y est-il attaché. C'est l'œuvre d'un siècle et d'une nation. Et comme leurs bases trigonométriques sont toutes reliées entre elles à leurs points de contact, il en résulte qu'en réalité l'Europe a sa carte générale partiellement exécutée par chaque nation pour son territoire propre. Il en est de même de l'exécution graphique ; telle en est à peu près partout la commune perfection, qu'il serait difficile d'assigner une place plus ou moins élevée aux artistes des différents États chargés de fixer sur le métal les dessins des ingénieurs. On peut dire que pour les grands travaux topographiques il y a non pas une école anglaise, ou italienne, ou française, ou allemande, mais une école européenne.

Il n'en est plus ainsi pour la géographie proprement dite, ou, pour être plus exact, pour la cartographie. Ici plusieurs nationalités y sont aujourd'hui bien nettement accusées. Il serait aussi intéressant qu'instructif de remonter à la source de ces distinctions et d'en rechercher la cause. Mon intention n'est pas d'entrer dans le vif du sujet ni d'en parcourir toute l'étendue ; je ne veux, je l'ai dit, que soumettre à mes collègues quelques rapides appréciations, et en même temps quelques considérations que je crois importantes.

Si l'on rapproche et que l'on compare entre elles les meilleures cartes qui depuis vingt ans ont été pu-

bliées en Europe, on voit se détacher trois écoles d'un caractère bien tranché et d'une portée inégale, l'école anglaise, l'école allemande et l'école française. Il est toujours délicat d'attacher des noms propres à des appréciations de cette nature. Néanmoins, il suffit d'être un peu familier avec les productions de John Arrowsmith, où les documents officiels et les itinéraires des voyageurs sont si habilement mis en œuvre et rendus avec une si grande finesse d'exécution, aussi bien qu'avec les cartes allemandes signées des noms de Henri Kiepert et d'Augustus Petermann, où la science consommée du géographe et de l'érudit, l'habileté du dessin et la perfection de la gravure se trouvent réunies d'une manière si remarquable ; il suffit, dis-je, de connaître ces cartes de John Arrowsmith, de Petermann et de Kiepert pour attacher un sens précis à cette expression que j'emploie pour rendre ma pensée d'une manière concise, d'*école* anglaise et d'*école* allemande. Je voudrais pouvoir caractériser de même ce que je nomme l'*école* française ; mais la rigoureuse impartialité oblige ici de reconnaître que si la généralité de nos cartes, — j'entends nos cartes courantes, celles qui couvrent les montres de nos marchands, et qui de leurs cartons se répandent dans nos écoles et dans nos bibliothèques, — l'impartialité, dis-je, oblige de reconnaître que si nos cartes se distinguent de celles que j'ai signalées chez nos voisins, ce n'est ni par la supériorité de la science, ni par celle de l'exécution. Nous aurions à citer, je le sais, de remarquables exceptions. La cartographie moderne, par exemple, ne pourrait, sous aucun rapport, ni pour la beauté de l'exécution graphique, ni pour l'étude approfondie de

la composition, rien mettre au-dessus des cartes de la France ancienne et moderne publiées, il y a cinq ans, par M. Walckenaer, un des fondateurs de notre Société et qui pendant de longues années en fut une des lumières. Ce que je connais du futur Atlas de notre savant et zélé collègue M. Garnier, sort aussi du niveau commun et se distingue autant par la beauté de l'exécution matérielle que par la consciencieuse étude des meilleures sources. On pourrait sans doute encore alléguer d'autres exceptions également honorables; mais ces exceptions mêmes n'en font ressortir que plus tristement l'infériorité du gros de notre production cartographique. Si triste que cela soit à dire, ce n'est pas en dissimulant l'évidence qu'on pourra changer l'état des choses. Ailleurs ainsi que chez nous, sans doute, il y a pour les cartes des ateliers dont la préoccupation principale est le bon marché du prix de revient, accompagné d'une certaine habileté routinière qui suffit à la masse des consommateurs. De tout temps comme aujourd'hui, le métier a partout dressé son enseigne, peu soucieux de la science et beaucoup du profit. Mais du moins faut-il qu'au-dessus de la fabrication courante un nom se détache qui représente la science et l'art véritable.

Et cependant, Messieurs, la France a longtemps tenu le sceptre de la science géographique et de la composition des cartes. Au lieu de déplorer stérilement cet état d'infériorité actuelle que l'évidence des faits nous oblige de confesser, il serait plus utile d'en rechercher la cause : connaître la source du mal, c'est être déjà sur la voie de la guérison.

Un aperçu rétrospectif de l'histoire des études géo-

graphiques en France depuis un siècle et demi est avant tout nécessaire. Dans cette branche d'études comme dans toutes les autres, il y a un enchaînement de causes et d'effets qu'il importe d'étudier et de constater.

Une des gloires de la France, nous pouvons du moins le rappeler avec orgueil, est d'avoir été, avant aucun autre pays de l'Europe, le siège des grandes études géographiques. Quoique rejeté dans l'ombre par les noms illustres dont il fut le précurseur, le nom des Sanson n'est cependant pas sans quelque gloire à l'époque de la renaissance; mais ce sont les travaux de Guillaume Delisle qui marquent, avec le commencement du ^{xviii}^e siècle, l'ère véritable de la géographie moderne. Notre Académie des Sciences venait récemment d'être fondée (1666); et sous l'inspiration du grand Cassini, que Colbert avait su attacher à la France, un vaste ensemble d'expériences, d'observations et de voyages avait été poursuivi non-seulement à Paris et dans l'intérieur du royaume, mais en diverses parties de l'Europe et dans les contrées lointaines de l'Amérique et de l'Asie. Ces observations, en indiquant la situation exacte d'un grand nombre de points du globe par rapport à notre méridien, mettaient en évidence ce qu'on avait soupçonné depuis longtemps sans qu'on eût osé jusque-là en entreprendre la réforme, je veux dire l'excès énorme des longitudes de Ptolémée. Delisle le premier attaqua d'une main ferme et sûre le vieil édifice de la géographie ptoléméenne, et sur ses débris on vit s'élever glorieusement la mémorable mappemonde de 1700, qui ramenait enfin le monde à ses proportions véritables.

Delisle était un homme d'étude, comme doit l'être tout véritable géographe; et s'il fut en partie dirigé dans ses premiers travaux par les conseils du vénérable Cassini, il avait aussi beaucoup profité des entretiens de Fréret, le premier qui ait sérieusement appliqué les lumières de la géographie actuelle à l'éclaircissement de l'ancienne géographie. L'exécution matérielle des cartes de Delisle, comparée aux cartes antérieures, témoigne également d'un progrès considérable; car une remarque qu'il importe de faire, c'est que la netteté et les bonnes proportions du dessin d'une carte tendent toujours à se mettre en rapport avec le degré d'étude dont sa rédaction a été l'objet.

Quelque importante qu'eût été la réforme de Delisle, ce n'était cependant qu'un premier pas; d'Anville, un demi-siècle plus tard, allait accomplir un progrès plus sensible encore et plus complet, dans le temps même où François Cassini, petit-fils du grand astronome, concevait le projet et commençait l'exécution de la carte topographique de la France à laquelle il a laissé son nom, œuvre mémorable qui est restée le premier modèle des grands travaux chorographiques exécutés depuis lors en Europe. Delisle avait seulement touché aux traits d'ensemble et aux contours extérieurs; d'Anville allait embrasser tous les détails dans leur diversité infinie. Delisle, ramenant en partie le dessin de ses cartes aux proportions de la nature, avait notablement adouci les monstrueuses gibbosités qui figurent les montagnes dans les cartes encore grossières du *xviii^e* siècle; à d'Anville était réservé d'achever cette première réforme, et d'associer la parfaite élégance du dessin, la proportion des dé-

tails et l'harmonie de l'ensemble, à l'analyse approfondie des sources, à l'exactitude de la nomenclature et à la détermination rigoureuse des positions. Cette perfection des cartes de d'Anville est d'autant plus digne d'admiration, qu'elle était sans antécédents et sans modèles. Pour le fond même des études qu'elles résument, on peut les regarder comme l'expression, et l'expression la plus complète, des tendances du **xviii^e** siècle. La géographie savante était alors en grand honneur au sein de l'Académie des Inscriptions, où les fréquentes lectures de de la Nauze, de Bougainville, de Gibert, de de la Barre, de Bonamy, et surtout celles du profond et judicieux Fréret, captivaient l'attention et devenaient l'objet des fructueuses controverses. D'Anville s'était nourri de ces fortes études; et son génie, déterminé peut-être, mais certainement entraîné par ce mouvement de l'érudition vers la restitution du monde ancien, produisit cette longue suite de mémoires et de cartes qui remplissent tout un demi-siècle, et qui sont restés comme autant de modèles, ceux-là pour la discussion, celles-ci pour l'expression figurée des éléments géographiques.

Le milieu où vécut d'Anville peut donc expliquer la direction de ses travaux; mais ce que rien n'explique, si ce n'est son propre génie, c'est la perfection extérieure de ses cartes. Comme tous les grands maîtres, il en avait puisé le sentiment en lui-même, et il l'avait réalisée dans sa pensée avant que le crayon et le burin ne lui donnassent une forme sensible. Pour arriver à ce résultat qui nous étonne encore aujourd'hui, d'Anville avait dû tout créer et tout former autour de lui, tout, jusqu'à ses graveurs. Il faut com-

parer les belles pages de son Atlas aux cartes qui se publiaient dans le même temps en Angleterre, en Allemagne et dans les autres pays de l'Europe, si l'on veut se former une idée exacte de la prodigieuse supériorité que d'Anville avait donnée tout à coup à la cartographie française.

Malheureusement d'Anville emporta avec lui le secret de sa rare élégance, en même temps que le don de sagacité presque intuitive empreint dans tous ses travaux. Ses élèves, s'il en avait formé, n'avaient su garder aucune des supériorités du maître. Bientôt éclatèrent les tempêtes de 89 et de 92; et dans ce sanglant holocauste de tout le passé de la France, ce qui pouvait rester de traditions dans les ateliers où les planches de d'Anville avaient été gravées acheva de se perdre. Les cartes exécutées chez nous dans les dernières années du xviii^e siècle et au commencement du siècle actuel témoignent assez de cette rapide décadence. Pour nous relever de cette décadence il aurait fallu un autre d'Anville; mais la géographie, moins heureuse que d'autres études, n'a pas rencontré jusqu'à présent cette génération continue d'hommes supérieurs qui se transmettent sans interruption le sceptre de la science. La France, cependant, a eu dès le commencement de notre siècle un homme instruit et habile, qui pendant quarante ans de sa vie a produit un nombre immense de cartes qui méritent à beaucoup d'égards la haute réputation dont elles ont joui et qu'elles conservent encore; comment donc la décadence n'a-t-elle pas été conjurée?

Quelque pénible que cela soit pour moi, Messieurs, pour moi qui comme beaucoup d'entre vous ai connu

et aimé M. Lapie et qui rends pleine justice à ses talents, le respect pour la vérité l'emporte sur toute autre considération. Non, M. Lapie n'a pu conjurer la décadence de la cartographie française, et peut-être même, malgré l'élégance relative qu'il lui a un moment rendue, a-t-il puissamment contribué, en définitive, à la pousser dans la voie fatale où elle est entrée. Excellent dessinateur, et bien au courant des sources en ce qui se rapporte aux cartes étrangères et aux matériaux manuscrits que les expéditions de l'Empire faisaient affluer dans nos Dépôts, ne manquant pas d'ailleurs de l'habileté nécessaire pour la discussion des itinéraires et la combinaison des matériaux, M. Lapie réunissait incontestablement une grande partie des qualités nécessaires au géographe savant. Il les aurait eues toutes, je le crois, si le côté commercial de ses travaux ne l'eût poussé à une production multipliée, au milieu de laquelle il est impossible de réserver à la pensée le temps nécessaire pour la maturité des recherches, aussi bien que pour la critique des matériaux et la lente élaboration des éléments accumulés. D'Anville, Messieurs, a consacré quinze années entières à la publication seule de ses grandes cartes générales des parties du monde, qui ne forment que vingt-trois feuilles de moyenne grandeur, et cela avec un travail de treize à quatorze heures chaque jour dont aucune préoccupation étrangère à ses travaux ne le détourna jamais un seul instant ; ce n'est guère que trois feuilles en deux années, et c'est assez pour un travail de cette nature, alors même qu'on s'y est préparé, comme l'avait fait notre grand géographe, par vingt années assidues d'études silencieuses. La

prodigieuse activité de la production, chez M. Lapie , n'est pas d'ailleurs la seule cause qui ait enlevé même à ses meilleurs travaux une partie de la supériorité qu'il aurait pu leur donner ; il en est une autre non moins fatale et qu'il a léguée à ses imitateurs, c'est la recherche exagérée des détails.

Permettez-moi, Messieurs, d'insister sur ce point, car nous allons toucher à une des grandes plaies de notre cartographie actuelle.

Quand je parle de l'exagération des détails, il ne faudrait pas prendre mes paroles dans un sens trop absolu ; car à cet égard elles sembleraient en contradiction avec beaucoup de parties des cartes de d'Anville. Mais chez ce grand maître, auquel il faut toujours revenir pour y chercher des modèles, jamais le détail n'engendre la confusion ; jamais la clarté n'en est altérée, non plus que l'harmonie de l'ensemble. C'est que chez lui rien n'est jeté au hasard ni laissé à l'arbitraire du graveur ; tout, jusqu'au moindre mot, est étudié et combiné de manière à recevoir la meilleure disposition possible et à s'harmoniser avec les détails environnants. On sent bien qu'un tel soin est éminemment œuvre d'artiste ; comment l'obtiendrait-on , l'eût-on pris soi-même, de celui qui chargé de transporter votre dessin sur le cuivre, doit supputer avant tout les heures que le travail exige, et qui regarde comme perte de temps ce qui peut le détourner de l'exécution la plus rapide ? Mais ceci n'est pas tout encore. Bien qu'en s'attachant à reproduire avec la fidélité la plus scrupuleuse le contour des côtes et les sinuosités des rivières dans les contrées bien connues, d'Anville n'aurait jamais eu la pensée de transporter

dans les parties connues seulement par des reconnaissances approximatives ou de simples descriptions, cette affectation d'exactitude minutieuse qui devient ici une véritable infidélité, car elle n'est propre qu'à donner de fausses notions. Depuis lui, nous avons vu les rivières de toutes les contrées du monde indistinctement, qu'elles fussent bien ou mal connues, présenter le même aspect d'un courant contourné, revenant ainsi à ce système tourmenté que présentaient, par exemple, les cartes de Cellarius au commencement du dernier siècle. Enfin, et ceci est le reproche le plus grave que nous ayons à faire au système introduit par M. Lapie dans le dessin des cartes, l'abus des montagnes a été poussé à un degré presque incroyable. Non-seulement on a prétendu représenter dans leur aspect véritable toutes les chaînes principales d'une région (nous reviendrons tout à l'heure sur ce point), mais on n'a pour ainsi pas laissé un seul intervalle de rivières sans y pousser des embranchements, destinés, croyait-on, à donner un aspect pittoresque à l'ensemble par le chatoiement des ombres et des lumières. Il est bien entendu que nous n'entendons pas parler des morceaux à grand point qui permettent ces détails et ces effets de topographie, mais seulement des cartes à petite échelle telles que sont nécessairement les cartes générales de toute une contrée. Dans celles-ci cette recherche d'effets de montagnes n'est pas seulement inutile, elle est mauvaise et nuisible sous tous les rapports. D'abord elle est fautive ; car là où le terrain présentera en réalité une ondulation de quelques centaines de mètres, elle devra produire, eu égard à l'échelle, un soulèvement de

plusieurs lienes de base. En second lieu, elle nuit inévitablement à la netteté du plan, en couvrant la carte de hachures qui l'assombrissent et empêchent de lire les noms de lieux, qui eux-mêmes coupent dans tous les sens, de la manière la plus disgracieuse, le trait des rivières et les noms de provinces ou de districts. Pis que tout cela, s'il est possible, cette déplorable recherche d'effets de montagnes livre la carte tout entière à la fantaisie du graveur : le dessin du cartographe n'est plus dès lors pour celui-ci qu'une sorte de livret sur lequel le burin peut broder au gré de ses caprices ou de l'habileté manuelle de l'artiste, la carte étant réputée d'autant plus belle qu'il y aura jeté ainsi plus d'*effets*. Au milieu de cette recherche pour le moins puérile du joli et du pittoresque, que deviennent, je le demande, la seule recherche qui soit permise au géographe, celle de l'exactitude basée sur la critique des sources et de la véritable élégance géographique, celle qui résulte de la disposition harmonieuse et sobre des détails ? Il est bien clair qu'une œuvre qui a ainsi dévié, en des conditions si essentielles, du caractère et du but qui lui sont propres, a cessé d'être une production scientifique, et n'est plus qu'une marchandise qui cherche par des moyens factices à capter l'acheteur, dont elle fausse les notions et pervertit le goût.

Au milieu même du règne de M. Lapie s'éleva une réputation rivale, qui arriva bientôt à conquérir sur le marché une place importante et une réelle autorité. Vous avez tous nommé M. Brué. Je voudrais avant tout faire à chacun sa part équitable, quelque sévères que puissent être les réquisitions de la science. M. Brué

était un homme remarquablement intelligent, doué sinon d'un grand fonds de science acquise, au moins de cette volonté ferme et tenace dont parle le poète, et qui peut arriver dans une certaine mesure à suppléer aux lacunes premières de l'éducation. Il comprit bien vite que pour se créer une place à côté de M. Lapie, il fallait se frayer une autre route. Après quelques tâtonnements préliminaires, sa manière fut fixée. Ses cartes ont en effet un aspect tout autre que celles de M. Lapie. Une très grande clarté en est le cachet distinctif. Cette clarté provient surtout de l'élimination des détails qui seraient de nature à charger le plan, et aussi en grande partie de l'emploi beaucoup plus restreint des embranchements de montagnes, avec un soin tout particulier d'éviter dans la cartographie les tons noirs que d'autres y jetaient à dessein pour obtenir des contrastes. Les chaînes de montagnes sont d'ailleurs rendues par un système notablement différent de celui des cartes de M. Lapie ; et ce système, que je n'essaierai pas de caractériser, puisqu'il est connu de tous, est celui qui a conquis dès lors le plus grand nombre d'imitateurs. S'il fallait opter, en effet, entre les deux, c'est celui que je choisirais, parce qu'il charge moins que la manière de M. Lapie et laisse ainsi plus de clarté à l'ensemble ; mais je les crois mauvais tous les deux. Je dois dire sur quels motifs se base ma conviction.

On a manifesté, dans nos nouvelles écoles cartographiques, un grand dédain pour le système suivi par d'Anville pour exprimer les montagnes ; ces imperceptibles accents circonflexes, accompagnés de très légers traits d'ombres, ont, à ce qu'il paraît, été trou-

vés fort ridicules. Ce dédain est plus qu'injuste, il est malhabile. A priori, une manière dont notre grand géographe a tiré si bon parti, même au point de vue de l'élégance, méritait plus de considération ; mais de plus, si l'on va au fond des choses, il est aisé de montrer qu'elle est plus vraie que toutes celles qu'on lui a substituées. Il est bien entendu, je le répète, que je n'entends parler que des cartes à petite échelle, telles que les cartes générales d'une partie du monde ou d'une grande contrée. Ces signes ne sont qu'une convention : soit ; mais que sont donc les vôtres, si ce n'est une convention d'une autre sorte, seulement plus éloignée de la vérité ? Les petits accents de d'Anville sont du moins à l'échelle de la carte, et ils indiquent suffisamment l'axe des grandes chaînes et les sinuosités des chaînes secondaires, les seules choses qui se puissent exprimer sur les cartes générales ; vos ambitieux massifs, avec les accidents supposés qu'y jette le burin et les pentes qu'il y figure, n'arrivent qu'à grossir dix fois, vingt fois peut-être, le trait géographique, sans aucun profit pour l'expression du relief, et au grand détriment de la clarté de la carte. Le jour où l'on abandonnera ces méthodes récentes, nécessairement mensongères au-dessous d'une certaine échelle, et que l'on aura repris les signes de d'Anville pour l'indication des montagnes, ce jour-là on sera rentré dans la voie de la bonne et saine tradition malheureusement abandonnée depuis un demi-siècle.

Est-ce à dire que dès lors nous pourrions espérer de voir renaître chez nous la supériorité que la France a eue si longtemps dans le domaine cartographique ?

Hélas ! d'autres conditions plus difficiles resteront à remplir avant d'avoir reconquis la position glorieuse que d'Anville nous avait donnée. La première — ou plutôt l'unique, car toutes les autres rentrent dans celles-là, — c'est qu'entre les mains d'un homme en qui se trouveront réunies les capacités nécessaires, la géographie redevienne une science pure et non plus un commerce. Une telle transformation est-elle actuellement possible, et la position exceptionnelle de d'Anville pourrait-elle se retrouver ? Je le désire sincèrement, plus que je ne l'espère. Il n'est pas commun, je crois, qu'un homme indépendant déjà par sa fortune se voue pendant de longues années à des études préliminaires qui demandent une vocation tout à fait spéciale, pour s'astreindre ensuite à un travail assidu de toute la vie ; et d'un autre côté la carrière géographique, si l'on en sépare toute préoccupation commerciale, n'est pas de celles qui peuvent conduire à un grand dédommagement pécuniaire. La réunion des matériaux est trop coûteuse, l'élaboration trop longue et le produit trop faible. Je ne voudrais pas comparer la position particulière que la sollicitude de l'Académie et la munificence d'un prince ami des lettres avaient faite à d'Anville, avec la condition actuelle de l'homme de lettres et du savant livré à ses seules ressources ; mais il est bien évident que la réunion des conditions nécessaires à l'édification d'une grande œuvre géographique devient chaque jour plus difficile.

Et puis, faut-il le dire, l'indifférence générale pour les études purement spéculatives y apporte un obstacle de plus. On a de bonnes cartes marines pour les be-

soins de la navigation ; pour ceux de la guerre et de l'industrie, on a les magnifiques cartes officielles : que faut-il de plus ? Pour l'éducation des enfants et même pour la lecture de nos livres d'histoire, des cartes quelconques ne sont-elles pas suffisantes, surtout si elles ne coûtent pas beaucoup d'argent ? Tel est le raisonnement de la masse, et l'on ne peut nier qu'au point de vue strictement utilitaire il ne soit concluant. Qu'importe, quand on se place à ce point de vue, qu'une nation possède un corps complet de géographie scientifique, où les notions acquises sur toutes les parties du globe soient consignées dans une suite de cartes uniformes, et où le flambeau de la géographie actuelle projette sa clarté sur la géographie des temps anciens et sur celle du moyen âge ? De quelle utilité pratique sera cette œuvre de géographie savante, pour les besoins journaliers de la vie et le développement de la fortune publique ? Les temps actuels ont d'autres tendances et d'autres préoccupations. Mais celles d'une société telle que la nôtre sont d'une nature plus élevée. Vous croyez, et je crois comme vous, Messieurs, que la grandeur d'une nation et d'un siècle, et leur place définitive dans l'histoire du monde, s'appuient sur autre chose que sur le développement de la force industrielle, même quand l'industrie peut enfanter ces merveilles que nous voyons en ce moment se dérouler sous nos yeux. Et c'est parce que telle est notre pensée commune, que j'ai pu exprimer librement ici les regrets que nous inspire à tous l'état d'affaiblissement actuel d'une branche d'études et de travaux qui a eu si longtemps une part considérable dans les gloires scientifiques de la France.

Maintenant, Messieurs, vis-à-vis de ce tableau presque décourageant et malheureusement trop vrai, une question se présente naturellement ; on se demande par quelles causes l'Angleterre et l'Allemagne du nord, placées à ce qu'il semble dans des conditions de vie intellectuelle semblables aux nôtres, ont marché en sens inverse dans les voies de la cartographie scientifique ? comment, de l'état pour le moins très médiocre où elles étaient l'une et l'autre sous ce rapport il y a un quart de siècle à peine, elles sont montées au premier rang, tandis que nous, qui avons tenu le sceptre et pouvions garder les traditions, nous sommes arrivés à notre place actuelle ?

Je vous l'ai dit, Messieurs, je ne veux pas entrer en ce moment au cœur d'une pareille question, à laquelle se rattacheraient des considérations de plus d'une sorte, et qui m'entraîneraient inévitablement à de trop longs développements. Je dois me borner à indiquer sommairement les causes de ce double fait telles que je crois les apercevoir.

Pour l'Angleterre, je vois cette cause d'un progrès rapide dans la salutaire action de la Société royale de géographie.

Vous savez de quels éléments se compose le précieux recueil que notre sœur la Société de Londres publie sous le titre de *Journal*. Les dissertations, les théories, les recherches purement savantes y tiennent peu de place ; tout y est actuel et pratique. Ce sont des relations de toutes les contrées du monde, incessamment parcourues par les explorateurs britanniques. Il ne se passe guère de semaine sans que les presses de Londres ne jettent dans la circulation un

ou plusieurs livres de voyages; mais sauf de rares et grandes exceptions, aucune de ces publications, communément entachées de ce vice contagieux que les Anglais ont si bien nommé le *book making*, n'a la valeur des morceaux concis et substantiels qui composent le Journal de la *Geographical Society*. C'est là que se trouve la substance de cette branche de littérature, si étendue chez nos voisins et qui a pour eux tant d'importance. Or, on sait quelle place notable tiennent les cartes dans une relation sérieuse; le Journal de la Société de Londres doit donc en renfermer un grand nombre. Et comme les cartes attachées à de telles relations, et publiées d'ailleurs au nom d'une Société considérable, ne pouvaient être ni communes ni négligées, elles ont dû être l'objet d'un soin particulier. M. John Arrowsmith, fils de l'ancien géographe de l'amirauté, a répondu dignement à ces vues, et ses ouvrages ont promptement pris place à la tête de la cartographie anglaise. Ce qui achève de démontrer, à mon sens, que telle est bien l'origine de la remarquable supériorité des cartes de M. John Arrowsmith, c'est la comparaison qu'on en peut faire tant avec les cartes anglaises antérieures à l'existence de la Société de géographie, qu'avec celles qui se publient encore actuellement en dehors de son Journal. L'exécution lâche et négligée de la plupart de ces cartes ne peut sous aucun rapport soutenir la comparaison. Nous voyons donc ici se produire un exemple bien remarquable de la puissante influence que peut exercer une société savante là où se porte d'une manière effective sa sollicitude et son concours.

C'est sous une influence analogue à certains égards, mais d'une nature plus générale, que me paraît s'être formée ce que j'ai nommé l'école allemande. Les nombreuses universités que possède le nord de l'Allemagne y ont répandu depuis longtemps et y entretiennent au sein de la jeunesse le goût en même temps que la facilité des fortes études; de là une aptitude générale très favorable aux choses de l'intelligence. Aussi l'histoire et la géographie y sont-elles en grand honneur, ce que témoignent assez le nombre et la nature des livres, des journaux et des revues qui s'impriment au delà du Rhin. Cette propension naturelle de l'esprit allemand a reçu en Prusse une impulsion nouvelle par l'action que M. Alexandre de Humboldt et M. Carl Ritter ont exercée sur le mouvement scientifique de leur pays. L'Allemagne tout entière s'enorgueillit, et avec raison, du vaste monument que M. C. Ritter élève à la géographie, œuvre colossale qui se poursuit sans interruption depuis trente-quatre ans, et qui a valu à son savant auteur une réputation justement européenne. Aussi toute une école est-elle sortie de ce puissant enseignement, et l'œuvre du maître a enfanté à plusieurs reprises d'importants travaux cartographiques. Ceux de M. Kiepert, de Berlin, et de M. Petermann, de Gotha, infiniment supérieurs à tout ce que l'Allemagne avait jamais produit dans le domaine de la cartographie critique, sont certainement dus à cette influence de l'école de M. Ritter.

Ce qui distingue les cartes de ces deux excellents géographes, ce n'est pas seulement, je l'ai dit, la rare perfection du dessin topographique et de

la gravure (1), mais aussi la connaissance approfondie des sources et la critique supérieure que leur composition révèle. Le dirai-je, cependant ? Cette perfection que je me plais à reconnaître dans l'exécution de ces belles cartes ne saurait me réconcilier avec le système d'expression des montagnes que MM. Petermann et Kiepert y suivent indistinctement, quelle qu'en soit l'échelle, je veux dire l'introduction de la topographie dans les représentations purement géographiques. L'extrême habileté et la finesse de la gravure y peuvent dissimuler ce que cet amalgame de deux genres essentiellement distincts a de vicieux ; mais que l'exécution en tombe en des mains moins habiles, et ce que cet inévitable défaut de proportion a de choquant sautera bien vite à tous les yeux.

En résumé, nous voyons que les récents progrès de la cartographie critique en Angleterre et dans le nord de l'Allemagne sont dus principalement, sinon d'une manière exclusive, à une double influence également efficace, ici aux publications de la Société de géographie de Londres, de l'autre côté du Rhin à la puissante action d'un haut enseignement géographique. Et maintenant, Messieurs, si nous faisons un retour sur nous-mêmes, pourquoi cette différence qu'il nous faut bien reconnaître dans l'état de la cartographie chez nos voisins et chez nous ? Ces influences qui ont eu chez eux une action si heureuse, n'en possédons-nous pas aussi les éléments ? L'existence même de

(1) Les cartes de M. Kiepert et de M. Petermann sont toutes gravées sur pierre, les premières par M. Mahlmann, les secondes par M. Petermann lui-même.

notre Société, la plus ancienne de toutes les associations analogues qui, depuis trente ans, se sont formées en Europe et en d'autres contrées du monde, ne témoigne-t-elle pas assez que le sentiment et le goût des sciences géographiques ne sont pas éteints parmi nous ? Ne possédons-nous pas à Paris, dans le Cabinet des Cartes de la Bibliothèque impériale, un magnifique établissement public sans rival en Europe, créé et dirigé par un savant dont nul plus que nous n'est à même d'apprécier l'infatigable zèle ? Des hommes d'une haute autorité scientifique ne siègent-ils pas dans nos Académies ? Une parole à la fois éloquente et profonde ne remplit-elle pas, avidement recueillie par de nombreux auditeurs, notre chaire de haut enseignement géographique ? Pourquoi donc, je le répète, cette différence d'action et de résultats ?

Messieurs, je dois dire ici ma pensée tout entière. Oui, nous avons en France, ici même et autour de nous, tous les éléments d'une glorieuse régénération de la science géographique ; mais jusqu'à présent ces éléments ne sont peut-être pas suffisamment entrés, avec assez de suite et d'énergie, dans une voie active et pratique. Oui, notre Société a beaucoup fait pour la science, mais elle n'a pas fait encore tout ce qu'elle aurait pu, peut-être même tout ce qu'elle aurait dû faire. Je ne veux quant à présent toucher à aucun détail ; cependant parmi les moyens qui sont à la portée de notre Société pour relever chez nous le goût et l'appréciation des bonnes cartes, cette branche capitale de la science géographique qui est à bien dire toute la science, puisqu'elle en est l'expression la plus sensible et la plus complète, parmi ces moyens

qui sont à notre portée immédiate, j'en vois un puissant, actif, efficace, sur lequel je me propose d'appeler la sérieuse attention de mes collègues. Une couche épaisse d'indifférence et d'inertie nous enveloppe : c'est seulement au prix d'efforts incessants que nous pourrions vaincre cette indifférence universelle, plus fatale qu'une opposition directe. Quant à moi, Messieurs, je me féliciterai d'avoir eu occasion de vous soumettre ces réflexions, si elles peuvent contribuer à nous rapprocher d'un but qui est notre pensée commune.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

NOTES

SUR LES ÉTATS DE HONDURAS ET DE SAN-SALVADOR,
DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE.

La carte des États de Honduras et de San-Salvador, que j'ai l'honneur de présenter à la Société de géographie, est basée sur les travaux d'une réunion d'ingénieurs envoyés sous ma direction, en 1853, pour explorer le pays dans le but de découvrir une ligne praticable pour établir un chemin de fer entre l'Atlantique et le Pacifique.

J'avais été amené à conjecturer l'existence d'une telle ligne par les observations que j'avais faites antérieurement, alors que j'occupais le poste de représentant des États-Unis près les républiques de l'Amérique centrale. Dans les circonstances où je me trouvais, il était nécessaire pour moi de visiter le golfe ou la

baie de Fonseca, qui offre sur la mer des Indes une position géographique fort importante entre les États de Nicaragua, Honduras et San-Salvador. Pendant ma résidence au port La Union, en 1850, mon attention fut attirée par de grands vents du nord qui balaient parfois une partie de la baie. Ce mouvement de l'atmosphère me fit soupçonner qu'il existait une interruption dans la grande chaîne des Cordillères, qui autrement opposeraient un rempart infranchissable aux vents qui soufflent dans cette direction. Cette conjecture fut affirmée en apprenant que les vents du nord paraissent seulement dans la baie pendant la période de leur durée sur la côte atlantique; et elle fut confirmée par l'observation que la colonne de vent ou le courant d'air arrivant à ce point de l'Océan Pacifique était si étroit qu'il n'excédait pas 10 milles de largeur. Ce ne fut pas sans surprise, toutefois, qu'en gravissant le volcan de Conchagua, qui domine le port de La Union, je vis que les montagnes de Honduras étaient complètement interrompues dans cette direction.

A cette époque, ces faits n'avaient pour moi d'autre intérêt que le plaisir de reconnaître, le premier, un des traits les plus remarquables de la configuration du pays, et ce ne fut qu'en 1852 que j'arrivai à réfléchir sur l'utilité de cette coupure naturelle pour effectuer une communication interocéanique, dont on se préoccupait alors vivement aux États-Unis.

L'exploration de l'isthme de Tehuantepec par le major Barnard, avait constaté le manque de ports convenables sur l'un et l'autre Océan, pour établir dans cette partie de l'Amérique centrale une communication avantageuse à travers le continent. Le résultat de

cette enquête était passé comme une triste conviction dans l'esprit public, qui voyait que pour atteindre rapidement la Californie et l'Orégon, comme pour les îles Sandwich, le Japon et la Chine, il serait nécessaire de suivre le long et insalubre circuit de l'isthme de Panama.

Ce fut alors que les observations que j'avais faites à La Union, en 1850, me portèrent à rechercher s'il n'y aurait pas sur cette ligne des facilités ignorées pour l'établissement d'un chemin de fer aboutissant à travers le continent à l'admirable baie de Fonseca. En recourant aux archives espagnoles, je trouvai que déjà, en 1540, les officiers du roi d'Espagne avaient découvert un passage entre les deux mers par la voie qui fixait mon attention, et que c'était dans la prévision du transit interocéanique qu'avait été fondée la ville de Comayagua, capitale du Honduras (1). En communiquant mes vues et mes idées à quelques amis, à des hommes animés par le sentiment du bien public, nous résolûmes de les vérifier par une exploration spé-

(1) Les fondements en furent jetés en 1540 par Alonzo Caceres, en vertu de ses instructions « *de trouver une situation convenable pour une ville à mi-chemin des deux océans.* » L'intention des fondateurs, exprimée dans l'extrait ci-après de l'histoire de Guatémala, par Juarros, semble être aujourd'hui sur le point de se réaliser. Il dit : « On voulait, au moyen de cette ville, *établir une communication facile entre l'Atlantique et le Pacifique.* La situation à mi-chemin entre Puerto-Caballos et la baie de Fonseca l'eût rendue un lieu d'entrepôt intermédiaire convenable ; la fertilité du sol et la salubrité du climat eussent prévenu les maladies et la mortalité de la population ; et l'on eût évité une partie des fatigues et des privations subies habituellement pendant le voyage de Nombre de Dios (Chagres) à Panama. »

ciala et minutieuse des lieux, et nous nous décidâmes à en faire les frais. Je réunis immédiatement un petit groupe d'hommes compétents qui, parti de New-York en février 1853, commença dans le courant d'avril ses opérations sur le rivage de la baie de Fonseca choisi pour point de départ (1). La justesse de mes conclusions préalables fut rapidement et pleinement vérifiée, comme on le verra dans les pages suivantes.

Une ligne d'observations et de mesures barométriques fut conduite à travers le continent par le lieutenant Jeffers. Une ligne semblable fut menée par le docteur Woodhouse depuis Leon, capitale du Nicaragua, à travers le département de Segovia jusqu'à la ville de Comayagua dans le Honduras; enfin, j'exécutai moi-même d'autres mesures barométriques, depuis Comayagua jusqu'à la ville de Santa-Rosa, sur les confins du Guatémala; de là, à la ville de San-Salvador, ensuite depuis Sonsonate jusqu'au port de La Union, notre point de départ; et de là subséquemment à travers les montagnes Lepatérique à la ville de Tegucigalpa, à Comayagua, puis à Omoa, en résumé sur une longueur totale d'environ 4000 milles.

C'est, comme je l'ai déjà dit, d'après les observations et les faits recueillis dans ces diverses reconnaissances, ainsi que dans les négociations auxquelles a donné lieu notre projet, que la carte ci-jointe a été principalement dressée. Il faut ajouter que les points

(1). Parmi les membres de cette commission, je dois particulièrement mentionner les noms du lieutenant W. N. Jeffers, professeur adjoint du génie civil à l'Académie navale des États-Unis; le docteur S. W. Woodhouse, ancien membre de l'expédition du Colorado de la Californie; et M. D. C. Hitchcock, dessinateur.

les plus importants sur la ligne du chemin de fer projeté à travers le Honduras, ont été déterminés par le lieutenant Jeffers d'après de nombreuses observations astronomiques. Ils constituent la base sur laquelle les positions respectives des localités visitées par la commission entière ou ses membres isolés, ont été calculées. Ces calculs méritent d'autant plus de confiance, qu'il y a, tant dans l'État de Honduras que dans celui de San-Salvador, un grand nombre de points élevés et de pitons remarquables qui sont constamment visibles et permettent au voyageur de déterminer une position avec une précision particulière. Les relèvements de ces points de repère n'ont jamais été négligés quand l'occasion s'est présentée de les observer, et ils nous ont fourni des éléments aussi utiles que satisfaisants dans la construction de cette carte.

Les lieux qui ont été visités et dont la position peut être regardée comme exactement fixée, sont indiqués par un souligné : toutes les autres localités ont été insérées d'après les meilleures observations qu'on a pu obtenir. La topographie n'a été représentée qu'autant qu'on a pu le faire d'après des observations personnelles.

A l'exception du tracé de la côte, qui avait été bien établi par les relèvements des officiers de la marine britannique, française et américaine, la carte que je sou mets à l'appréciation de la Société peut être regardée comme une production originale et entièrement neuve. Il n'existait, en effet, aucune autorité, aucune source accréditée de renseignements qui pût servir de base pour un assemblage de faits et d'observations partielles. Sans prétendre être

complète ou minutieusement exacte, notre carte peut être considérée comme correcte dans tous les points les plus essentiels, et comme formant un canevas général auquel pourront se rattacher en toute sûreté les découvertes futures.

Après ces explications préliminaires et indispensables, il me reste à donner un aperçu de la configuration topographique des deux États spécialement compris dans la carte et un sommaire du tracé du chemin de fer, qui crée une nouvelle importance à ces deux républiques de l'Amérique centrale.

I. — HONDURAS.

Avant l'indépendance des États espagnols de l'Amérique centrale, le Honduras faisait partie du royaume ou capitainerie générale de Guatemala, qui comprenait aussi les provinces ou *intendencias* de Guatemala, San-Salvador, Nicaragua et Costa-Rica. Ces provinces secouèrent le joug de l'Espagne en 1821, prirent le rang d'États souverains, et peu après se réunirent dans une confédération appelée les « États de l'Amérique centrale. » Cette union, brisée à la suite de dissensions intérieures, cessa en 1839, et depuis cette époque ces divers États exercent séparément leur puissance souveraine.

La république de Honduras comprend le territoire que possédait autrefois la province de ce nom. Elle est bornée au nord et à l'est par la baie de Honduras, la mer des Caraïbes, et présente un développement de côtes d'environ 400 milles *légaux* (1) depuis le Rio-Tinto,

(1) Le mille légal, *statute mile*, vaut 1 kilomètre 609 mètres.

lat. N. $15^{\circ} 45'$ et long. O. de Greenwich $88^{\circ} 30'$ jusqu'au cap Gracias à Dios à l'embouchure du Rio-Wanks ou Segovia, latit. $14^{\circ} 59'$ et long. $83^{\circ} 41'$. Elle est limitée au sud par la république de Nicaragua. La ligne de démarcation suit le Rio-Wanks environ les deux tiers de son cours, de là dévie au sud-ouest pour atteindre les sources du Rio-Negro qui se jette dans le golfe de Fonseca sur l'océan Pacifique. Elle a sur ce golfe une ligne de côte d'environ 60 milles depuis le Rio-Negro jusqu'au Rio-Goascoran, et embrasse dans ses limites les îles de Tigre, Sacate-Grande et Gueguensi. Elle est bornée au sud-ouest et à l'ouest par les républiques de San-Salvador et de Guatemala. La ligne de séparation est irrégulière. Commencant sur le golfe de Fonseca, à l'embouchure du Rio-Goascoran, elle suit cette rivière l'espace d'environ 30 milles directement au nord jusqu'à l'embouchure d'un de ses affluents appelé Rio-Pescado; de la source de ce cours d'eau, elle côtoie une branche du Rio-Torola jusqu'à son confluent avec le Rio-Lempa, qu'elle remonte jusqu'au Rio-Sumpul, pour longer ce dernier jusque près de sa source, en un point où ses eaux approchent celles du Rio-Paza, qui sépare l'État de San-Salvador de celui du Guatemala. De cet endroit, la ligne de démarcation court presque au nord-est, le long de la chaîne des montagnes de Merendon et de Grita, laissant la ville et les ruines de Copan environ 45 milles au sud-est, jusqu'à ce qu'elle atteigne la source du petit cours d'eau appelé Rio-Tinto, qu'elle suit dans la baie de Honduras.

L'État est par conséquent entièrement compris entre $83^{\circ} 20'$ et $89^{\circ} 30'$ de longit. occidentale, $13^{\circ} 10'$

et 16° de latitude septentrionale, et présente environ 39,600 milles carrés.

La grande île de Roatan avec ses dépendances, Guanaja ou Bonacca, Utila, Helena, Barbarat et Morat appartiennent aussi à la république de Honduras, mais sous la dénomination de « *Colony of the Bay Islands*, » elles sont aujourd'hui occupées par les Anglais.

L'aspect général du Honduras est montagneux, c'est-à-dire que le pays est traversé en différentes directions par des chaînes de montagnes et de hautes collines divergeant de la base des Cordillères. Cette grande chaîne qui s'étend sur toute la longueur des deux Amériques, et peut-être considérée comme l'épine dorsale de tout le continent, se tient dans le Honduras à 50 ou 60 milles de l'océan Pacifique. Elle ne maintient pas d'un bout à l'autre son caractère général de chaîne continue, mais dans sa course se replie quelquefois sur elle-même, forme des groupes ou des rameaux d'où partent de nouvelles montagnes qui se dirigent dans tous les sens, déterminent des bassins intérieurs et de larges vallées où se rassemblent les sources des grands cours d'eau qui traversent la contrée pour se perdre dans l'océan Atlantique. Vue de la mer Pacifique, la chaîne principale présente néanmoins l'apparence d'une immense muraille naturelle, précédée d'une chaîne secondaire de montagnes rehaussée par des pics volcaniques d'une merveilleuse régularité de formes, qui se trouve entre elle et la mer des Indes. Il paraît cependant que, dans les temps antéhistoriques, les vagues se brisaient au pied de cette grande barrière, et que la petite chaîne côtière

s'est soulevée par l'effet des forces volcaniques. Cette conjecture semble vérifiée dans l'État de San-Salvador où la chaîne, d'environ 2,000 pieds d'altitude, qui s'étend du volcan de San-Miguel à celui d'Apeneca ou Santa-Anna, séparé des Cordillères par la vallée parallèle du Rio-Lempa, est entièrement d'origine volcanique. Onze cônes isolés se dressent le long de la crête, et le voyageur marche d'une extrémité à l'autre de cette province sur un lit quasi continu de scories et de cendres mêlées de ponces, et relevé çà et là par des coulées de laves et des couches de pierres. Dans le Nicaragua, cette chaîne volcanique s'abaisse par intervalles et se trouve seulement marquée par des cônes élevés et des cratères brisés, tandis que les Cordillères ininterrompues courent au sud-est sur le bord septentrional du bassin des lacs de Nicaragua.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, le Honduras n'a qu'environ 60 milles de côtes sur l'océan Pacifique et sur toute cette étendue la chaîne côtière manque entièrement. Mais elle est remplacée dans la baie de Fonseca par des îles élevées et d'origine volcanique appartenant à l'État.

Les côtes septentrionale et orientale de Honduras présentent plusieurs groupes de montagnes qui sont les extrémités des chaînes secondaires rayonnant au nord et à l'est des Cordillères. Ces chaînes secondaires atteignent la côte septentrionale diagonalement, s'enchevêtrent et se recouvrent l'une l'autre de façon à paraître, vues de la mer, comme une chaîne continue. De cette circonstance, il est résulté que sur quelques cartes côtières qui indiquent bien l'embouchure des rivières, ces cours d'eau sont rendus impossibles

par la délinéation d'une chaîne de montagnes, sans discontinuité, représentées comme bordant le rivage à une très courte distance dans l'intérieur des terres.

Les Cordillères proprement dites ou la grande chaîne qui forme la ligne de partage des eaux coulant d'un côté dans l'océan Pacifique et de l'autre dans l'Atlantique, traverse le pays dans une direction générale nord-ouest et sud-est. Sa course est cependant ondulée et sur toute une ligne se trouve notablement interrompue par une large vallée transversale, qui offre la voie la plus favorable pour établir un chemin de fer entre les deux mers, comme nous le verrons bientôt. Partant des hauts plateaux de Guatémala, cette chaîne suit quasi à l'est une même direction jusqu'à ce qu'elle atteigne la frontière de Honduras où elle se détourne vers le sud-est, tandis qu'une chaîne ou éperon plus élevé, rivalisant de hauteur avec la Sierra-Madre, ou montagne mère, court au nord-est vers la baie de Honduras. Au point de séparation, cette chaîne est désignée sous le nom de montagnes de Merendon, puis de Espiritu-Santo et, près de la côte, par celui de montagnes de Grita, enfin sur la côte même, où elle conserve la majestueuse hauteur de 7,000 à 8,000 pieds, elle est appelée montagnes d'Omoa. Au pied du versant septentrional, coule le Rio-Motagua qui prend sa source près de la ville de Guatémala et tombe dans la baie de Honduras; à la base du versant méridional coule le Rio-Chamelicon séparé d'une rivière parallèle, le Santiago, par une chaîne de hautes collines aboutissant dans la grande plaine de Sula, près de l'embouchure du Rio-Ulua.

En suivant la direction de la Sierra-Madre, on voit

qu'elle s'enlace à quelques lieues de distance des montagnes de Merendon, dans une masse ou dans une nodosité connue sous le nom de montagnes de Selaque. Dans l'intervalle se trouve la large vallée ou le plateau de Sensenti, sur lequel le Rio-Santiago prend sa source. Cette grande plaine n'a pas moins de 30 milles de longueur sur 10 à 20 milles de largeur, et se trouve presque cernée de tous côtés par les montagnes. Sa seule issue est l'étroite vallée ou plutôt la gorge à travers laquelle elle est drainée par le Rio-Higuito ou Talgua.

Les montagnes de Selaque, dont les sommets atteignent à la hauteur de 8,000 à 10,000 pieds, constituent un des principaux centres d'élévation du Honduras. La branche la plus élevée de la rivière Santiago, appelée à différents points Talgua, Higuito, Alas et Rio-de-la-Valle, tourne autour de ces montagnes au nord et à l'ouest. Une autre branche, le Rio-Mejicote ou Rio-Grande de Gracias les sépare à l'est des montagnes de Puca avec leur pilon élevé, et des montagnes terrassées d'Opalaca ou Intibucat avec leurs sommets tronqués et leurs plateaux sur lesquels prospèrent les céréales et les fruits de la zone tempérée.

Immédiatement après vient la vallée du Rio-Santa-Barbara, le principal affluent du Santiago, qui, au-dessous de leur point de jonction est souvent nommé la Venta. La rivière de Santa-Barbara, comme celle de Santiago, a ses sources dans des plaines élevées dont la principale est la vallée ou plaine de Otoro séparée seulement de celle de Comayagua par le groupe de montagnes connu sous le nom de Montecillos. Ce groupe est formé par la vraie chaîne des Cordillères qui, de

sa direction générale est-sud, tourne brusquement au nord et finalement se perd en chaînons divergeant vers la côte. Ces ramifications forment un autre bassin au fond duquel s'étale le lac de Yojoa ou de Taulebé.

Nous arrivons maintenant à la configuration topographique la plus remarquable du Honduras considéré sous le rapport des facilités qu'elle offre pour établir économiquement une grande voie de transit entre les deux océans. A la base orientale de la chaîne de Montecillos, où l'interruption des Cordillères est complète, s'étend la plaine de Comayagua de laquelle part au nord la vallée du Rio-Humuya qui débouche dans l'océan Atlantique, et au sud la vallée du Rio-Goascoran qui se déverse dans l'océan Pacifique; deux vallées jointes bout à bout et constituant ensemble une grande vallée transversale se prolongeant de l'une à l'autre mer. Ces deux rivières naissent pour ainsi dire dans la même plaine, car elles ont leurs sources à côté l'une de l'autre sur la faible ligne de partage ou la petite éminence de terre qui forme l'extrémité méridionale du plateau.

La plaine de Comayagua a dans sa longueur environ 40 milles sur une largeur générale de 5 à 15 milles. Son axe le plus long est dirigé du nord au sud et coïncide avec la direction générale des deux grands cours d'eau. Elle s'incline presque imperceptiblement vers le nord, drainée par le Rio-Humuya qui coule dans le milieu. Elle est séparée de la plaine d'Espino, située au nord, par de petites collines qui empêchent uniquement ces deux plaines d'être considérées comme un seul et même plateau. Toutes deux sont d'une beauté, d'une fertilité et d'une salubrité remarquables:

elles occupent environ le tiers de la distance entre les deux baies de Honduras et de Fonseca.

Au delà de ces plaines, les Cordillères se résument dans une grande masse ou groupe de hautes montagnes : celles du nord sont désignées sous le nom de montagnes de Comayagua, et celles du sud sous celui de montagnes d'Ule ou de Lépatérique. Elles s'étendent du nord au sud l'espace d'environ 80 milles et, près du centre, émettent une haute chaîne connue aussi sous le nom de montagnes d'Ule, autour desquelles coule le Rio-Choluteca.

La vallée du Rio-Choluteca, après que cette rivière a tourné le flanc des montagnes d'Ule, est large et fertile. A mesure qu'elle approche de la baie de Fonseca, elle s'étend en immenses alluvions, couvertes de bois épais, qui cependant sont assez élevées pour être à l'abri des inondations et exemptes de marais ou de fondrières. Une ramification de cette vallée appelée Valle-de-Yuguare, est d'une grande beauté.

Presqu'à l'orient des monts de Comayagua, après avoir passé la vallée et la rivière de Sulaco, on parvient à une nodosité ou groupe de hautes montagnes appelé monts de Sulaco, qui s'élèvent presque au centre du pays et font diverger dans toutes les directions les cours d'eau qui y prennent leur source. La grande rivière Wauks ou Segovia, qui atteint l'Atlantique au cap Gracias à Dios, prend là son origine comme le font aussi le Rio-Aguan ou Roman, le Rio-Tinto ou rivière Noire et le Rio-Patuca, coulant au nord dans la baie de Honduras, ainsi que les tributaires du Choluteca qui coule au sud dans la mer Pacifique. De ce point culminant rayonnent plusieurs longues chaînes

quasi aussi élevées que leurs correspondantes. Celle qui s'étend au nord-est et sépare les rivières se jetant dans la baie de Honduras de la longue vallée du Rio-Wanks, reçoivent le nom de montagnes de Misoco. La chaîne qui s'étend au nord et qui termine ses nombreuses ramifications par les hauts pics échelonnés de Congrehoy, est appelée monts Pija, tandis que la chaîne qui, à l'autre extrémité, poursuit sa course tortueuse au sud-ouest et finalement borde au nord la vallée longitudinale des lacs de Nicaragua est désignée sous le nom de montagnes de Chili. Cette dernière peut être considérée comme représentant la vraie Cordillère.

A la base des montagnes de Sulaco, à l'est et au nord, se trouvent les grands plateaux ou les plaines d'Olancho et de Yoro, célèbres même dans l'Amérique centrale, pour le nombre et l'excellence de leur bétail. Sur ce versant du continent, les rivières abondent en parcelles d'or et fourniront, quand la contrée sera mieux connue, des produits presque aussi considérables que ceux qu'on a obtenus de la Californie. Malheureusement, la plus grande partie de la vaste région située entre les montagnes de Sulaco et l'Atlantique, comprenant presque la moitié du territoire entier de la république de Honduras, est inhabité, excepté par des tribus indiennes insoumises. On connaît peu de chose de cette portion du pays, si ce n'est qu'il est très diversifié et riche tant par la nature du sol que par la variété de ses minéraux.

Ce serait une grande erreur de supposer que la côte septentrionale du Honduras offre le même caractère que la plage des Mosquitos où la terre est basse, remplie de lagunes et de marécages. La côte du Honduras

présente, au contraire, un aspect fort varié. Une portion est plate et couverte de vastes forêts où abondent le *mahogany* et autres arbres précieux. Dans la partie rocheuse, les montagnes arrivent jusqu'à la mer ou s'élèvent dans l'intérieur des terres non loin du rivage. Les montagnes d'Omoa projettent leur ombre sur la baie d'Amatique, et celles de Congrehoy et de Poyas, vues de l'Océan qui se brise à leurs pieds, présentent au navigateur des points de repère remarquables. C'est des îles situées à 40 milles au nord que Colomb aperçut les pics gigantesques qui jalonnent la terre ferme, et sur ce rivage qu'il mit le pied pour la première fois sur le continent américain.

L'élévation moyenne des Cordillères du Honduras, non compris les pics isolés, ne peut être évaluée à moins de 6,000 pieds ou environ 2,000 mètres. Le plateau de Tegucigalpa a une hauteur moyenne de 3,400 pieds; celui de Intibueat de 5,300 pieds, et celui de Santa-Rosa ou plutôt du département de Gracias, en général, de 3,200; la plaine de Sensenti de 2,300, et celle de Comayagua environ 1,900 pieds. L'élévation des plaines d'Olancho n'a jamais été déterminée par des observations, mais ne peut être évaluée moins de 2,500 pieds. La partie centrale et inhabitée du pays, ou ce qu'on pourrait appeler le grand plateau de Honduras, peut aussi avoir une hauteur moyenne de 3,200 pieds, c'est-à-dire un peu moins de la moitié du grand plateau de Mexico. On a calculé que la température diminue dans la proportion d'un degré Fahrenheit par chaque hauteur de 334 pieds. La moyenne de la température annuelle de la côte est un peu moins de 70 degrés Fahr. Ces éléments de calcul

donneraient 60 degrés Fahr. comme la moyenne de température méridienne du plateau de Honduras qui est égale à environ 55 degrés Fahr. de basse moyenne température.

Considéré topographiquement, le Honduras offre beaucoup d'inégalité dans sa surface et beaucoup de diversité dans la nature du terrain. Les vastes alluvions, les fertiles vallées, les plaines élevées, les montagnes terrassées qu'il renferme, présentent collectivement presque toutes les variétés de climat, de sol et de produits. Ce sont des conditions favorables à l'entretien d'une grande population et au développement rapide d'un riche et puissant État. Un gouvernement stable et libéral qui donnerait tous ses soins aux intérêts matériels du pays, et l'établissement de nouveaux modes de communication, ne peuvent manquer d'attirer dans le Honduras une invasion d'émigrants analogue à celle qui aborde constamment sur les rivages des États-Unis.

La république de Honduras est divisée en sept départements, qui sont : les départements de Gracias, Comayagua, Choluteca, Tegucigalpa, Olancho, Yoro et Santa-Barbara.

Chaque département a une représentation distincte au Congrès général de l'État ; il est administré par un officier nommé par le gouvernement central, qui porte le titre de *jefe politico*, ou chef politique. Les départements sont subdivisés en districts tant pour la convenance des habitants que pour la meilleure administration de la justice.

Le tableau suivant, fondé sur les meilleurs renseignements qu'il m'a été possible d'obtenir, donne la

superficie et la population de chacun de ces départements, et par suite la moyenne de la superficie et de la population de l'État.

DÉPARTEMENTS.	CAPITALES.	SUPERFICIE en milles carrés.	POPULATION.	HABITANTS par mille carré.
Comayagua. .	Comayagua. .	4,800	70,000	14 1/2
Tegucigalpa. .	Tegucigalpa. .	1,500	60,000	43
Choluteca. . .	Nacaome. . .	2,000	50,000	25
Santa-Barbara.	Santa-Barbara.	3,250	50,000	13 1/2
Gracias. . . .	Gracias. . . .	4,050	55,000	13 1/2
Yoro.	Yoro.	15,100	20,000*	1 1/3
Olancho. . . .	Juticalpa. . .	11,300	45,000*	4
Total.		42,000	350,000	8 1/3

II. — CHEMIN DE FER INTEROCÉANIQUE.

Les détails de cette vaste entreprise ayant déjà été soumis au public sous une autre forme (1), je me bornerai ici à un résumé des faits qui peuvent servir plus particulièrement à faire connaître la configuration du pays.

La ligne du chemin de fer projeté passe entièrement à travers l'État de Honduras. Elle commence à Puerto-Caballos sur l'océan Atlantique, lat. N. 15° 49', longit. O. de Greenwich 87° 57', et se dirige presque exclusivement vers le sud, à travers le continent, jusqu'à la baie de Fonseca sur l'océan Pacifique, lat. N. 13° 21',

* La population de Yoro et d'Olancho ne comprend pas les tribus indiennes, et la superficie du pays qu'elles habitent renfermant presque toute la moitié orientale de l'État, est répartie entre ces deux départements.

(1) *Chemin de fer interocéanique de Honduras. Rapport de M. E. G. SQUIER, ancien ministre des États-Unis près les républiques de l'Amérique centrale, Paris, 1855. In-8°. — Mathias.*

longit. O. 87° 35'. Sa longueur totale d'un ancrage à l'autre, ou de cinq brasses d'eau sur le rivage de Puerto-Caballos, à cinq brasses dans la baie de Fonseca, est de 148 milles géographiques équivalant à 161 milles légaux ou 257 kilomètres. De Puerto-Caballos, la ligne passe par la plaine de Sula, franchit le fleuve Ulua, non loin de la ville de Santiago, et de là suit la vallée de ce fleuve, qui prend dès lors le nom de Rio-Humuya, jusqu'à sa source dans la grande plaine de Comayagua, à une distance d'environ 100 milles de Puerto-Caballos. A l'extrémité méridionale de cette plaine, il y a une petite élévation qui forme le point culminant entre les deux mers. C'est sur cette éminence que se trouvent les sources de l'Humuya et celles du Rio-Goascoran qui coulent en sens contraire pour aboutir, l'un dans la baie de Honduras, l'autre dans la baie de Fonseca. Après avoir suivi la première vallée le chemin projeté atteint en ligne directe la vallée correspondante qu'il longe presque continuellement jusqu'à la mer des Indes.

La facilité d'exécution que présente ce vaste projet dépend surtout d'une coupure naturelle que j'ai déjà signalée comme le plus remarquable fait topographique du Honduras, à savoir : — *que les vallées des rivières Humuya et Goascoran, partant de la plaine centrale de Comayagua, constituent une grande vallée transversale coupant complètement la chaîne des Cordillères et s'étendant du nord au sud entre les deux Océans.*

Puerto-Caballos. — Cortez, lors de son expédition dans le Honduras, choisit cette localité comme le meilleur port de tout le pays connu alors sous le nom de Nouvelle-Espagne. Il y fonda une ville, appelée Nati-

vidad, dans le but d'en faire le grand entrepôt de l'Amérique espagnole du nord. Puerto-Caballos demeura, pendant plus de deux siècles, la ville principale de la côte, mais plus tard, à l'époque des boucaniers, l'importance de cet établissement fut répartie entre les ports d'Omoa et de Santo-Tomas. « Puerto-Caballos, » dit le lieutenant Jeffers, qui en a levé le plan en 1853, « est un bon port d'une grande capacité, d'une profondeur d'eau suffisante, d'une entrée et d'une sortie faciles. Situé à la base des montagnes, il n'y existe ni marais ni marécages qui puissent altérer la salubrité de la localité, laquelle offre un espace suffisant pour y fonder une grande ville. »

Les vents qui dominent sur la côte nord de Honduras soufflent du nord-est, du nord et du nord-ouest, et le port en est parfaitement abrité. Les vents de l'ouest et du sud-ouest y sont presque inconnus; en outre, le port en est entièrement garanti par les collines élevées et les montagnes qui bordent la côte dans cette direction.

Ce port, d'environ 9 milles de circonférence, a une profondeur considérable; elle varie, dans plus des deux tiers de son étendue, de quatre à douze brasses sur un fond solide et de bonne tenue. Une grande lagune d'eau salée se trouve contiguë au port; elle a environ 2 milles de longueur sur 1 mille $\frac{1}{4}$ de largeur, et l'eau y est aussi profonde que dans le port même. Si cela paraissait utile, le canal de jonction pourrait être dragué de manière à ouvrir aux bâtiments l'entrée de la lagune, dans laquelle ils se trouveraient complètement enfermés et où le vent ne pourrait les atteindre en aucune façon.

Le terrain autour du port est compacte, en partie déblayé et cultivé. Comme abondance d'excellente eau et comme fertilité du sol, le voisinage de Puerto-Caballos présente toutes les conditions nécessaires à l'établissement et à l'entretien d'une ville grande et florissante.

Rio-Ulua. — L'Ulua, la plus grande rivière du Honduras, draine une longue étendue de territoire, comprenant environ 12,000 milles carrés ou presque un tiers de l'État, et probablement déverse dans la mer une plus grande masse d'eau qu'aucune autre rivière de l'Amérique centrale, à l'exception peut-être du Rio-Wanks ou Segovia. Ses principaux tributaires sont le Santiago, le Santa-Barbara, le Blanco, l'Humuya et le Sulaco ; au-dessous de leur point de jonction, l'Ulua devient une magnifique rivière. Il présente à son embouchure une barre couverte de 9 pieds d'eau qui peut toujours être franchie par des navires tirant 7 pieds, excepté durant le règne des grands vents. De légers bâtiments à vapeur peuvent remonter la rivière jusqu'à l'Humuya et, dans la saison des pluies, aller jusqu'au confluent du Sulaco. On prétend aussi que ces steamers pourraient remonter le Santiago à quelque distance au-dessus de sa jonction avec le Rio-Santa-Barbara. A l'endroit où le Santiago est traversé par la route conduisant de Yojoa à Omoa, il présente un large cours d'eau profond de 8 à 12 pieds dans son chenal. Le Rio-Blanco, qui sert de déversoir au lac de Yoja ou Taulebé, est étroit, mais profond. En sortant du lac, on dit qu'il coule l'espace de quelques milles à travers un canal souterrain. Le lac occupe un de ces nombreux bassins intérieurs qui sont un des traits

caractéristiques de la conformation du Honduras, où les chaînes de montagnes paraissent s'être repliées sur elles-mêmes en groupes noueux, au lieu de poursuivre la course rectiligne qu'on observe dans la plupart des chaînes.

L'Ulúa, à partir du confluent du Santiago ou Venta, coule à travers une plaine d'une vaste étendue appelée la plaine de Sula. Elle forme un grand triangle dont la base repose sur la mer et s'étend le long de la côte pendant près de 50 milles, depuis les avant-postes des montagnes d'Omoa jusqu'à ceux de Congrehoy, et dont la pointe se trouve droit au sud, sur la ligne du chemin projeté, dans la direction de Comayagua. Une partie de cette plaine, à la droite ou à l'est du Rio-Ulua, est basse et sujette aux inondations à l'époque des pluies. Il n'en est pas de même pour la partie occidentale de la plaine sur laquelle sera établi le chemin : là le terrain est ferme, et les cours d'eau roulent sur des lits de sable et de gravier.

Après avoir tourné la base des montagnes, derrière Puerto-Caballos, la route pourra continuer en ligne droite jusqu'à la ville de Santiago, où commence pour ainsi dire la vallée du Rio-Humuya. Bien que l'Ulúa soit navigable jusqu'à cet endroit, la compagnie ne se propose pas de l'utiliser autrement que pour le transport des matériaux nécessaires à la construction du chemin projeté.

Vallée du Rio-Humuya. — Le cours de cette rivière jusqu'à la plaine d'Espino est direct, et la vallée, d'après le lieutenant Jeffers, est située entre des collines de 50 à 500 pieds de hauteur, qui en général descendent jusqu'au bord de la rivière, mais qui, en

quelques endroits, reculent en laissant des plateaux à l'abri des inondations. Les pentes de ces collines sont rarement escarpées et elles n'exigeront aucun travail extraordinaire.

Le pays environnant est généralement accidenté ; mais il est parsemé de nombreuses vallées fertiles. Il est plus favorable au pacage qu'à l'agriculture. Les collines sont couvertes de pins et de chênes, et sur les bords des rivières se trouvent de grandes quantités d'acajous, de cèdres, de guanacaste (*lignum vite*) de caoutchoucs et autres arbres précieux.

A mi-chemin, entre Santiago et la plaine d'Espino, la rivière Sulaco, descendant de la droite, rejoint l'Humuya : c'est un cours d'eau considérable qui baigne une large et fertile vallée, et qui s'étend dans la direction du riche département d'Olancho.

Plaine d'Espino. — Cette plaine commence, pour ainsi dire, à la ville d'Ojos de Agua ; elle s'élève doucement vers le nord et se trouve seulement séparée de celle de Comayagua par un groupe de collines qui ne présentent aucune difficulté pour l'établissement du chemin et à travers lequel le Rio-Humuya s'est frayé une étroite vallée. Cette belle plaine, quelquefois appelée Maniani, a environ 12 milles de longueur sur 8 milles de largeur. On affirme que, sous la royauté, le commerce se faisait par eau entre Maniani et Puerto Caballos. Dans ces derniers temps, des bateaux chargés ont descendu la rivière, et le lieutenant Jeffers y est venu d'Ojos de Agua en canot. Le courant, toutefois, est rapide, et les rocs qui l'obstruent rendent la navigation difficile et dangereuse.

Plaine de Comayagua. — Cette belle et grande plaine

forme la ligne de partage des deux versants de la vallée transversale, et constitue la condition topographique qui rend si facilement praticable le railway projeté. Elle est située au centre de l'État de Honduras, à mi-chemin entre les deux Océans, et, comme le bassin des lacs du Nicaragua, s'étend transversalement aux Cordillères, qu'elle coupe à angle droit dans leur direction générale. Cette plaine, réunie à celle d'Espino, a plus de 50 milles de longueur sur 5 à 15 milles de largeur ; elle est bordée à l'orient et à l'occident de montagnes de 5,000 à 6,000 pieds de hauteur, et se trouve élevée elle-même d'environ 1,900 pieds, ce qui fait qu'elle jouit d'un climat frais, égal et salubre. Les collines et les montagnes adjacentes à la plaine sont couvertes de pins ; sur leurs sommets et leurs pentes, on cultive le blé, les pommes de terre et autres productions des zones tempérées, qui peuvent y venir en abondance. Les produits de la plaine, toutefois, sont essentiellement tropicaux. Son sol est extrêmement fertile ; bref, elle présente toutes les conditions désirables de fertilité et d'agrément, ce que prouve assez d'ailleurs la grande et florissante population qu'elle nourrissait autrefois.

La ville de Comayagua, anciennement appelée Valladolid, a été fondée en 1540 par Alonzo Caceres ; elle est située sur la limite orientale de la plaine et renferme aujourd'hui de 8,000 à 9,000 habitants. Avant 1827, elle en possédait à peu près 18,000, et était embellie de fontaines et de monuments. A cette époque, elle fut prise et brûlée par la faction monarchique de Guatémala, et n'a pu depuis se relever entièrement de ce désastre.

Sur les cartes, la position de Comayagua a été marquée trop loin à l'est et au sud : elle est située au 14° 28' latit. N. et au 87° 39' longit. O., sur une ligne droite ou à quelques milles d'une ligne droite tirée entre l'embouchure de l'Ulúa et celle du Goascoran, et distante de 70 milles de la baie de Fonseca.

La plaine descend doucement vers le nord et se trouve entièrement drainée dans cette direction. Son extrémité méridionale est déterminée par un groupe de petites collines à peine élevées au-dessus du niveau de la plaine et entre lesquelles se trouvent plusieurs vallons qui conduisent dans la grande vallée du Rio-Goascoran aboutissant au golfe de Fonseca. Deux de ces passages sont praticables pour le tracé du chemin de fer, celui de Rancho-Chiquito et celui de Guajoca. Aucun de ces passages n'offre un fait rocailleux qui divise brusquement les cours d'eau se dirigeant vers les deux grands Océans : c'est une belle savane ou une prairie naturelle bordée de chaque côté par une chaîne parallèle de hautes montagnes et de collines. Dans cette prairie, couverte de bétail, le voyageur trouve deux cours d'eau séparés de 400 mètres à peine et qui coulent dans des directions opposées : l'un est une des sources de l'Humuya, qui descend vers l'Atlantique, l'autre une de celles du Goascoran, qui tombe dans le Pacifique. Un ouvrier actif pourrait, avec une bêche, en changer la direction en un jour de travail.

Rio-Goascoran. — Cette rivière, depuis sa source, à l'extrémité méridionale de la plaine de Comayagua, coule au sud, et la vallée, qui peut être considérée comme une prolongation de cette plaine, consiste en une série de terrasses plus ou moins larges, sans allu-

vions proprement dites, jusqu'à la distance d'environ 10 milles de la baie de Fonseca, où le terrain s'étend en une vaste et fertile plaine. A Caridad, où la rivière se fraie un chemin à travers les dernières ramifications des monts Lepatérique, la vallée est très resserrée, mais seulement durant l'espace de quelques centaines de mètres. La longueur totale du Rio-Goascoran est de 70 à 80 milles. Durant la saison pluvieuse, il charrie une grande quantité d'eau; mais, pendant la sécheresse, il est guéable partout sans difficulté. Il ne peut être considéré comme un cours d'eau navigable; cependant il pourrait, sans doute, par des moyens artificiels, être rendu à la navigation jusqu'à la ville de Goascoran. Depuis son embouchure jusqu'au confluent du Rio-Pescado, il forme la division naturelle entre les États de Honduras et de San-Salvador.

Baie de Fonseca. — L'admirable baie de Fonseca, terminus occidental du chemin projeté, est sans contredit le plus beau port, ou mieux le plus bel assemblage de ports qui existe sur toute la côte américaine du Pacifique. Elle a 50 milles de longueur sur une largeur d'à peu près 30 milles; elle est parfaitement protégée et renferme trois grandes îles qui présentent des ports intérieurs amplement pourvus d'eau et d'admirables sites pour y bâtir des villes et des établissements commerciaux ou manufacturiers de toute espèce. Les trois États de San-Salvador, de Honduras et de Nicaragua sont contigus à la baie; le Honduras toutefois en occupe la plus grande portion. Le port de La Union, dans la baie inférieure de ce nom, est le port principal de San-Salvador; son commerce, en 1853, a dépassé 500,000 dollars, et les revenus se sont élevés

à près de 400,000 dollars. Le principal port de Honduras est Amapala, sur l'île du Tigre : c'est un port franc et dont l'importance s'accroît rapidement ; sa population et son commerce ont doublé pendant ces deux dernières années.

Cette baie, comme on peut le voir sur la carte jointe à ce mémoire, est située dans la grande vallée longitudinale qui intervient entre la chaîne volcanique de la côte et les vraies Cordillères, laquelle s'étend du Guatemala à Costa-Rica. Dans l'État de San-Salvador, cette vallée est drainée par le Rio-Lempa, qui s'ouvre un brusque passage à travers la chaîne côtière pour se verser dans l'Océan Pacifique. La même vallée se continue dans l'État de Nicaragua par le bassin des lacs et la rivière San-Juan, qui se fraie aussi un chemin abrupt à travers les Cordillères pour couler dans l'Océan Atlantique. Cette vallée, entre San-Salvador et Nicaragua, est représentée par la baie de Fonseca, que la mer a accaparée en passant à travers la chaîne volcanique et s'étendant au delà derrière cette limite naturelle. La baie doit incontestablement son origine à des causes volcaniques, et son étude, à ce point de vue, est du plus haut intérêt pour la science.

L'entrée de la baie est large d'environ 48 milles entre le volcan de Conchagua (haut de 3,800 pieds) et celui de Coseguina (de 3,000 pieds de hauteur), qui s'élèvent de chaque côté comme des phares immenses et forment des points de repère infailibles pour le marin ; sur la même ligne, à l'entrée, saillissent les hautes îles de Conchaguita et de Mianguera, et un amas de rocs appelé *Los Farellones*, qui protègent la baie contre la houle.

La vaste baie de Fonseca, qui ressemble à un petit golfe, contient trois autres baies secondaires : La Union, qui reçoit le Rio-Goascoran ; Chismuyo, où se déverse le Rio-Nacaome, et la belle baie de San-Lorenzo. Le principal estuaire de ce petit golfe, appelé *El Estero real*, s'étend dans le Nicaragua, derrière le volcan d'El Viejo. Il part de l'extrémité méridionale de la baie et pénètre dans l'intérieur des terres, à une distance de 50 milles, y compris ses sinuosités. Il a une largeur moyenne de 200 yards ou mètres, et sur au moins 30 milles de sa longueur une profondeur de trois brasses. Cet estuaire n'est éloigné que de 20 à 25 milles du lac de Managua, duquel il est séparé par la plaine de Conejo (1).

Les principales îles de la baie sont : Sacate-Grande, Tigre, Gueguensi et Esposescion, appartenant à l'État de Honduras ; puis Punta-Sacate, Martin-Pérez, Conchaguita et Mianguera, appartenant à l'État de San-Salvador. La plus vaste de ces îles est Sacate-Grande : elle a plus de 7 milles de longueur, et son extrémité méridionale s'élève à la hauteur de 2,000 pieds. L'île de Tigre cependant, par sa position, est plus importante : elle a environ 15 milles de circonférence et s'élève en forme de cône régulier à la hauteur de 2,500 pieds. La déclivité de sa base est assez douce pour admettre des cultures à quelque distance dans l'intérieur ; enfin le port d'Amapala, situé au nord,

(1) J'ai indiqué cette ligne comme la voie la plus praticable pour un canal maritime *viâ* la rivière San-Juan, les lacs de Nicaragua et Managua. — Voy. *Nicaragua, its People, Scenery, Monuments and Proposed Interocceanic Canal*, Part III.

offre un bon mouillage pour les plus grands vaisseaux.

Toute la région autour de la baie est éminemment productive et capable de fournir des approvisionnements de tous genres en quantités illimitées. Les terres sur les bords des rivières Choluteca, Nacaonie et Goascoran, sont de la plus grande fertilité et très convenables à la production de toutes les denrées tropicales; les savanes, situées au delà de ces terrains assez bas comparativement aux autres, sont particulièrement appropriées à l'élevage des troupeaux, tandis que les pentes des montagnes et les plateaux de l'intérieur sont favorables à la culture du blé, des pommes de terre et autres produits de la zone tempérée. Des bois précieux pour l'exportation et d'autres nécessaires pour la construction des habitations et des vaisseaux se trouvent en quantités inépuisables sur les rivages de la baie ou, comme les pins, peuvent être lancés en radeaux sur les rivières qui y débouchent. Ces cours d'eau présentent aussi des facilités pour la navigation, au moyen de petits bateaux, à des distances considérables dans l'intérieur des terres, et jusqu'aux gisements des masses minérales que recèlent les ramifications détachées des Cordillères. Enfin, la baie de Fonseca est, sous tous les rapports, la plus importante position sur la côte américaine de l'Océan Pacifique; elle est tellement favorisée par la nature qu'elle doit incontestablement devenir un jour le grand entrepôt du commerce et le centre des entreprises sur ce côté du nouveau monde.

Résumé. — La construction du chemin de fer projeté dans la vallée transversale que nous venons de décrire

effectuerait sur la voie de Panama (la seule autre ligne praticable à travers l'isthme de l'Amérique centrale) une économie de 21 degrés de latitude ou un espace de 1,300 milles de navigation, et, par la supériorité de ses ports, la facilité d'embarquement et de débarquement, une *épargne de six à huit jours de temps* dans un voyage de l'Europe ou des ports orientaux des États-Unis aux grands centres de commerce ou d'industrie de l'Océan Pacifique, c'est-à-dire la Californie, les îles Sandwich, la Chine, le Japon et les Indes orientales.

Longueur totale du chemin.	161 milles.
Total des montées et descentes.	4,800 pieds.
Maximum de la pente par mille.	55 pieds.
Estimation des dépenses. . .	6,487,500 dollars.

III. — RÉPUBLIQUE DE SAN-SALVADOR.

L'État de San-Salvador s'étend entre les parallèles de 13° et 14° 10' latit. N. et les méridiens de 87° et 90° longit. O. Il est baigné par l'Océan Pacifique dans toute sa longueur, c'est-à-dire l'espace de 166 milles compris entre la baie de Fonseca et le Rio-Paza, qui le sépare du Guatemala. Quoique le plus petit des États de l'Amérique centrale, il a relativement la plus nombreuse population, le plus grand commerce et le plus d'industrie.

La république de San-Salvador, dont la capitale porte le même nom, est divisée en six départements dont voici la liste et la population :

DÉPARTEMENTS.	CAPITALES.	POPULATION.
San-Miguel.	San-Miguel.	80,000
San-Vicente.	San-Vicente.	56,000
La Paz.	Sacatecoluca.	28,000
Concepcion.	Suchitoto.	75,000
San-Salvador.	San-Salvador.	80,000
Sonsonate.	Santa-Anna.	75,000
Total.		394,000

La superficie de ce petit État est d'à peu près 9,600 milles carrés ou 1,066 lieues carrées (1).

La configuration topographique de San-Salvador est remarquable. La côte présente pour la plus grande partie une bande de terre alluviale, basse, riche et de 10 à 15 milles de largeur. Derrière cette zone fertile s'élève brusquement ce qu'on peut appeler une chaîne côtière, ou mieux un large plateau d'environ 2,000 pieds de hauteur moyenne, hérissé de nombreux pics volcaniques.

Entre ces montagnes et la grande chaîne des Cordillères se trouve une magnifique vallée variant dans sa largeur de 20 à 30 milles et dont la longueur dépasse 100 milles. Elle est baignée par une grande rivière, le

(1) M. Baily estime la superficie de San-Salvador à 577 lieues carrées, chiffre évidemment erroné. Il place la pointe de Chiriqui, longit. O. 87° 42', comme l'extrémité sud-est de l'État, et le Rio-Paza sur le 89° 50' de longit. O., tandis qu'il se trouve sur le 90° 15', différence d'environ 25 milles dans la longueur totale du pays. Ce n'est pas la seule erreur de ce géographe. Il fixe à 45 ou 50 lieues la longueur de la côte qui, en supposant que l'État ait, comme il le dit, une superficie de 577 lieues carrées, donnerait seulement environ 11 lieues de largeur moyenne, ce qui est matériellement inexact. Sa largeur moyenne est de plus de 20 lieues.

Rio-Lempa. Le plateau de la côte s'abaisse généralement vers la vallée dont la beauté et la fertilité ne sont surpassées par aucune égale étendue de territoire sous les tropiques. Sa lisière septentrionale s'appuie sur le flanc des montagnes de Honduras, qui sont accidentées, raboteuses et dont la cime atteint une hauteur de 6,000 à 8,000 pieds. Au sud du Rio-Lempa, le sol s'élève des berges de la rivière d'abord par une terrasse abrupte, puis par une inclinaison graduelle jusqu'au sommet du plateau.

Un autre bassin d'une beauté et d'une fertilité également remarquables est formé par le système de petites rivières qui naissent dans les parties occidentales de la contrée, au pied du volcan de Santa-Anna, et tombent dans l'Océan près de Sousonate. Il forme un triangle dont la base longe le bord de la mer et dont le sommet porte sur le volcan.

Un autre bassin plus considérable, celui du Rio-San-Miguel, dans la partie orientale de l'État, s'étend transversalement à la vallée du Lempa et n'est séparé de la baie de Fonseca que par des montagnes isolées.

Considéré sous tous les rapports, le Rio-Lempa est le cours d'eau le plus remarquable de la contrée. A l'égard de la grandeur, il est comparable au Rio-Motagua, dans le Guatémala, et aux rivières Ulua et Segovia, dans le Honduras. Il est navigable dans une grande partie de son cours, et par conséquent destiné à acquérir une valeur importante dans le développement des ressources de l'État. Il prend naissance sur les frontières du Guatémala, au pied du haut piton ou volcan de Chingo, et coule au sud-est l'espace de plus de 100 milles au milieu du grand bassin décrit ci des-

sus, puis tourne brusquement au sud, et 50 milles plus loin, se frayant un passage à travers la chaîne côtière, se jette dans l'Océan. Son embouchure, selon le comte de Güeydon (commandant du brick de guerre français *Genio*), qui visita cette côte en 1847, est de 13° 12' 30" latit. N. et 91° 4' longit. O. de Paris, équivalant à 88° 41' O. de Greenwich.

Le Lempa reçoit au nord plusieurs tributaires considérables, dont les principaux sont le Sumpul, le Guarajambala et le Torola. Le Rio-Sumpul prend sa source sur les frontières du Guatemala, près d'Esquipulas, et coule presque parallèlement au Lempa l'espace de plus de 90 milles avant qu'il se réunisse à ce dernier. D'un bout à l'autre de sa longueur, il forme la limite naturelle entre les États de Honduras et de San-Salvador (1).

La majeure partie de son cours a lieu entre de hautes montagnes, dans une étroite vallée qui offre peu de place pour la culture. Le Torola est un plus petit courant qui prend sa source dans les montagnes de San-Juan du Honduras, renommées par leurs richesses minérales, et coule au sud-ouest pour se jeter dans le Lempa : comme le Sumpul, son talweg sert de démarcation dans la moitié de son cours, entre les deux États.

Les tributaires du Lempa au sud sont : la voie d'écoulement du lac Guija, le Rio-Quesalapa, qui naît

(1) M. Baily, dans sa carte de l'Amérique centrale, fait du Lempa la limite entre Honduras et San-Salvador, tandis que durant presque tout son cours, il coule à travers le centre même du dernier État. Il sert de frontière entre ces deux républiques pendant quelques milles seulement depuis le confluent du Sumpul jusqu'à celui de Torola.

près de San-Salvador ; enfin deux autres petits cours d'eau, le Titiguapa et l'Acajuapa, qui prennent leurs sources près de San-Vicente.

Le système de montagnes de San-Salvador (si toutefois des volcans isolés et des groupes volcaniques peuvent être appelés un système) est singulier et intéressant : onze grands volcans se dressent le long de la crête du plateau qui sépare la vallée du Lempa et le rivage de l'Océan. Ils marquent presque une ligne droite du nord-ouest au sud-est, coïncidant parfaitement avec la grande ligne d'action volcanique qui est nettement tracée depuis le Mexique jusqu'au Pérou. A partir de la frontière de Guatémala, ils apparaissent dans l'ordre suivant : Apaneca, Santa-Anna, Izalco, San-Salvador, San-Vicente, Usulután, Tecapa, Sacatecoluca, Chinameca, San-Miguel et Conchagua. Il y a aussi d'autres volcans moins considérables, sans compter de nombreux cratères éteints quelquefois remplis d'eau, et plusieurs issues ou orifices volcaniques appelés *Infernillos*. Dans la baie de Fonseca, la suite de cette longue file est représentée par le pic volcanique de l'île de Tigre et se termine sur le rivage opposé par le célèbre Coseguina, puis El Viejo, Telica, Momotombo et les autres volcans de Nicaragua.

Des nombreux volcans de San-Salvador, deux seulement, San-Miguel et Izalco, sont encore actifs ou, comme on dit là-bas, *vivo*. Le premier s'élève brusquement de la plaine à la hauteur de 6,000 pieds, en forme de cône tronqué régulier ; il émet constamment du sommet une immense quantité de fumée ; mais ses éruptions se bornent, depuis la période historique, à l'ouverture de grandes crevasses qui déchirent ses

flancs et vomissent des torrents de laves coulant quelquefois l'espace de plusieurs milles. La dernière éruption de ce genre eut lieu en 1848 et ne causa aucun dommage sérieux.

Malgré sa constitution volcanique, San-Salvador a moins souffert comparativement des tremblements de terre que Guatémala et Costa-Rica. La plus grande catastrophe de ce genre qui ait bouleversé la contrée arriva dans la nuit du 16 avril 1854 et détruisit entièrement la capitale. Avant cet événement, la ville de San-Salvador comptait, sous le rapport de la grandeur et de l'importance, comme la troisième de l'Amérique centrale.

E. G. SQUIER.

Le lecteur curieux de plus amples informations sur les deux contrées dont M. Squier vient de donner un aperçu topographique, pourra consulter l'ouvrage qui a paru récemment sous le titre de :

NOTES ON CENTRAL AMERICA; *particularly the States of Honduras and San Salvador, their Geography, Climate, Population, Resources, Productions, etc., and the Proposed Honduras Interoceanic Railway; by E. G. SQUIER, formerly Minister of the United States to the Republics of Central America.* — With original maps and illustrations. New-York, 1855; in-8° de 400 pages.

(Note de la Rédaction.)

Analyses, Rapports, etc.

RAPPORT

SUR UN OUVRAGE INTITULÉ :

Reiseberichte aus Ägypten, von Heinrich BRUGSCH ;
c'est-à-dire *Relation d'un voyage en Égypte, fait*
en 1852 et 1854, sous les auspices de S. M. le roi
de Prusse, par HENRI BRUGSCH. In-8°. Leipzig, 1855.
— Par M. Alfred MAURY.

Les amis de la géographie doivent à M. Henri Brugsch une reconnaissance toute particulière pour la publication de son voyage en Égypte ; car il leur permet de profiter dès aujourd'hui des résultats importants de ces explorations qu'un ouvrage plus étendu et plus volumineux présentera dans tout leur ensemble. M. Henri Brugsch, que la publication de sa grammaire démotique a placé au premier rang des égyptologues allemands, a fait une étude toute particulière de la géographie de l'ancienne Égypte. Il a relevé attentivement tous les noms de lieux et de peuples consignés dans les inscriptions hiéroglyphiques ; il a étudié la nomenclature des noms et des villes de l'Égypte sur lesquelles il prépare un travail étendu. C'est dans cette exploration qu'il en a recueilli les principaux éléments, et chemin faisant, en nous racontant son voyage il traduit et commente des inscriptions riches en données géographiques. Ainsi, aux environs de Thèbes, il retrouve un traité de paix conclu entre Rhamsès II

et un chef ou roi des Chétas, nom que les Égyptiens donnaient aux habitants de la Chaldée. Dans ce texte, d'une importance capitale, se trouvent mentionnés une foule de faits qui sont autant de points de repère pour la construction d'une carte du monde ancien sous les Pharaons. M. Brugsch nous donne également une liste des peuples et des villes soumis par un des rois Scheschonk de la vingt-deuxième dynastie. Un autre tableau, placé à la partie nord du grand temple d'Ammon à Karnak, met sous nos yeux les victoires de Sêti en Asie. Outre les Chétas nous voyons mentionnées, dans ces diverses inscriptions, la Mésopotamie sous le nom tout hébreu de *Naharaim*, la Cappadoce sous celui de *Retennou*, le pays des Sinkar sous le nom de *Sankara*, la Phénicie sous celui de *Pun*, Ninive, Babylone et l'Assyrie sous les noms à peine altérés de *Nenü*, *Ba-be-li* et *As-su-ri*, la ville de Megiddo sous celui de *Maketa*, Circesium sous celui de *Kair-kamasch*, etc. Il existe encore une foule d'autres noms dont l'identification est moins certaine : Les *Chéri* ou *Chéli* vraisemblablement les Syriens, *Hapulema*, vraisemblablement l'*Hapharaim* de la Bible, ville de la tribu d'Isachar, ainsi que *Ta-an-kan*, le *Thaanach* des Livres de Josué et des Juges, le *Schen-ma-au*, le *Schunena* de la Bible, et *Bit-schen-rau*, le *Bethsean* des Livres de Josué et des Rois.

La relation de M. Brugsch, quoique ayant un caractère généralement archéologique, renferme cependant aussi des détails sur l'Égypte moderne dont la géographie peut faire son profit ; notamment sur la vallée des lacs de Natron, sur l'état actuel des populations coptes et arméniennes en Égypte. Elle est écrite d'un

style simple et naïf qui ajoute à la confiance qu'inspire déjà le nom de l'auteur.

Dans les courts aperçus que nous donne M. Brugsch des monuments qu'il étudie, il ne perd pas l'occasion d'éclairer la mythologie encore si obscure de l'ancienne Égypte et surtout la distribution ou plutôt la répartition des divinités par nomes. En effet, sur les bords du Nil, le culte était dans un rapport assez étroit avec la géographie ; chaque province avait sa triade, et son système religieux qui reproduisait, sous des noms nouveaux et un aspect propre, toujours une même conception divine. La connaissance de la mythologie de l'Égypte importe donc à celle de sa géographie, et les données que nous fournit M. Brugsch doivent être recueillies précieusement.

Notre voyageur n'a pas négligé non plus ce qui pourrait intéresser la linguistique. Il a recueilli un vocabulaire de la langue nouba publié en appendice à sa relation. Il nous donne sur la langue des barâbra des détails intéressants. Le *berberi* (le mot *barâbra* n'est que la forme plurielle de ce mot), parlé par un peuple qui s'étend d'Assouan à Dongola, comprend deux dialectes, le *berberi* propre, et le dialecte d'*Ibrim*. Un grand nombre de mots arabes s'y sont glissés, mais le fond est tout à fait étranger à cette langue, qui ne se rapproche pas davantage de l'ancien égyptien.

L'itinéraire qu'a suivi M. Brugsch, est celui que l'on suit d'ordinaire en Égypte, et que trace la vallée du Nil. Mais le grand nombre de faits nouveaux que ce savant a recueillis dans des lieux déjà explorés, nous montre combien le sol égyptien renferme encore

de richesses pour l'œil exercé qui sait distinguer les paillettes d'or dans la poudre des nécropoles et les monceaux de décombres.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. BARTH A M. JOMARD.

Londres, 21 septembre 1855.

Monsieur,

Le désir d'arriver le plus tôt possible à quelque endroit de repos, m'a induit de parcourir la France tout directement, sans y faire une seule station et sans faire mes compliments à mon retour dans l'Europe à vous, le plus sincère et le plus infatigable protecteur de la géographie.

Dieu le miséricordieux a sauvé ma vie en me protégeant tant de fois contre des maladies et les hommes. Je sais ce que je dois à sa grâce et ferai mon possible pour rendre utiles à la science et à la vérité, l'âme et l'esprit qu'il m'a laissés. Car c'est la vérité, dont je me suis fait le serviteur, la vérité laquelle ne connaît aucun préjugé ni aucun prestige, et qui cherche la science pure, non pas un savoir qui vous ferait honneur aujourd'hui et honte demain. C'est dans ce sens que j'ai l'honneur de vous adresser les lignes suivantes, en vous demandant pardon de mon mauvais français, n'ayant ni parlé, ni écrit dans cette langue depuis près de six ans.

C'est un plaisir pour moi, de rendre justice à un

malheureux, qui a dû tant souffrir par les attaques incessantes adressées contre lui et sa véracité, et qui est mort sans avoir eu la satisfaction de voir son caractère rétabli. Bref, je proclame ici, sans scrupule, *M. René Caillié un des plus sincères voyageurs*, qui, certainement n'était pas un homme scientifique, mais qui, sans instruments et avec les moyens le plus faibles possible, a fait plus qu'aucun autre voyageur n'aurait fait dans des circonstances semblables, et, ce serait une grande satisfaction pour moi, si, par mon autorité comme voyageur, qui a passé plus de sept mois dans la ville de Timbouctou, et qui a fait des recherches géographiques et ethnographiques les plus étendues possibles dans toute cette partie de l'Afrique centrale, je pouvais terminer là question, touchant le voyage de Caillié, pour tous les hommes de sens.

J'avais, au commencement, à combattre mes propres préjugés; car, moi-même, si je ne doutais pas que M. Caillié avait passé par l'intérieur de l'Afrique, je doutais qu'il eût été à Timbouctou : voici un de mes motifs. En passant, le 5 septembre 1853, de la rivière Isa, ainsi appelée par les Sonray, et Mayo, ou Mayô-Balléo par les Tulbe, Egirred par les Imôchar, ou Touareg (1), dans un petit canal vraiment étroit et difficile, j'étais poussé, ou plutôt traîné en avant, par les mains des barcajoles, avec la plus grande difficulté, jusque dans le bassin qui s'étend en face de la petite ville de Kabara; je faisais de conscien-

(1) Laquelle est ici sans îles, sans rochers et présentait une vue vraiment grandiose et magnifique.

cieuses recherches sur la durée de la navigation sur ce petit canal, et j'apprenais qu'il était navigable, en général, pour des barques comme la mienne (1), pendant quatre mois de l'année et, après des saisons plus abondantes en pluie, pendant cinq ou six mois au plus. Calculant alors ces données, je croyais qu'il n'était pas possible d'aller à Cabara dans une barque dans le mois d'avril. Caillié y arrivait le dix-neuf de ce mois, n'étant pas même remorqué; mais mon long séjour à Timboulou (beaucoup plus prolongé que ce n'était mon intention première) m'a fait faire des observations fort curieuses à l'égard de cette rivière si importante et si peu connue jusqu'à présent. La rivière inondait toutes les plaines et toutes les vallées, entre son lit proprement dit et la ville de Timboulou; les habitants tremblaient pour leurs frêles maisons, bâties d'une argile blanche peu consistante, et à partir du 7 janvier, jusque vers la fin de février, les petites barques venaient décharger les marchandises, non pas à Cabara, mais à Timboulou même, près de la grande mosquée Gèngere-bèr (commencée par le sultan de Melle, Mansa-Mousa). En effet, la rivière n'a commencé à se retirer à Timboulou que le 17 février de l'année passée; les barques d'une grandeur moyenne pouvaient encore mouiller directement dans le port de Cabara pendant tout le mois d'avril.

Cela été ma destinée, après avoir succombé enfin aux intrigues et aux attaques des Tulhe, et après avoir

(1) Ce n'était pas une des plus grandes barques, ne mesurant, à peu près, que 50 pieds (anglais) de longueur et 8 de largeur dans le milieu, tandis que les barques les plus grandes ont jusqu'à 90 pieds de longueur sur 10, même 11 de large.

quitté la ville même, le 17 mars de l'année passée, de ne commencer définitivement mon voyage de retour que le 17 mai, véritable épreuve de patience pour un Européen, surtout seul comme je l'étais.

Sans doute cet état de la rivière était une exception, mais en prenant des informations, j'appris, que pendant l'hiver de l'année dans laquelle le *rais* (le major Laing) visita la ville, la rivière arriva presque à la même hauteur qu'à l'époque de ma présence, circonstance que quelques-uns des habitants voulaient attribuer à une influence *aquatique* des Européens. En général, on dit (ce qui paraît vrai) que la rivière, tous les trois ans, est sujette à de plus grandes inondations.

Il faut ici constater, ce qui a été aussi, pour moi, un motif de douter quelque temps de la véracité de Caillié, que les habitants mêmes de Timbouctou ne savent rien de son voyage et disaient que jamais autre chrétien que le *rais*, qui est bien connu, ait jamais visité la ville avant moi. Ils voulaient même jurer, mais je les en dispensais. C'est là une preuve que Caillié a si bien joué son rôle (rôle assez difficile) que, même après son départ, rien n'a transpiré sur son vrai caractère.

Un autre motif de mon doute était le dessin qu'il a fait de la ville ; car celui-ci représente des maisons isolées çà et là, et non pas une ville bien distribuée avec des rues étroites. Mais c'est là une faute du dessinateur ; car les maisons elles-mêmes, et surtout leurs façades, ont tout à fait le caractère des maisons de Timbouctou et il faut bien constater ici, qu'à l'époque où Caillié visita la ville, elle avait beaucoup

souffert du despotisme des Tulbe, qui l'avaient conquise trois ans auparavant, et avaient presque ruiné son commerce; ce qui fit que les marchands de Ghadâmes, quelque temps après, allèrent en procession supplier le scheikh el Moukhtar, qui alors était dans la *hille*, district d'Azanad, de venir s'établir dans la ville pour protéger le commerce. Sidi-Moukhtar étant mort, il y a sept ans et demi (il mourut dans le mois de rebia-el-aouel, 1264 de l'hégire), son frère le scheikh Sidi-Ahmed-el-Bakay, homme très lettré, et du caractère le plus noble et le plus aimable, lui a succédé. Ce fut mon bonheur; car il n'y avait aucune personne à Timbouctou, excepté el-Bakay, à laquelle je pouvais me confier. Ayant connu son caractère dans le Bornou par des pèlerins, j'avais formé, dès le commencement, l'intention de me mettre sous sa protection. Une preuve bien claire, je crois, du caractère fanatique et insociable des Tulbe de Masena et de Hamdallāhi, c'est que Aliou lui-même, le fils de Bello, l'empereur de Sokoto, ne consentit pas à ce que j'allasse chez ces gens, et qu'il ne voulut pas me donner la permission d'aller à Timbouctou tant que je ne l'aurais pas assuré que mon intention n'était pas de leur faire une visite, mais bien au scheikh Sidi-Ahmed-el-Bakay.

Une chose qui étonne dans le récit de Gaillié, c'est qu'il ne donne pas les noms des trois grandes mosquées Guéngërë-bër; Sankorë, et Sidi-Yahia; mais la description qu'il en donne, surtout celle de la grande mosquée ou Guéngërë-bër, est assez exacte; il ne savait pas que cette partie ancienne dans la grande mosquée, dont il admire tant l'architecture, date de

Mansa-Mousa, le célèbre roi de Melle; qui bâtit cette mosquée après son retour de La Mecque en l'an de l'hégire 725-726, correspondant à l'an 1325-1326 de notre ère. La mosquée de Sankoré, laquelle était dans un état de ruine au temps de la visite de Caillié (et que les conquérants Tulbe avaient eu l'intention de détruire tout à fait, afin d'obliger les habitants Sonrây du quartier de Sankoré, de faire leurs prières dans la grande mosquée), a été réparée, seulement peu avant ma visite, par les soins de Sidi-Ahmed-el-Bakay et est à présent, malgré ses proportions très lourdes et massives, un des plus grands ornements de la ville. En effet, ces mosquées, surtout Güéngéré-bér et Sankoré, constituent le caractère propre de cette ville curieuse et la distinguent de toutes les villes de l'Afrique centrale, même de celles qui sont deux ou trois fois plus grandes qu'elle, comme Alôni, la plus grande ville de l'Afrique centrale, Kañô, Zaria, Sokoto, Yauri et quelques autres; ces villes ont des mosquées médiocres, même Sokoto, dont la belle mosquée, bâtie au temps de la visite de Clapperton par le Gedādo, est déjà tombée en ruines. Bref, Timbuktoo, c'est là *medināh* de l'Afrique centrale.

Je veux dire un mot à propos du nom, que Caillié donne à la langue et à la nation des indigènes. Il y a là sans doute une grande erreur, mais une erreur comme il en est échappé à tous les voyageurs. Caillié lui-même confessé, en plusieurs endroits de son récit, qu'il ne comprenait rien de la langue parlée à Jenné (ou plutôt Zinne) et au delà, et il était obligé de se fier dans son voyage; à partir de ce point, aux informations des Arabes; cela est confirmé par les noms

qu'il donne à deux villes sur la rivière; ces noms certainement ne sont pas des noms de villes; je veux parler de Sankha-Kabila (tribu de Sonray) et de Alkodja (la colline). Il apprenait d'un Arabe (et non d'un indigène) le nom de *Kissour*. Ce nom, l'Arabe l'appliquait sans doute à la *langue des indigènes*; mais Caillié, croyant que c'était un seul mot, paraît s'être imaginé que c'était aussi le nom de la nation, et il a ensuite appelé, sans scrupule, *Kissour* les habitants de Timbouctou. C'est certainement une erreur; car kissour n'est pas autre chose que *ki sor'ay*, c'est-à-dire la langue des sour'ay (1); ce mot ne pouvait venir que de la bouche d'un Arabe; car un indigène dirait *sour'ay kini*; mais j'ai observé pendant ma longue résidence dans la ville et aux environs, que les Arabes ont modifié la langue des habitants, de manière que dans quelques phrases, ceux-ci ont altéré eux-mêmes les règles originales de leur langue. Les Sonr'ay, appelés par Léon, Sungay, ont tout à fait conservé leur nom ancien et leur commune nationalité. Le nom en arabe est écrit quelquefois avec, et, quelquefois sans le *noun*. C'est une nation fort curieuse et qui, dans plusieurs districts, plus vers le sud-est, entre la rivière et les établissements des Tulbe, principalement dans les grandes villes de Dargol, de Téra

1) Presque la même chose est arrivée à Ebn-Saïd qui, il paraît, a donné le nom de Inkizar à la langue et à la nation des Azacr, habitants du grand royaume de Ghanatao (*nku*, dans cette langue, est un *nom* possessif); ainsi on a dit *Chetu* (c'est le vrai nom indigène de Fichit), *nku sèfè*, la langue de Tichit, et je veux ajouter que la terminaison « *ngo* » dans le nom Mādingo, n'est pas autre chose : le vrai nom de la nation est « *Mandé* » et pas plus.

et de Kulman, a, jusqu'à présent, défendu son indépendance et sa nationalité; à Dargol il y a même encore des princes de la dynastie glorieuse des Askia, dont le fondateur était le fameux conquérant Ischia de Léon l'Africain, dont je ferai à présent mieux connaître l'histoire. Ce sont des gens d'humeur guerrière, avec de belles et ouvertes figures, d'une expression un peu féminine, et avec de longs cheveux très soigneusement pliés en *locken*. Quant aux habitants de Timbouctou, sans doute ils ont beaucoup perdu de leur nationalité ancienne et leur langage n'a rien de beau; ce sont même des gens stupides, sans énergie et se contentant de leur *doleno*, ce breuvage favori qui constitue leur déjeuner.

On a toujours parlé des jolies manufactures de coton, avec des broderies de soie, qu'on faisait à Timbouctou; mais c'est là une grande erreur; toutes ces étoffes manufacturées viennent, ou de Nyffé et Kano, ou de Sansanne (Sansandi). Il y a là en réalité des belles manufactures de cuir; mais ce ne sont pas les indigènes qui fabriquent; ce sont les Arabes et les Touareg.

Il y a là (à Timbouctou) une nationalité bâtarde ou mulâtre, mais fort curieuse, dont Caillié (qui n'a fait qu'un si bref séjour dans cette ville) n'a pas parlé du tout. Ce sont les *Ermā* ou Rūmā. J'avais déjà reçu des informations sur cette tribu à Egedesh ou Agadez (1); j'en entendis ensuite parler beaucoup par les pèlerins Sonr'ay, qui passaient par le Bornou; mais je

(1) J'ai appris, pendant mon long séjour parmi la tribu des Imochar-Aulémmiden, que *egedesh* ne veut dire autre chose que « famille. »

ne savais pas qu'en penser; car on me représentait ces gens comme les plus anciens habitants, non-seulement de Timbouctou, mais de plusieurs autres villes situées sur la rivière, qui auraient même entrepris de lier la ville de Walata (dont le nom indigène est Birou), avec la grande rivière par un canal; la partie commencée par eux, mais ensuite abandonnée, serait le célèbre *Ra's el ma*, à trois jours ouest-sud-ouest de Timbouctou. Ensuite, pendant ma longue résidence dans cette ville, j'ai appris que ces Ermā sont les descendants des fusiliers marocains, qui ont conquis toute cette partie importante de l'Afrique centrale, depuis Walāta jusqu'aux environs de Say sous le gouvernement du prince illustre du Maroc, Mulay-Hamedé Dhahebi; cette armée, consistant en 3600 fusiliers, entra dans la ville de Timbouctou, du côté du désert, après une faible résistance; et, s'embarquant à Kabara et descendant la rivière, fit son entrée dans la grande et illustre ville de Gar'o (ou, comme les Touareg l'appellent, Gogo), la capitale de l'empire Sonr'ay, dont le reste est un village de 400 cabanes environ, construites en nattes, mais très bonnes; j'y ai résidé l'année passée pendant une dizaine de jours à la fin de juin et au commencement de juillet, le 17 du mois *Djémad-second*, an de l'hégire

Rāmi (pluriel, Ermā) est certainement une parole arabe, qui, en général, signifie plutôt *un homme qui jette une lance*; mais il paraît qu'on désignait dans le Maroc, à l'époque où le fusil était une chose nouvelle, le fusilier par ce nom, ce qui s'est conservé pendant presque trois siècles pour les descendants de ces fusiliers conquérants et des femmes indigènes, qui forment

une tribu par eux-mêmes et se distinguent, en général, par leur belle figure, et leurs beaux yeux; en outre que le noir de leur peau n'est pas aussi foncé que celui des indigènes, et a plus de lustre. Ces *Ermā* constituent encore aujourd'hui une grande partie de la population non-seulement à Timbouctou, mais aussi à Bamba, la ville dont, jadis, le gouverneur traita si généreusement le célèbre voyageur Ebn-Batutah, et à Garo ou Gogo.

Le grand mérite du journal de René Caillié doit être manifeste à tous les gens sensés, quand ils considèrent qu'avec des moyens aussi faibles, et sans instruments excepté une simple boussole, il a décrit si bien sa longue route, que vous, Monsieur, avez été capable, avec les documents fournis par lui, de restituer à la ville de Timbouctou, dont la situation variait dans les mappes de plus de 4 degrés, sa vraie position, quant à la latitude. Il était plus vraisemblable pour vous que c'était 17° 55' que 17° 50'; or mes positions varient entre 17° 58' et 18° 3'. Quant à la longitude, vous avez certainement porté cette illustre ville trop vers l'ouest et plus près du Sénégal; si moi je suis obligé de la reculer un peu vers l'est, vous ne pouvez m'en faire un reproche fondé sur la nationalité, car je suis Allemand. Je confesse que la position de 4° 45' ouest de Greenwich, que j'ai assignée à cette ville, est entièrement fondée sur mes observations de distances et de mon azimuth et non sur une observation astronomique; n'étant pas capable de faire une bonne observation de longitude, je crois qu'il vaut mieux ne pas perdre de temps pour en faire une mauvaise.

Pour certaines personnes, la géographie c'est l'astro-

nomie; il faudrait plaindre la géographie, si elle était réduite à cette condition, elle qui est destinée à révéler toutes les relations compliquées entre l'homme et la terre qu'il habite (1).

Pour retourner à Gaillié, il y a deux choses qui expliquent parfaitement l'erreur que j'affirme exister dans la position en longitude, que vous avez cru devoir assigner à la ville de Timbouctou, d'après ses données; premièrement c'est la *déclinaison* qui, au lieu d'être de 17 degrés, est de 23° 30' à Timbouctou, et ensuite c'est la distance seulement de 2 milles anglais qu'il croit avoir parcourue par heure, en descendant la rivière, ce qui n'est pas assez. En regard que Sokoto, dont la position en longitude est à peu près 20 minutes à l'ouest de la position que Clapperton lui avait attribuée, « by dead reckoning, » je crois que je m'approcherai tout près de la vérité, si je donne ici (jusqu'à ce que j'aie le loisir de figurer avec exactitude les données de mon Journal sur une grande échelle), à la longitude de cette ville renommée, 2° 5' O. de Greenwich. Car, en faisant mes *mapes* en route (ce que je faisais pour sauver autant que possible les résultats de mon voyage, dans le cas où je succomberais dans cette entreprise hasardeuse), je ne pouvais pas risquer de changer les positions que Clapperton avait assignées aux points les plus importants, incapable que j'étais de leur en substituer d'autres bien établies sur des calculs mathématiques.

(1) La suite de la lettre que nous abrégions fait comprendre la pensée de l'écrivain : c'est que la géographie ne consiste pas uniquement dans la détermination des lieux par les observations astronomiques.

Mais en confessant mon insuffisance, il faut que je revendique le talent astronomique de M. Vogel et que je vous demande pardon, en vous faisant remarquer, que dans les rapports récemment publiés dans le *Bulletin* de la Société géographique, il s'est glissé une erreur importante qui pourrait nuire à la vérité ; car, en parlant des calculs astronomiques de M. Overweg, lesquels ont été trouvés insuffisants par M. Encke, à Berlin, on a substitué le nom de M. Vogel à celui de M. Overweg, et cela pourrait faire croire au public que M. Vogel n'était pas un bon astronome.

En espérant, que vous corrigerez cette erreur dans l'intérêt de la science et de la vérité, et en vous assurant de mon plus haut intérêt pour tout ce qui regarde l'Afrique,

Je suis, etc.

Signé : D^r BARTH.

P. S. J'espère que dans deux ou trois jours j'aurai le bonheur d'aller visiter mon vieux père à Hambourg où je serai bien heureux d'avoir de vos nouvelles.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DU D^r BARTH A M. JOMARD.

Berlin, le 15 octobre 1855.

Monsieur,

..... A Hambourg j'ai eu le plaisir de recevoir deux précieuses lettres de vous, une en réponse de ma lettre de Londres et une autre d'une date très ancienne,

mais néanmoins très importante pour moi : c'est une lettre datée du 10 avril 1854, que vous m'avez adressée comme Président de la Société géographique de Paris, en regard de la grande médaille d'encouragement, que la Société m'a décernée pour mon voyage au pays d'Adamawa, accompli en 1851.

J'étais bien touché de trouver, à la fin de la même lettre, les vœux de la Société pour mon heureux retour de Timbouctou, et je suis sûr qu'ils ont eu leur effet.

Vous savez peut-être que j'ai publié quelques extraits d'un ouvrage historique sur le Soudan, appelé « *Tarikh e' Soudan* » et composé par un Arabe du nom d'Ahmed-Baba. C'est dans les villes de Gando et de Timbouctou que j'ai trouvé des manuscrits de cet important ouvrage. A présent que je suis de retour et puis consulter les bibliothèques de l'Europe, je vois que M. le baron Rousseau a déjà parlé d'un ouvrage de ce nom dans le *Bulletin* de la Société (1^{re} série, t. VIII, p. 15, f. 158 ; t. IX, p. 152-153) ; mais il me semble qu'il n'a pas réussi à s'en procurer un manuscrit ; de plus, j'ai vu dans le cahier d'avril du *Journal asiatique*, 5^e série, t. V, p. 399, que le professeur arabe à Constantine a trouvé un autre ouvrage de ce même auteur, appelé : *Tekmilet ed-dibāj*, plusieurs fois cité dans son ouvrage historique. Si vous pouviez me donner quelques renseignements sur ce manuscrit et me dire où il se trouve à présent, je vous serais très obligé (1).

Signé : Dr BARTH.

(1) Sidi-Ahmed-Babà a fait l'histoire de Timbouctou ; il assigne son origine à l'an 510 de l'hégire.

Nouvelles et communications.

EXPÉDITIONS ARCTIQUES

DU DOCTEUR KANE ET DU LIEUTENANT HARTSTEIN.

(Relation d'après le rapport oral fait par M. Kane à M. Henry Grinnell, et d'après les notes de M. Hayes et de quelques autres officiers des deux expéditions.)

Le docteur Kane, de la marine des États-Unis, avait quitté New-York le 31 mai 1853 sur le brick *l'Advance*, destiné à une nouvelle expédition pour aller à la recherche de sir John Franklin, et équipé aux frais du généreux négociant Henry Grinnell. Depuis, on n'avait reçu aucune nouvelle de cette expédition, si ce n'est une lettre datée de juillet 1853. Le lieutenant Hartstein partit le 4 juin 1855, pour entreprendre de découvrir ce qu'était devenu le docteur Kane ; il a été assez heureux pour le rencontrer à l'île Disco, sur la côte du Groenland, et pour le ramener aux États-Unis avec ses compagnons, excepté trois qui sont morts en route. Le retour de ces voyageurs, le 10 octobre 1855, a été pour New-York un jour d'allégresse et d'émotions. Voici au surplus la relation abrégée de ces deux expéditions.

Le docteur Kane avait réussi à traverser la baie Melville et à atteindre les côtes du Smith Sound dès le 6 août 1853. Le 10 septembre, après des difficultés infinies, on arrivait sur la côte N. du Groenland, à un point encore inexploré jusqu'alors ; les nouvelles glaces formées journellement autour du vaisseau forcèrent l'expédition à chercher un asile pour l'hiver. Le brick

s'arrêta à 78° 45' de latitude, et c'est là qu'il est encore sans doute, emprisonné par les glaces. L'hiver se montra avec un degré de rigueur dont aucune observation précédente n'avait encore donné l'idée : le whiskey gela en novembre; le mercure fut constamment à l'état solide; c'est, du reste, le quartier d'hiver le plus voisin du pôle qui ait jamais été choisi. Le scorbut sévissait; mais on parvenait à le combattre, tandis que le tétanos (*lockjaw*) ne cédait à aucun traitement, et c'est de ce mal qu'est mort le courageux charpentier du bâtiment, M. Alston. Cinquante-sept des meilleurs chiens à traîneau périrent.

Les opérations de recherches commencèrent en mars : M. Kane dirigea les premières en personne. On partit par un froid de 57 degrés (Fahrenheit); plusieurs hommes eurent les membres gelés et ont été obligés de subir l'amputation des doigts. On resta en route jusqu'au 10 juillet; l'approche de l'obscurité de la mauvaise saison obligea alors à revenir au quartier d'hiver.

Le docteur Kane avait d'abord longé et relevé le Groenland dans une direction régulière du sud au nord; mais un glacier énorme arrêta sa marche. Cette masse de glace, taillée à pic et haute de 500 pieds, est une barrière entre le Groenland septentrional et l'Atlantique : elle formera toujours sans doute un obstacle bien sérieux aux futures explorations. Malgré les avalanches et les *ice-bergs* qui se détachaient de ce glacier, on le longea cependant en traîneau, et de temps en temps sur des morceaux de glace flottants quand la mer était libre. On parvint ainsi à faire 80 milles le long de la base de cette masse prodigieuse; on la suivit

jusqu'à une nouvelle terre boréale, jointe ainsi au Groenland, et qu'on nomma Washington. La grande baie qui s'étend entre cette terre et le Groenland a pris le nom de Peabody, d'après l'un des citoyens qui avaient projeté l'expédition. Rien de plus remarquable que cet isthme de glace entre l'ancienne et la nouvelle terre.

On comprendra sans peine toute l'importance de l'excursion en traineau accomplie par nos explorateurs, quand on saura qu'ils ont fait ainsi tout le tour du Smith Sound et relevé tous les points de ce bras de mer; mais la plus curieuse découverte de l'expédition est certainement celle d'une mer polaire libre, de cette mer déjà devinée par d'autres et qu'on a proposé de nommer *Polynea*. M. Kane a pu contempler au nord une mer parfaitement dégarnie de glace, tandis qu'on voyait une masse solide s'étendre sur les eaux, vers le sud, jusqu'à 125 milles sans interruption. On a évalué à 3000 milles carrés l'étendue du bras de mer entièrement libre qu'on peut apercevoir; on lui donna le nom de Kennedy, en l'honneur du secrétaire de la marine américaine. On parvint à relever la côte de la terre placée au nord et à l'ouest de ce bras de mer, jusqu'à 82° 30', c'est-à-dire jusqu'au plus haut point de latitude que jamais navigateur ait atteint, excepté le capitaine Parry, qui s'est avancé jusqu'à 83° 15'. On appela cette terre Grinnel's Land.

L'extrême rigueur de l'hiver de 1853 à 1854 faisait bien comprendre que le brick ne pourrait pas être dégagé avant l'hiver de 1854-1855. Les provisions, quoique encore abondantes, paraissaient insuffisantes pour résister au scorbut, et le combustible avait été

épuisé en grande partie par l'hiver précédent. Le docteur Kane résolut alors de chercher à gagner, avec quelques-uns de ses compagnons, l'entrée du Lancaster Sound, afin de rencontrer, s'il était possible, l'expédition anglaise et de procurer ainsi des secours à son équipage. Il partit avec un bateau (*open boat*) dans la direction qu'avait suivie Baffin ; mais il trouva une barrière infranchissable de glace, étendue en immense fer à cheval depuis le Jones Sound jusqu'au Murchison's Sound. Il fut forcé de regagner son navire.

Pendant l'hiver qui suivit, on adopta les habitudes des Esquimaux : on se fit des remparts de mousse, on se nourrit de viande de morse crue. Malgré ces précautions, le scorbut faisait des progrès ; heureusement M. Kane, à l'aide de la seule paire de chiens qui restât, organisa une communication avec un établissement d'Esquimaux fixé à 70 milles vers le sud.

Il était évident que l'énorme barrière de glace qui s'étendait au sud ne permettrait pas de recevoir des secours de ce côté avant le troisième hiver, et que le manque de combustible empêcherait de résister à cet hiver : aussi le docteur Kane jugea-t-il prudent d'abandonner son navire et de chercher à retourner vers le sud, en se servant tour à tour de traîneaux et de bateaux. On quitta donc le brick le 17 mai ; on parcourut un bras de mer gelé de 81 milles d'étendue ; enfin, après un voyage de 361 milles, on atteignit le cap Alexander ; on trouva là la mer libre. On s'avança toujours vers le sud, tantôt sur l'eau, tantôt sur la glace, en vivant surtout d'oiseaux, d'œufs et de phoques ; enfin on pénétra dans la baie Melville,

libre de glace, et l'on se dirigea vers les établissements danois du Groenland septentrional. On y arriva providentiellement, le 6 août, après quatre-vingt-un jours des fatigues et des dangers les plus grands, pendant lesquels on avait parcouru 1300 milles. A Upernavik, le principal de ces établissements, les voyageurs s'embarquèrent sur un bâtiment danois qui faisait voile pour l'Angleterre. Par une heureuse circonstance, on toucha à Disco; où l'on rencontra l'expédition du capitaine Hartstein. Cette dernière avait trouvé le Smith Sound encore fermé par les glaces; mais elle avait communiqué avec les Esquimaux, elle avait appris le départ du docteur Kane et avait suivi ses traces.

L'expédition de Hartstein quitta New-York le 4 juin 1855; elle était composée du remorqueur *l'Arctic* et du navire *la Release*. Le 24 juin, elle découvrait la côte du Groenland, à 200 milles au nord du cap Farewell; elle était émerveillée de l'aspect pittoresque des falaises de glace de la côte, et elle donnait à l'une de ces masses (*bergs*) les plus élevées la dénomination de Grace-Churchberg, à cause de sa ressemblance avec l'édifice de ce nom qui décore le Broadway. Le 10 juin, on abordait à l'île Disco et l'on débarquait au port de Leavely ou Godthaab (en anglais Godhaven), où l'inspecteur royal danois, M. Ohric, recevait les navigateurs avec la plus bienveillante hospitalité. Leavely est une ville de 150 habitants, dont une douzaine de Danois; le reste se compose de métis esquimau-danois. Les membres de l'expédition y passèrent cinq jours, et l'accueil aimable qu'on leur fit fut accompagné de danses et de fêtes presque continuelles. « Les jeunes filles, dit un officier de l'expédition Hartstein, dan-

saient avec un art et une grâce que nos élégantes du Broadway pourraient envier; c'était une vue nouvelle pour nous que cette réunion de jeunes beautés vêtues de pantalons de peaux de phoques; les jeunes gens jouent très bien du violon. La danse est le principal amusement de ces lieux. »

Le 10 juillet, les deux bâtiments traversaient le Waygat Sound; le 14 juillet, on rencontra en mer M. Peterson, un des gouverneurs des possessions danoises, qui conduisit M. Hartstein à l'île Harrow, où l'on fit provision de charbon; le 16 juillet, on arrivait à Upernavik, où réside M. Peterson; on s'avança ensuite au nord jusqu'au Smith Sound, à 78° 30' de latitude: là on se trouva sur les traces de l'expédition de Kâne; on vit des tentes, des voiles, etc., qui ne laissaient pas de doute sur son passage dans ces parages. On put interroger les naturels, qui connaissaient très bien les toîms de Kâne et de ses compagnons; et qui apprirent que, depuis deux mois, ils étaient repartis vers le sud. M. Hartstein revint alors à Leavely, où il parvint le 13 septembre; il eut le bonheur d'y trouver ceux qu'il cherchait avec tant d'anxiété, et, le 18 septembre, tous les voyageurs, désormais réunis, firent voile pour New-York.

E. CORTAMBERT.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

—

Séance du 19 octobre 1855.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le général Daumas, directeur des affaires de l'Algérie, écrit à M. le président qu'il tient à sa disposition un mandat de 1000 francs représentant la subvention que M. le maréchal, ministre de la guerre, a accordée à la Société pour récompenser un voyage de la colonie du Sénégal en Algérie, ou de l'Algérie à la colonie du Sénégal, en passant par Tombouctou.

La Société reçoit des lettres de remerciements pour l'envoi de son *Bulletin*, de plusieurs Académies et Sociétés savantes, anglaises, allemandes et américaines, qui lui adressent également leurs publications.

M. Drouyn de Lhuys transmet à la Société une lettre de M. l'abbé Hue par laquelle ce missionnaire offre à la Société la deuxième édition de son *Voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, et de son ouvrage sur l'Empire chinois faisant suite à ce voyage. — M. Albert-Montémont est prié de rendre compte de ces deux ouvrages.

M. Jomard, en déposant sur le bureau la 5^e livraison de ses *Monuments de la géographie*, entre dans quelques détails sur les cartes qui la composent. Il offre ensuite plusieurs autres ouvrages de la part de

MM. Wappäus, de Lesseps, Ernuszt et Bardin. — (Voy. au Bulletin bibliographique.) — M. Alfred Maury est prié de rendre compte de l'ouvrage de M. Wappäus sur la statistique et la géographie de l'Amérique septentrionale.

M. de la Roquette offre également, aux noms des auteurs et éditeurs, la suite des *Mémoires de la Société royale des antiquaires du nord*, et du *Church missionary Intelligencer*, une carte de la Norvège du professeur Munch et une brochure du colonel Sabine sur ses observations magnétiques.

M. le secrétaire communique la liste des autres cartes et ouvrages déposés sur le bureau.

M. le docteur Norton Shaw annonce à la Société qu'il s'occupe d'un catalogue des principaux livres géographiques, atlas et cartes existant sur les diverses contrées du globe, et qu'il recevra avec reconnaissance les communications qu'elle voudra bien lui adresser dans le but de faciliter cette publication.

M. le directeur des colonies au ministère de la marine, écrit à la Société pour s'informer si elle a reçu deux Mémoires de M. le lieutenant-colonel du génie Faidherbe sur les langues sérère et sarakholé. Cet envoi est parvenu à la Société, et M. le président annonce qu'il en a accusé réception.

M. d'Avezac communique ensuite une nouvelle lettre de M. le lieutenant-colonel Faidherbe, gouverneur du Sénégal. A cette lettre est joint un Mémoire, accompagné d'une carte, sur les populations noires des bassins du Sénégal et du haut Niger, destiné à simplifier beaucoup la prétendue complication de races et de langues qu'on disait exister chez les nègres.

M. Jomard saisit l'occasion que présente l'envoi des intéressants travaux de M. Faidherbe pour appeler de nouveau l'attention de la Société sur les nombreux documents qui existent dans les archives et ailleurs, et qui permettraient de compléter le 7^e volume de ses Mémoires et de composer le 8^e. Il rappelle qu'il serait bon de convoquer dans ce but la section de publication.

M. le comte d'Escayrac ajoute que vers la fin de son dernier séjour au Caire, M. Thibaut, l'un des compagnons de M. d'Arnaud dans sa mémorable expédition, est de tous les négociants européens établis dans le Soudan celui qui connaît le mieux cette région, lui a offert 1^o son Journal du voyage aux sources du Nil, entrepris en compagnie de M. d'Arnaud ; 2^o diverses notes relatives à ce voyage, parmi lesquelles un tableau des températures observées sur le fleuve Blanc, à trois moments différents de la journée, pendant quatre mois d'hiver. A la même époque, M. Vayssière lui remettait un vocabulaire de la langue bari, recueilli par M. de Malzac, son associé ; ce vocabulaire montre les différences qui existent entre la langue bari et deux de ses dialectes. Il espère aussi se procurer les notes de M. d'Arnaud sur le débit des affluents du Nil Blanc ainsi que les coupes de ces cours d'eau dessinées par lui lors de son grand voyage. M. le comte d'Escayrac a recueilli lui-même de nombreux vocabulaires africains et des éléments suffisants à l'exposition succincte de six grammaires africaines. Ce travail, le vocabulaire de M. de Malzac et un vocabulaire de la langue des Bychara qu'il doit à Linant-Bey pourraient être joints avec fruit aux travaux intéressants que la Société reçoit

de M. le lieutenant-colonel Faidherbe, et il serait heureux de contribuer ainsi à la publication d'un nouveau volume de mémoires. Le récit, le journal et les observations intéressantes de M. Thibaut seraient de nature à y trouver place et présenteraient d'autant plus d'intérêt que, par divers motifs, M. d'Arnaud n'a pas cru devoir encore publier lui-même les notes importantes qu'il a recueillies et qu'il a eu l'obligeance de lui communiquer.

M. Jomard communique deux lettres de M. le docteur Barth, datées de Londres et de Berlin. Ce voyageur, qui avait conservé des doutes sur la réalité du séjour de René Caillé à Tombouctou, tout en admettant qu'il avait traversé l'intérieur de l'Afrique, le signale comme un des voyageurs les plus sincères, et il reconnaît loyalement que ses doutes n'étaient pas fondés. M. Barth saisit l'occasion que lui fournit l'examen des descriptions de René Caillé pour entrer dans des développements historiques, ethnographiques et linguistiques du plus haut intérêt sur les contrées qu'il vient de parcourir avec tant de succès pour la géographie.

Sont proposés pour faire partie de la Société: M. le lieutenant-colonel du génie Faidherbe, gouverneur du Sénégal, par MM. d'Avezac et Jomard; M. Édouard Schuman, télégraphiste de la Belgique, par MM. Vandermaelen et Jomard, et M. Manuel Ancizar, ancien ministre de la Nouvelle-Grenade, par MM. Francis Lavallée et Jomard.

M. E. G. Squier, des États-Unis, met sous les yeux de l'assemblée une carte manuscrite à une très grande échelle, de l'isthme de Honduras, représentant le tracé du chemin de fer interocéanique destiné à relier le

golfe du Mexique et la mer Pacifique. Les détails topographiques de cette grande ligne établissent la possibilité de franchir facilement la Cordillère. Le chemin de fer de Honduras a sur les autres projets l'avantage de présenter d'excellents ports à chacune de ses extrémités : Puerto caballos et Fonseca. La Commission centrale écoute avec le plus vif intérêt les renseignements que lui donne M. Squier sur l'exécution de ce beau travail, et elle adresse ses félicitations à l'auteur.

M. de la Roquette propose l'échange du *Bulletin* avec le *Journal de la Société des sciences de Halle*. — Renvoi à la section de comptabilité.

M. Jomard appelle l'attention de la Société sur les belles productions géographiques qui se trouvent à l'Exposition universelle, et il propose de désigner deux membres, MM. Garnier et Vivien de Saint-Martin, pour aller les examiner et en rendre compte à la prochaine séance.

M. Hébert donne sur sa nouvelle méthode d'immatriculation de la géographie destinée à l'enseignement de cette science, des explications qui sont écoutées avec intérêt par ses collègues.

La séance est levée à dix heures.

Séance du 2 novembre 1855.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. de Montigny écrit à la Société pour lui annoncer qu'il vient d'être chargé par le gouvernement d'une mission auprès du roi de Siam, et pour lui offrir ses services. La Commission centrale accepte ses offres

avec empressement et invite la section de correspondance à préparer des instructions pour M. de Montigny.

Sir I. R. Murchison, directeur général de l'École des mines et des cartes géologiques des îles Britanniques, et ancien président de la Société royale géographique de Londres, est présent à la séance. Il fait part à l'assemblée des nouvelles récentes qu'il vient de recevoir du docteur Livingston. Cet intrépide et savant voyageur est parvenu à refaire la carte des vastes contrées qu'il a explorées dans l'intérieur de l'Afrique méridionale. Cette carte, dont les premiers matériaux avaient été perdus par suite d'un fâcheux accident, est assujettie à un grand nombre d'observations de latitude et de longitude. M. Murchison entretient ensuite la Société du monument de granit, élevé par souscriptions à Greenwich, en l'honneur du lieutenant Bellot, et il ajoute que l'excédant de la souscription doit être distribué entre les sœurs de ce regrettable officier. — Sir I. R. Murchison, sur la demande de M. le président, veut bien se charger de remettre pour le *Bulletin* une note plus détaillée sur sa communication.

M. Jomard communique le rapport officiel du docteur Kane, adressé au gouvernement américain, à son retour du long voyage qu'il a fait dans les mers polaires à la recherche de l'expédition de sir John Franklin. Depuis deux ans, on n'avait reçu aucunes nouvelles du docteur Kane, et plusieurs navires étaient partis récemment à sa recherche. — Renvoi de cette communication au *Bulletin*.

Le même membre rend compte de la réunion qui vient d'avoir lieu chez M. Ferdinand de Lesseps à

l'occasion du départ des ingénieurs français et étrangers pour l'isthme de Suez, afin d'examiner sur les lieux l'avant-projet rédigé par MM. Linant-Bey et Mougel-Bey, ingénieurs du vice-roi d'Égypte, pour le percement de l'isthme. Cette conférence avait pour but de mettre en rapport tous les membres de la Commission internationale, d'examiner et de résoudre plusieurs questions importantes. — Renvoi de cette communication au *Bulletin*.

M. de la Roquette, au nom de la section de comptabilité, fait un rapport sur l'échange du *Bulletin* avec le Journal de la Société des sciences naturelles de Halle. La Commission centrale adopte les conclusions favorables de ce rapport.

M. Vivien de Saint-Martin, chargé par la Commission centrale de lui faire un rapport sur les produits géographiques envoyés à l'Exposition universelle, annonce que le manque de temps et des difficultés sans nombre l'ont empêché de remplir cette mission; mais qu'il a profité de cette circonstance pour jeter un coup d'œil rapide sur l'état actuel de la cartographie en France. La Commission centrale écoute avec intérêt cette communication et la renvoie, après quelques observations, à la rédaction du *Bulletin*.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages déposés sur le bureau, et M. Jomard offre de la part de l'auteur, M. Mahmoud, astronome de l'observatoire du Caire, un *Mémoire* sur les calendriers judaïque et musulman.

M. le lieutenant Netscher, des Pays-Bas, offre à la Société les trois premières livraisons du *Répertoire de cartes*, publié par l'Institut royal des ingénieurs néer-

landais, et il la prie de vouloir bien s'intéresser à cette publication qui a un but d'utilité générale. La demande de M. Netscher est accueillie avec empressement par la Commission centrale.

La Société admet au nombre de ses membres : M. le lieutenant-colonel du génie FAIDHERBE, gouverneur du Sénégal ; M. Ed. SCHUMAN, télégraphiste de la Belgique, et M. Manuel ANCIZAR, ancien ministre de la Nouvelle-Grenade au Chili et au Pérou.

Séance du 16 novembre 1855.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le comte de Castelnau annonce son prochain départ pour le cap de Bonne-Espérance où il va résider en qualité de consul de France, et il prie la Société de lui adresser des instructions pour son fils qui l'accompagne dans ce voyage et qui a le projet de visiter l'intérieur de l'Afrique australe dans la direction de N'gami. Cette demande est renvoyée à la section de correspondance.

M. le secrétaire de la Société philotechnique adresse des billets d'invitation pour la prochaine séance publique de cette Société.

M. Vandermaelen, directeur de l'établissement géographique de Bruxelles, transmet à la Société un Mémoire d'un savant suédois, M. Carl Rydwist, sur la statistique, les chemins de fer, les lignes de télégraphie électrique et les autres voies de communication de la Suède, et il en demande l'insertion au *Bullet in*. — Renvoi à la section de publication.

M. Hébert, membre de la Société, écrit à M. le président pour le prier de nommer une Commission qui serait chargée d'examiner le système d'immatriculation locale qu'il a développé dans un écrit et dans un atlas dont il a fait hommage à la Société.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages offerts.

M. Jomard offre, de la part de M. de Montigny, trois cartes chinoises dont M. A. Maury veut bien se charger de rendre compte.

M. Lourmand offre, de la part de l'auteur anonyme, un petit volume intitulé : *Une saison à Cannes en Provence*. Le but de cet ouvrage est d'attirer à Cannes la vogue de Nice, et d'amener sur ce point trop peu apprécié du sol français, une affluence de voyageurs cherchant une médication puissante et des distractions heureuses.

La section de correspondance donne communication des instructions qu'elle a préparées pour le voyage de M. de Montigny, chargé d'une mission auprès du roi de Siam.

M. Vivien de Saint-Martin continue la lecture de son rapport sur l'état actuel de la cartographie en France, à propos de l'Exposition universelle. Après une longue discussion sur ce travail qui a vivement excité son intérêt, la Commission centrale renvoie à la prochaine séance le développement de la proposition annoncée par M. Vivien de Saint-Martin, comme complément de son rapport.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LES SÉANCES D'OCTOBRE ET DE NOVEMBRE 1855.

ASIE.

Titres des ouvrages.

Donateurs.

Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, pendant les années 1844, 1845 et 1846. 2^e édition. 2 vol. in-8°. Paris, 1853. — L'empire chinois faisant suite à l'ouvrage intitulé : Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet. 2^e édition. 2 vol. in-8°. Paris, 1854. M. l'abbé Huc.

AFRIQUE.

Voyage d'Alger aux Ziban l'ancienne Zebe en 1847, avec atlas où figurent les principales oasis de cette contrée, quelques monuments du Tell, en deçà des Aurès, et un portrait du dernier bey de Constantine. 1 vol. in-8° et 1 vol. petit in-f°. Alger, 1852.

Le docteur GUYON.

Percement de l'isthme de Suez. Exposé et documents officiels. 1 vol. in-8°. Paris, 1855. — Lettre à l'éditeur du *Times*. Broch. in-8°.

M. Ferd. de LESSERS.

AMÉRIQUE.

Handbuch der Geographie und Statistik von Nord-Amerika, von Dr J.-G. Wappäus. 1 vol. in-8°. Dr WAPPAUS.

MÉMOIRES DES SOCIÉTÉS SAVANTES, RECUEILS ET JOURNAUX PÉRIODIQUES.

Philosophical transactions of the Royal Society of London. 1855, part. 1. — Proceedings of the Royal Society. Vol. VII, n° 14. — Transactions of the Royal Society of Edinburgh. Vol. XXI, part. 11. — Journal of the Royal asiatic Society of Great Britain and Ireland. Vol. XV, part. 11. — Report of the British Association for the advancement of science. — Address of the anniversary meeting of

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

the Royal geographical Society. Mai 1855. — The church missionary Intelligencer. Cah. de septembre 1854 à septembre 1855. — Journal of the Franklin Institute. N° 6 de 1855 — Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft. 3^e et 4^e cah. du t. IX. — Zeitschrift für allgemeine Erkunde. N° 24 et 24. — Notizblatt des Vereins für Erdkunde und verwandte Wissenschaften zu Darmstadt. N° 1 à 20. — Mittheilungen aus J. Perthes geographischer anstalt über Wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie, von D^r A. Petermann. N° 5, 6, 7 et 8. — Antiquarisk Tidsskrift... Journal sur les antiquités, publié par la Société royale des antiquaires du Nord. 1^{er}, 2^e et 3^e cah. pour 1849-1851; 1^{er} et 2^e cah. pour 1852-1854. — Annaler... Annales sur la connaissance et l'histoire du Nord, publiées par la Société royale des antiquaires du Nord. 2 vol. in-8°. 1852 et 1853. — Revista trimensal do Instituto historico e geografico do Brazil. N° 12 à 15. 1853-1854. — Bibliothèque universelle de Genève, et Archives des sciences physiques et naturelles. Juin et Juillet 1855 (don spécial de M. Paul Chaix). — Annales du commerce extérieur, publiées par le ministère de l'agriculture et du commerce. N° de juillet et août. — Archives des missions scientifiques et littéraires, publiées par le ministère de l'instruction publique et des cultes. 4^e, 5^e, 6^e et 7^e cahiers. — Revue coloniale. Cahier de janvier à juin 1855. — Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies. Cahiers de juin à octobre 1855. — Nouvelles annales des voyages, rédigées par M. V.-A. Malte-Brun. Cah. d'août, de septembre et d'octobre 1855. — Annales de la propagation de la foi. Septembre 1855. — Journal des missions évangéliques. 7^e, 8^e et 9^e cah. de 1855. — Bulletin de la Société géologique de France. Avril-Mai 1855. — Bulletin de la Société impériale zoologique d'acclimatation, Août, septembre et octobre 1855. — Annuaire de la Société météorologique de France. Octobre 1855. — Nouveau journal des connaissances utiles, publié sous la direction de M. J. Garnier. Août, septembre, octobre et novembre 1855. — L'investigateur, journal de l'Institut historique. Juin-juillet 1855. — Bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire. Septembre 1855. — Bulletin de la Société française de photographie. Juillet, août, septembre et octobre 1855 — L'Athénæum français. N° 32-37, 44 et 45.

MÉLANGES.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Voyage d'Horace à Brindes (satire V, livre 1). Dissertation géographique lue à l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Macon, par Ernest Desjardins, docteur ès lettres, etc. Br. in-8° avec deux planches. Macon, 1855. M. ERNEST DESJARDINS.

Une saison à Cannes en Provence. Paris, 1856. 1 vol. in-12.

M. LOURMAND.

Lettres sur l'Islande et poésies, par X. Marmier. 4^e édition. 1 vol. in-12. Paris, 1855. M. ARTHUS BERTRAND.

Vestiges d'Asserbo et de Söborg découverts par S. M. Frédéric VII, roi de Danemark. Mémoire publié par la Société royale des antiquaires du Nord. Broch. in-8°. Copenhague, 1855. — Bemaerkungen, etc. Remarques sur une hache en pierre couverte de caractères uniques, appartenant au roi de Danemark. Broch. in-8°. Copenhague, 1854. — Nordboernes, etc. Relations des habitants du Nord avec l'Orient dans le 11^e siècle et les siècles suivants. Br. in-8°. Copenhague, 1854. M. CH. C. RAEN.

On some of the results obtained at the British colonial magnetic Observatories. Broch. in-8°. M. le colonel SABINE.

Mnémoplastographie. Notice préliminaire sur un nouveau système méthodologique pour une réforme complète des livres d'enseignement, dans les sciences et les arts, ainsi que de la cartographie, en général, et des autres représentations graphiques; avec des explications spéciales sur les deux cartes mnémoplastographiques exposées au palais de l'industrie, par E. Ernuszt. Broch. in-12. Vienne, 1855. M. E. ERNUSTZ.

Enseignement public. Géométrie descriptive. Modèles destinés à l'enseignement de la géométrie descriptive et de ses applications. La topographie enseignée par des plans-reliefs et des dessins avec texte explicatif, par Bardin, chef des travaux graphiques à l'École polytechnique. Expos. universelle. Br. in-4°. Paris, 1855. M. BARDIN.

Prophylaxie ou curation du choléra par le mouvement. Broch. in-8°. 1855. M. N. DALLY.

De la symétrie des formes des continents, par M. J.-C. Houzeau (Extrait de la Revue trimestrielle). Broch. in-12. M. HOUZEAU.

Mémoire sur les calendriers judaïque et musulman, par M. Mahmoud, astronome de l'observatoire du Caire. Broch. in-4°. M. MAHMOUD.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Répertoire de cartes publié par l'Institut royal des ingénieurs néerlandais. 1^{re}, 2^e et 3^e livr. La Haye, 1854-1855. Br. in-8°.

M. NEISCHER.

Notice sur la vie et les travaux de M. le vicomte Héricart de Thury, par M. Villiers du Terrage (Extrait de l'Annuaire de la Société des des antiquaires de France pour 1855). M. VILLIERS DU TERRAGE.

CARTES ET ATLAS.

Les monuments de la géographie, ou Recueil d'anciennes cartes européennes et orientales, publiés en fac-simile de la grandeur des originaux, par M. Jomard, membre de l'Institut de France. 5^e livr.

M. JOMARD.

Neuer Hand-Atlas über alle Theile der Erde, 1^{re} livr. de 4 feuilles. Berlin, 1855.

D^r HENRI KIEPERT.

Adolf Stieler's Hand-Atlas über alle Theile der Erde nach dem neuesten Zustande und über das Weltgebäude, 1^{re} livr. de 8 feuilles. Gotha, 1855.

M. JUSTUS PERTHES.

Carte de la télégraphie électrique de l'Europe centrale. 1 gr. feuille. Bruxelles, 1855.

M. Ed. SCHUMAN.

Vestiges of Assyria. Sheet 1 an Iconographic sketch of the remains of ancient Nineveh, with the enceinte of the modern Mosul. — Sheet 2 Shewing the positions and plan of the ancient cities of Nimr'ud and Selamiyeh. — Sheet 3 being a map of the country included in the angle formed by the river Tigris and the upper Zab Shewing, the disposition of the various ancient sites in the vicinity of Nineveh; from trigonometrical Survey made by order of the Government of India, in the spring of 1852. 3 grands feuilles.

M. F. JONES.

Vue panoramique de l'isthme de Suez, et tracé direct du canal des deux mers, d'après l'avant-projet de MM. Linant-Bey et Mougel-Bey, ingénieurs de S. A. Mohammed-Saïd, vice-roi d'Égypte. 1 feuille coloriée. — Isthme de Suez avec le tracé direct du canal des deux mers et du canal auxiliaire dérivé du Nil, d'après l'avant-projet de MM. Linant-Bey et Mougel-Bey, ingénieurs du vice-roi d'Égypte. 1 feuille.

M. Ferd. de LESSEPS.

Kart over kongeriget Norge. 1 feuille.

M. P. A. MUNCH.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

DÉCEMBRE 1855.

RAPPORT

FAIT, LE 21 DÉCEMBRE 1855, A LA SECONDE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

SUR SES TRAVAUX ET SUR LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

PENDANT LADITE ANNÉE,

PAR M. ALFRED MAURY,
Secrétaire général de la Commission centrale.

Messieurs,

C'est une des gloires les plus éclatantes de notre siècle d'avoir, plus qu'aucun de ceux qui l'ont précédé, agrandi le cercle de nos connaissances et de nos découvertes. Depuis cinquante-cinq ans, la science a marché dans la voie du progrès d'un pas plus rapide et plus sûr qu'à aucune des époques antérieures. Le spectacle de ces conquêtes intellectuelles remplit aujourd'hui tous les esprits d'admiration. Chacun sait combien l'astronomie, la physique, la chimie, la mécanique, l'anatomie comparée, la géologie, ont avancé dans leurs principes et leurs applications; mais ce que tout le monde ne sait point, c'est que le mouvement des lettres n'a pas été, et moins continu et moins ac-

céléré. A l'aide du grand nombre des faits qu'elles ont rassemblés, des comparaisons qu'elles ont pu établir, il leur est devenu possible de créer des méthodes, et une place leur appartient maintenant entre les sciences positives. Les belles-lettres ont pris un caractère scientifique, ou pour mieux parler, elles sont devenues des sciences historiques et philologiques.

Dans ce mouvement ascensionnel, qui entraîne toutes nos connaissances, la géographie n'est point restée à l'arrière-garde. C'est, au contraire, l'une des premières qui ait aspiré à prendre rang parmi les sciences positives et susceptibles d'application.

Donnant une main à la géologie, à laquelle elle dispute l'étude du relief de notre globe, elle tend l'autre à l'ethnologie, science née d'hier, et qui poursuit la recherche de la distribution des races et de leurs migrations. La géographie embrasse donc une sphère immense; et il n'en saurait être autrement, puisque cette sphère, c'est notre propre globe, Messieurs (1).

La Société de géographie de Paris s'honore d'avoir puissamment contribué à ces heureux progrès, et chaque année, elle entretient le public de la part qu'elle a prise à un mouvement qui s'accélère en quelque sorte, à mesure que les années s'écoulent davantage. Vous intéresser par l'exposé de pareils travaux où les études de détails dérobent si souvent les vues d'ensemble, c'est une tâche difficile, et dont je tenterai vainement de dissimuler la nature ingrate. Toutefois, dans le compte rendu de ces efforts partiels, pour étendre le

(1) Voy. à ce sujet la dissertation que nous a offerte M. Ferdinand de Luca, *Indole della geografia del secolo XIX comparativamente a quella del secolo precedente*, in-4°.

champ des régions qui nous sont connues, s'il n'y a pas toujours un intérêt de curiosité, il y a au moins une occasion de reconnaissance, et tel est le motif qui me fait espérer quelque attention de vous, messieurs. Peut-être aussi, en entrevoyant le résultat que nous poursuivons, ne resterez-vous pas indifférents à la lente élaboration qui nous permettra de l'atteindre.

Je viens de vous le dire, la géographie embrasse dans son domaine les connaissances les plus diverses et souvent les moins homogènes ; mais il en est une qui constitue son principe et son fondement, et dont je dois, par conséquent, d'abord vous entretenir. C'est celle de la carte, la carte, cette représentation figurée d'une contrée ou d'une partie du monde tout entière, qui d'un coup fait saisir à l'œil les relations de position liant les pays entre eux, la distribution des populations, les voies de communication et les divisions politiques. La cartographie est le résumé de la géographie ; elle met cette science comme en action, elle lui imprime son caractère pratique et usuel. La cartographie, messieurs, a, sous le rapport de l'exécution et de l'exactitude, fait bien des progrès depuis cinquante ans. Les gouvernements eux-mêmes en ont pris la direction, et la publication des cartes d'une foule de pays a maintenant un caractère officiel. Nous devons à cette circonstance la possession de cartes magnifiques. Mais à côté de cette action des États, des efforts particuliers se sont produits ; et dans ces efforts, la France n'a pas toujours occupé le rang qui lui appartenait. C'est ce que nous a montré un de nos plus savants confrères, M. Vivien de Saint-Martin, dans

des considérations intéressantes qui lui ont été suggérées par l'Exposition universelle. Disons, cependant, que la Société de géographie n'a pas dans cette circonstance autant failli que la science privée. Par le soin qu'elle a mis à publier dans son Bulletin des itinéraires nouveaux, des esquisses de cartes, par les réductions qu'elle a données de celles qu'il était difficile de se procurer, elle a préparé à la géographie critique des matériaux qui seront, sans doute, bientôt mis en œuvre. C'est ainsi qu'elle a fait paraître une carte de Corée, d'après l'original dressé par André Kim, aujourd'hui déposée à la Bibliothèque impériale, et dont nous sommes redevables à la libéralité de M. de Montigny ; qu'elle a publié des réductions de la carte du cours du Mareb et d'une partie de la haute Nubie, et une esquisse de la partie du bassin du Bahr-el-Abiad, comprise entre les 11^e et 5^e degrés de latitude nord. Ces deux cartes sont dues à MM. Vayssière et Malzac. L'un de nos plus actifs collaborateurs, M. le comte d'Escayrac de Lauture, qui s'est consacré avec une si louable persévérance à l'exploration et à l'étude de l'Afrique centrale, a recueilli un ensemble de renseignements, qui lui ont permis d'établir un aperçu cartographique de l'intérieur du Soudan. Ce travail n'a pas la prétention d'atteindre à l'exactitude d'une carte véritable ; mais, quand les éléments nous manquent pour pouvoir dresser une représentation exacte du pays, on est heureux que de pareils essais fassent jouir par avance de données topographiques et chorographiques, qui resteraient sans cela longtemps frappées de stérilité. Un habile explorateur et historien de l'Amérique centrale, M. E. G. Squier, a placé devant

vos yeux la magnifique carte et la coupe géologique qui représentent la contrée s'étendant entre Puerto-Cabellos et le golfe de Fonseca. Le projet d'établir à travers cet isthme un chemin de fer reliant les deux Océans, donne à cette carte, qui comprend une partie des États de Honduras et de San-Salvador, un intérêt tout particulier. Aussi la Société a-t-elle pensé faire une œuvre utile en mettant à la disposition des travailleurs européens une réduction de la carte de M. Squier, qui fait connaître dans les plus grands détails une contrée dont nous n'avions que des esquisses imparfaites. Enfin, messieurs, nous espérons terminer le Bulletin de cette année par une carte de Corée que notre vénérable confrère, M. Jomard, a élucidée avec cette critique et cette pénétration dont vous êtes habitués à recueillir les fruits.

J'avais donc raison de vous le dire, Messieurs, la Société a fait ce qu'elle a pu pour agrandir l'arsenal de renseignements où puiseront les auteurs de cartes nouvelles, en attendant qu'elle puisse elle-même élever à la géographie un plus digne monument, par la publication d'un atlas dont le projet lui sourit, et pour l'exécution duquel elle voudrait posséder plus de ressources. Toutefois, on ne saurait dire que notre compagnie ne prenne aucune part à la publication d'un recueil de ce genre, où se trouvent systématisées toutes les connaissances dues à des relevés positifs, à des opérations géodésiques, ou aux informations des voyageurs; puisqu'un de nos membres étrangers, M. Henri Kiepert, vient de tenter à lui seul cette gigantesque entreprise. Vous connaissez, Messieurs, la première livraison de ce magnifique atlas, qui fait tant d'hon-

neur à l'Allemagne savante, et réalise un progrès si marqué dans la cartographie.

Un autre de nos confrères, qui nous tient d'ailleurs par des liens plus étroits, M. Garnier, vient aussi de publier les premières cartes d'un atlas où seront mis à contribution les renseignements dus aux plus récentes explorations ; et choisissant, pour le début de cet ouvrage, les contrées qui attirent aujourd'hui davantage l'attention, il a réuni les cartes de l'intérieur de l'Afrique, et des bassins de la mer Noire et de la mer Baltique.

Je dois aussi classer, parmi les œuvres cartologiques, une excellente publication de notre confrère allemand, M. Auguste Petermann, les *Mittheilungen*, qui nous font assister périodiquement aux progrès de la géographie, et résument dans de petites cartes ce que des relations ne faisaient qu'imparfaitement comprendre. La Société a reçu huit livraisons de ce recueil émané de l'établissement de Gotha, auquel M. Perthes a attaché son nom. Mais la géographie figurée n'est pas la seule à laquelle fasse honneur cette publication. Ce que j'appellerai volontiers la géographie écrite doit aussi à M. Petermann une reconnaissance dont nous avons été heureux de nous faire les interprètes, en décernant à cet homme distingué le titre de correspondant étranger.

Les nombreuses cartes que notre compagnie a reçues, Messieurs, prouvent le soin apporté par les cartographes à nous mettre au courant de leurs travaux ; elles témoignent de l'estime que l'on a de notre appréciation, en même temps qu'elles nous montrent le zèle dont la topographie est partout animée. Nous ci-

terons d'abord les cartes intéressantes et nouvelles par leur objet, dont son Altesse royale le Prince héréditaire de Suède a enrichi notre dépôt; elles donnent l'état forestier et métallurgique d'un royaume dont le bois et le fer constituent la grande richesse. La Scandinavie est un de ces pays où l'on ne trouve aucune incompatibilité entre la science et une haute position princière. M^{sr} le duc de Scanie emploie ses loisirs à cultiver la géographie. Notre compagnie, reconnaissante de son envoi, s'est honorée de l'inscrire parmi ses membres, et elle s'applaudit de compter un si illustre correspondant.

Un savant Norvégien, M. P.-A. Munch, dont les travaux sur la géographie de la presqu'île scandinave sont depuis longtemps connus de vous, Messieurs, vous a offert une carte du royaume de Norvège, qui vous permettra de rectifier certains détails dans les cartes de la même contrée qui ont cours parmi nous.

La carte topographie du royaume des Pays-Bas, que vous a généreusement offerte le gouvernement de ce pays, figurera certainement, quand elle sera complètement terminée, à côté des productions topographiques les plus remarquables de l'étranger.

Le répertoire que vous a offert M. Netscher achève de vous mettre au courant des travaux des ingénieurs néerlandais.

Nous aurons bientôt des cartes télégraphiques comme nous possédons des cartes routières. Le géographe devra indiquer les voies de communication de la pensée, comme celles du commerce et des transports. M. de Vougy, le directeur de nos télégraphes, a déjà fait exécuter l'an dernier une carte dans ce but,

celle que nous devons à M. Sagasan. Plus récemment, M. Ed. Schuman a entrepris une carte semblable où se trouvent marquées toutes les lignes que, dans l'Europe centrale, l'électricité fait suivre à la pensée. C'est à Bruxelles que ce travail a été exécuté, et il entre pour une part honorable dans le contingent que la Belgique a, cette année, fourni à la géographie.

Un infatigable explorateur du Sahara algérien, le général Daumas, vous a fait jouir du fruit de ses travaux topographiques, auquel il a joint des publications intéressantes. Vous devez à M. Deborough-Cooley une carte où se trouvent rendues d'une manière sensible les dernières découvertes faites dans l'Afrique, entre l'équateur et le tropique du capricorne. Un de nos confrères, dont vous entendiez, l'an dernier, ici la voix, M. Cortambert, vous a offert une carte importante du Paraguay, sur laquelle l'un de nous vous a fait un judicieux rapport. Vous avez reçu, grâce à la libéralité du docteur Philippi de Santiago, une carte intéressante de désert d'Atacama.

À côté de ces publications, heureux fruits de la géographie critique et savante, l'enseignement a fait paraître des cartes estimables destinées à être mises entre les mains des jeunes gens, ayant pour objet de faciliter l'étude du programme de nos écoles spéciales, et même de nature à être consultées avec fruit par les gens du monde.

Nous citerons au premier rang un atlas, dont la réputation déjà faite ne peut que s'accroître avec de nouvelles éditions : celui de M. Adolphe Stieler, dont vous venez de recevoir la première livraison. Ce n'est là pourtant qu'un atlas manuel et élémentaire, mais

comme l'excellence de son exécution dépose de la supériorité des études géographiques au delà du Rhin !

En France, nos travaux ne sont pas cependant sans valeur, et nous avons des atlas estimables récemment sortis des presses françaises, tels que ceux de MM. Dusieux, Bazin et Cadet. Un de nos collaborateurs, M. V.-A. Malte-Brun, qui porte un nom envers lequel la géographie sera toujours reconnaissante, a popularisé chez nous, par sa carte des régions arctiques, des découvertes que je vous rappellerai tout à l'heure. Enfin, le docteur Boudin vous a offert une bonne carte physique et météorologique du globe, que je vous ai fait connaître dans un rapport spécial.

Tandis que les uns poursuivent l'exécution des cartes destinées à nous apprendre l'état actuel de toutes les parties du globe, d'autres, remontant vers le passé, s'efforcent de retrouver la trace des cités qui ne sont plus, les divisions et les frontières d'empires à jamais disparus. L'Assyrie a été, depuis quelques années, le théâtre principal de ces investigations savantes, auxquelles l'histoire et la géographie sont également intéressées. Les cartes que vous a offertes M. F. Jones mettent sous nos yeux les ruines de la célèbre Ninive, les plans des anciennes villes de Nimroud et de Sélamiyeh. Une autre carte, reposant sur des opérations géodésiques, exécutées, en 1852, par ordre du gouvernement des Indes anglaises, vous donne toute la contrée comprise entre le Tigre et le Zab supérieur. Ces cartes ont pour nous, géographes français, un double prix ; car elles nous reportent aux plus importantes découvertes archéologiques de ces dernières années, elles nous rappellent que c'est un fonctionnaire

de la France qui a découvert cette mine historique. Le nom de Botta est aujourd'hui inséparable de l'Assyrie. Ce savant a donné le premier coup de pioche et lancé dans la carrière un essaim d'antiquaires et d'artistes, d'orientalistes et de voyageurs, entre lesquels brillent encore les noms français, de V. Place, d'Eug. Flandin, de Thomas, et je puis dire aussi d'Oppert, car nous avons adopté ce nom comme un des nôtres.

Non-seulement on poursuit la restauration de la géographie antique, on demande aux monuments des éléments pour construire les cartes, mais encore on dresse pour les différentes phases de la géographie des tableaux qui en montrent la marche et les progrès. Notre vénérable doyen et président honoraire, M. Jomard, dont l'activité si verte encore résume une bonne partie de nos travaux, a fait paraître les quatrième et cinquième livraisons de ses *Monuments de la géographie*. Vous connaissez tous ce magnifique ouvrage, Messieurs, ce recueil curieux des plus anciens essais de la science moderne, essais grossiers, sans doute, mais envers lesquels nous devons avoir le respect qu'on a pour des aïeux. La publication de M. Jomard se rattache à une branche importante et encore bien imparfaitement explorée de la géographie historique, je veux parler de la géographie du moyen âge, dont les détails s'entourent encore d'une foule d'obscurités. Ce brouillard, je l'espère, finira par se dissiper sous les rayons de la science. A force de patience et de recherches, on fera sortir tout le moyen âge des ténèbres sous lesquels il nous apparaissait dans le siècle dernier, et dont on avait exagéré l'épaisseur. Déjà un des plus illustres savants de l'Europe, Joachim Lelewel, a, dans sa Géo-

graphie du moyen âge, jeté les fondements de la science, comme il avait jadis jeté ceux de la Numismatique pour la même époque. Les travaux spéciaux de nos antiquaires des départements, et surtout ceux de notre École des chartes, auront bientôt achevé de défricher, pour la France, la géographie *médiévale*, qu'on me passe ce néologisme. Un paléographe distingué, sorti de cette école, M. H. Cocheris, nous promet un dictionnaire des noms de lieux de la France pour le moyen âge. Mais il est à craindre que nous attendions davantage pour les autres contrées, et l'époque paraît encore éloignée où la géographie du v^e au xv^e siècle aura son glossaire à mettre en pendant avec celui de Du Cange.

Je me suis laissé égarer un instant, Messieurs, par ce retour vers une époque où de premières études m'appellent volontiers, je reviens aux cartes que je vous ai laissé perdre de vue : j'aurais voulu vous en faire connaître un plus grand nombre, il a fallu me borner cependant. L'examen rapide que j'en ai tracé suffit toutefois pour vous faire apprécier la valeur des œuvres topographiques contemporaines.

En parcourant les vastes galeries de l'Exposition universelle, vous avez rencontré, çà et là, des spécimens de notre industrie cartographique et de celle des autres peuples. C'est là une preuve vivante de l'utilité que tout le monde trouve à de pareilles publications, puisqu'elles figurent parmi les produits qui répondent à nos besoins matériels et commerciaux. Mais il faut convenir cependant que cette industrie savante est loin d'avoir atteint, chez la majorité des peuples, le degré de perfection que nous admirons dans d'autres œuvres

de l'adresse et de l'intelligence humaines. Ce jugement, peut-être un peu sévère, ressort pour moi, non-seulement de l'audition du savant rapport de M. Vivien de Saint-Martin, dont je vous parlais tout à l'heure, mais encore de la lecture d'un examen plus circonstancié, que notre confrère M. V.-A. Malte-Brun a inséré dans les *Annales des voyages*. Ce compte rendu nous fait connaître ceux des produits qui étaient de nature à moins frapper nos yeux, au milieu de ces représentants magnifiques de toutes les industries humaines.

Puisque tant de contrées demeurent encore en arrière pour la cartographie, qu'il en est si peu chez lesquelles se soit accompli un progrès marqué, profitons de l'avance que nous avons déjà, pour ne pas nous laisser dépasser, engageons surtout les éditeurs à ne point se hâter, comme ils le font d'ordinaire, de livrer au public des cartes dont l'exécution imparfaite compromet notre réputation ; qu'ils consultent davantage les savants, et qu'ils envisagent leur mission avec l'importance et la dignité qui s'attachent à toute profession où l'on travaille à l'avancement des connaissances humaines. Les gouvernements leur donnent l'exemple ; car rien n'égale le soin et l'exactitude qu'on apporte dans la publication des cartes officielles, le principal titre de gloire de la géographie contemporaine. C'est dans de pareils travaux que la France garde toute sa supériorité. La carte de l'État-major, dont nous avons reçu, il n'y a pas encore une année, la dix-huitième livraison, est un monument achevé, qui fait autant honneur à notre armée qu'à un État qui sait former de pareils ingénieurs.

Je vous parlerai plus loin des cartes hydrographiques qui occupent une place importante, mais à part, dans la cartographie.

J'ai hâte d'arriver aux découvertes géographiques dont l'initiative appartient à notre Société, ou qui ont occupé ses séances.

Le champ des découvertes se resserre de plus en plus ; et le moment n'est pas éloigné où l'Europe savante et civilisée aura opéré des reconnaissances dans tous les pays et dans tous les cantons du globe. On n'a voulu rien laisser inexploré, pas même les contrées qu'une ceinture de glaces semblait séparer à jamais de nous, et où la vie animale et végétale paraissait craindre de s'aventurer. Le génie hardi d'un navigateur nous a ouvert enfin l'accès de ces mers polaires, et agrandi, au delà des limites du possible, le cercle de nos investigations physiques, hydrographiques et géodésiques. Cet homme, c'est John Franklin.

Une idée l'a dominé, celle de découvrir ce fameux passage du Nord-Ouest, qui s'offrait comme la clef de la navigation polaire, et le couronnement des efforts tentés depuis trente ans. Il a péri, tout donne à le penser, au milieu de cette glorieuse entreprise, mais son nom a encore guidé les voyageurs qui sont venus après lui. Il avait comme caché le lieu de son naufrage, afin que le désir de le retrouver, lui et les siens, soutint encore des explorateurs que son sort pourrait rebuter. L'humanité est encore plus persévérante que la science, et ce que l'unique désir de découvrir le passage en question n'aurait pu faire accomplir, le dévouement d'une épouse, l'émulation héroïque de frères d'armes, de compétiteurs même, y sont parve-

nus. C'est donc à John Franklin que revient après tout l'honneur de cette découverte, scellée désormais du nom de Mac-Clure, de ces explorations qui ont avec tant de persévérance fouillé les mers polaires, et dont je dois vous rappeler ici la dernière. C'est à lui qu'appartient la couronne du vainqueur, couronne que nous ne pouvons malheureusement déposer sur son front glacé, sur sa tombe encore inconnue ! mais tout en revendiquant, pour cet homme illustre, la plus grande part dans des découvertes où l'amour de sa personne a soutenu tant d'efforts, et fait braver tant de souffrances ; nous n'en payons pas moins un éclatant tribut de reconnaissance aux hommes courageux qui ont couru à sa recherche. Nous le devons surtout à ceux qui n'avaient ni connu Franklin, ni servi sous le même pavillon ; qui appartenaient même à des marines rivales ; mais qui ne se sont souvenus de cette rivalité que pour rivaliser de courage et d'héroïsme au milieu des dangers de toute sorte. Les Anglais eux-mêmes l'ont senti, lorsque, tout récemment, ils ont élevé au cœur du patriotisme naval de l'Angleterre, à Greenwich, une pyramide à notre immortel Bellot ; montrant par là qu'ils plaçaient son dévouement plus haut que tous les autres. On éprouve un sentiment analogue à la nouvelle du retour du docteur Kane, qui a voulu tenter un dernier effort pour découvrir la trace de Franklin. Son expédition est la seconde que les États-Unis aient organisée dans ce noble but. Déjà en 1850, grâce à la libéralité de M. Henri Grinnell, deux navires avaient, sous le commandement du lieutenant de Haven, effectué une première exploration où les intérêts de la science ont été autant servis que

ceux de l'humanité; en 1853, sous les auspices du même nom, auquel s'était joint celui de Peabody, sous le patronage du gouvernement de l'Union lui-même, une seconde expédition partit de New-York. Un savant médecin, que son ardeur pour les voyages avait déjà entraîné dans les contrées les plus diverses, en Chine, en Afrique, au Mexique, le docteur Kane, de Philadelphie, prit le commandement d'une seconde expédition qui vient de se terminer heureusement. Les hardis explorateurs hivernèrent deux fois dans ces régions glacées, où l'on n'osait jadis à peine s'aventurer en été. On se figure difficilement comment l'homme peut endurer tant de souffrances et de privations sans, à la fin, succomber. Quelques-uns payèrent de leur vie leur dévouement, mais la plus grande partie de l'équipage a été ramenée heureusement par le capitaine Hartstein, qui était allé à leur rencontre. Il a trouvé ces héroïques marins à l'île Disco sur la côte du Groënland, et le 10 octobre de cette année, il les ramenait à New-York, au milieu des témoignages de l'allégresse et de la joie générales. Kane avait espéré retrouver les traces de Franklin et de ses compagnons sur une côte occidentale située par 81° 17' de latitude, mais cette côte terrible ne présentait que d'immenses murs de glace perpendiculaires, inabordables à toute embarcation. Rien n'égale les souffrances endurées par l'équipage de l'*Advance* commandée par le docteur Kane; plusieurs hommes eurent leurs membres gelés, et durent subir l'amputation des doigts. Dans ces contrées polaires, le froid était tel, que le whisky gelait dès le mois de novembre, que le mercure demeurait à l'état solide durant des mois entiers, et l'ac-

tion de cette basse température venant se combiner aux influences délétères de ténèbres continues, l'homme se voyait sans cesse exposé à être atteint d'un mal terrible, le tétanos, qui épargne si rarement ceux qui en ont éprouvé les horreurs. Au retour de ces expéditions, devant lesquelles les souffrances de la retraite de Moscou semblent n'être que des épreuves légères, le Groënland apparaît comme une Italie, dont le ciel bienfaisant rend aux membres leur souplesse, et au sang sa chaleur et son activité.

L'expédition de Kane a, comme celles qui l'avaient précédée, fait marcher les travaux scientifiques de concert avec l'exploration du pays. Le détroit de Smith (*Smith Sound*) a été reconnu et relevé dans tous ses détails, et les noms de Washington et de Peabody ont été donnés, par le docteur Kane, à une terre nouvelle et à une baie qui s'étend au nord de ce détroit. Enfin, cette mer polaire libre, dont l'existence était soupçonnée depuis les explorations des derniers navigateurs, et qu'on avait même proposé de désigner sous le nom de *Polynia*, paraît avoir été découverte par le docteur Kane. Ce voyageur a pu contempler, comme un autre Nuñez Balboa, une vaste mer qui semble être le dernier terme des terres arctiques. Elle était entièrement dégarnie de glaces, tandis qu'on voyait une masse solide s'étendre sur les eaux, dans la direction du midi, jusqu'à 125 000 milles sans interruption. Ainsi, si nos marins américains n'en avaient jugé qu'à l'apparence, et qu'ils eussent négligé la direction du compas, ils auraient pu aussi, comme Nuñez Balboa, appeler cette mer la grande mer du Sud; mais ils lui donnèrent le nom de Kennedy, en l'hon-

neur du secrétaire de la marine américaine. Kane parvint à relever la côte de la terre placée au nord et à l'ouest de ce bras de mer, jusqu'à $82^{\circ} 30'$, c'est-à-dire jusqu'au plus haut point de latitude que jamais navigateur ait atteint, si l'on en excepte le capitaine Parry, qui s'est avancé jusqu'à $83^{\circ} 15'$. Nos marins appelèrent cette terre *Grinnel's Land*.

Je n'ai point à vous entretenir du voyage du capitaine Robert Lemessure Mac-Clure, dont une voix plus savante et plus autorisée que la mienne vous a retracé, dans une autre de nos assemblées publiques, la belle découverte. Cependant une récente publication me ramène à vous parler de cet illustre marin, que vous êtes fiers d'avoir inscrit parmi vos membres et honoré de votre plus haute récompense. Un missionnaire allemand, J. Auguste Miertsching, embarqué comme interprète sur l'*Investigateur*, vient de faire connaître, par l'impression de son journal de voyage, les périls bravés pendant cinq ans pour aller à la recherche de Franklin. C'est donc, comme vous le voyez, Messieurs, une relation de l'expédition de la frégate commandée par Mac-Clure. Cette relation, écrite sans prétentions, intéressera tous ceux d'entre nous qui comprennent la langue allemande.

Quittons les mers polaires et transportons-nous dans des contrées bien différentes par l'aspect et le climat ; en Afrique, celle des cinq parties du monde qui laisse encore le plus à découvrir, et qui pique davantage par là notre curiosité. C'est un fait digne de remarque, que des contrées dont les anciens avaient déjà des notions parfois assez exactes demeurent cependant les dernières à s'ouvrir à nos voyageurs, tan-

dis que l'Amérique, découverte il n'y a pas encore quatre siècles, n'a pour ainsi dire plus de secrets pour nous. L'Afrique, bien plus rapprochée de l'Europe, s'enveloppe encore dans les restes d'une mystérieuse obscurité. Cela tient surtout aux difficultés du climat, et, de ce côté, les anciens avaient sur nous un avantage marqué. Habitant des contrées plus chaudes, établis même en Égypte, ils pouvaient de là rayonner dans l'intérieur de l'Afrique, sans avoir à leur disposition les puissants moyens de transport dont nous jouissons. La prolongation de notre domination en Algérie nous rendra peut-être ces conditions meilleures, et notre colonie deviendra comme une tête de pont pour la conquête pacifique de l'Afrique centrale. La Société l'a senti, et, afin d'encourager les tentatives, elle a proposé un prix de 5 500 francs susceptible d'être augmenté, en faveur de celui qui se rendrait de notre colonie du Sénégal en Algérie, ou *vice versa*, en passant par Tombouctou.

Cependant, s'il nous reste encore beaucoup à savoir sur l'intérieur de cette partie du monde, les dernières années ont singulièrement fait avancer nos connaissances. Que l'on jette les yeux sur la carte qu'un de nos plus savants correspondants étrangers, M. Auguste Petermann, a dressée pour son intéressante publication périodique, des explorations de James Richardson, Overweg et Barth, et qu'on la compare aux atlas publiés il y a quelque vingt ans, et l'on s'assurera des progrès considérables qu'a faits la géographie. Des indications précises ont remplacé des dénominations jetées vaguement sur des lieux de la carte mal définis, de nouveaux noms sont venus s'inscrire sur de vastes

blancs, et une simple ouverture de compas peut maintenant réunir les unes aux autres toutes les parties connues.

Entre ces explorateurs, aux noms desquels les journaux ont déjà familiarisé le public, ai-je besoin de citer le plus illustre et le plus heureux? M. Henri Barth, dont la mort prétendue nous avait un instant consternés, et qui, revenu seul d'une exploration où ses compagnons ont laissé leur vie, recueille, après plus de cinq années de lutte, la palme du vainqueur. C'est lui qui, le premier, a fait connaître l'Adamawa, après avoir exploré le Bornou et le Mandara. C'est à lui que l'on doit aussi la découverte de deux grandes rivières, le Bénoué et le Faro, lesquels, par leur confluent, donnent naissance à la Tchadda, rivière, qui se jette elle-même dans le Dioliba ou Niger. On a donc aujourd'hui la certitude de pouvoir remonter bientôt facilement par ce vaste cours d'eau dans l'intérieur de l'Afrique, et l'expédition de la *Pléiade*, qui a failli rencontrer le docteur Barth à Tombouctou, est déjà un commencement de réalisation de ce projet magnifique. Les explorations du docteur Barth lui ont permis de reconnaître le cours du *Kouara*, au-dessous de cette ville célèbre, Tombouctou, dans laquelle il est le troisième Européen qui ait pénétré; je dis le troisième, car en visitant cette ville célèbre, le voyageur allemand s'est convaincu que René Caillié y avait réellement pénétré. Enregistrons ici cet éclatant témoignage qui dissipe les doutes élevés sur la sincérité de notre compatriote. Infortuné Caillié, dont le dévouement n'a été qu'imparfaitement apprécié, et dont l'existence s'est écoulée sans recueillir le juste prix de ton courage,

nous sommes heureux de te rendre cette justice posthume, nous, Société de géographie, qui couronnâmes tes efforts, et qui n'avons jamais douté de ta véracité ! En même temps, un autre voyageur, qui a été prendre la place que Overweg avait laissée vide, je dirais volontiers la part des souffrances et d'efforts qui avait été trop grande pour les forces des deux compagnons de Barth, M. Vogel, pénétrait dans la capitale des Fel-latas, le plus grand empire du Soudan, et dernièrement encore le plus redoutable. Le docteur Vogel médite, dit-on, d'opérer son retour par le Waday ; c'est, en effet, la partie comprise entre le lac Tchad et la Nubie, que nous connaissons aujourd'hui le moins dans le Soudan. Au sud de l'Adamawa, jusque par 8 degrés environ de latitude méridionale, entre Loango et la chaîne de montagnes, à laquelle appartient le Kilimandjaro, existe sans doute un vaste plateau qui semble le dernier effort vers lequel tendent nos explorations. L'exemple de Barth et de Vogel portera des fruits, soyons-en sûrs, et l'Allemagne, qui dispute aujourd'hui à l'Angleterre l'honneur de ces expéditions hardies, jadis presque le domaine exclusif du génie britannique, l'Allemagne, où la science compte tant de fidèles et tant de maîtres, nous dotera peut-être bientôt d'un autre nom à inscrire près de la triade glorieuse qui s'attache désormais à l'histoire du Soudan.

Moins heureux que le docteur Barth, M. Richard Burton, dont le courage et la résolution ne le cédaient pas peut-être au voyageur allemand, a tenté l'exploration d'un point important de l'Afrique orientale. Il a cherché à pénétrer dans cette contrée qui s'étend au sud-est de l'Abyssinie, le long de la mer Rouge, et

que la barbarie de ses habitants ferme encore à notre curiosité ; il s'est rendu de Zeyla à Harar, et était disposé à pénétrer plus avant dans la contrée qu'arrose le Fafan ; mais moins favorisé et moins persévérant peut-être que ses émules, les explorateurs du Soudan, il n'a guère pu s'avancer dans le pays des Sômalis, dont le peuple et la langue intéressent vivement les ethnologues. Le voyageur anglais nous a gracieusement envoyé, rédigée dans notre propre langue, sa spirituelle, mais trop courte relation.

Vous avez de même accueilli, Messieurs, dans votre Bulletin, le récit de ce que j'appellerai volontiers les premières armes d'un jeune voyageur suédois, Anglais par choix, M. Ch.-J. Andersson, qui s'est rendu au lac Ngami, ce lac Tchad de l'Afrique australe. Nous eussions aimé à trouver des déterminations géographiques plus précises dans sa relation. Mais l'auteur, qui se propose d'effectuer un nouveau voyage, comblera bientôt cette lacune. Son extrême jeunesse étend devant lui un vaste champ d'études ; et il saura mettre à profit des notions scientifiques plus solides, qui lui permettront de mieux servir la géographie. Nous lui recommandons surtout l'exploration de la côte comprise entre le cap Cross et le cap Frio. De là, en rayonnant dans l'intérieur, il s'avancera dans des contrées sur lesquelles les moindres renseignements sont accueillis avec reconnaissance.

La relation de M. Andersson a besoin d'être complétée par celle qu'a donnée M. William Messum, et dont nous ne connaissons malheureusement que des notices encore imparfaites.

Un illustre géologue, qui apporte en même temps à

la géographie un concours éclairé, sir J. Rodrick Murchison, est venu nous entretenir lui-même, Messieurs, du voyage d'un autre explorateur, dont le nom vous est bien connu, M. David Livingston, auquel vous avez antrefois décerné une médaille d'or. Ce courageux missionnaire a exploré récemment tout le bassin du Congo. Une foule de points de la région occidentale de l'Afrique ont été visités par lui en dépit de difficultés de tous genres ; il a construit une carte de ces régions, et fixé par des observations astronomiques la position de plusieurs points importants. Il a pu dresser une coupe géologique de tout le pays qui s'étend depuis Loanda jusqu'à Cassange, le point extrême où s'étend l'influence portugaise dans le centre du continent. M. Livingston médite encore d'opérer une seconde fois, mais par une route nouvelle, le passage du Congo à la côte Mozambique, effectué par lui dans une direction inverse.

Ainsi, tandis que l'humanité prête dans les régions polaires ses inspirations à la science, et la fait profiter de ses entreprises, au sud de l'Afrique, la religion apporte aussi son concours à la géographie, et en même temps qu'elle cherche à adoucir les mœurs et à éclairer les esprits par la parole évangélique, elle nous donne en retour du dévouement de nos frères les Européens, une large moisson de renseignements curieux et de notions intéressantes.

La France a aussi sa part dans ces travaux évangéliques, qui servent à la fois les intérêts du christianisme et ceux de la géographie. D'autres missionnaires ont choisi une contrée voisine pour le théâtre de leurs travaux évangéliques ; et ces missionnaires appartiennent

nent à la Société protestante des missions évangéliques de Paris. Nos missionnaires protestants nous donnent, sur les contrées qu'ils parcourent, des détails qui ne manquent ni d'intérêt ni de nouveauté, notamment sur le pays qui s'étend au nord-est de Montito et du Kuruman, contrée qui nous était encore complètement inconnue. M. Moffat, l'auteur de ce voyage, a visité le pays du terrible chef Mosselekatsi, dont l'autorité paraît s'étendre jusqu'au fleuve Zambèze. Un autre missionnaire, M. F. Maeder, a recueilli, sur la nation des *Bassoutos*, des détails curieux pour l'ethnologie. La ville principale de leur pays, celle où réside leur chef, est Thaba-Bossiou, qui est aujourd'hui un centre de missions important. Les dispensateurs de la parole évangélique ont baptisé de noms empruntés à la Bible plusieurs des stations qu'ils ont établies. C'est ainsi qu'on le voit écrire de Beerséba, de Carmel, d'Hermon, de Bethesda. Nous aimerions mieux savoir qu'ils conservent les noms nationaux, seuls monuments qui resteront plus tard de la langue du pays, mais le petit troupeau de chrétiens, que son dévouement a jeté au sud de l'Afrique, nous rend, d'un autre côté, pour la connaissance de ces idiomes, d'inappréciables services. On sait, en effet, que c'est à deux missionnaires évangéliques, M. Eugène Casalis et John W. Appleyard, que nous devons la connaissance grammaticale des langues sechuana et cafre, et tout récemment un autre apôtre de la foi protestante, M. S.-W. Koelle a, dans sa *Polyglotta africana*, posé les fondements d'une étude des idiomes africains faite d'une manière comparative et conduite sur une grande échelle.

Les Portugais possèdent sur l'Afrique australe, par suite de leur commerce dans l'intérieur, des renseignements précis dont ils se sont malheureusement réservé longtemps pour eux les avantages. Nous le voyons par la carte de M. Desborough Cooley, nous l'apprenons par les communications d'un de nos plus précieux confrères, M. le vicomte de Santarem, qui nous a fait connaître d'intéressants détails sur le journal d'une caravane qui a traversé l'Afrique de Zanzibar au Benguela. Un ouvrage, tout récemment parvenu à notre connaissance, donne sur les pays, qui s'étendent à l'ouest de Mozambique, les renseignements les plus neufs, et dont la valeur sera appréciée par notre Société. Je veux parler de l'expédition portugaise commandée par le major Monteiro, et dont la relation a été donnée l'an dernier, à Lisbonne, par le major Gamitto (1). Ce voyage, quoique datant de plus de vingt années, n'en fournit pas moins, sur les populations qu'embrasse l'autorité du Muata-Cazembé, des renseignements entièrement nouveaux. L'ouvrage présente une description complète de l'empire du Cazembé, et une carte de la contrée qui s'étend entre Tete sur le Zambèze et Lunda. Nous espérons que cet ouvrage deviendra le point de départ de publications analogues, et que le Portugal entrera dans la voie de publicité que réclame aujourd'hui la civilisation comme la science.

(1) *O Muata Cazembé e os povos Maravez, Chevas, Muizas, Muembas Lundas et outros da Africa Austral diario da Expedição Portuguesa commandado pelo major Montêiro e dirigida aquelle imperador, nos anos de 1831 e 1832, redigido pelo major A.-C.-P. Gatto, Lisboa, 1854, in-8°.*

La Sénégambie n'offre pas un champ aussi nouveau à la géographie que l'Afrique australe ; cependant une observation attentive y découvre bien des faits que la science n'avait point encore enregistrés ; nous le voyons par les communications intéressantes que nous devons à l'officier éminent qui a porté nos armes victorieuses sur les bords du Sénégal, M. le lieutenant-colonel Faidherbe. Sachant allier l'activité guerrière et administrative à l'étude patiente des faits, cet ingénieur militaire nous a communiqué sur la nation *Sérère* des détails intéressants dont nous n'avons pu faire jouir, que par extraits, les lecteurs du *Bulletin*. La Sénégambie, dont nous connaissons aujourd'hui les linéaments généraux, demande à être explorée maintenant en détail ; et sous un gouverneur aussi éclairé que M. Faidherbe, la géographie ne peut manquer de s'enrichir de données d'autant plus précieuses, qu'elles prendront, grâce à lui, le caractère d'une statistique officielle.

Des renseignements recueillis avec intelligence, et contrôlés les uns par les autres, peuvent, en effet, heureusement suppléer à des explorations directes ; j'en ai jugé ainsi, en lisant le savant travail que M. le comte d'Escayrac de Lauture a inséré dans notre *Bulletin*. Explorateur d'abord lui-même, il avait appris à apprécier l'esprit des populations qu'il interroge aujourd'hui. Il s'est transporté au Caire, pour être plus au voisinage des pays qui font son étude de prédilection. Il s'est entretenu avec les individus de diverses races que le zèle religieux ou le commerce amène en Égypte. Il a confronté leurs informations, recueilli avec critique leurs dires ; il a dressé des

vocabulaires de leurs langues, des esquisses de leur itinéraire, et de tout cela il a formé l'intéressant mémoire que le *Bulletin* n'a point encore achevé de publier.

Ces races noires, confondues longtemps sous le nom générique de *nègres*, présentent entre elles les diversités les plus tranchées, les variétés les plus notables. Elles se sont altérées et mélangées, et il est d'autant plus utile de recueillir leur histoire et leur tradition, qu'elles n'élèvent aucun monument, ne construisent aucune ville durable. Ces États du Soudan sont aussi mobiles que le sable du désert. M. le comte d'Escayrac veut arracher de l'oubli ces peuplades qui ont pourtant leur génie propre, leur poésie et leur grandeur. Observateur intelligent et philosophe, notre confrère est mieux préparé qu'un autre à les comprendre, car il a vécu de leur vie, il reconnaît les ressources du désert, comme il en sait aussi les illusions, les hallucinations, qu'il nous a racontées dans un mémoire spirituel. Les hallucinations nous amènent naturellement dans le pays des fables et des chimères. L'un de nos confrères, M. Trémaux, a fait, après d'autres, justice d'une de celles qui prétendaient s'accréditer au mépris de la critique. Il nous a donné de l'existence des prétendus *hommes à queue*, une explication plausible qui mettra fin, je l'espère, aux inventions dont on amuse la crédulité du public. Habile artiste, il a exploré la Nubie, pour en reproduire les vues pittoresques et les monuments, et il complète, par sa publication, l'ensemble de renseignements que nous posséderons bientôt sur ce curieux pays (*Voyage au Soudan oriental*). Un autre explorateur des bords du Nil,

M. Brun-Rollet, dont les communications nous avaient vivement intéressés, a mis en scène, dans un ouvrage heureusement composé, les impressions qu'il a été recueillir dans le Soudan. Ce concours de publications montre à quel point l'attention est dirigée vers le bassin du Nil, combien l'Afrique a d'attraits pour les voyageurs. On en peut juger par un intéressant ouvrage sur l'art même du voyageur, que nous a offert un de nos anciens lauréats, M. Francis Galton. Je voudrais pouvoir signaler encore ici d'autres ouvrages estimables à divers titres, mais je dois me borner, et j'en ai assez dit pour vous faire comprendre tout ce que la géographie a gagné depuis peu dans cette exploration du monde africain. En vérité, quand on voit de pareils progrès, on se met à ne pas trouver si invraisemblable la prédiction d'un esprit original, mais chimérique, Ch. Fourier, qui annonçait jadis la prochaine mise en culture du Soudan ou du Sahara.

Je vous ai entretenus, Messieurs, des principaux travaux qui se rapportent aux découvertes géographiques effectuées en Afrique. Il me reste à vous parler des explorations plus nombreuses qui ont lieu dans des pays déjà connus, mais que l'on s'attache à étudier davantage sous le rapport géographique, ethnologique, physique et politique. Si je voulais réunir ici tous les travaux de ce genre, dont l'accomplissement ou la publication datent de cette année, il me faudrait entrer dans des détails auxquels ne suffiraient pas les limites de ce modeste rapport. Les colonies britanniques et hollandaises sont devenues des centres d'explorations, dont les résultats donnent journellement naissance à des livres nouveaux et à d'intéressants mé-

moires. Les recueils des Sociétés de Calcutta, de Madras, de Bombay, l'excellent journal de l'Archipel indien, que dirige M. J.-R. Logan, les publications de l'Institut royal néerlandais des Indes orientales, sont des mines précieuses où la géographie puise tous les jours des documents d'une extrême importance. Nous avons pu apprécier surtout ces dernières publications : je veux parler du Journal de l'Archipel indien, et des documents que nous devons à la libéralité du gouvernement des Pays-Bas.

Dans le premier recueil, M. Logan a embrassé toute l'ethnologie des populations asiatiques, et bien que placé à Singapour, loin des ressources bibliographiques et des matériaux historiques que renferment nos bibliothèques, il a traité avec autant d'érudition que de profondeur des questions dont la solution touche aux bases même de l'ethnologie. Bornéo, Célèbes, Banca, Billiton, et plusieurs autres îles de la Malaisie, nous sont aujourd'hui mieux connues, grâce aux publications de l'Institut néerlandais que je viens de vous rappeler.

Mais à côté de ces publications officielles ou quasi officielles, nous trouvons les efforts privés et d'abord l'œuvre des missions qui a toujours et partout si glorieusement servi la science que nous cultivons. En Asie, c'est aux missionnaires catholiques que revient l'honneur des travaux accomplis. Deux courageux apôtres, MM. Krick et Boury, ont malheureusement payé de leur sang leur zèle à répandre l'évangile. Ils voulaient pénétrer dans le Thibet par l'Assam, et poursuivre ensuite le projet que leur expulsion du Thibet avait empêché MM. Huc et Gabet de réaliser.

L'Assam est, il est vrai, aujourd'hui une contrée souvent explorée, grâce à la domination britannique dans cette partie de l'Inde, mais on connaît moins le pays que traverse la route qui le joint au Thibet. Tout le monde a lu avec un vif intérêt la spirituelle relation que M. Huc a écrite de son voyage à travers la Mongolie, et de son retour forcé de Lhassa jusqu'à la frontière de Chine. Il y avait longtemps que le public français, toujours un peu froid pour la géographie, ne s'était aussi vivement intéressé à une relation de voyage. Son passage à travers la Chine a fourni à M. Huc la matière d'un autre ouvrage, moins neuf peut-être pour les détails, mais d'un intérêt que l'on ne saurait méconnaître. Malgré les reproches que bien des hommes de science ont faits à ces deux publications, dans lesquelles la partie géographique pure est presque toujours reléguée sur le second plan, je n'en crois pas moins que des ouvrages de cette sorte sont de nature à populariser heureusement chez nous l'amour des voyages et le goût de leur lecture. On voudrait même trouver les lettres dont les Annales de la propagation de la foi nous donnent connaissance, aussi substantielles et aussi judicieuses que les observations de M. Huc ; mais il ne faut pas l'oublier, ces renseignements qui nous arrivent de l'Annam, de la Chine, de Siam, de la Mantchourie, ne sont dans les lettres qui les renferment que fort accessoires. La prédication du catholicisme en est l'objet principal, et la position actuelle des missionnaires ne leur permet pas des études aussi solides et aussi suivies qu'aux temps des missions jésuitiques en Asie. Nous devons donc nous montrer plus modestes dans nos exigences, et ac-

cueillir encore avec reconnaissance le faible intérêt que la géographie trouve dans ces annales.

L'Angleterre mieux placée que nous, et qui envoie dans les Indes l'élite de son administration et de ses officiers, peut et doit nous fournir de bien plus amples renseignements. Aussi les voyages qu'elle publie ont-ils généralement sur les nôtres, pour l'Asie, une supériorité que notre impartialité nous force de reconnaître, et malgré le vif intérêt que des descriptions, telles que celles du royaume de Siam par M^{er} Pallegoix, ont pour tous les amis de la géographie, il y a loin de pareils livres à un voyage dans la région himalayenne et le bassin du bas Bralmapoutre (*Himalayan Journals*), tel que nous le devons au fils d'un botaniste émérite, botaniste éminent lui-même, M. J.-D. Hooker. Là, tout se trouve, réuni, finesse d'observation, exactitude géographique, appréciation physique, connaissances ethnologiques, et puissance de rapprochements. Je voudrais que le public français fût assez mûr pour qu'un si bon livre, traduit dans notre langue, eût le même succès qu'il a obtenu au delà de la Manche.

M. J.-D. Hooker, s'il n'a pas eu à redouter les dangers de la persécution, comme le vénérable évêque de Siam, a eu aussi cependant sa part de souffrance et de tribulations. Dans les montagnes du Sikkim, ce n'est pas le fanatisme et l'ignorance qui font couler le sang du voyageur, ce sont des milliers de sangsues qui s'attachent à toutes les parties du corps, des insectes de mille espèces qui sucent sa peau et piquent ses membres. Le botaniste anglais fut soumis à ces épreuves cruelles qui n'arrêtèrent pas cependant son louable

dévouement à la science. D'autres sujets britanniques, que je pourrais nommer, bravèrent aussi des incommodités pareilles dans des explorations moins fécondes, qui ont eu pourtant leur part d'utilité.

L'Asie ne semble donc pas être le théâtre réservé à nos explorations scientifiques ; nous retrouvons ailleurs toute notre supériorité, mais dans cette partie du monde nous sommes faiblement représentés. Tandis que la Grande-Bretagne et les Pays-Bas nous apportent en Europe les matériaux et les données nouvelles qui enrichissent le trésor de nos connaissances, l'Allemagne les soumet à un travail critique et en tire des généralisations puissantes et fécondes qui deviennent comme d'autres découvertes. C'est l'illustre Carl Ritter qui a fondé, au delà du Rhin, cette branche de la géographie, dans laquelle toutes les connaissances humaines sont concentrées au foyer de la géographie. Son magnifique ouvrage sur l'Asie, savante épopée cosmologique, se termine enfin, suivant un ordre inverse de celui qu'affectent les édifices humains. Les assises s'élargissent d'autant plus qu'elles s'élèvent davantage au-dessus de la base. On y voudrait plus de méthode et plus de clarté ; mais le génie allemand brille plus par l'abondance que par la sobriété, et l'Asie était un sujet trop vaste pour que l'on y pût tracer à l'avance, en ligne droite, sa route.

Fidèle aux exemples du maître, une pléiade de jeunes géographes poursuit, en Allemagne, ces études générales dont l'Asie occupe le centre ; et, dans le savant journal, que plusieurs disciples de cette école, ayant à leur tête M. Gumprecht, font paraître sous les auspices de la Société de Berlin, nous retrouvons la

même solidité de vues et la même érudition. C'est là qu'il nous faut aller puiser ces résumés historiques qui font mieux juger du progrès des découvertes. C'est ainsi que M. Meinecke a raconté heureusement dans le journal dont je vous parle, les découvertes faites à Sumatra, et que M. d'Orlich a esquissé la marche des événements dans le Pendjab, et les progrès que nous ont valus, pour la géographie, le succès des armes britanniques. Un autre rédacteur du même journal, M. Koner, a résumé, dans un excellent article, les renseignements que tant de voyageurs nous ont fournis sur la cour de Siam, et dressé une bibliographie que nous recommandons à notre zélé consul, M. de Montigny. Les connaissances si restreintes, que nous possédons sur le Japon, doivent aussi nous faire accueillir, avec empressement, le judicieux travail que M. Biernatzki a consigné dans le même journal sur le Japon et les Iles Lou-tchou. A côté de ces publications de notre sœur de Berlin, nous placerons le voyage dans la Russie d'Asie et la Tartarie, dont M. Kieseewetter a enrichi, dans la même ville, l'ethnologie, publication d'un haut intérêt qui est le fruit d'une exploration de seize années. Une autre Société qui ne nous est pas liée par des liens de confraternité aussi étroits que la Société de géographie de Berlin, mais qui entretient cependant avec la nôtre un précieux échange de relations, la Société orientale de Leipzig, nous donne aussi sur l'Asie de savants mémoires où la géographie a beaucoup à prendre. C'est dans ce recueil que le docteur Barth a placé les curieux documents qu'il a recueillis sur l'histoire et la géographie du Soudan. La philologie comparée, qui est devenue une des co-

l'ethnologie, trouve là tous les jours les recherches les plus intéressantes, les travaux critiques les plus judicieux, entre lesquels nous devons citer l'article que M. Pott a publié à propos d'un mémoire qu'un autre rédacteur du même journal, M. Max-Müller, avait fait paraître ailleurs sur les langues asiatiques. La science tire profit de ces polémiques, qui, loin de la discréditer, lui donnent l'activité et la vie. Le public ne comprend pas toujours assez que la discussion scientifique est l'âme et la condition d'existence de la science, en géographie comme dans les autres branches de connaissances. Il cherche trop un dogmatisme qui s'opposerait au progrès. Les sciences, Messieurs, ne sont pas des choses de foi qui s'imposent orgueilleusement comme des vérités absolues, ce sont des choses de recherches et de tâtonnements; la critique doit y remplacer la soumission aveugle, et nul n'est tenu d'accepter des faits sans contrôle. Les nécessités de l'enseignement veulent que sous sa forme didactique, la science se présente avec un caractère dogmatique qui nous donne longtemps le change sur sa valeur propre. C'est parce que nous avons pensé ainsi, Messieurs, que place a été parfois donnée dans le *Bulletin* à des discussions ethnologiques, dans lesquelles la critique a toujours gardé ses droits. L'ethnologie est la branche de la géographie où les problèmes demeurent encore les plus obscurs, et où les progrès à faire sont les plus nombreux. Tel est le motif qui doit nous imposer d'y laisser le champ de la discussion libre. La géographie a des bases moins incertaines; le sol est plus ferme, plus inébranlable que les peuples qui l'habitent, et la constance

des phénomènes physiques peut nous faire conclure, en géographie, pour le passé, ce que nous ne saurions affirmer pour l'histoire du genre humain. La géographie se rattache d'ailleurs à des questions de commerce et de politique qui ont un caractère plus défini et plus pratique. Cette liaison de la science aux problèmes économiques vous a fait, Messieurs, prendre un vif intérêt à tout ce qui touche à la préparation du projet gigantesque de réunir, par un canal, la mer Rouge et la Méditerranée. M. Jomard nous avait initié à toutes les phases qui ont préparé ce projet auquel la France prendra la plus large part. Jadis il a, sur les lieux mêmes, mesuré l'étendue et la portée de cette œuvre tentée il y a bien des siècles par Néchao. Depuis l'un de nous, Messieurs, dont le nom, quand il s'agit de nos travaux, me revient souvent à la bouche, M. le comte d'Escayrac, a donné, sur la canalisation de l'isthme de Suez, de judicieux renseignements, et vous avez suivi, d'un œil attentif, tous les progrès de cette grande question. Aussi avez-vous jeté les yeux avec intérêt, Messieurs, sur la vue panoramique de l'isthme de Suez et le tracé du canal des deux mers qui vous ont été offerts par l'un des organisateurs de cette grande entreprise, M. Ferdinand de Lesseps. C'est que notre Société entend servir à la fois les intérêts de la science et ceux de la civilisation et de la politique. Les sujets qu'elle traite intéressent souvent autant le diplomate et le négociant que l'ethnologue et l'historien. Voilà pourquoi elle serait heureuse de voir accourir dans son sein les hommes distingués qui ont dirigé leurs facultés vers la pratique des affaires. De ce concours de

lumières diverses, et d'intentions différentes, il naîtrait une institution forte et puissante, où tout le monde trouverait son profit. J'appelle, Messieurs, de tous mes vœux cet avenir pour la Société, et je crois le moment opportun, puisque jamais les faits n'ont prouvé davantage combien il est dangereux, pour les hommes spéciaux, de se parquer dans leurs études respectives, et de ne pas tenir compte des travaux d'un ordre différent des leurs.

Mais revenons aux publications qui nous ont suggéré ces réflexions. Nous avons encore à parler de celles qui se rattachent au nouveau monde. Une vaste mer sépare l'Asie des deux continents américains, mers explorées depuis deux siècles seulement, et dont nous connaissons aujourd'hui les moindres îlots. Il reste peu de chose à faire pour compléter la géographie de la Polynésie. Nous n'avons plus qu'à étudier, çà et là, quelques archipels dont les populations sont imparfaitement connues, ou dont la topographie intérieure n'a pas été suffisamment dressée. C'est ce que font nos missionnaires, et ce dont s'acquittent plus particulièrement la Société de Picpus et les frères Maristes. Grâce à ces religieux, nous possédons des notices de quelque intérêt sur l'île de Rook, qui est peu éloignée de la Nouvelle-Guinée; cette île n'avait guère été visitée depuis 1537, époque de sa découverte par l'Espagnol Minéz. Le père Montilon a envoyé à sa congrégation une lettre renfermant des détails sur les îles Pomotou. On aimerait à les trouver marqués d'un caractère plus scientifique. Mais il ne faut les prendre que comme une causerie épistolaire avec des parents éloignés, et la relation naïve d'un modeste apôtre de

Jésus-Christ. Ces îles Pomotou se rattachent à nos possessions françaises dans la Polynésie, qui deviendront, je l'espère, le point de départ d'une exploration détaillée des principaux archipels où ne flotte point encore le drapeau anglais. Les îles Pomotou ou îles Basses appartiennent à ce vaste groupe d'îles compris entre le 140° et le 158° degré de longitude occidentale, entre le tropique du capricorne et le 6° degré de latitude sud, vaste champ, où les coraux ont élevé par centaines des monuments de leur existence séculaire, et qui sont maintenant autant de terres où floriront un jour le commerce et la civilisation. Longtemps la France eut le tort de regarder avec indifférence ces milliers d'îles, que nos navigateurs avaient à peine marquées de leur nom. Un jour elle s'est souvenue de ses droits, et elle a établi son protectorat sur deux importants archipels, au plus grand avantage de la science et de l'humanité. Cette conquête, dont quelques-uns avaient méconnu l'importance, mais qui demeure un titre de gloire du règne précédent, cette conquête, qui a grandi notre influence sur les mers, préludait en quelque sorte aux conquêtes plus glorieuses et plus difficiles dont la marine française allait devenir un des principaux agents. Pourquoi faut-il qu'un des intrépides navigateurs qui fonda définitivement, en Océanie, notre autorité, nous ait été enlevé au moment où d'autres lauriers venaient grossir son trophée ? L'amiral Bruat n'appartenait pas à la Société, Messieurs, mais son nom appartient à la géographie, comme à la France, et nous le revendiquons à ce double titre.

Une entreprise, qui ne fait pas moins d'honneur au

pays que notre établissement dans les îles Marquises et les îles de la Société, vient promettre à notre science favorite des renseignements nouveaux sur un autre point de l'Océanie. Vous avez compris, Messieurs, qu'il s'agit de la Nouvelle-Calédonie. Le marin distingué, M. Tardy de Montravel, qui a pris possession, au nom de l'Empereur, de cette belle île, nous a envoyé le savant rapport par lequel il en a fait connaître les ressources au gouvernement français. Nos missionnaires nous avaient précédés sur cette terre riche, mais non encore exploitée ; ils avaient travaillé à éteindre l'horrible usage du cannibalisme si tenace et si général chez les populations polynésiennes. Les Annales de la propagation de la foi nous apprennent tout ce que ces hommes évangéliques font pour éteindre une si épouvantable coutume dans l'île des Pins, située à l'extrémité orientale de la Nouvelle-Calédonie.

Nous n'avons rien appris de l'expédition accomplie récemment dans la partie septentrionale de l'Australie. Nous attendons à ce sujet des détails de notre sœur de Londres. Au sud de ce continent, la soif de l'or absorbe toute l'activité ; mais ces colons, que le désir effréné de faire fortune entraîne inconsidérément dans un pays nouveau, deviendront bientôt les agents de la culture et de la civilisation à l'intérieur. Tout concourt à la réalisation des vues de la Providence. Dieu se sert des bonnes comme des mauvaises passions pour amener les événements où se déroule la grandeur de l'humanité. Il fallait un mobile aussi puissant que l'or pour attirer dans les solitudes de la Nouvelle-Hollande et de la Californie ces pionniers qui enfouissent dans le sol des richesses plus précieuses que celles qu'ils en retirent.

L'Amérique a trouvé aussi, Messieurs, une part assez large dans vos travaux. Désireux de répandre sur l'histoire des indigènes américains quelques-unes des vues nouvelles qui commencent à féconder l'étude de cette histoire longtemps stérile, vous avez inséré dans votre *Bulletin* un mémoire de M. Ludewig sur les anciennes populations mexicaines. M. H. Ludewig appartient, par son origine, à l'Allemagne, qui étend depuis quelques années le cercle de son incroyable activité scientifique jusque sur les populations américaines. L'un des géographes les plus distingués de cette contrée, M. J.-E. Wappaeus, de Gœttingue, vous a offert sur l'Amérique du Nord (1) un livre digne de l'érudition et de la science de son auteur, et que j'espère vous faire connaître bientôt avec plus de détails. Les recherches des érudits d'au delà de l'Atlantique sont aujourd'hui poursuivies sur l'histoire de l'Amérique centrale avec autant de critique que d'activité. L'un des représentants les plus distingués de cette science de nouvelle date, M. Squier, est venu prendre part à vos travaux, et a fourni à votre recueil une notice intéressante sur la contrée qu'il a visitée. Nous ne saurions trop encourager, Messieurs, ces premières tentatives de l'Amérique pour prendre une place parmi les nations où les sciences historiques sont sérieusement cultivées. L'ethnologie, qui trouve dans les nombreuses races indigènes ou métèques de l'Amérique, tant de sujets d'observations et de points de comparaison, est étudiée au nouveau monde avec cette ardeur caractéristique du tempérament américain.

(1) *Handbuch der Geographie und Statistik von Nord-America*, in-8°.

L'ouvrage de MM. Nott et Gliddon, sur les types des différentes races, en est une preuve frappante, et vient continuer cette suite de savants ouvrages dont l'Institution Smithsonienne a été l'instigatrice. Plusieurs des publications de cette Société ont une importance capitale pour l'ethnologie et la géographie. Notre compagnie, Messieurs, doit remercier cette noble institution de l'envoi qu'elle lui a régulièrement fait des volumes de son magnifique recueil. Les *contributions to knowledge* embrassent aujourd'hui sept volumes in-4°. Dans cette collection, je dois vous citer les travaux qui touchent à l'ethnologie ancienne de l'Amérique septentrionale. M. Squier, dont je viens de rappeler les titres à notre reconnaissance, avait en quelque sorte instauré l'ethnologie américaine dans le recueil par la publication de ses *Monuments de la vallée du Mississippi*, qu'il a faite de concert avec M. E.-H. Davis. Ce premier travail a été suivi de la *Description des monuments aborigènes de l'État de New-York* due au même voyageur.

Dans les volumes suivants, d'autres savants ont continué la tâche commencée par M. Squier et fait connaître avec une précision qui ajoute beaucoup de prix à leurs mémoires, les constructions des anciennes tribus indiennes. M. Ch. Wittlesey a publié les monuments de l'Ohio. M. J.-A. Lapham a fait connaître ceux de l'État de Wisconsin. Dans ce dernier mémoire, qui fait partie du volume imprimé cette année, l'auteur donne le résultat de ses explorations archéologiques sur la côte occidentale du lac Michigan et dans les contrées arrosées par le *Pichtaka* et le *Rock-River*.

Un missionnaire américain, le révérend R. S. Riggs, a fait sur la langue dakota une étude approfondie, de nature à jeter un grand jour sur la philologie comparée des langues américaines. Jamais idiome de cette famille n'avait vu sa grammaire et son vocabulaire soumis à une analyse aussi patiente et aussi complète.

La géographie physique doit également au recueil de l'Institution smithsonienne des documents importants sur l'hydrographie de l'Ohio rassemblés par M. Charles Ellet, et sur la distribution des vents dans l'hémisphère septentrionale, travail dû aux observations de M. J.-H. Coffin. Dans le rapport général, qui pour la neuvième fois a été fait cette année aux directeurs de cette institution scientifique, se trouvent également consignés des travaux de géographie physique, que je ne dois pas oublier de vous signaler, Messieurs. Telles sont les observations de M. Julius Froebel sur le continent de l'Amérique du Nord, et celles du docteur H. Gibbons sur le climat de San-Francisco.

L'ethnologie et l'histoire des anciennes tribus américaines puiseront, dans le même rapport, des données de quelque importance. Je signalerai particulièrement à l'attention des savants le journal d'une excursion aux ruines d'Abo, de Quarra et de Granquivira dans le Nouveau-Mexique, accomplie sous la direction du major Henri Carleton.

Tandis que les États-Unis mûrissent le projet du chemin de fer inter-océanique dont je vous entretenais tout à l'heure, Messieurs, ils préparent l'exécution d'une voie bien autrement gigantesque, et dont la conception eût effrayé, il y a quelques années, par sa

hardiesse; je veux parler du chemin de fer destiné à unir la vallée du Mississipi aux rives de l'océan Pacifique. Le gouvernement de l'Union a fait étudier ce projet par des ingénieurs et des officiers, dont vous lirez avec intérêt les rapports. La géographie a beaucoup à prendre dans l'exposé que MM. Ino G. Parke, John Pope, E.-G. Beckwith, J.-M. Bigelow, Humphreys et P.-K. Warren ont donné, de leurs études dans la contrée qui sépare les deux océans. Je citerai de préférence les curieux détails sur les vastes forêts de cette partie de l'Amérique que nous devons à M. Bigelow.

Nous aurions à vous faire connaître bien d'autres publications, dont les États-Unis ont depuis peu enrichi la science, par exemple le voyage entrepris par le lieutenant S.-P. Lec, sur le brick américain, le *Dauphin*, pour l'exploration des côtes de l'Amérique du Sud; l'ouvrage de M. Squier sur l'État de Honduras, digne pendant de son bel ouvrage sur le Nicaragua. Vous avez pu juger, Messieurs, par quelques notices que ce savant voyageur a insérées dans votre *Bulletin*, de l'importance et de la valeur des ouvrages auxquels il attache son nom.

Un de nos compatriotes, M. Myionnet-Dupuy a aussi dirigé ses études sur les mêmes contrées, et vous lui devez une notice, accompagnée d'une carte, sur le tracé du canal projeté à travers le Nicaragua entre les deux océans.

Tandis que notre compatriote M. Francis de Castelnau continue la publication de son important voyage dans l'Amérique du Sud, d'autres travaux s'attachent à des points spéciaux. Signalons d'abord le voyage dans le pays des Araucaniens, dont M. Dela-

porte nous a donné, dans le *Bulletin*, un extrait, puis l'intéressant ouvrage sur le Chili, considéré sous le rapport de son agriculture et de l'émigration européenne, par Benjamin Vicuña Mackenna; — la géographie de l'île de Cuba, publiée sous les auspices de la Junta royale de Fomento, et qui vous a été offerte par don Estéban Pichardo; — enfin, les publications, dont la question de la libre navigation de l'Amazone a fourni le sujet, et sur lesquelles un de nos plus anciens et plus savants confrères, M. Isambert, vous a fait un rapport.

L'expédition de la vallée de l'Amazone par les lieutenants de la marine des États-Unis, Herndon et Gibbon, tout intéressante qu'elle soit, aura besoin d'être contrôlée par la relation des deux voyageurs que notre gouvernement a envoyés dans la même contrée. MM. Carré, qui ont longtemps séjourné sur l'Amazone. La question de la libre navigation de ce fleuve touche à un point important du droit des gens et à des intérêts opposés. Aussi n'entrerons-nous pas dans cette polémique plus politique que géographique, quoique la géographie y trouve aussi son profit. Deux hommes distingués y ont pris part, et nous eussions aimé à recevoir les écrits du premier comme du second : l'un est d'un de nos correspondants les plus zélés, M. de Angelis, l'autre est le lieutenant F. Maury, que ses travaux ont placé à la tête des hydrographes américains. Si je voulais compléter par l'exposé des dernières publications de ce marin sur l'histoire physique et météorologique de l'Océan le compte rendu que l'on vient d'entendre, si je voulais y rattacher une analyse des progrès que l'hydrographie fait parallèlement en

Europe, je serais entraîné à vous imposer, Messieurs, comme l'audition d'un nouveau rapport. Il ne m'appartient pas de m'étendre sur un sujet pour lequel la Société possède un juge plus haut placé et plus compétent. M. Daussy nous dira bientôt, je l'espère, tout ce que valent les cartes hydrographiques dont notre bibliothèque s'enrichit tous les jours, par la libéralité du Dépôt de la marine française et de l'Amirauté anglaise. Nous ne rappellerons ici que des noms envers lesquels la Société a contracté une dette particulière de reconnaissance, ceux de MM. Wilcocks, Lieussou, Chazallon, Lartigue, Pigeart et de Kerballet. Je citerai particulièrement encore celui de M. Bache, qui dirige avec autant de zèle que d'intelligence le magnifique travail hydrographique que le gouvernement de l'Union fait exécuter pour toutes ses côtes, et dont notre *Bulletin* vous a plus d'une fois entretenus. Nous remercions l'Amirauté anglaise du généreux envoi qu'elle continue de nous faire de ses belles cartes, que nous déposons précieusement dans nos archives, et que nous consultons sans cesse avec fruit.

Aux travaux hydrographiques se rattachent les voyages de circumnavigation, qui ont tant contribué à nous éclairer sur les questions de physique générale, de météorologie et d'histoire naturelle dont la géographie a besoin de connaître la solution. C'est à la Suède qu'appartient, Messieurs, l'honneur du dernier de ces voyages. Sa marine royale a, par l'expédition de l'*Eugénie*, acquis un titre à notre reconnaissance et à celle des savants de toute l'Europe. Le prince éminent que ce pays a le bonheur d'avoir pour roi, a voulu lui-même préparer cette expédition dont je dois ici vous

entretenir. La frégate *l'Eugénie*, montée par un équipage de 305 hommes et ayant à sa tête le commandeur-capitaine C.-A. Virgin et le capitaine-lieutenant J.-B. Klemann, partit de Carlscrona le 30 septembre 1851; elle était munie de toutes les instructions de nature à rendre son voyage fructueux; l'Académie royale des sciences de Stockholm avait elle-même préparé ces instructions. A l'état-major choisi entre les officiers les plus distingués d'une marine qui en compte un grand nombre, s'était joint un savant botaniste M. R.-J. Andersson, professeur à l'Université d'Upsal. M. C. Skogmann, premier lieutenant, s'était, de concert avec M. K.-J. Johansson, chargé des observations physiques, astronomiques et hydrographiques.

L'Eugénie se rendit d'abord à Portsmouth, puis de là à Madère et à Rio-Janeiro, elle prolongea tout le littoral de l'Amérique méridionale, toucha Montevideo, Buenos-Ayres, Valparaiso, Callao, Puna; puis arrivée à la hauteur de l'isthme de Panama, elle s'éloigna de la côte américaine, visita les îles Galapagos et Sandwich. D'Honolulu, la frégate suédoise revint en Californie et mouilla à San-Francisco; puis appareilla pour Tahiti; visita les îles de la Société, Sydney, l'archipel des Carolines, et s'arrêta notamment à l'île Poninipet, gagna de là la Chine, se rendit à Manille, à Sincapour, à Batavia, et opéra son retour par l'île Maurice, le Cap et les Açores.

La relation du voyage de *l'Eugénie* dont M. R.-J. Andersson avait donné un premier aperçu, vient d'être publiée par M. le lieutenant Skogmann (1). L'intérêt

(1) *Fregatten Eugénies Resa omkring jorden, åren 1851-1853 under befäl af C. A. Virgin, redigerad och utgifven af C. Skogmann.*

que présente cet ouvrage traduit presque immédiatement en allemand par M. Ant. d'Etzel (Berlin, 1856), sera apprécié de tous les amis de la géographie. L'expédition de l'*Eugénie*, qui a duré de 1851 à 1853, a recueilli pour la politique, le commerce, l'histoire naturelle, l'hydrographie et l'ethnologie, des documents précieux qui compléteront ceux dont la France, l'Angleterre, la Prusse et la Russie nous avaient dotés par des expéditions analogues. Les cartes et les planches qui accompagnent l'ouvrage intéresseront non-seulement celui qui lira la relation, mais encore ceux qui se borneraient à les consulter par elles-mêmes et que le défaut de connaissance de l'allemand ou du suédois priverait de l'avantage de puiser dans la relation écrite. Faisons des vœux pour que le voyage de l'*Eugénie* soit bientôt traduit en français.

Je ne vous ai point entretenus de l'Europe, Messieurs. L'Europe, en effet, est assez connue pour que la Société de géographie n'ait plus besoin d'en faire le sujet ordinaire de ses travaux. Elle n'en accueille pas moins avec reconnaissance les ouvrages et les cartes que publient les États ou des personnes isolées sur des contrées qu'on ne saurait trop bien connaître, et dont la géographie politique change d'ailleurs souvent. C'est ainsi que vous avez reçu avec un vif intérêt la relation qu'un botaniste italien distingué, M. Filippo Parlatore, a publiée de son Voyage en Scandinavie, une relation qui nous promet sur la géographie physique de cette partie de l'Europe des détails neufs et importants. Les découvertes que Sa Majesté Frédéric VII, roi de Danemark, a faites dans son royaume important autant à la géographie qu'à l'histoire, et

vous en lirez l'exposé avec le même intérêt qui s'attache à toutes les publications de la Société royale des antiquaires du Nord. Cette compagnie prend soin de ne nous laisser rien ignorer de ses excellents travaux. La statistique du grand-duché de Toscane, par M. Zuccagni Orlandini, est un document des plus importants, que vous avez précieusement enregistré dans votre bibliothèque. La description de la Crimée de M. Schnitzler, qui nous fait surtout connaître les voies de communication de cette péninsule, a pris pour vous, par les événements actuels, une importance spéciale. La belle et savante édition des *Petits géographes grecs*, commencée par M. Charles Müller, et enrichie de cartes, fait honneur à la typographie française et aux éditeurs qui n'ont pas craint d'en soutenir l'énorme dépense. Nous ne sommes pas habitués, en France, comme on l'est davantage au delà du Rhin, à voir les libraires songer plus aux intérêts de la science qu'aux leurs. MM. Didot donnent chez nous un noble exemple. Nous ne regrettons, en face de cet excellent ouvrage, qu'une seule chose, c'est que la science française, qui avait tenté, avec Fr. Gail, de refaire l'œuvre d'Hudson, ait reculé devant un pareil labeur, et qu'un helléniste de Paris ne se soit pas trouvé assez de patience et de savoir pour élever un si durable monument à l'érudition géographique. Nous comptons, cependant, parmi nos professeurs, des hommes distingués qui cultivent la géographie des anciens.

L'Essai sur la topographie du Latium de M. Ernest Desjardins, et la dissertation sur le *Voyage d'Horace à Brindes* nous en sont des témoignages. M. Desjar-

dins appartient à l'Université. Ce corps illustre, qui a tant rendu de services à l'enseignement et à la science, a peut-être longtemps eu le tort de négliger l'instruction géographique. Un ouvrage comme celui de M. Desjardins, comme celui de M. Beulé sur le Péloponèse, que vous avez accueilli avec la faveur méritée par un nom déjà populaire dans la science, ramèneront peut-être davantage nos professeurs à l'étude du globe. Le ministre éclairé et ami des lettres, qui nous présidait l'an dernier, a voulu donner une place plus large aux études géographiques dans nos lycées, judicieuse idée qu'il ne reste plus qu'à mettre sérieusement en pratique dans l'enseignement. Il faut pour cela que des habitudes nouvelles pénètrent parmi les maîtres ; il faut que le sentiment sérieux de l'utilité de notre science l'avorite anime nos professeurs ; il faut, en un mot, qu'ils deviennent géographes eux-mêmes. A en juger par le petit nombre de professeurs des lycées qui appartiennent à notre Société, on serait tenté de supposer qu'ils gardent encore pour la géographie quelque chose de l'indifférence passée. Mais les progrès, pour être solides, ne doivent s'accomplir que lentement, et nous préférons laisser le retour vers les études géographiques s'opérer graduellement et sûrement, que de le voir s'effectuer avec une précipitation qui nous menacerait d'une réaction fâcheuse. Une prédilection bien naturelle pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité ramène peut-être trop souvent nos professeurs à la géographie des anciens, et leur fait négliger celle des temps modernes. La géographie ancienne doit demeurer surtout le domaine du haut enseignement. La géographie moderne s'adresse à tout

le monde. C'est cette géographie que notre honorable président, M. Lefebvre-Duruflé exprimait, il y a six mois, la pensée de populariser par des traités faciles et attrayants. Cette pensée a reçu un commencement d'exécution dans le cours de cette année. Un écrivain qui s'est voué tout entier à l'instruction populaire, M. Ed. Charton, le fondateur du *Magasin pittoresque*, a, sous le titre de *Voyageurs anciens et modernes*, donné un ouvrage plein d'intérêt, qui récrée et instruit à la fois. Les trois volumes qui ont paru parlent autant aux yeux par leurs jolies planches, qu'à l'intelligence par la solidité de leur fond. Notre Société ne peut qu'applaudir à un semblable essai et encourager son estimable auteur. Sans la connaissance de la géographie, Messieurs, on ne saurait apprécier une foule de faits, et juger un grand nombre de problèmes d'économie politique, de statistique, d'histoire, de droit des gens. Que de fois dans les feuilles périodiques même les plus estimables, on s'aperçoit du défaut de ces connaissances chez nous, et des tristes effets de l'ignorance des lieux et des peuples. Que de préjugés et d'erreurs entretenus par cette absence d'instruction géographique ! Comment ne nous étonnerions-nous pas que parmi tant de chaires, qui répandent tous les jours la parole savante, dans Paris et dans les chefs-lieux d'académies, une seule, occupée par un de nos plus doctes confrères (1), soit consacrée à la géographie, et que ni le Collège de France, ni le Conservatoire des arts et métiers, ni le Muséum d'histoire naturelle, ne possèdent de professeurs de géographie, les uns, pour

(1) M. Guigniaut.

enseigner à la jeunesse les grandes théories scientifiques des Humboldt et des Ritter, les principes de la géographie appliquée à l'histoire naturelle, qui a donné naissance à des sciences nouvelles; les autres, pour faire connaître à nos ouvriers et à nos fabricants les pays d'où ils tirent les produits façonnés entre leurs mains, et dans lesquels ils peuvent échanger leurs marchandises, pour leur apprendre les peuples avec lesquels ils trafiquent, et les débouchés que leur ouvrent les découvertes nouvelles. Espérons qu'un jour cette lacune sera comblée, et que lorsque le monarque entre les mains duquel sont remises nos destinées aura consacré par une paix solide le succès de nos armes, il dirigera son attention et son génie vers les conquêtes pacifiques de la science et de l'intelligence humaines; il avisera aux moyens de répandre les notions géographiques qu'il nous a appris à estimer davantage, en nous faisant sentir jusqu'à quelles lointaines contrées s'étend l'influence française.

La guerre, malgré les souffrances qu'elle amène, a toujours pour les peuples, qui la font dans un but noble et généreux, comme nous, Messieurs, des profits solides et durables, des avantages qui prouvent que la gloire n'est pas aussi vide qu'on le répète souvent. C'est à la guerre que les Romains, et, avant eux, les Grecs, sous Alexandre, durent l'influence et les relations nouvelles qui préparèrent l'avancement de la civilisation universelle, la propagation du christianisme et l'abolition de l'esclavage. C'est à la guerre que l'Angleterre est redevable de la possession de l'Inde, qui est devenue pour les sciences philologiques et historiques la source d'innombrables découvertes.

C'est à la guerre d'Égypte que la France doit au fond son Champollion, à celle d'Algérie, qu'il faut faire remonter les beaux travaux épigraphiques et géographiques qui se préparent sur l'Afrique et se sont déjà accomplis. Tant de sang et de sueurs ne coulent donc pas pour des intérêts éphémères, et les lauriers qu'on jettera bientôt à notre armée victorieuse re fleuriront, comme ceux du poète, comme ceux de la science, d'une sève nouvelle (1).

Tout ne s'achète ici-bas qu'au prix de pénibles efforts, mais dans l'enfantement des grandes choses, on est dominé par la douleur de cet enfantement même. Plus tard, on bénit le ciel de ses propres souffrances. Bien des vies, il est vrai, servent à payer ces conquêtes du glaive qui ouvrent la voie à la pensée, mais l'honneur qui s'attache à leur mémoire n'est-il donc rien, et puisque les jours sont comptés à tous, est-ce donc peu de chose de quitter la terre avec la conscience d'avoir servi une grande cause? Et d'ailleurs, nous n'attendons pas toujours si longtemps pour récolter dans le champ que le sang fertilise!

Notre pays fait marcher souvent de front les intérêts de ses armes et ceux de nos connaissances. L'exemple donné par le général Bonaparte sur les bords du Nil fut suivi par deux autres gouvernements, pour la Grèce et l'Algérie. Nous attachons des savants à nos armées, quand nos officiers ne se chargent pas eux-mêmes, ainsi qu'ils l'ont fait plusieurs fois, de combattre et d'étudier tour à tour.

La géographie attend donc de la guerre actuelle pour

(1) Οὐρανα μὴν ἥραος ἀπὸ νεότης, dit le poète de l'anthologie grecque.

elle, comme pour les peuples civilisés, pour ceux même que nous combattons, des avantages, dont une autre année, moi, ou un de mes successeurs, viendrai vous entretenir dans une réunion pareille à celle-ci. Confiants dans l'issue des événements, ne laissons pas notre ardeur se ralentir. Il y a eu des martyrs de la science géographique, il y a eu, dernièrement encore, un James Richardson, un Overweg; mais on ne nous demande pas à nous, société, tant d'héroïsme ! De l'activité et du désintéressement, voilà tout ce qu'on est en droit d'attendre de nous. Nous aurions pu faire cette année davantage. Cependant, nous avons la conscience de n'avoir pas tout à fait failli à notre tâche. Le tableau que je vous ai tracé vous le prouve; mais je ne l'ai déroulé à vos regards que pour vous inspirer des motifs nouveaux de soutenir, l'année prochaine, l'honneur de votre nom et le fardeau glorieux qu'il vous impose.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 7 décembre 1855.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le général Daumas, au nom du ministre de la guerre, adresse à la Société le tableau de la situation des Établissements français en Algérie pour les années 1852-1854.

M. le baron de Reden, directeur du bureau de statistique, écrit à la Société, pour lui annoncer son projet de fonder, à Vienne, une Société de géographie, et pour lui demander la communication de ses statuts. M. de Reden offre en même temps à la Société de lui envoyer plusieurs de ses ouvrages.

M. Netscher, officier hollandais, en mission spéciale à Paris, écrit à la Société pour lui offrir, au nom de M. le général baron Forstner de Dambenoy, ministre de la guerre, un exemplaire des onze premières feuilles de la carte topographique et militaire des Pays-Bas, exécutée au 50,000^e par les officiers de l'état-major général néerlandais. M. Jomard, chargé de présenter cette carte à la Société, appelle son attention sur ce beau travail, et exprime le désir qu'un rapport en soit présenté à la Société pour être inséré dans le Bulletin. M. V.-A. Malte-Brun est désigné comme rapporteur.

L'institution smithsonienne adresse à la Société la suite de ses publications, et elle joint à cet envoi des ouvrages qui sont offerts à la Société par divers savants américains.

M. Lourmand écrit à la Société, pour lui offrir de la part de l'auteur, M. Silbermann, un rapport fait à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, concernant des propositions relatives aux poids et mesures en général, et il propose d'en rendre compte à la prochaine séance. Le même membre annonce l'ouverture de la vingt-quatrième année de son cours normal général fait en vue des dames qui se consacrent à l'enseignement.

M. Couturier écrit d'Alger à la Société, pour lui annoncer qu'il a le projet d'entreprendre prochainement une exploration de l'Afrique centrale, et la prier de lui adresser des instructions et de lui procurer des instruments.

La Société a répondu en partie aux désirs de M. Couturier, en lui adressant la série de ses instructions générales; quant aux instruments, elle n'est point dans l'usage d'en remettre aux voyageurs.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages offerts à la Société.

MM. Jomard, de la Roquette et V.-A. Malte-Brun offrent les ouvrages suivants : le premier, une brochure de M. Favier, ancien inspecteur général des ponts et chaussées, contenant des observations sur les nivellements exécutés dans l'isthme de Suez en 1799 et 1847; le second, les cinquième et sixième livraisons de la partie géographique de l'expédition scientifique de M. le comte de Castelnau dans l'Amérique du Sud.

et le troisième, sa notice sur les cartes géographiques envoyées à l'Exposition universelle de 1855.

M. Albert-Montémont fait un rapport sur *Les souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, par M. l'abbé Huc. A la suite de plusieurs observations faites par des membres sur ce rapport, la Commission centrale décide que M. Albert-Montémont devra se concerter avec M. le secrétaire général, afin que le rapport soit présenté sous une forme qui permette son insertion dans le *Bulletin*.

M. Cortambert lit une note sur une expédition faite récemment dans le Chili méridional. Renvoi de cette communication au *Bulletin*.

La Commission centrale fixe le jour de la deuxième Assemblée générale de 1855 au 21 décembre.

La séance est levée à dix heures.

Assemblée générale du 21 décembre 1855.

Le procès-verbal de la dernière Assemblée générale est lu et adopté.

M. le général Aupick, sénateur, vice-président de la Société, occupe le fauteuil en l'absence du président, M. Lefebvre-Durufle, auquel des affaires urgentes n'ont pas permis d'assister à la séance. M. le général Aupick exprime le regret d'avoir été informé trop tard des fonctions qu'il avait à remplir, et de ne pouvoir rappeler au public les services que la Société a rendus à la science dans le cours de l'année qui vient de s'écouler.

M. le secrétaire donne lecture de la correspondance et de la liste des ouvrages offerts à la Société.

M. V.-A. Malte-Brun offre en son nom et au nom de l'éditeur, les 8 volumes de la *Géographie universelle* de feu Malte-Brun, son père, dont la réimpression vient d'être achevée par ses soins. M. d'Avezac dépose sur le bureau la suite des tableaux de population, de culture, de commerce et de navigation, publiés par le ministère de la marine.

M. le capitaine de vaisseau Lartigue écrit à la Société, pour lui faire hommage d'une notice sur les ouragans dans les montagnes des Pyrénées, et sur leur analogie avec les ouragans des régions inter-tropicales et des mers adjacentes aux côtes des États-Unis.

M. le président donne communication de la liste des membres reçus dans la Société depuis la dernière Assemblée générale, et il fait connaître les noms de quatre nouveaux candidats : ce sont MM. Léon Bonnardot, voyageur en Amérique, Devars, licencié en droit, Guilhaumon, professeur, et de Quairefagès, membre de l'Institut, présentés pour être admis dans la Société.

M. Alfred Maury, secrétaire général de la Commission centrale, lit un rapport sur les travaux de la Société et les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1855.

M. Vivien de Saint-Martin donne ensuite lecture d'une notice sur les travaux récents relatifs à la géographie ancienne de l'Inde.

Ces deux lectures ont été écoutées par l'auditoire avec intérêt. L'absence de M. de la Roquette n'a pas

permis d'entendre la notice biographique que ce membre avait annoncée sur John Franklin ; cette notice sera néanmoins insérée au *Bulletin*.

M. Jomard a pris ensuite la parole et s'est exprimé en ces termes : M. le docteur Barth écrit de Londres qu'il s'occupe activement de la rédaction de son voyage ; la relation paraîtra en 5 volumes, accompagnée d'un grand nombre de cartes et de planches, de portraits, costumes et vues pittoresques. Il exprime le vœu qu'une personne puisse, en France, se charger de traduire son ouvrage. — M. de Montigny, consul en Chine, chargé d'une mission dans le royaume de Siam, est sur le point de quitter Paris, avec les instructions de la Société. Arrivé dans le pays, il trouvera, à Bangkok, un prince éclairé, disposé à favoriser ses recherches scientifiques, et il pourra résoudre plus d'un problème sur l'orographie et l'hydrographie intérieure du Siam, notamment sur la source et le cours du Menam. — Enfin, M. Jomard annonce, comme devant intéresser au plus haut degré les géographes que le célèbre Karl Ritter, le patriarche de la géographie, vient d'être élu l'un des huit associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Depuis James Rennell, aucun géographe n'avait obtenu cette haute distinction, qui n'est décernée qu'aux hommes les plus éminents entre les érudits du monde civilisé. Déjà l'an dernier, la Société royale géographique de Londres, jugeant que les travaux de Karl Ritter avaient autant servi la science que les explorations les plus difficiles et les plus hardies des voyageurs, lui avait décerné la grande médaille d'or, qui est réservée pour les plus importantes découvertes géographiques. Le

dix-septième volume du bel ouvrage que ce savant a consacré à l'Asie vient de paraître.

M. Isambert, au nom de la section de comptabilité, présente le compte rendu des recettes et des dépenses de la Société pour l'année 1855.

La séance est levée à onze heures.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LES SEANCES DES 7 ET 21 DÉCEMBRE 1855.

AFRIQUE.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

Tableau de la situation des établissements français en Algérie, 1852-1854 1 vol. in-4°. MINISTÈRE DE LA GUERRE.

Observations sur les nivellements exécutés dans l'isthme de Suez, en 1799 et 1847, par A. Favier, ancien inspecteur général des ponts et chaussées, membre de la commission d'Égypte. Paris, 1855. Br. in-8°. M. A. FAVIER.

AMÉRIQUE.

Report of explorations for a railway route from the Mississippi river to the Pacific Ocean, by lieutenant A.-W. Whipple, corps of topographical engineers. 1 vol. in-8°. — Report of explorations for that portion of a railway route, lying between Dona Ana, on the Rio Grande, and Pimas villages, on the Gila, by lieutenant J.-G. Parke. U. S. A. corps topogr. eng. 1 vol. in-8°. — Report of exploration of a route for the Pacific railroad, from the Red river to the Rio Grande, by brevet captain John Pope, corps topogr. eng. 1 vol. in-8°. — Report of a reconnaissance and survey in California, in connexion with explorations for a practicable railway route from the Mississippi river to the Pacific Ocean, by lieutenant R. S. Williamson. U. S. A. corps topogr. eng. 1 vol. in-8°. — Report of exploration of a route for the Pacific railroad, from St Paul to Puget Sound. By I. I. Stevens, governor of Washington territory. 1 vol. in-8°. — Report of exploration of a route for the Pacific railroad, from the mouth of the Kansas to Sevier river, in the Great Basin, by lieutenant E. G. Beckwith, third artillery. 1 vol. in-8°. — An examination by direction of the hon. Jefferson Davis, secretary of War, of the reports of explorations for railroad routes from the Mississippi to the Pacific, made under the orders of the War department in 1853-1854, and of the exploration made previous to that time, which have a bear-

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

ing upon the subject, by captain A.-A. Humphreys et lieutenant G.-K. Warren, corps topogr. eng. 1 vol. in-8°. — Reports of explorations and surveys, to ascertain the most practicable and economical route for a railroad from the Mississippi river to the Pacific Ocean, made under the direction of the secretary of War, in 1853-1854. Vol. I. in-4°.

LE SECRÉTAIRE DE LA GUERRE DE WASHINGTON.

Report and charts of the cruise of the U.-S. brig *Dolphin*, made under direction of the Navy department, by lieutenant S.-P. Lee, U. S. N. Washington, 1854. 1 vol. in-8°.

LE BUREAU D'ORDONNANCE ET D'HYDROGRAPHIE.

Report of Jos. C.-G. Kennedy, superintendent of the Census for december 1, to which is appended the report for december 1, 1851. Washington, 1853. 1 vol. in-8°.

J. C. G. KENNEDY.

Report on the geology of the coast mountains, and part of the Sierra Nevada : embracing their industrial resources in agriculture and mining. 2 broch. in-8°.

M. LE D^r J.-B. TRASK.

The United States of North America and the immigration since 1790. A statistical essay. Br. in-8°.

M. LOUIS SCHADE.

Géographie des parties centrales de l'Amérique du Sud, et particulièrement de l'Équateur au tropique du Capricorne, d'après les documents recueillis pendant l'expédition exécutée par ordre du gouvernement français pendant les années 1843 à 1847, de Rio de Janeiro à Lima, et de Lima au Para, sous la direction du comte Francis de Castelnau. 5^e et 6^e livraisons. Paris, 1855. In-f°.

M. P. BERTRAND.

CARTES ET ATLAS.

Carte topographique et militaire du royaume des Pays-Bas, levée par les officiers de l'état-major général à l'échelle de 1/25,000, et gravée à l'échelle de 1/50,000 au bureau topographique du ministère de la guerre. Les 11 premières feuilles. La Haye, 1855.

LE MINISTÈRE DE LA GUERRE DES PAYS-BAS.

OUVRAGES GÉNÉRAUX ET MÉLANGES.

Malte-Brun. — Géographie complète et universelle, ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau, précédée

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

d'une histoire générale de la géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une théorie générale de la géographie mathématique, physique et politique, nouvelle édition, continuée jusqu'à nos jours, d'après les documents scientifiques les plus récents, les derniers voyages et les dernières découvertes, mise à la portée des gens du monde, par V.-A. Malte-Brun fils, professeur d'histoire et de géographie au collège Stanislas, etc. 8 vol. in-8°.

M. V.-A. MALTE-BRUN.

Les cartes géographiques à l'Exposition universelle de 1855, par V.-A. Malte-Brun, rédacteur en chef des nouvelles Annales des voyages, etc. Paris, 1855. Br. in-8°.

M. V.-A. MALTE-BRUN.

Rapport fait par M. Silbermann à la Société d'encouragement, au nom du Comité des arts économiques, concernant des propositions relatives aux poids et mesures en général. 1 feuille in-4°.

M. SILBERMANN.

Tableau chronologique comprenant 364 cas d'ouragans cycloniques qui eurent lieu aux Indes occidentales et dans le nord de l'Atlantique, dans une période de 362 années, de 1493 à 1855. (Extrait des *Nouvelles annales des voyages*, octobre 1855.)

André POEY.

Observations sur les orages dans les montagnes des Pyrénées par M. Lartigue, capitaine de vaisseau. (Extrait des comptes rendus des séances de l'Académie des sciences.) Br. in-4°.

M. LARTIGUE.

Lecture on the Camel, delivered before the Smithsonian Institution. Br. in-8°.

G. P. MARSH.

Address of professor A. D. Bache, president of the American Association for the year 1851. Br. in-8°.

A. D. BACHE.

Catalogue raisonné des produits canadiens exposés à Paris en 1855. Br. in-12.

M. TACHÉ.

Tableaux de population, de culture, de commerce et de navigation, formant, pour l'année 1852, la suite des tableaux insérés dans les notices statistiques sur les colonies françaises.

LE MINISTÈRE DE LA MARINE.

MÉMOIRES, RECUEILS ET JOURNAUX PÉRIODIQUES.

Smithsonian contributions to knowledge. Vol. VII. Washington, 1855.

In-4°. — Eight and ninth annual reports of the board of Regents of the Smithsonian Institution. Washington, 1854 et 1855. 2 vol.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

- in-8°. — Smithsonian report on the construction of catalogues of libraries, and their publication by means of separate, stereotyped titles, with rules and examples, by Ch.-C. Jewett, librarian of the Smithsonian Institution, second edition. Washington, 1853, in-8°.
- Memoirs of the American Academy of arts and sciences. New series. Vol. IV. Part. I et II. Boston, 1849-1850. In-4°. — Proceedings of the American Academy of arts and sciences, vol. 1 et 2. Boston, 1848-1852, 2 vol. in-8°.
- Proceedings of the Boston Society of natural history. N° de juillet 1854 à avril 1855. In-8°.
- Bulletin of the American geographical and statistical Society. Vol. 1, n° 2 et 3. New-York, 1853 et 1854. In-8°.
- The geographical and commercial Gazette. A monthly publication, devoted to physical, commercial and political geography. Edited by an association of practical and scientific gentlemen. N° 1 à 6. 1855. In-4°.
- Annales du commerce extérieur, publiées par le ministère du commerce. Septembre. — Bibliothèque universelle de Genève, et Archives des sciences physiques et naturelles, août, septembre et octobre. (Don de M. Paul Chaix.) — Nouvelles annales des voyages, novembre. — Revue coloniale, novembre. — Revue de l'Orient, novembre. — Bulletin de la Société géologique de France, mai. — Annales de la propagation de la Foi, novembre. — Journal des missions évangéliques, octobre. — Bulletin de la Société impériale zoologique d'acclimatation, novembre. — Journal d'éducation populaire, octobre-novembre. — Bulletin de la Société française de photographie, novembre. — Extrait des travaux de la Société centrale d'agriculture de la Seine-Inférieure, 2^e trimestre, 1855. — L'Athenæum français, n° 47.

LES AUTEURS ET ÉDITEURS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME X DE LA 4^e SÉRIE.

N^{os} 55 à 60.

(Juillet à Décembre 1855.)

MÉMOIRES, ETC.

	Pages.
Souvenirs de voyage. Une visite chez les Araucanjiens, par M. H. Delaporte.	5
Observations relatives à l'esquisse d'une partie du Soudan. . .	185
Mémoire sur le Soudan, par M. le comte d'Escayrac de Lauture. .	89
Mémoire sur le Soudan (<i>Suite</i>).	209
De l'état actuel de la cartographie en Europe, à propos de l'Exposition universelle, par M. Vivien de Saint-Martin. . .	239
Notes sur les États de Honduras et de San-Salvador, dans l'Amérique centrale, par M. E.-G. Squier.	264
Rapport fait, le 21 décembre 1855, à la seconde Assemblée générale de la Société de géographie, sur ses travaux et sur les progrès des sciences géographiques pendant ladite année, par M. Alfred Maury.	333

ANALYSES, ET RAPPORTS, ETC.

Rapport sur un ouvrage intitulé: Reize rondon het eiland Celebes, en naar eenige der Moluksche Eilanden. Gedaan in den iare 1850, door Z.-M. Schepen van Oorlog Argo en Bromo, onde bevel van C. Van der Hart, kapitein ter Zee; c'est-à-dire Voyage autour de l'île Célèbes et à quelques-unes des îles Moluques, fait en l'année 1850 par les navires de guerre l' <i>Argo</i> et le <i>Bromo</i> , sous le commandement du capitaine C. van der Hart; par M. Alfred Maury.	185
---	-----

	Pages.
Rapport sur un ouvrage intitulé : Reiseberichte aus Ägypten, von Heinrich Brugsch; c'est-à-dire Relation d'un voyage en Égypte, fait en 1852 et 1854, sous les auspices de S. M. le roi de Prusse, par Henri Brugsch. In-8°. Leipzig, 1855. — Par M. Alfred Maury.	298
Extrait d'une lettre de M. Barth à M. Jomard.	301
Extrait d'une lettre du D ^r Barth à M. Jomard.	312

NOUVELLES ET COMMUNICATIONS.

Observations sur l'ouvrage intitulé : Types of Mankind, par MM. Nott et Gliddon; par M. A. d'Abbadie.	41
Remarques à propos des observations précédentes, par M. Alfred Maury.	46
Des restes encore subsistants de l'ancienne population mexicaine, d'après M. E.-G. Squier.	51
Extrait de deux lettres adressées, l'une à M. Jomard, l'autre à M. Alfred Maury, sur les langues et l'histoire de diverses régions de l'Afrique orientale, par M. le comte d'Escayrac de Lauture.	55
Questions relatives aux déformations artificielles du crâne, par M. L.-A. Gosse.	74
Extrait d'une lettre de M. l'abbé Brasseur (de Bourbourg), à M. Alfred Maury.	78
Retour du docteur Barth.	199
Retour du docteur Barth en Europe.	200
Nouvelles du docteur E. Vogel.	200
Expéditions arctiques du D ^r Kane et du lieutenant Hartstein. Par M. E. Cortambert.	314

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Extraits des procès-verbaux des séances de la Commission centrale.	81, 202, 320, 384
Ouvrages offerts à la Société.	86, 206, 322, 392

Table générale des matières du tome X.	394
--	-----

PLANCHES.

Esquisse d'une partie du Soudan dressée d'après des renseignements nouveaux, par M. le comte d'Escayrac de Lauture.

Carte de l'État de San-Salvador et d'une partie de celui de Honduras (Amérique centrale) indiquant le tracé du chemin de fer projeté interocéanique de Honduras, par E.-G. Squier



FIN DE LA TABLE DU 2^e VOLUME.

27

29°

29°

16

Med Arabes

Tril

15°

Kubabich

Arab.

Ar

Alfan

KABIBYEH

Yabak

Mis

Ar.

W. ALP

W. ALP

W. ALP

Go Terdjem

W. ALP

È

O

LOBÉÏDH

14°

13°

sont peut-être des bras

de Nil

17.

17°

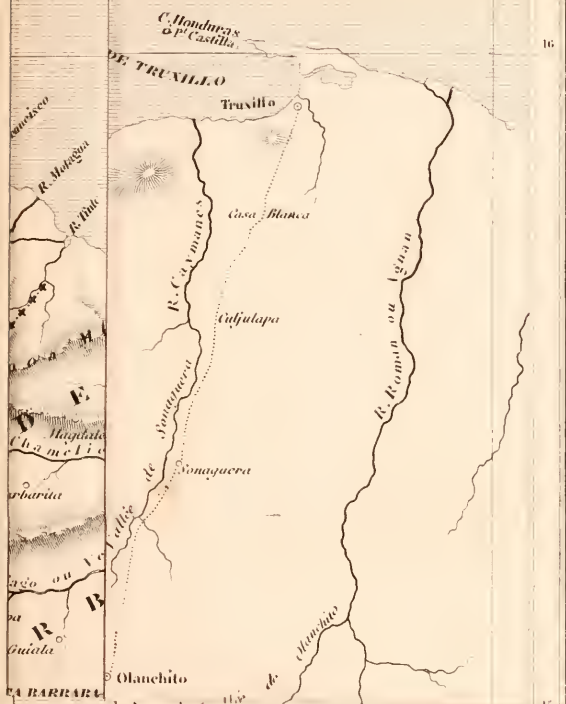
6°

27

29°

29°

A H



F



REPÚBLICA DE HONDURAS

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

DEPTO. DE AMOLLO

CARTÁ

REPUBLICA DE SAN SALVADOR

en la parte de la zona de GUATEMALA

(CARTÁ)

Mapa de la zona de GUATEMALA

(CARTÁ)

(CARTÁ)

(CARTÁ)

(CARTÁ)

(CARTÁ)

(CARTÁ)

(CARTÁ)

(CARTÁ)

(CARTÁ)

(CARTÁ)

OCEANO

PACIFIC



